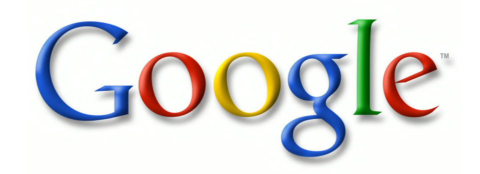
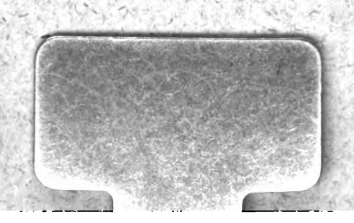



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



J. J. Schilling m.p.

1827.

Cand. [illegible]

ARCHIVES LITTÉRAIRES DE L'EUROPE,

OU

MELANGES DE LITTERATURE, D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

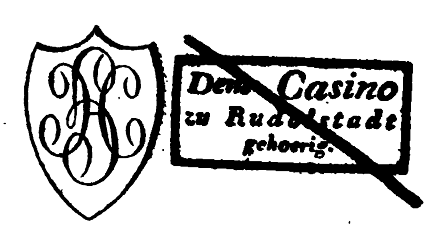
Par une Société de Gens de Lettres.

SUIVIS

D'UNE GAZETTE LITTÉRAIRE UNIVERSELLE.

TOME SECOND.

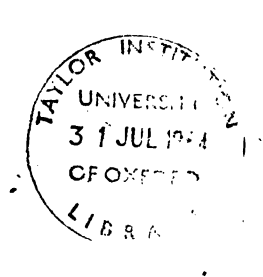




A PARIS, chez HENRICHS, rue de la Loi, n°. 1231.

A TUBINGUE, chez COTTA.

1804.



MÉLANGES
DE LITTERATURE,
D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

CONSIDERATIONS
HISTORIQUES
SUR L'EMPIRE DE LA MER
CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES.

PREMIÈRE PARTIE.

« On a eu occasion d'observer, dit Isocrate, que tous les peuples de la Grèce qui ont eu l'empire de la mer ou qui ont seulement osé y aspirer, se sont précipités dans un abyme affreux de désastres et de calamités : cette domination, ajoute-t-il, n'est point naturelle; c'est une chimère qui enivre tellement les hommes qu'elle leur ôte le sens commun; et ils s'attirent tant d'ennemis et des ennemis si redoutables qu'il leur est impossible d'y résister à la longue. Les habitans des côtes, les habitans des isles, les puissances voisines, les puissances éloignées, enfin toutes s'arment entr'elles contre ceux qui

ont usurpé l'empire de la mer comme contre les tyrans du genre humain. »

Il est certain que les peuples dominateurs par le commerce maritime sont les plus avides et les plus injustes de tous les peuples ; c'est un fait historique, constaté par l'expérience, mais qu'Isocrate lui-même n'explique pas. Si l'on considère cependant que la passion des conquêtes fait naître et entretient l'habitude du brigandage, comment supposer qu'il y a plus de moralité chez un tel peuple que parmi des hommes qu'une industrie active tient toujours occupés ? J'en trouve la raison dans la différence de situation des deux peuples ; l'un ne se meut que par l'impulsion de ses chefs et s'arrête volontiers quand ils le laissent tranquille. L'autre a un mouvement propre qui le porte toujours en avant, et qui le fait participer à l'ambition de son gouvernement. Le premier veut jouir après avoir vaincu et passe ainsi d'un état violent au repos qui le rend à toutes les affections douces et au besoin de la modération ; d'autant qu'on n'a pas tous les jours l'occasion et les moyens de conquérir des royaumes et des provinces, et que les charmes de la vie sociale reprennent leur empire sur les hommes retirés du tumulte des armées. Mais chez un peuple commerçant, le gain de chaque jour rend plus avide le lendemain ; et lorsque l'ambition de ceux qui gouvernent s'empare de cette avidité générale,

en lui montrant un aliment dans une extension de pouvoir et d'influence sur les autres peuples, chaque citoyen croit voir dans la politique de l'administration un instrument de ses propres spéculations, s'il donne alors aux injustices publiques tout l'appui de ses intérêts privés; ce qui doit produire à la longue une force nationale toujours hostile contre les étrangers, et un système de tyrannie toujours croissante à leur égard quand la fortune le seconde. Il arrive donc, comme le dit Isocrate, que le peuple dominateur par le commerce, finit par se rendre odieux à tous les autres, et succombe sous le poids de ces haines combinées et sous celui des désordres que produisent dans son économie intérieure les guerres multipliées, qui sont le fruit de cette ambition commerciale.

Il faut convenir cependant que Rome et Lacédémone, longtems avant de s'occuper d'une domination maritime, ont été injustes et tyranniques envers les étrangers; et il fallait bien qu'une république, comme celle de Rome, dont le principe était de s'agrandir et de dominer par les armes, finit par aller se perdre dans le goufre du despotisme; mais dans ce cours d'iniquités que produit la soif des conquêtes, on voit fréquemment chez les Romains, jusqu'à la seconde guerre punique, des traits de modération, de justice et de désintéressement, qu'on ne retrouve plus aussitôt qu'ils disputent et

qu'ils obtiennent l'empire de la mer : les Spartiates, dont les institutions domestiques et politiques tendaient à la férocité, au lieu de s'adoucir par le commerce, devinrent d'une insatiable avidité dans leurs guerres maritimes. L'époque de la guerre du Péloponèse commence celle de leur plus grande corruption; et la liberté dont ils paraissaient idolâtres, ne fut plus pour eux que la faculté d'imposer des tributs dans les isles et sur le continent, de dépouiller leurs alliés comme leurs ennemis, et d'entasser à Lacédémone les richesses qui devaient accélérer la destruction de leur puissance, et même de leur cité.

En examinant les différentes époques des grandes dominations maritimes, nous avons à distinguer celles qui n'ont été que passagères, et dans lesquelles un peuple emploie une armée navale comme auxiliaire de ses armées de terre, des époques où l'industrie d'une nation s'élevant par degrés du travail à la richesse, et de la richesse à la puissance, s'empare par la prépondérance de ses flottes de toutes les issues, et par celle de ses manufactures de tous les bénéfices du commerce maritime; ce qui constitue alors un tel peuple dominateur tyrannique des mers, et le place dans un état d'hostilité perpétuelle à l'égard des autres nations.

Cet examen nécessite un coup-d'œil rapide

sur l'histoire maritime du globe chez les anciens et chez les modernes.

Les plus grandes expéditions maritimes dont l'histoire ancienne fasse mention, sont celles de Sésostris. Une de ses flottes de quatre cents voiles sur la mer Rouge, s'empare de toutes les isles et de toutes les villes de cette côte, et du golfe arabique. Une autre armée navale non moins considérable dans la Méditerranée, lui soumet les Cyclades, les isles de la mer Egée, celle de Crète et la Phénicie. Ce développement de puissance qui date de quinze siècles avant notre ère, suppose en Egypte une population, des arts, des lumières dont nous ne pouvons contester les monumens, quoique nous en ignorions l'origine; mais soit que l'on considère Sésostris comme conquérant ou comme législateur, il n'a eu que momentanément l'empire de la mer; il y est parvenu par les armes et non par le commerce; il n'a laissé aucune institution qui pût l'assurer à ses successeurs; et quoique son fils Néchus ou Néchao ait exécuté le projet conçu par Sésostris de joindre les deux mers par un canal creusé depuis le Nil juqu'à la mer Rouge; quoiqu'Hérodote nous assure que des navigateurs phéniciens réussirent, sous son règne et par ses ordres, à faire le tour de l'Afrique, en doublant le cap de Bonne-Espérance, nous voyons les Egyptiens, jusqu'à la conquête des Perses, plus oc-

cupés de leur administration intérieure que de leur influence au dehors. Ils ne cherchent point à s'emparer d'aucune branche de commerce des nations environnantes ; leur propre industrie et les produits considérables de leur agriculture leur suffisent ; leur marine pendant plusieurs siècles, est pour eux un moyen de défense et de transport, mais non d'invasion ou d'empiétement sur le commerce des autres peuples. Les Egyptiens avaient dans leurs institutions une moralité, et dans leur gouvernement des principes religieux, qui devaient les préserver longtems de la dissolution que produit toujours l'avidité commerciale ou la soif des conquêtes : on voit ce peuple, dès son début, chercher la sagesse avec autant d'empressement, qu'en mirent les Européens à aller chercher de l'or en Amérique ; et si cette heureuse terre n'avait pas été envahie par les Perses, purgée une fois de ses superstitions, elle serait devenue l'école du genre humain.

Après les Egyptiens, et dans le tems même de leur splendeur, les Phéniciens furent véritablement les maîtres de la mer. Une industrie légitime commença leur fortune qui devint prodigieuse. Pour concevoir l'excès de l'opulence et de la puissance d'un aussi petit pays, il faut considérer l'état presque sauvage de tous les peuples qui habitaient les bords de la Méditerranée. Les Phéniciens, par leurs communi-

cations avec l'Asie, dont la civilisation précéda de plus de vingt siècles celle de l'Europe, en reçurent, ainsi que de l'Egypte, tous les arts élémentaires du commerce et de la navigation, et ils ne pouvaient comme les Egyptiens en faire un utile emploi sur le sol ingrat qu'ils habitaient. Ils se trouvèrent donc appelés par leurs connaissances et par leur situation locale à chercher au dehors tout ce qui leur manquait pour fonder et alimenter leurs manufactures. C'est alors que leurs rapports avec des peuples dépourvus d'arts et de lumières, tels qu'étaient ceux de l'ancienne Grèce et de l'Italie, des Gaules, des Espagnes et de la Numidie, leur procurèrent les mêmes avantages qu'auraient eus les Espagnols sur les Américains, s'ils s'étaient bornés à trafiquer dans le nouveau monde; et lorsqu'ils eurent eux-mêmes contribué à créer quelqu'industrie chez les peuples avec lesquels ils commerçaient, ils en devinrent les facteurs nécessaires, et Tyr fût pendant plusieurs siècles l'entrepôt de toutes les richesses du monde connu. Parvenus à ce dégré de puissance, ils ne se bornèrent pas à fonder des colonies et à les tyranniser : ils devinrent conquérans. Chypre, Chio, la Sicile, la Sardaigne, et presque toutes les isles de l'Archipel leur furent soumises; leurs flottes commandaient dans toutes les mers, et leurs pirateries indignaient tous les peuples, que leur corruption

seule aurait vengés, lorsque Nabucodonosor parut pour les détruire. L'histoire nous apprend que de leurs débris sortit encore une nouvelle Tyr, métropole de la mer et du commerce, et anéantie pour la dernière fois par Alexandre.

Les deux empires d'Assyrie, celui des Perses n'eurent que par intervalles et à des époques de courte durée l'empire de la mer : ce ne sont pas des projets de commerce, mais de conquêtes, qui armèrent les trois mille galères de Sémiramis et les trois mille vaisseaux de Xerxès; on peut seulement conclure de cette immensité de moyens dans ces anciennes monarchies, celle de leur population et les progrès qu'avaient déja faits les arts dans des pays qui en ont conservé depuis si peu de vestiges.

Pour trouver un véritable système de domination commerciale et maritime, tel qu'il s'est développé de nos jours en Angleterre, il faut s'arrêter à l'histoire des Carthaginois, et à celle des Athéniens; c'est là qu'on aperçoit les plus habiles combinaisons de l'industrie et de la force, pour ajouter sans cesse au pouvoir et aux jouissances que se promet l'ambition, toujours punie avant d'être rassasiée.

Carthage, fondée par les Phéniciens, surpassa par ses arts et par ses armes la puissance de ses fondateurs. Cette ville opulente qui contenait plus de sept cent mille habitans, commandait en Afrique à trois cents villes, et y au-

rait maintenu sa domination, si elle n'avait voulu l'étendre sur toute l'Europe méridionale. Ce n'était pas assez pour les Carthaginois d'avoir renouvelé tous les prodiges de l'opulence de Tyr; et d'avoir créé une force navale, bien supérieure à celle qu'eut jamais leur métropole. Leur imprudente avidité les associa aux projets de Xerxès contre les Grecs qu'ils se chargèrent d'attaquer en Sicile, dans l'espoir d'ajouter cette fertile province à leur domaine. En s'approchant ainsi de l'Italie, ils éveillèrent la jalousie des Romains qui ne manquèrent pas de prétextes pour les attaquer et qui finirent par les détruire. Mais avant de disparaître de la scène du monde, quel immense développement de puissance! L'armée destinée à la conquête de la Sicile sous la conduite d'Amilcar, était de trois cent mille combattans, de deux mille vaisseaux à rames, et de trois mille vaisseaux de charge.

Avant cette grande expédition militaire, Pline nous apprend qu'ils en avaient tenté d'autres qui avaient pour objet unique le commerce, telles que celle d'Hannon qui fit le tour de l'Afrique, et celle d'Himilcon qui parcourut la côte occidentale de l'Europe. Malheur alors aux petites nations qui naviguaient de côte en côte et d'isle en isle, en se bornant modestement au cabotage! Les flottes dominatrices commandaient le transport à Carthage des bleds, de

l'or, de l'argent, du fer, du plomb, des laines que fournissaient l'Espagne, la Grèce et l'Afrique; mais ce sont les premiers fondemens de cet édifice commercial, et les premiers efforts de cette collection d'artisans et de matelots réunis par Didon sur la plage qui nous présente aujourd'hui les ruines de Carthage, qu'il serait curieux de trouver dans les anciens historiens, qui se taisent tous sur ces commencemens. Ceux des Hollandais peuvent nous en donner l'idée : ils n'ont pas débuté plus magnifiquement que les Carthaginois, et peu s'en est fallu qu'ils n'aient fait une aussi grande fortune, qui aurait été problablement suivie des mêmes revers ; car quelle que soit l'obstination des hommes et des gouvernemens dans leurs faux calculs d'ambition, les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets.

Après les Phéniciens et les Carthaginois, les Grecs sont de tous les peuples anciens ceux dont la navigation fut la plus active, la plus étendue; et leur marine militaire eut incomparablement plus d'éclat qu'aucune autre. La bataille d'Artémise qui dura trois jours, et celle de Salamine seront à jamais mémorables. Les gros vaisseaux des Perses, leur flotte trois fois plus considérable que celle des Grecs, ne put résister à la supériorité de leurs manœuvres. Les Athéniens, à cette époque, étaient les marins les plus intrépides, et leur chef Thémis-

tocle le plus habile capitaine: c'est à lui qu'ils durent l'accroissement rapide de leurs forces navales qui leur donnèrent alors l'empire de la mer. On voit par le dénombrement des vaisseaux fournis par tous les états de la Grèce pour la défendre contre Xerxès, que la flotte combinée n'était que de deux cent soixante-onze vaisseaux, sur lesquels il y en avait cent vingt-sept Athéniens et dix seulement armés par les Lacédémoniens, qui bientôt après se trouvèrent en état de luter à forces égales contre Athènes. Mais tant que cette république eut à la tête de ses armées et de ses conseils des hommes tels que Thémistocle, Cimon et Périclès, elle put s'enivrer de ses succès et abuser de sa puissance, ce qui ne manqua pas d'arriver. Il n'y a rien de plus brillant que les campagnes maritimes de Cimon ; on le voit pendant plusieurs années, à la tête de deux à trois cents vaisseaux, dominer dans toutes les isles et sur les côtes de Lycie, de Pamphilie, de la Thrace, en chasser les Perses qui les avaient conquises, battre leurs flottes par-tout où il les rencontre et remporter sur eux dans la même journée deux célèbres victoires, l'une sur mer, l'autre sur terre à l'embouchure de l'Eurymédon. Cette grande fortune tourna la tête aux Athéniens que la sagesse des lois de Solon n'avait pu préserver longtems du délire de l'ambition: ce législateur s'était principale-

ment attaché à diriger sur la culture des arts toute l'activité de ses concitoyens et à défendre leur liberté contre les usurpations de l'aristocrátie, en ôtant tout privilège aux nobles, et en en accordant aux artistes. Athènes devint ainsi une ville de commerce, et de manufactures. Le port du Pirée fut en Europe ce qu'était celui de Carthage en Afrique : elle s'en tint au systême des guerres défensives, tant que sa fortune fut modérée ; mais lorsque ses colonies et ses comptoirs se furent multipliés dans l'Asie, dans l'Hellespont et en Italie, les artisans d'Athènes voulurent luter de puissance contre les rois, et dominer les autres états de la Grèce : injustes envers les Corinthiens, les Samiens, les Mégariens, ils furent nuls aux siège de Mytilène ; c'est par avidité qu'ils se mêlèrent des affaires de l'Ionie, et provoquèrent ainsi l'orgueil et le ressentiment du grand roi ; et quoiqu'ils terminassent glorieusement la guerre des Perses, l'époque de leur plus grande gloire commença celle de leur corruption et de leur décadence. Ce peuple marchand ne put devenir conquérant, sans soulever contre lui tous les états voisins. De là, la guerre du Péloponèse, et ses suites funestes.

On croit communément que les Romains ne devinrent navigateurs que lors de la première guerre punique ; mais Polybe nous apprend que dès les premiers siècles de la fon-

dation de cette république et avant même l'expulsion des rois, ils s'occupaient de commerce maritime; car il rapporte un traité qu'ils firent alors avec les Carthaginois, et par lequel ils s'engageaient eux et leurs alliés à ne point naviguer au delà du Cap appelé *le beau Promontoire*, qui couvrait Carthage du côté du Nord; il paraît par ce traité qu'ils envoyaient déja des vaisseaux en Sardaigne, en Sicile et en Afrique, non-seulement pour le commerce, mais encore pour des expéditions de guerre. En 405, ils firent un second traité avec les Carthaginois, par lequel ils obtinrent une navigation plus étendue; enfin ils avaient à cette époque des duumvirs pour veiller à l'équipement des flottes et à tout ce qui regarde la navigation; mais il n'y avait rien dans leurs institutions qui dirigeât leurs habitudes et leurs spéculations vers les entreprises de commerce et la navigation. Ils étaient essentiellement laboureurs et soldats; les arts et métiers étaient livrés aux esclaves, aux affranchis et aux étrangers qui s'établissaient parmi eux; les nobles n'étaient point à Rome, comme à Athènes, réduits à quelques distinctions honorifiques sans aucune influence politique: ils avaient, au contraire, une prépondérance d'ordre qui se soutint toujours malgré les concessions que leur arrachèrent les plébeiens; et cette aristocratie, qui fut longtems en possession de toutes les

magistratures, ne pouvait former un état commerçant d'un peuple toujours armé dont les chefs dans les tems même de leur pauvreté, étaient avides d'honneurs et de pouvoirs, et ne connurent jamais d'autre moyen de s'enrichir que celui des conquêtes. Cependant, lorsque leur puissance se fut accrue, et surtout après la destruction de Carthage, ils adoptèrent toutes les combinaisons de monopole et de tyrannie maritime, auxquels s'étaient livrés les Grecs, les Phéniciens, les Carthaginois, et ils en recueillirent comme ceux-ci, la destruction de leur liberté; car ce n'est jamais impunément que les républiques s'enrichissent et s'étendent au delà d'une certaine mesure. — Scipion l'Africain donna l'empire de la mer à ses concitoyens, mais il fonda l'empire d'Auguste sur les ruines de Carthage. Il était donné aux Romains de tout écraser de leur poids et de laisser toujours sans ressources l'ennemi qu'ils terrassaient. Les Carthaginois plus habiles et plus puissans qu'eux sur la mer, ne purent tenir contre la persévérance de leurs efforts. Pendant les guerres puniques et dans les intervalles de l'une à l'autre, leur armée navale à peine formée fut dans une activité continuelle. Ils s'essayaient contre les Tarentins, sur les côtes de l'Illyrie, de la Macédoine et de la Syrie, à la destruction de Carthage. Ils parcouraient les mers en triompha-

teurs, et dominaient les puissances avant que de les avoir vaincues; mais sans des prodiges de valeur aidés de tout le génie de Scipion l'Africain, les Carthaginois, quoiqu'ils ne fussent plus commandés par Annibal, auraient chassé les Romains de l'Afrique, ou les eussent exterminés sous leurs murailles. Qu'on se représente l'étonnement du grand Scipion, lorsqu'après avoir coupé les vivres aux assiégés, par la digue qu'il avait construite à l'entrée de leur port, il les vit s'ouvrir une nouvelle issue à la mer, et fondre à l'improviste sur son armée! — Nos batailles modernes ne présentent pas un plus grand développement d'arts et de talens que les derniers combats des Romains et des Carthaginois.

Nous arrivons au tems de Mithridate et de Sylla, et nous touchons à celui où la mer et la terre se couvrent de débris, où l'univers soumis jouit du repos de la servitude sous Auguste; il n'y eut plus d'autre marine et d'autre commerce dans le monde que celui qui se faisait par les Romains ou sous leur protection.

L'empire de la mer, comme celui de la terre, fut pendant plusieurs siècles la propriété d'un homme; mais sous le règne de Claude second, un essaim de Barbares sorti de la Scythie, parut dans le Pont-Euxin: ils étaient plus de trois cent mille hommes embarqués sur six mille vaisseaux, dont la plus grande partie fut détruite par Claude, par les vents et par la peste.

Les courses des Gaulois et des Saxons qui infestaient les mers du tems de Dioclétien, les expéditions maritimes de Constantin ne produisirent aucun changement dans les relations commerciales et maritimes des peuples soumis à l'Empire romain ; mais sa translation à Constantinople ne tarda pas à faire de cette nouvelle métropole celle de la mer et du commerce, et elle conserva cet avantage, même après le démembrement de l'Empire romain.

L'Occident retomba dans la Barbarie ; on ne rencontrait plus sur ses côtes que des vaisseaux chargés de soldats, portant la guerre çà et là, et faisant fuir devant eux les arts et le commerce ; rappelés par Charlemagne, le règne éclatant de ce grand prince, la sagesse de ses lois, de ses institutions, ne purent triompher de l'ignorance de son tems et de l'incapacité de ses successeurs ; il eut aussi l'empire de la mer en Occident. L'embouchure de tous les fleuves depuis l'Elbe jusqu'au Tibre était gardée par ses vaisseaux.

C'est à cette époque que les Grecs imaginèrent un nouveau moyen de destruction sur la mer, par l'invention du feu grégeois.

Après les irruptions des Huns, des Vandales et des Goths, qui ébranlèrent l'Asie, l'Afrique et l'Europe, parurent les Sarrazins non moins féroces, et qui se précipitèrent comme eux sur l'Afrique, l'Europe et l'Asie ; on leur voit dès

leurs premières invasions, une marine et des flottes considérables. Celle avec laquelle ils attaquèrent Constantinople en 716, était de 1200 vaisseaux ; l'empereur Léon parvint à s'en débarrasser avec ses brûlots, qui vomissaient des torrens de feux liquides sur les bâtimens des Sarrazins. L'incendie de leurs flottes, la terreur dont ils furent saisis, semblaient les devoir chasser à jamais du Bosphore et de tous les ports de l'empire. On ne conçoit pas que les Grecs n'aient pas usé avec plus d'avantage d'un aussi puissant moyen d'attaque et de défense, que les Sarrazins ne surent jamais s'approprier et sans lequel ils n'en furent pas moins, quelques siècles après, les maîtres dans tout l'Orient.

Quelqu'espace qu'occupent dans l'histoire les nombreuses expéditions par terre et par mer des Sarrazins, mêlés aux Arabes, aux Turcomans, il n'y a rien à recueillir pendant ce long déchirement des deux empires d'Orient et d'Occident qui nous représente une domination maritime. Les Moscovites qui vinrent aussi dans le dixième siècle avec dix mille barques pour s'emparer de Constantinople, possédaient encore moins qu'aujourd'hui l'empire de la mer. Les peuples anciens et les nations nouvelles furent pendant plusieurs siècles dans une agitation continuelle de fanatisme et de brigandage, qui s'accrut encore par les guerres

des Croisades. C'est ainsi que la civilisation s'altère et rétrograde dans un pays pour renaître dans un autre, tandis que les hordes barbares s'attroupent et s'élancent avec toute la vigueur de la jeunesse sur les peuples dont la mollesse accélère la caducité. Les arts, les manufactures et la navigation commerciale se réfugiaient humblement dans les contrées les moins exposées aux incursions des armées. Venise, Gênes, les villes anséatiques avaient échappé à toutes les tempêtes du Nord et du Midi, en achetant la protection des vainqueurs, en se rendant utiles aux vaincus, et en se préparant à leur tour des moyens de puissance dont l'énergie s'éteint, comme celle de toutes les passions, dans la jouissance.

En nous arrêtant un instant à l'histoire de Venise, nous trouverons la première déclaration solemnelle d'un gouvernement qui prétend à l'empire de la mer; mais il est singulier que le peuple qui, en ce genre, a eu le plus de prétentions, soit celui qui en ait le moins abusé. *Desponsamus te, mare, in signum veri et perpetui Dominii :* Mer, nous t'épousons, en signe d'une véritable et perpétuelle souveraineté : telle était la formule que prononça pour la première fois en 1177, Sébastien Ziani, doge de Venise; et le pape Alexandre III bénit en personne ce mariage, en donnant au doge son anneau pour le jeter dans la mer.

Ce faste ridicule, qui s'était perpétué jusqu'à nos jours, était au moins fondé dans son origine sur une puissance effective, non pas sur toutes les mers, mais dans le golfe Adriatique et dans une grande partie de la Méditerranée. Personne n'ignore comment les irruptions des Huns obligèrent, dans le quatrième siècle, les habitans des côtes de l'Istrie et du Frioul, à se réfugier dans les lagunes de Venise. Tel fut le commencement de cette célèbre république qui s'éleva, par la sagesse et la vigueur de son gouvernement, au rang de grande puissance, et qui combina assez habilement les intérêts, les passions et les préjugés des différentes classes de ses sujets, pour maintenir parmi eux dans de justes proportions l'esprit militaire et celui du commerce. Leurs armées de terre et de mer, leurs magistrats civils et politiques, leurs artistes, leurs négocians, se distinguèrent également entre toutes les nations de l'Europe, dans une suite de plusieurs siècles. Il est rare de voir dans une aristocratie héréditaire, dont le prince est électif, une succession non interrompue d'hommes supérieurs par leurs talens et leur caractère; mais Venise en offre l'exemple pendant nombre d'années, et prouve ainsi que ce sont moins les formes constitutionnelles d'un gouvernement que ses principes élémentaires et sa conduite administrative qui en assurent la stabilité. Dès le neuvième siècle, on voit les Vénitiens

combattre glorieusement les Sarrazins et les Normans. Tantôt auxiliaires utiles, tantôt ennemis redoutables de l'empire grec, ils n'annoncent pas, comme les Romains, un plan de conquête et d'agrandissement. Longtems ignorés dans une retraite facile à défendre, ils s'y étaient fortifiés et enrichis par un commerce paisible ; mais lorsqu'ils se virent inquiétés par les incursions des pirates et provoqués à la guerre par les Sarrazins, les Grecs et les Normans, ils eurent bientôt une marine militaire, à l'aide de laquelle ils étendirent leurs possessions sur toute la Dalmatie, sur les isles de l'Adriatique, sur une partie de celles de l'Archipel grec et jusqu'en Syrie. La magnificence de leur arsenal étonnait les étrangers dans un tems où les puissances maritimes de nos jours n'avaient ni flottes, ni arsenaux ; elles étaient obligées de prendre à frêt chez les Vénitiens des bâtimens de transport. La police de leur navigation ne fut point oppressive pour les navigateurs étrangers, comme celle des Grecs et des Carthaginois. Leur commerce florissait parce qu'il était protégé ; parce qu'eux et les Génois possédaient exclusivement la science du commerce, celle des grandes constructions navales et de l'hydrographie ; les Portugais n'avaient point encore pénétré dans l'Océan indien par le Cap de Bonne-Espérance ; c'est par la mer Rouge que toutes les marchandises de la

presqu'isle de l'Inde, de la Perse et de l'Arabie arrivaient à Alexandrie, où les Vénitiens allaient les chercher, pour les porter à Constantinople et dans le reste de l'Europe.

Il y a dans le gouvernement vénitien deux choses remarquables; la persévérance de ses principes, et l'uniformité de sa marche. Une politique éclairée, dans les tems même de la plus grossière ignorance, le préserva du joug des papes et des querelles religieuses; son ambition paraît toujours calculée sur ses forces réelles et sur celles des autres puissances; il ne s'enivra point de sa fortune commerciale et de sa supériorité maritime; il en usa selon les circonstances, en bornant au golfe Adriatique son empire de la mer; il n'y avait de ridicule dans sa prétention que la cérémonie du mariage. La folie des croisades agite, ruine, dépeuple les grands états de l'Europe; Venise seule en profite pour son agrandissement. Elle veut bien se réunir aux croisés, mais en se faisant payer le frêt de ses vaisseaux et en s'assurant une part dans les conquêtes. Elle concourt à donner aux Latins l'empire grec, en s'assurant la navigation de la mer Noire et en s'établissant dans les places qui peuvent la protéger. Ses guerres avec Gênes, pendant plus de trois siècles, entretiennent plutôt qu'elles n'affaiblissent sa puissance; cette rivalité de fortune et de gloire porta alternativement le deuil dans ces deux

républiques, mais l'inconstance et la légèreté des Génois, malgré ce qu'ils ont fait d'éclatant, les laisse dans l'histoire maritime des Européens à une grande distance des Vénitiens. Les premiers n'eurent jamais dans leur gouvernement la consistance, ni dans leurs projets la persévérance, qui distinguent le sénat de Venise. Ils eurent cependant d'habiles amiraux, de grands capitaines, tels que les Doria, les Spinola ; ils furent au moment de s'emparer de Venise après la prise de Chiosa. C'est dans ces circonstances critiques qu'on peut apprécier la valeur et le dévouement d'un peuple et de ses chefs : Pisani, Dandolo défendirent leur pays avec gloire et raffermirent sa puissance.

L'alternative des bons et des mauvais succès entre deux états dont les forces sont à-peu-près égales conserve leur énergie, prolonge leur durée, et n'est pas moins utile aux peuples voisins. Si l'une des deux républiques eût détruit l'autre, c'est alors que l'empire de la mer n'eût plus été contesté et qu'on aurait vu renouveler dans la Méditerranée les actes d'oppression de Carthage et de Rome. Mais le moment approche où la fortune des Vénitiens et celle des Génois éveillèrent l'industrie des autres peuples, et la sagesse des premiers qui s'était défendue de l'ivresse des succès, ne résistera point à celle de la jalousie ; la corruption de l'opulence se mêlera aux intrigues de l'ambition à Gênes

comme à Venise ; ces deux états prendront part à toutes les querelles politiques de l'Europe. Plus ils occuperont la renommée, plus leurs forces positives s'affaibliront. Gênes conservera ses comptoirs en changeant plusieurs fois de gouvernement. Venise verra décroître son commerce et ses possessions, en conservant son gouvernement; et les Portugais, les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, les Français, paraîtront à leur tour pour se disputer l'empire de la mer dans les quatre parties du monde.

Rappelons ici l'observation d'Isocrate et faisons-en l'application à toutes les dominations maritimes qui se sont succédées dans le cours des siècles. Que nous présente l'histoire ancienne et celle du moyen âge ?

L'empire de la mer est une aussi funeste chimère que la monarchie universelle; l'un et l'autre ont cependant été réalisés par les Romains, dans un tems où les peuples barbares et les peuples civilisés ne pouvaient opposer que des soldats presque nouveaux à des généraux et à des armées qui comptaient six cents ans de victoires; mais qu'a produit aux Romains cette grande fortune ? l'anéantissement de leur république, l'asservissement de tous, le despotisme d'un seul.

Les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, avec les mêmes prétentions, ont eu le même sort; ils se sont élevés par le commerce et la

navigation à une grande splendeur ; mais aussitôt qu'une aveugle ambition a changé leurs relations commerciales avec les autres peuples en moyens d'oppression et en projets de conquêtes, les guerres multipliées qu'ils ont eu à soutenir se sont terminées par leur destruction.

Venise et Gênes placées dans des circonstances plus favorables, ont pu longtems jouir du développement de leur industrie et de leurs forces ; le bucentaure et les fiançailles du Doge de Venise ne suffisaient pas pour alarmer les peuples commerçans, et lorsqu'ils voulurent prendre la place que leur situation et leurs moyens assignaient à chacun d'eux, les intrigues des deux républiques et toutes les tentatives de leur avidité ne firent qu'accélérer leur déclin.

Lois invariables de la nature, de l'ordre physique, de l'ordre moral, vous produirez toujours les mêmes résultats ; les folies des hommes et de leurs gouvernemens se succèdent et se répètent de siècle en siècle, avec plus ou moins de carnage et de dévastation, mais toujours par les mêmes causes ; il n'y a que la justice et la raison qui produiraient sur la terre un nouveau et magnifique spectacle, et nous n'en voulons point essayer !

Nous poursuivrons cette histoire de l'avidité commerciale et conquérante, à une nouvelle époque, celle de la navigation des Européens dans les deux Indes.

M.

HERDER.

« L'homme est formé pour l'attente de l'immortalité. »

CETTE pensée, si précieuse à la morale, si douce pour le cœur, si honorable pour notre nature, si nécessaire à l'ordre social, ce beau résultat de toute saine philosophie, forme le texte d'un livre de l'ouvrage de Herder, qui a pour titre : *Idées relatives à la philosophie de l'histoire de l'humanité* (1). S'il est consolant pour nous d'y arrêter notre souvenir, au moment où cet homme célèbre vient de nous être enlevé, il nous semble aussi que quelques passages extraits de ce livre sont la plus digne oraison funèbre qui puisse être faite de cet ami de la morale (2). Heureux celui qui, en

(1) Ideen zur philosophie der Geschichte, der Menschheit, von Johann Gottfried Herder. — Riga, 1785. — Erster Theil. — Viertes Buch, parag. VII. — Funftes buch, parag. I à VI.

(2) Nous choisissons aussi le morceau qu'on va lire, parce qu'il est un de ceux qui présentent d'une manière plus sensible ce caractère platonique qui respire dans tous les écrits de Herder, qui était en quelque sorte habituel à son esprit, et dont sa conversation même était animée. Il joignait à cet éclat de l'imagination, à cette

quittant la terre, a pu dans ses derniers instans se rendre le témoignage d'avoir consacré

douce chaleur d'une ame sensible, une voix harmonieuse, une figure noble et imposante; il portait dans ses entretiens une éloquence naturelle. Il eut des amis dévoués; il fut bon époux et bon père. Un ami nous a adressé de Weimar la copie des derniers vers qu'il avait composés, et que nous croyons devoir insérer ici avec une traduction fidelle. Ils expriment, en quelque sorte, la dernière pensée qui l'occupa; car de cruelles souffrances exercèrent ses derniers jours, et absorbèrent toutes ses facultés.

Er misst den Himmel, stillt die Meere!
Gericht und Recht ist um ihn her!
Er ist der Herr, der Gott der Heere!
Er ist!...

In neue gegenden entrükt
Schaut mein begeistertes Aug' umher... erblikt.
Den abglanz höhrer gottheit, ihre welt,
Und diesen Himmel ihr gezelt!
Mein schwacher geist in staub gebeugt
Fasst ihre wunder nicht und schweigt!

« ... Il mesure l'étendue des cieux, il appaise les orages de la mer; le jugement et la justice l'environnent; il est le seigneur, le dieu des armées, il est.... »

« Transporté dans de nouvelles régions, je jette autour de moi un regard inspiré. Je vois le monde, réfléchissant l'éclat de l'être sublime qui l'a créé, le ciel formant comme le tabernacle de l'Éternel... Ma faible intelligence, courbée vers la poussière, ne peut soutenir le spectacle de ces augustes merveilles... elle s'arrête dans le silence... »

On a trouvé, après sa mort, sa plume qui reposait à côté de ces derniers mots.

« Il voulait, ajoute sa veuve, tracer encore quelques lignes; mais Dieu a voulu l'appeler à lui pendant cet acte d'adoration. »

Deux écrivains les plus célèbres de l'Allemagne, Wieland et Muller, se sont chargés de publier une nouvelle édition, l'un de ses travaux littéraires, l'autre de ses travaux historiques. M. Muller, frère du précédent, s'est chargé de la publication de ses écrits théologiques... Digne hommage rendu au génie par le génie!...

ses talens à la cause de la vérité, et en s'appuyant, dans ce terrible passage, sur l'attente d'un avenir, a pu goûter la consolation d'avoir fortifié ce noble sentiment dans le cœur de ses semblables! Il n'entrait point dans le plan de Herder de reproduire les preuves de l'immortalité de l'ame, tirées de sa simplicité; et le systême de Bonnet, sur les germes d'un nouvel être, lui a paru en partie trop fondé sur de simples hypothèses, en partie trop étranger au but même qu'il se proposait. Voici donc à-peu-près le plan qu'il a suivi. Jettant d'abord un coup-d'œil général sur le système entier de la création, il a remarqué une progression croissante, une échelle graduée de formes toujours plus parfaites, de facultés et de forces toujours plus nobles et plus énergiques. L'homme raisonnable, libre et sensible, occupe le sommet visible de cette échelle. Aucune puissance ne s'éteint et s'anéantit dans la nature; mais en cessant de se produire dans un certain systême, elle transporte son action dans un systême différent. La fleur se flétrit, l'arbre vieillit et tombe; mais leurs élémens se conservent, ils se conservent avec les propriétés qui leur sont naturelles; cette force organique qui réunissait les élémens qui animait l'ensemble, ne se détruit pas davantage; car rien ne se détruit, quoique tout change. « Et cette force, la plus pure et la plus active de toutes, celle qui se

déploie dans l'ame humaine, serait soumise à d'autres lois! Cette force, qui domine d'une manière si marquée sur toutes les puissances des organisations inférieures, qui gouverne en Reine, avec une sorte de toute-puissance, mille forces organiques, qui est présente dans chacune, qui, ô prodige des prodiges, a le pouvoir de se contempler et de se régir elle-même? Rien ne surpasse en délicatesse, en rapidité, en activité, la pensée humaine; rien ne surpasse la volonté en énergie, en chaleur, en élèvation. L'homme, dans toutes les opérations de son esprit, dans toutes ses résolutions et ses actions, imite la divinité créatrice. Il l'imite par sa puissance intellectuelle, alors même qu'il en abuse. L'analogie a son principe dans l'essence même de notre ame. Or, cette faculté à laquelle il a été donné de connaître la divinité, de l'aimer et de l'imiter, qui y est en quelque sorte contrainte par la loi même de sa nature, cette grande législatrice de la terre, cette admirable faculté devrait s'anéantir, parce qu'une combinaison accessoire et extérieure vient à changer, parce que quelques-uns de ses sujets échappent à son empire! supposition absurde qui renverserait toutes nos idées. »

« Toute force s'exerce, dans la nature, par des organes qui lui sont donnés; elle est intimement unie à ces organes; elle doit agir en harmonie avec eux; mais jamais elle ne leur

est identique; elle a une existence à part, une existence distincte; l'instrument peut se briser; mais la force demeure et survit ». Herder établit cette loi générale de la nature, l'applique ensuite à l'être humain. « Lorsque sa dernière heure sonne, lorsque l'appareil externe qui l'environne se décompose et tombe en ruines, quoi de plus naturel, quoi de plus conforme aux loix éternelles et fondamentales de l'univers, qu'il se réunisse, par une sorte d'attraction sympathique, aux élémens qui lui sont analogues, qu'il les appelle et les associe à lui-même; ou plutôt, c'est toi qui attires alors et qui appelles à toi le principe essentiel de notre être, ô puissance divine, partout répandue et agissante, toi l'ame qui meus tous les êtres, la source de laquelle ils découlent; tu l'appelles à toi, et tu le prépares doucement à sa nouvelle et plus sublime destination! — Ainsi croulent les raisonnemens que les matérialistes ont opposé à l'immortalité de l'ame, lors même qu'on admettrait leurs premières suppositions... Quoi! celui qui peut réunir dans l'organisation de mon corps une foule de puissances subordonnées, qui donna des lois à chacune d'elles, qui plaça mon ame à leur tête, qui mit à sa disposition ces instrumens admirables par lesquels elle les gouverne et les conduit, ne pourrait trouver dans les vastes combinaisons de la nature un moyen de conduire cette ame à un autre ordre d'opérations? et ne doit-

il pas en agir ainsi lorsqu'il l'a déja conduit dans sa demeure organique et matérielle d'une manière si merveilleuse, et qui annonce si visiblement une transformation nouvelle, un état meilleur et plus parfait ?... »

« Tout ce qu'on appelle organisation n'est qu'un système d'agens disposés pour conduire une matière quelconque à une formation plus parfaite. Voyez les plantes, qui, les premières, se montrant aux rayons du soleil sous la forme organique, exercent une sorte d'empire sur le règne des substances inanimées ! elles en attirent à elles tous les élémens. Quelle force agit de la sorte dans le sein de la plante ? Cette force intérieure et organisatrice qui assimile, unit et combine les matières les plus hétérogènes ? Qu'opère la plante avec le secours de cette force? elle développe, elle élabore ces élémens et leur donne une nouvelle vie. — Voyez les animaux ; ils s'alimentent du suc des plantes. L'éléphant seul est comme le tombeau d'un millier de végétaux, mais un tombeau vivant, agissant ; il les animalise, si l'on peut dire ainsi, en les absorbant, et des puissances d'un ordre inférieur parviennent encore à l'état d'une vie plus entière. Il en est de même dans les animaux carnassiers ; la nature a rendu la tranformation rapide, comme si elle redoutait avant tout de prolonger le passage de la mort. De tous les animaux celui qui possède des organes plus par-

faits, l'homme, est aussi celui qui, relativement, consomme davantage; il peut transformer en sa propre organisation presque toutes les substances placées au dessous de lui. — Pourquoi le créateur a-t-il donné à ses ouvrages cette direction en aparence destructrice? Sont-ce des puissances ennemies qui se les partagent, et qui destinent une espèce à devenir la proie d'une autre? non sans doute. Détournez vos regards de la simple enveloppe extérieure, et il n'y a plus de mort dans la nature. Toute destruction n'est qu'un passage à une vie plus parfaite.... A ce pouvoir de s'assimiler des élémens inférieurs, tout système organique joint encore celui de reproduire la substance de sa propre vie et de se faire remplacer sur la terre par une image de lui-même qui hérite de toutes ses facultés.... C'est ainsi que se présente la progression des élaborations successives dans les règnes inférieurs de la nature; et elle s'arrêterait dans le plus noble, et le plus puissant de tous? où vont se perdre maintenant ces forces intellectuelles qui résident dans l'homme, mais qui échappent aux sens de l'homme? La sage nature a tiré ici un voile épais; elle ne nous laisse apercevoir directement que les révolutions qui s'opèrent au dessous de nous; elle nous laisse voir seulement que l'espèce humaine est comme le confluent universel de toutes les forces organiques inférieures. Mais allons plus

loin ! L'homme a porté sur la terre l'empreinte de la divinité, il a joui de l'organisation la plus parfaite qu'il soit donné à la terre de produire. La nature se démentant elle-même, s'arrêterait-elle ici, rétrograderait-elle subitement? L'homme reviendrait-il uniquement à l'état de la brute, du végétal, de la matière inanimée? Ou bien le grand rouage de la création se terminerait-il ici, et ne rencontrerait-il aucun engrenage plus élevé auquel il se lie encore? C'est ce qu'on ne saurait concevoir, dans l'empire de cette suprême sagesse, de cette suprême bonté, où tout est étroitement lié, où toutes les forces agissent les unes sur les autres par une constante combinaison. Abaissons nos regards à nos pieds! Tout ce qui existe ne semble-t-il pas tendre et s'acheminer vers l'organisation humaine? Et comme nous ne trouvons dans l'homme lui-même que le germe de ce qu'il doit être, que le commencement de son évidente destination, l'ordre entier de la nature, et ses desseins ne seraient plus qu'un songe, s'il ne devait à son tour passer à un état meilleur, quelque soit l'obscurité qui environne pour nous cette route mystérieuse ».

Herder s'attache ensuite à démontrer que la nature humaine est un système et une combinaison de forces intellectuelles. Il déduit cette vérité, conformément à son dessein, des seules observations physiologiques; il insiste particu-

lièrement sur le phénomène si important, et cependant si peu étudié de la *conscience*, c'est-à-dire, sur le témoignage que l'homme se rend à lui-même de ses pensées et de ses sentimens. Il reproduit la comparaison dont les matérialistes ont tant abusé, la comparaison de la mort avec le sommeil, et il en tire de nouvelles inductions en faveur de l'immortalité. « Si le dernier sommeil, si le sommeil de la mort s'empare de notre corps malade et épuisé, alors, de même que le sommeil ordinaire rafraîchit et restaure en nous la source de la vie, adoucit un mouvement trop accéléré, la mort aussi réparera en nous certaines blessures que la vie ne pourrait guérir, nous délassera d'avoir vécu, préparera notre ame à un joyeux réveil, à l'aurore d'une jeunesse renouvelée. — Oui, de même que dans mes songes, mes pensées reviennent sur la trace de mes premières années, de même qu'en ces momens, à moitié dégagé de quelques chaînes matérielles, je me sens plus libre et plus actif, tu me reconduiras aussi, ô songe restaurateur, songe de la mort, tu me reconduiras à la jeunesse de l'existence, à ses plus belles et plus vives jouissances, jusqu'à ce que je m'éveille dans leur réalité, ou plutôt dans l'état bien plus pur d'une céleste adolescence. »

« Notre nature présente n'est qu'un état de préparation; c'est le germe d'une fleur qui doit s'épanouir dans l'immortalité. Toutes les facultés

de l'homme attestent cette destination ; les facultés physiques ne sont que les ministres et les agens subordonnés des facultés intellectuelles ; celles-ci à leur tour se dirigent à un but qui n'est jamais réellement atteint sur la terre ; la raison à la sagesse, notre imagination au génie inventif, nos penchans à la recherche du beau, à l'exercice de la liberté, toutes nos émotions à l'amour, à l'amour des hommes. Dans tous les êtres distingués, cette assimilation progressive de notre nature à une nature divine, est comme le travail de la vie entière ! et ce but s'évanouirait à jamais au moment même où nous en sommes plus rapprochés par de longs efforts !... Nous avons donc un juste pressentiment qu'une portion de notre humanité doit émigrer un jour dans un autre systême ; cette portion de notre *humanité*, analogue à la nature divine, est le germe qui renferme le principe de notre véritable et future existence. Nous laissons à la terre ce que la terre nous a demandé ; ces besoins physiques, qui nous servent d'agens, comme aux autres animaux, dans notre habitation matérielle, ont rempli leur destination ; ils ne devaient servir à l'homme que comme des occasions passagères pour des besoins d'un ordre plus relevé ; leur ouvrage est achevé ; chacun d'eux n'est que comme un *Lobe*, qui enveloppe l'embryon de la véritable humanité. Heureux, lorsqu'il vient à germer enfin ! il

fleurit sous un plus beau ciel. La vérité, la beauté, l'amour, étaient le terme auquel l'homme tendait sans cesse, quoique souvent à son insu, quoique s'égarant souvent dans sa route; le labyrinthe dans lequel il s'était détourné, lui montre une issue; les vains fantômes qui l'avaient séduit, disparaissent, et toi, ô providence, mère bienfaisante, toi qu'il honorait sous la forme du génie de l'amitié, tu le conduis d'une main indulgente vers ce terme qu'appelaient tous ses soupirs. »

« La nature, dans la sagesse de ses desseins, a couvert d'un voile cet avenir dont la vue immédiate serait trop peu en rapport avec notre faiblesse. Admirable ouvrière, nous la voyons dans les espèces placées au dessous de nous, rejeter à chaque pas ce qui est moins parfait et moins noble, tempérer les besoins qui tiennent l'être dans la dépendance terrestre, élever l'édifice de la spiritualité, préparer cette intelligence qui perfectionne encore ce qui est bien, embellit et vérifie ce qui est beau; arrivée à ce point, sa main invisible se contente d'exiger notre juste mais aveugle confiance, et de nous faire pressentir la *floraison future* et mystérieuse du germe d'humanité qui est en nous. O homme, espères, attends! mais gardes toi de prédire! tu sais seulement qu'un prix t'est destiné, à la suite du combat; rejètes tout ce qui n'est pas digne de l'humanité; tends à la vérité,

à la bonté, à la beauté parfaite, tu les obtiendras un jour! — Cette conduite de la nature dans la transformation, dans le perfectionnement successif de ses ouvrages, nous montre aussi par l'analogie, pour quel motif elle les a soumis au sommeil de la mort. Il n'est qu'une illusion bienfaisante, dont elle enveloppe à nos yeux les êtres, au moment où les forces organiques exécutent une nouvelle combinaison. La créature n'a point par elle-même assez de force pour être témoin de cette lutte et de cette révolution, bien moins encore pour la diriger à son gré! ainsi elle s'endort paisiblement et ne se réveille que lorsqu'elle a changé de forme! ainsi la nuit du tombeau est l'effet d'une intention protectrice et paternelle. La coupe de la mort renferme un opium bienfaisant, pendant l'action duquel la nature rassemble ses forces et opère la crise qui doit guérir le malade endormi, le guérir.... de la grande infirmité de la vie. »

« L'état actuel de l'homme est probablement le point de jonction de deux mondes différens qui confinent l'un à l'autre ». — Cette maxime ne renferme pas seulement le résultat du livre de Herder que nous venons d'extraire, elle termine aussi et couronne tout l'ensemble de ses recherches sur les grandes analogies, sur le système général des lois de la nature, la solution universelle de ses merveilleuses aparences; elle

est, comme il dit, le grand corollaire, et le sommet de la vraie philosophie de l'histoire de l'humanité

« Elle nous explique les singulières contradictions que l'homme renferme en lui-même.... La brute n'offre point ce contraste; toutes ses corelations appartiennent à la terre...... L'homme seul est en contradiction avec le monde entier et avec lui-même; comme animal il dépend de son séjour terrestre ; comme homme, il enferme en lui une semence éternelle qui ne peut germer que dans un autre Eden. Si l'homme se concentre dans ses intérêts physiques, il se trouve assez bien ici-bas; mais dès qu'il tend à une plus noble condition, il ne rencontre de toutes parts qu'imperfections et mécomptes.... L'histoire entière, cette scène continuelle d'entreprises, d'évènemens, de révolutions, ne nous l'atteste que trop. Çà et là paraissent un sage, un homme de bien; ils sèment de bonnes pensées, de bonnes actions; et elles vont se perdre dans le fleuve du tems; quelques vagues s'élèvent à sa surface; mais le torrent les entraîne avec lui... Tout s'engloutit... La cause de tout cela est sensible. L'état de l'homme forme le dernier degré de l'échelle terrestre, mais aussi le premier d'un nouvel ordre d'existence. Il est ici-bas comme un enfant qui s'exerce par des jeux à une vie plus sérieuse. Il représente en quelque sorte deux univers dis-

tincts en lui-même, et de là, la duplicité aparente de son être.... »

« Ce mot célèbre de Léibnitz, que l'*ame est un miroir de l'univers*, renferme peut-être une vérité bien plus profonde qu'on n'a coutume de le soupçonner ; car le principe de toutes les puissances de l'univers paraît comme enseveli dans notre ame, il semble n'avoir besoin pour se déployer que du secours d'une autre organisation ou d'une suite d'organisations progressives...., Chacune de nos puissances semble être le commencement d'une énergie sans bornes, d'une sorte d'instinct qui se découvrira dès qu'il ne rencontrera plus d'obtacle. N'en trouvons-nous pas peut-être l'indication dans quelques phénomènes merveilleux de la mémoire et de l'imagination, quelquefois dans ceux de nos sens eux-mêmes, phénomènes qui paraissent être d'augustes pressentimens et qui nous laissent entrevoir le trésor caché que l'ame contient en elle-même. Peu importe que ces phénomènes n'aparaissent que dans l'état de maladie ou par l'effet du dérangement accidentel qui nous prive d'une fonction particulière ; la disproportion même qui s'établit alors est nécessaire pour rendre, par la rupture de l'équilibre, toute sa force et sa liberté, à une faculté ordinairement contenue et captive...., Ce monde inférieur sur lequel tes pieds reposent à cette heure, disparaîtra de tes yeux, lorsque toi-même tu commen-

ceras d'exister dans la plénitude de ton être, et de jouir du nouveau séjour auquel confine ton état présent. Tu as cependant goûté de vrais biens sur cette terre de préparation; tu y es parvenu à cette organisation qui t'a permis de te connaître toi-même comme un fils du ciel. Quittes-la donc sans regret, comme la prairie, où, fils de l'immortalité, tu as joué dans ton enfance; comme l'école où tu as reçu l'éducation salutaire de la douleur : tu n'as plus de droit sur elle, elle n'en a plus sur toi. Le front ceint du laurier de la victoire, libre et joyeux de ta renaissance, jette sans peine ton bâton de voyage.... »

« Ainsi, de même que la plante, avec sa forme élancée, pousse ses racines dans la terre, pendant que sa tige s'élève vers le soleil, qu'elle domine sur la nature inanimée, pendant qu'elle commence le règne de la vie, ainsi l'homme, placé au sommet de tous les êtres, élève ses yeux et ses mains vers la nouvelle demeure, attendant l'appel du plus bienfaisant des pères. »

J. M. D.

CLEMENTIANA,

OU

PENSÉES INGÉNIEUSES

DE St. CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

AVERTISSEMENT.

DEPUIS le milieu du siècle dernier, j'ai passé ma vie et je m'honore d'avoir été compté parmi les hommes de lettres, qu'on a appelés dès-lors philosophes, nom devenu de nos jours une injure. Ces hommes, fort honnêtes gens d'ailleurs et de très-bonne compagnie, avaient quelques préventions que je me faisais un devoir de combattre, et ils me pardonnaient mon opposition, comme moi-même je voyais avec indulgence leurs opinions un peu libres sur beaucoup d'objets respectables. J'en dis ma coulpe; j'ai ri souvent de leurs bonnes plaisanteries : mais quelquefois aussi je rabattais leurs coups et je les amenais à des jugemens plus modérés des hommes et des choses.

Sans parler de leurs attaques dirigées contre des objets encore plus respectés, les écrivains, qu'on appelle les St. Pères, étaient souvent en bute à leurs traits, et ils se moquaient assez plaisamment des galimathias de St. Augustin sur la grace et des belles figures que trouve dans la Bible St. Grégoire, appelé le grand, ni plus ni moins qu'Alexandre.

Or, après les avoir laissé s'égayer à leur aise, je reprenais quelquefois mon premier métier de théologien, et je leur disais : Messieurs, messieurs, vous allez trop loin ; je vous prouverais aisément que vous êtes injustes en méconnaissant les services grands et réels que ces écrivains ont rendu, je ne dis pas à l'église à laquelle vous mettez peu d'intérêt, mais aux connaissances humaines dont ils ont conservé des étincelles sous les cendres, et les débris du monde dévasté par la barbarie.

Je vous ferais voir, continuais-je, dans Tertullien, dans St. Clément d'Alexandrie, dans St. Augustin, de très-belles pensées très-heureusement exprimées, une foule de traits sublimes, ingénieux, qui peuvent soutenir la comparaison avec ce que vous admirez le plus dans le même genre ; et si vous me poussez à bout, je ferai un *Ana Patrum* qui fera honte aux philosophes de leur injustice envers les St. Pères.

Or, c'est cet *Ana* dont je donne un petit essai, tiré de St. Clément d'Alexandrie, écrivain ecclésiastique de la fin du deuxième siècle et du commencement du troisième. Cet exemple engagera peut-être quelque jeune homme instruit et laborieux, surtout parmi ceux qui exerceront les fonctions ecclésiastiques, à extraire ainsi de St. Justin, d'Athénagore, d'Arnobe, de Tertullien, de Lactance, de St. Augustin, de St. Jérôme, etc. une infinité de traits condamnés désormais à l'oubli, s'il faut les aller déterrer dans de nombreux et gros volumes que personne ne lit plus, bien entendu qu'on ne recueillerait que ceux qui sont dignes de l'attention des hommes raisonnables et instruits.

Je n'en rassemble au reste ici qu'un petit nombre et d'un seul auteur ; mais cela suffira pour donner l'idée de ce qu'on pourrait obtenir d'un travail du même genre que le mien, suivi avec plus de constance, et je déclare

que le seul Clément d'Alexandrie aurait pu me fournir un nombre dix fois plus grand de pensées ingénieuses et profondes, de beaux sentimens et de traits piquans de tous les genres; car on y trouve abondamment tout cela.

« Que le riche ne fasse pas dire de lui, son esclave, son cheval, sa terre valent quinze et trente talens, et lui-même ne vaut pas trois oboles. *Pédag.* »

« La richesse est comme un serpent qu'un sage enchanteur peut prendre par la queue sans en être mordu, mais qui se replie et blesse mortellement celui qui ignore l'art de le charmer. *Pédag.* »

« Les besoins réels de la nature sont la mesure des jouissances comme le pied est la mesure du soulier. On ne peut appeler pauvreté que le manque du nécessaire. *Pédag.* »

« Si quelqu'un dit qu'il a vu un juste manquant de pain, je lui réponds que ce n'est qu'en un lieu où il n'y avait pas un autre juste. *Pédag.* »

« Quel est le champ si fertile qui rendit jamais autant que la bienfaisance; *cuinam agri tantùm profuerint quantum gratificari.* Péd. »

« Que vos vêtemens soient assortis à votre

âge, à votre état, à votre figure, à vos besoins et à vos occupations; *congruant vestes ætati, personæ, figuris, naturæ, studiis*. Pédag. »

« Il y a des hommes que leur voracité rapproche des plus vils animaux, qui mangent avec tant d'avidité qu'ils semblent entasser les nourritures dans leur estomac comme des provisions à porter en voyage et non comme des alimens à digérer; *tanquam ad viaticum, non ad digestionem, intruso in ventrem nutrimento, edulia reponunt*. Pédag. »

« Les desirs naturels sont limités à ce qui suffit; *quæ sunt secundùm naturam circumscribuntur sufficientia*. Pédag. »

« Selon Artorius médecin, dans son livre *De longâ vitâ*, il ne faut boire que pour humecter les alimens, si l'on veut parvenir à une longue vie. *Pédag.* »

« Par l'usage de la pâtisserie, les hommes vont jusqu'à efféminer l'aliment le plus facile à préparer et à digérer, le pain, en lui enlevant, à l'aide du bluteau, ce qu'il a de plus nourrissant; *facilem et parabilem cibum nempè panem effœminant quod frumenti est nutriens excribantes*. Pédag. »

(Ce passage est d'autant plus digne d'être remarqué qu'il renferme la doctrine moderne de ceux qui ont écrit sur la boulangerie,

comme Parmentier, Cadet, etc., et qui ont observé tous que le pain, qu'ils appellent de toute farine, est le plus nourrissant et le plus sain.)

« Un habillement fait d'une étoffe solide n'est pas chaud par lui-même, mais il protège la chaleur du corps et l'empêche de se dissiper. » (Notion très-saine et conforme à la bonne physique.) *Pédag.* »

« C'est un usage nuisible de dormir sur la plume, espèce de coucher plus mou que le sommeil lui-même; *ipso sommo mollius.* Le lit de plume enveloppant le corps de tout côté, corrompt les alimens au lieu de leur donner une véritable coction; un lit plus ferme et plus uni est, *somni veluti naturale gymnasium*, la véritable palestre où l'homme doit se livrer au sommeil. *Pédag.* »

« Le sommeil, comme un publicain avide, nous force de partager avec lui la moitié de notre vie. *Pédag.* »

« L'usage fréquent des bains ôte des forces et relâche la vigueur naturelle. Il ne faut donc pas se baigner sans nécessité. Les grecs ont appelé les bains d'un nom qui signifie *tanneries*, parce qu'ils amollissent le tissu de la peau. *Pédag.* »

« Si, comme le disent les Stoïciens, la rai-

son doit gouverner dans le sage jusqu'au mouvement du doigt, à combien plus forte raison celui qui étudie la sagesse doit-il avoir l'empire ; *ineam quâ coitur particulam*. Péd. »

« L'usage trop fréquent des femmes est funeste ; *homo enim ex homine enascitur et evellitur vide damni magnitudinem*. Péd. »

« Il y a des misérables (les marchands de femmes esclaves) qui naviguent pour importer la fornication comme du bled et du vin ; et d'autres plus misérables encore les achettent comme on achette au marché la viande et le pain. *Pédag.* »

« Les femmes qui s'occupent trop de leur toilette, ne voient pas qu'en se donnant une beauté étrangère, elles perdent leur beauté naturelle. Elles se tourmentent, dès le grand matin, pour se peindre de compositions diverses qui éteignent en elles la vivacité des couleurs propres de la peau. En se lavant sans cesse, elles flétrissent la fleur de leur beauté. Leur chair qui a perdu son ressort et sa fermeté par l'usage de ces poisons lents ne résiste pas à la maladie qui vient les saisir ; elles insultent au grand ouvrier qui les a faites, comme s'il ne leur avait pas donné assez de beauté. *Pédag.* »

« Occupées de leur parure et négligeant tout autre soin, elles demeurent sans mouvement

comme des peintures faites pour être regardées, sans songer qu'elles sont nées pour conduire leur famille et gouverner leurs maisons. »

« Elles ressemblent aux temples des Egyptiens qui, sous les plus beaux dehors, sous l'éclat de l'or et de l'azur, renferment un chat, un serpent, un crocodile. Si vous percez au travers de ses vêtemens, de son fard, de sa parure brillante, vous ne trouverez pas l'image de Dieu ; mais une ame adultère et corrómpue, une bête véritable. »

« Les insensées en teignant leurs cheveux et les oignant d'essences, blanchissent et perdent leur chevelure avant le tems, parce que les aromates les dessèchent. *Pédag.* »

« La femme qui s'orne avec tant de profusion d'or et de pierreries, semble craindre qu'on ne la prenne pour une esclave si elle se montrait sans ornemens. *Pédag.* »

« Je dirai ouvertement, dit-il, aux païens ce que vous cachez, les obscénités de vos mystères et de votre religion, et je ne rougirai pas de découvrir ce que vous ne rougissez pas d'adorer ; la naissance infâme de votre Vénus, et vos fêtes de Cybèle et d'Atys, et vos corybantes, et l'inceste de Jupiter avec Cérès et ensuite avec Proserpine, etc.. »

« Je m'étonne comment on a appelé athées

et impies Évémère et Nicanôr, et Diagoras et Théodore, et beaucoup de philosophes qui ont mené une vie sage et modeste, et qui ont senti mieux que les autres hommes l'absurdité des doctrines qu'on débitait de leur tems et dans leur pays sur la divinité ; car quoiqu'ils n'aient pas eux-mêmes saisi le vrai, ils ont au moins soupçonné ou reconnu les erreurs, ce qui n'est pas une petite avance dans le chemin qui conduit à la vérité. *Ad gentes.* »

Ce philosophe avait raison qui disait aux Égyptiens, pleurant la mort d'Apis : *Si vous le croyez Dieu, ne le pleurez donc point ; ou si vous le pleurez, ne le croyez donc pas un Dieu.*

« Je citerai aussi le trait plaisant d'un autre philosophe qui, mettant au feu une statue d'Hercule en bois, pour faire son dîner, apostrophe le Dieu en ces mots : Allons, Hercule, il te faut subir le treizième de tes travaux. *Ad gent.* »

« Les métragyrthes, prêtres de Cibèle, qui mendient pour les sacrifices et les fêtes de cette déesse, demandaient quelque chose à Antisthène, qui leur répondit : *Les Dieux sans doute nourrissent leur mère dans sa vieillesse, et elle n'a pas besoin de mes secours.* Ad gentes. »

« La ville d'Athènes pour faire honneur à Démétrius, voulut célébrer les noces de ce

prince avec Minerve; pour lui, dit Clément d'Alexandrie, il dédaigna la Déesse, parce qu'il ne pouvait se contenter d'une statue; il prit avec lui sa maîtresse Lamia sur le lit de Minerve, faisant voir à la vieille vierge ce que savait faire une jeune courtisanne; *veteri virgini meretricis juvenis figuras et habitus ostendens.* Ad gentes. »

« Malheureux, dit-il aux Gentils, vous croyez que vos dieux vous parlent par la voix d'un geai, et vous refusez de l'entendre par la voix d'un homme! vous honorez un corbeau croassant, comme un organe de la divinité, et vous persécutez un envoyé du ciel, qui, d'une voix douce et humaine, vous parle le langage de la raison pour vous faire entrer dans le chemin de la justice. *Ad gentes.* »

« Quelle est la seule et universelle mesure des choses? Dieu; qui est toujours égal et semblable à lui-même; qui pèse et mesure tout et soutient la nature entière en un juste équilibre. *Ad gentes.* »

« Votre Orphée, selon vos poètes, adoucissait les tigres par ses chants; le Dieu des chrétiens, en appelant les hommes à la vraie religion, a fait davantage, puisqu'il a adouci la plus féroce espèce d'animaux, les hommes eux-mêmes. *Ad gentes.* »

« Viennent, viennent les adorateurs de vos idoles et les artistes qui les ont faites, votre Phidias et votre Polictète, et Praxitèle et Appelle, et je leur dirai que leur art est vil et qu'il ne sont que les ouvriers grossiers et terrestres d'une matière terrestre et grossière. Aucun d'eux n'a fait d'une argile insensible une chair animée. Qui d'entr'eux a formé des os susceptibles d'accroissement et renfermant une moëlle liquide? Qui a tendu des nerfs? Qui a enflé des veines? Qui les a remplies de sang? Qui a étendu la peau? Qui a fait des yeux capables de voir? Qui a inspiré à son ouvrage une ame et une vie? Dieu seul a opéré ces merveilles, parce que son art est supérieur à tous les arts. Lui seul a pu faire la statue vivante et animée, l'homme. *Ad gentes.* »

« Sans le soleil, malgré les autres astres, la nuit couvrirait l'univers : et si nous n'étions pas éclairés de la parole de Dieu, nous ne différerions en rien de ces oiseaux qu'on engraisse dans les ténèbres et qui sont nourris pour la mort. *Ad gentes.* »

« Payons à Dieu, par le culte et la piété, le loyer de l'habitation qu'il nous donne en ce monde, et le prix des biens dont il nous y fait jouir. Il nous donne assurément beaucoup à un prix bien modique. Pour un peu de foi, il nous accorde cette terre que nous cultivons,

cet air que nous respirons, cette eau que nous buvons et cette autre sur laquelle nous naviguons, ce feu moyen puissant de nos travaux, enfin le monde entier d'où il nous permet d'envoyer au ciel d'heureuses colonies. *Ad gentes.* »

« Le cheval est maîtrisé par le frein, le taureau par le joug, l'animal sauvage par le piège où il se prend, et l'homme est gouverné par le verbe ou la raison divine ; c'est ce verbe qui nous a enseigné à façonner et le piège et la ligne à laquelle vient se prendre le poisson et les filets qui arrêtent l'oiseau. C'est le verbe qui cultive les champs et qui gouverne les cités, artiste et administrateur universel. *Péd. lib.* 3. »

« Il y a des gens qui écoutent assiduement la parole de Dieu sans en devenir meilleurs, semblables aux poissons qui, vivant dans les eaux de la mer, demeurent insipides et qu'il faut saler en les apprêtant. *Strom.* »

« La terre et l'eau ne recèlent que les biens qui ne sont pas nécessaires ; le ciel vous est ouvert, vous n'y cherchez pas Dieu, et vous fouillez les entrailles de la terre pour en arracher l'or et les pierres précieuses, travail honteux auquel la loi condamne parmi nous les criminels. *Pédag.* »

« Vous avez passé par tous les degrés de la vie sans devenir meilleurs ; vous avez été enfans, adolescens, pubères, hommes faits et

jamais bons ; respectez au moins votre vieillesse ; et voisins du terme de la vie, devenez modérés, tempérans et justes, pour que votre fin soit pour vous le commencement du salut. *Ad gentes.* »

« Si quelqu'un me reproche l'usage que je fais de l'érudition profane, je lui répondrai qu'on peut lire les livres des Païens dans des vues chrétiennes ; et que la philosophie ayant dérobé de la sagesse des prophètes hébreux, un peu du feu céleste utile à conserver, et une lumière qui, quoique faible, peut encore guider nos pas, je ne fais que lui reprendre ce qu'elle a emprunté de ces sources divines. *Strom.* »

« Je finirai par une belle maxime de ce bon Saint Clément, dont les intolérans modernes peuvent faire leur profit : *qui verbum non accepit auditione, ei venia datur propter ignorantiam.* Celui à qui l'évangile n'a pas été annoncé, sera excusé par son ignorance.

A. M.

RELATION

D'UN VOYAGE RÉCENT

DES ESPAGNOLS

Sur les côtes nord-ouest de l'Amérique septentrionale, en 1792.

SECOND EXTRAIT.

Les Espagnols, même après l'expédition de 1789, n'avaient encore que des notions imparfaites sur le canal de Fuca, situé vers le quarante-huitième degré trente minutes. Deux frégates, la *Sutil* et la *Mexicana* furent équippées, en 1792, pour les compléter.

Elles partirent d'Acapulco pour Nootka-Sound où elles arrivèrent le 13 mai 1792. Le chef ou Taïs des Indiens de ces parages, *Macuina*, vint à leur rencontre en canot, reconnut trois des officiers qu'il avait vus l'année précédente, et les accueillit avec beaucoup de cordialité.

Les Espagnols font un grand éloge de ce Taïs qu'ils ont vu de plus près et beaucoup plus longtems que Vancouver et son équipage

n'avaient pu le faire. Sous la plume du rédacteur espagnol, on apprend à le connaître comme si on eût vécu dans sa société intime.

Macuina était fort attaché aux Espagnols ; il opposait leur conduite à celle de quelques navigateurs étrangers dont il n'avait pas été bien traité. « J'ai bien permis, leur disait-il avec ingénuité, au lieutenant anglais Meares de s'établir à Nootka ; mais je ne le lui ai pas cédé. C'est au roi d'Espagne que je fais cette cession ainsi que celle de son territoire et de ses productions. » Cette docilité, cette bonhomie n'étaient point en lui l'effet de la peur ; elle se soutint pendant tout le tems que les Espagnols eurent des rapports avec lui. Il avait le germe de toutes les vertus douces et aimables qu'une civilisation plus rafinée n'eût peut-être fait qu'affaiblir. Il était juste, bienfaisant, humain. Il ne se vantait pas d'être le *père de son peuple* ; mais il l'était réellement. L'équipage d'une goëlette américaine, capitaine Gray, avait eu une rixe sanglante avec ces pauvres Indiens pour le prix de quelques peaux de loutres à échanger contre une certaine quantité de cuivre, (car c'est à quoi se réduisent les plus graves intérêts de cette nation d'enfans.) Il en avait tué sept et blessé plusieurs. Macuina vint se plaindre à ses amis les Epagnols, et leur protester, les larmes aux yeux, que les siens n'avaient pas mérité cette violence. Une autre fois ils le virent arriver

auprès d'eux comme pour chercher un réfuge et soulager sa tristesse. *Je viens*, leur dit-il, *de condamner à mort un des miens qui a outragé une fille de neuf ans ; et je me suis éloigné du lieu du supplice pour ne pas entendre les gémissemens du coupable.* Il avait cependant aussi ses momens d'énergie. Un jour le capitaine Quadra qui commandait à Nootka pour le roi d'Espagne, voit un de ces Indiens accourir près de lui. C'était un criminel qui venait le prier d'intercéder en sa faveur. Quadra intercéda. Macuina fit grace; mais ajouta avec fermeté : *Ecoute-moi, Quadra; cet homme ne rentrera pas parmi nous : qu'il reste avec toi. Fais-lui couper les cheveux. Fais-le habiller à l'espagnole ; et souviens-toi de ma clémence au jour où je viendrai à mon tour te demander grace pour un des tiens.*

Dans une autre circonstance il fut moins laconique, mais tout aussi ingénu dans l'expression de ses sentimens. Le rédacteur rapporte en entier sa petite harangue pour donner une idée de l'éloquence franche et simple de ces Indiens que nous nommons sauvages. Nous en donnerons ici quelques fragmens. Le commandant Quadra avait soupçonné deux d'entr'eux (*Frijoles* et *Agustin*) d'avoir assassiné un jeune espagnol. Macuina se charge lui-même d'être leur avocat. Il vient trouver Quadra et lui dit après un préambule qui rapportait les faits. « Je

crois que tu ne peux m'imputer cette mauvaise action ; tu sais que Macuina a mille raisons pour être ton ami. Tu m'as donné du cuivre. J'ai reçu de toi beaucoup de coquillages pour la fête de ma fille (dont nous parlerons plus bas.) C'est de toi que viennent le drap, les joyaux, la cotte de maille, les instrumens de fer, les cristaux, et beaucoup d'autres choses dont je suis pourvu. Notre confiance réciproque a été portée au point que nous avons couché tous les deux seuls dans une même chambre, où te trouvant sans armes, sans soldats pour te défendre, j'aurais pu t'ôter la vie, si un ami eût été capable d'une trahison. C'est penser bassement de moi et de ma dignité que de s'imaginer que j'eusse fait assassiner un enfant moins capable de se défendre qu'une femme. — Tu serais le premier dont la vie courrait le plus grand danger si nous étions ennemis. Tu sais bien que Wicananish (un des taïs voisins) a beaucoup de fusils, de poudre et de balles ; que le capitaine Hana n'en a pas peu, et que ceux-ci, aussi bien que les *Nuchimases*, sont mes parens, mes alliés; et que, réunis, nous formons un nombre incomparablement plus grand que celui des Espagnols, Anglais et Américains tous ensemble. Pourrions-nous donc craindre d'engager un combat ? — N'as-tu pas été souvent mal accompagné, et as-tu remarqué autre chose si ce n'est que la multitude de mes sujets t'entourait pour

te donner les plus vifs témoignages d'amitié ? Comment peux-tu donc permettre que les tiens parlent si indignement de moi ? — Fais-leur savoir à tous que Macuina est ton véritable ami, et que loin de faire du mal aux Espagnols, je suis prêt à te venger de celui que t'ont fait, à ce que je conjecture, les perfides d'Iticoac. Tu connais les forces et l'intrépidité de mon frère *Quat-Laza-Pé* et de mon parent *Natzapé*. Prêtes-moi quatre à six pierriers. Je les enverrai tous deux avec les plus vaillans de mes *Mis-chimis*, pour détruire ces bandits et nettoyer les côtes voisines. Tu pourras embarquer ceux que tu voudras des tiens, afin qu'eux et les miens sachent aussi bien que nos ennemis, *que Macuina est le même que Quadra, et Quadra le même que Macuina.* »

Tout ne se passe pas aussi gravement chez cette peuplade encore au berceau de la civilisation. Ses mœurs doivent paraître bizarres à des yeux européens. Le père d'un enfant nouveau-né, s'il est taïs, s'enferme dans sa cabane sans voir ni le soleil, ni les vagues. Y manquer serait offenser gravement le *Quautz* (c'est ainsi qu'ils appellent l'être suprême) qui ferait périr et le père et l'enfant. Le nouveau-né, au bout d'un mois, reçoit des grands rassemblés un premier nom, dont il change au sortir de l'enfance. On lui en donne un troisième à l'époque de la puberté, un quatrième à celle

de la jeunesse. Enfin, il obtient encore un nouveau nom quand il a atteint l'âge mûr.

Les filles, lorsqu'elles deviennent nubiles, changent aussi de nom. C'est une époque de réjouissance pour la famille. Les Espagnols de Nootka assistèrent à la fête que Macuina donna pour un motif semblable. Il y fit paraître sa fille fort parée sur une estrade d'où il cria aux assistans : *Oui, ma fille Apenas n'est plus enfant, mais femme.* Désormais elle sera nommée *Isticoti-Clémoë*, c'est-à-dire, *la grande Taysa de Yucuatl* (1) ; à quoi tous répondirent par des *vivat* bruyans et prolongés. Il y eut ensuite des danses figurées par des Taïs et des nobles. Il y eut diverses sortes de jeux, entr'autres des combats à la lutte. Les Espagnols entrèrent en lice et obtinrent des prix d'une plus grande valeur que les lutteurs du pays. Le bon Macuina leur sut beaucoup de gré d'avoir assisté à sa fête. Quand elle fut terminée il apporta à sa fille les outils dont les femmes ont besoin pour les travaux de leur sexe, et lui dit : *allons, ma fille, tu es femme à présent ; tu ne dois plus songer qu'aux devoirs de ton sexe.* Jamais conseil paternel ne fut plus exactement suivi : elle ne s'occupa plus que des

(1) C'est le vrai nom de cette isle, à laquelle les Européens, on ne sait pourquoi, ont donné celui de Nootka, qui n'a rapport à aucun mot de la langue du pays, si ce n'est à celui de *Nutchi*, qui signifie montagne.



soins du ménage. *Apenas* était folâtre et naïve; elle venait voir souvent les Espagnols. La *Grande Taysa de Yucuatl* devint grave et circonspecte. A peine rendait-elle le salut à ses anciens amis; elle n'osait pas sourire; si elle répondait à ce qu'on lui disait, c'était en très-peu de mots et comme à la dérobée. Le chef de l'établissement espagnol, pour qui son père avait une véritable affection, ne put jamais le décider à la lui amener : *Non, non,* répondit Macuina à ses instances; *ma fille est femme, elle ne peut plus sortir de sa maison.*

Les manières du Taïs lui-même n'étaient pas sans bizarrerie. Lorsque quelques calamités publiques exigeaient le jeûne et la prière, il se rendait au lieu de l'oraison, s'étendait sur le dos, les bras croisés sur la poitrine, et restait plusieurs heures dans cette posture. Il se levait enfin. Il implorait à grands cris la bonté divine, invoquait les Taïs défunts, les conjurait d'attester qu'il était digne d'eux. Il passait ainsi deux ou trois jours sans prendre d'autre nourriture que quelques herbes et un peu d'eau. Dans d'autres circonstances il priait dans sa propre maison, pour conjurer le mauvais tems qui empêchait la chasse ou la pêche. Il s'enfermait dans une espèce d'armoire où était grossièrement peinte une hideuse figure dont les Espagnols n'ont pu obtenir la signification. Il frappait contre les planches et entonnait ses prières à grands cris.

Un profond silence succédait à ces bruyantes simagrées. Ses femmes s'approchaient, elles l'appelaient; point de réponse; ou s'il remuait les lèvres, c'était pour prier avec un redoublement de ferveur.

De pareilles scènes ne peuvent manquer de paraître plaisantes à ceux pour qui elles sont nouvelles. Les marins espagnols voulant sortir de Nootka pour suivre leurs observations, se trouvaient contrariés par les vents. Macuiná, l'obligeant Macuina, adressa ses prières à son Dieu pour en obtenir un favorable; mais les accompagna de si étranges grimaces, que les Espagnols ne purent s'empêcher d'en rire. Macuina s'en aperçut et en parut fort offensé. C'est peut-être la seule fois que ses hôtes l'ont vu en colère. Ils s'efforcèrent de l'appaiser. Macuina n'était pas capable de rancune. La paix fut bientôt faite.

Chez tous les peuples inconnus, une des choses qui, avec raison, piquent le plus la curiosité, c'est ce qui tient à leurs dogmes et à leur culte; et sous ce rapport les Indiens de Nootka sont peut-être aussi étranges qu'aucun autre peuple. Voici ce que les Espagnols ont recueilli de leurs observations.

Les Indiens de Nootka croient à un Dieu créateur qu'ils nomment *Quautz*, et à un mauvais génie, auteur de tous les maux. Pour honorer le Dieu bon, le Taïs jeûne et garde la

continence tant que la lune n'est pas pleine. Sur l'origine du genre humain, ils professent une des plus bizarres croyances qu'ait pu enfanter l'extravagance humaine. Une jeune femme fut d'abord créée seule dans l'isle de Nootka. Après avoir langui quelque tems dans l'isolement, elle voit arriver une barque chargée de plusieurs beaux jeunes gens. L'un d'eux s'annonce comme le tout-puissant. La jeune femme sent s'échapper de ses narines une humeur qui tombe sur le sable. Le Quautz lui dit de regarder ce que c'est. Elle se baisse et voit le corps d'un très-petit enfant à peine formé. Le Quautz lui ordonne de le recueillir dans un petit coquillage d'où il passe successivement dans de plus grands, à mesure qu'il se développe. Il marche enfin. La première preuve qu'il donne de sa puberté, c'est de féconder sa propre mère. De leur premier né vient la race des Taïs, de leurs autres enfans, le vulgaire qui porte le nom commun de *Mischimis*. Ces indiens croient que l'ame est incorporelle et passe de cette vie à une autre. Les Taïs et leurs parens vont se joindre à leurs aïeux dans la résidence de Quautz. Les Mischimis sont transportés dans un autre lieu près d'un prince qu'ils nomment *Izmite*. Les premiers sont les auteurs du tonnerre et de la pluie. Arrive-t-il ici-bas quelque malheur à un Taïs, il pleut ; ce sont les larmes que la compassion arrache à ses aïeux. La foudre

est le signe du châtiment qui menace les méchans. Si les Taïs l'ont été, ils sont confondus après la mort avec les Plébéiens. Voilà leur seul enfer. On en a inventé de plus terribles.

La dignité de Taïs est héréditaire. Il y en avait trois régnans à Nootka en 1792. Macuina était le principal. Les Taïs peuvent avoir plusieurs femmes. Ils se bornent communément à trois. Mais les femmes n'apportent pas de dot. Il faut au contraire les acheter. Faute de moyens les *Mischimis* sont condamnés au célibat. Car la plus grande portion de leur travail ne leur appartient pas. Ceux qui sont mariés n'ont qu'une femme qu'ils reçoivent des mains de leur prince pour prix de leurs services.

Au reste, cette peuplade de Nootka ne passe pas deux mille ames. Dans ces derniers tems elle a été infectée du mal vénérien, et elle est menacée du sort des habitans de l'ancienne Californie que les ravages de ce fléau ont fait disparaître presqu'entièrement. Ce n'est pas le seul inconvénient de ses rapports avec les commerçans d'Europe. Le luxe commence à faire des progrès chez elle, et traîne à sa suite des passions qu'elle avait ignorées, la cupidité et son honteux cortège; et déja Macuina, tout humain qu'il est, a été obligé d'établir la peine de mort pour réprimer le vol.

Mais il y avait aussi des vices indigènes dans ce coin de la terre. Les indiens de Nootka

ont été antropophages. Ils ne s'en défendent pas. Après tout ce que nous avons dit de Macuina, croira-t-on qu'il tient encore à cette horrible coutume ! Du moins le capitaine Meares a-t-il appris de la bouche même de deux de ses officiers qu'à chaque lune on tuait un esclave pour régaler leur maître, et que cet acte féroce était revêtu des formes de l'adresse et du badinage. Les Espagnols se flattent cependant que depuis qu'ils se sont établis à Nootka, ces mœurs atroces se sont adoucies; soit que l'horreur qu'ils en ont exprimée ait fait impression sur ces ames simples chez lesquelles la dépravation ne peut être incurable, soit que les victimes qu'on immolait devant être prises parmi les prisonniers de guerre, la paix dont les Indiens de Nootka jouissent depuis 1789 ait tari la source de ces sacrifices.

Nous passons sur ce que le rédacteur rapporte de leurs vêtemens, de leur parure, de leurs mascarades, de leurs armes, de leurs édifices, de leurs canots, de leurs mets, de leurs occupations habituelles, etc. Il y a sur tous ces objets peu de particularités qui n'aient déja été données par Vancouver, ou qui ne rapprochent cette peuplade de la plupart de celles du même continent. Nous dirons seulement que les Indiens de Nootka ne diffèrent des autres Américains sauvages que par la forme pyramidale de leurs têtes, qu'il ne faut attribuer qu'aux fortes li-

gatures par lesquelles on les comprime dès le berceau. Nous ajouterons qu'ils sont à-peu-près blancs et beaucoup moins cuivrés que les Mexicains ; que M. Paw lui-même eût, en les voyant, cessé de soutenir que tous les habitans de l'Amérique étaient imberbes. A la vérité, les jeunes Indiens de Nootka le paraissent, parce qu'ils mettent beaucoup de soin à s'épiler, mais les hommes faits ont de la barbe comme les Européens ; et les Espagnols ont vu parmi eux des vieillards portant des barbes aussi longues et aussi fournies que celles des Turcs.

Leur principale occupation, la source principale de leurs richesses, la pêche, mérite quelques détails. Les naturels n'habitent que la plage et abandonnent l'intérieur du pays aux ours, aux cerfs, lynx, loups, martres, etc. Parmi les poissons qui abondent sur leurs côtes, les plus précieux sans comparaison sont les baleines, qui leur fournissent un aliment abondant et les loutres dont les peaux forment la seule monnaie avec laquelle ils trafiquent.

Cet animal est amphibie, mais vit presque toujours dans l'eau et s'avance en pleine mer jusqu'à plusieurs lieues. On rencontre des loutres à une grande distance de la côte, nageant sur le dos et portant leurs petits, les uns sur la poitrine, les autres sur les épaules, tant qu'ils ne sont pas encore en état de nager. C'est ainsi qu'elles font leurs longs voyages qui n'ont guère

d'autre objet que d'aller à la chasse du petit poisson dont elles se nourrissent. Jamais, même dans les plus grands dangers, elles ne les abandonnent; et on ne peut les leur arracher qu'avec la vie. Mais cette race d'animaux approche chaque jour de son anéantissement, depuis que la cupidité lui a fait déclarer une guerre qui embrasse toutes les côtes du Nord-Ouest du trente-sixième degré au soixantième. Il n'est pas un point de cette vaste côte où on ne voie les Indiens occupés à la chasse des loutres. C'est avec leurs dépouilles qu'ils se procurent ce qui jusqu'à présent compose tout leur luxe, le cuivre et les coquillages. Les poumons des loutres sont conformés de manière qu'elles ne peuvent tenir la tête dans l'eau plus de deux ou trois minutes; ce qui donne un grand avantage à ceux qui les poursuivent; mais souvent la vélocité avec laquelle elles nagent échappe à l'adresse des plus habiles chasseurs.

La qualité de leurs peaux varie avec l'âge. Quand les loutres n'ont encore que quelques mois, elles sont couvertes d'un poil blanchâtre d'assez vilaine aparence, qui tombe bientôt pour faire place à un autre court et sombre. Quand elles ont pris toute leur croissance, ce poil s'épaissit, devient tout-à-fait noir; et la peau acquiert toute sa beauté; mais elle grisonne à mesure que la loutre vieillit. En tous tems celle des mâles a plus de prix que celle des femelles.

On voit par cette courte description que les loutres de la côte N.-O. diffèrent à plusieurs égards de la loutre de terre qu'ont décrite les naturalistes d'Europe, de la loutre de mer dont ils n'ont dit que peu de chose et même de la saricovienne, espèce de loutre marine qu'on trouve au Brésil et qui abonde principalement sur les côtes des mers orientales du Kamtschatka. Les loutres marines de l'Amérique N.-O. quoique vivant à-peu-près dans les mêmes parages que celles-ci, semblent leur être bien supérieures quant au principal avantage qu'on en tire, celui de donner des fourrures noires, épaisses et soyeuses qui sont extrêmement recherchées dans la Chine. Aussi ont-elles été dans ces derniers tems l'objet des spéculations de tous ceux qui commercent avec cet empire. Cette concurrence a dû les faire renchérir. Elle a appris aux Indiens de la côte N.-O. le prix de ces animaux. Au commencement ils les cédaient pour des bagatelles. Depuis quelques années ils ont essayé de faire la loi au lieu de la subir. Aussi un capitaine anglais Henri Yepherd se plaignait-il en 1792 aux Espagnols de Nootka, que ce commerce de peaux de loutre, d'abord si fructueux, lui paraissait l'être devenu beaucoup moins.

Mais il est tems de suivre les deux frégates espagnoles dans leur expédition dont Nootka était le point central et dont les résultats, com-

binés avec la relation du capitaine Vancouver, ne laisseront rien à desirer sur cette portion, jusqu'ici encore peu connue de la côte N.-O.

Nous avons dit que Macuina s'était mis en prière pour obtenir un vent favorable aux navigateurs espagnols, qui s'ennuyaient de leur long et inutile séjour à Nootka. Le vent desiré souffla enfin, et le bon Macuina eut au moins le mérite de le leur indiquer comme propice à leurs projets dont ils l'avaient informé.

Ayant fait voile de Nootka le 4 juin 1792, ils allèrent aborder au port de *Nunez Ganoa*, situé à l'entrée et sur le bord méridional du détroit de Fuca. Fidalgo, capitaine de la frégate espagnole la *Princesa*, avait commencé à y former un établissement semblable à celui de Nootka. Le Taïs de ce canton, nommé *Tetacus*, accueillit les Espagnols avec la plus franche cordialité. Sous ses auspices ils allèrent reconnaître diverses anses, divers détroits intérieurs de cette entrée de Fuca. Il les guidait lui-même. Il se mettait en prières dès qu'ils étaient contrariés par les calmes ou par les vents. Il paraissait jouir d'une grande considération sur toute la côte et la mériter par un mélange de dignité et de bonté; mais autant qu'aucun de ses sujets, il payait son tribut à la superstition qui caractérise les peuples encore peu civilisés. Il croyait de bonne foi aux plus étranges prodiges et s'efforçait de faire partager sa croyance

aux Espagnols. Il voulut un jour leur persuader qu'il avait vu (et il ne rêvait pas, disait-il,) un aigle se précipiter de la nue, saisir une baleine et l'emporter dans les airs.

Du bord méridional de l'entrée de Fuca, ils passèrent au bord septentrional, le suivirent de l'O. à l'E. reconnurent diverses petites isles, pénétrèrent dans divers petits canaux. Tournant ensuite la pointe S. E. de cette grande isle, à laquelle, pour complaire à son ami le commandant espagnol Quadra, Vancouver a donné un nom composé de leurs deux noms, celui de *Quadra y Vancouver*, ils passèrent à travers plusieurs isles de diverses grandeurs; ils entrèrent dans un canal tortueux qui pénètre dans le continent et auquels ils donnèrent le nom du fameux ministre *Florida Blanca*, dont ils ignoraient sans doute encore la disgrace (1); se rapprochant ensuite de la côte occidentale de la grande isle, ils coururent risque, à l'entrée d'une baie qu'ils nommèrent *Porlier*, du nom d'un des ministres qui gouvernaient les Indes espagnoles. Ayant échappé à ce danger, ils atteignirent, après beaucoup de fatigues, une anse située au cent dix-huitième degré de longitude et environ à quarante-neuf un quart de latitude, qu'ils appelèrent *Cala del Descanso*,

---

(1) Elle avait eu lieu au mois de février 1792, et les navigateurs espagnols étaient dans ces parages au mois de juin suivant.

c'est-à-dire du repos, où ils éprouvèrent en effet la cessation passagère de leurs sollicitudes. Ils se trouvaient alors engagés dans ce long canal de largeurs fort inégales, qui sépare l'isle de *Quadra y Vancouver* du continent.

Ce fut aux approches du canal de Florida Blanca qu'ils rencontrèrent un brigantin anglais le *Chatam*, capitaine Broughton, qui faisait partie de l'expédition de Vancouver, et qui était occupé à lever le plan de la côte. Il leur fit des offres de services de la part de leur commandant. Les Espagnols lui répondirent que leurs navigations précédentes leur avaient fait connaître l'intérieur du long détroit jusqu'au point où ils se trouvaient. Il y eut de part et d'autre de grands témoignages de bonne volonté. A une pareille distance des métropoles, on oublie les petites rivalités nationales. Ce ne sont plus des Espagnols et des Anglais qui se rencontrent; ce sont des hommes que rapprochent les dangers, les besoins et l'intérêt commun qu'ils prennent au progrès des sciences.

Les Indiens que les Espagnols trouvèrent à la *Cala del Descanso*, ne différaient pas sensiblement de ceux de Nootka, quant à la conformation; mais ne leur ressemblaient nullement sous le rapport des mœurs et du langage. Ils leur parurent beaucoup moins confians, beaucoup moins accueillans que ceux de la baie de Porlier, qui n'en est qu'à huit ou dix

lieues. Et à cette occasion le narrateur espagnol recommande sagement aux navigateurs de ne rien inférer d'une de ces peuplades d'Indiens à l'autre, lors même qu'elles sont très-rapprochées par les distances. La côte opposée justifia bientôt après cet avis salutaire. De la *Cala del Descanso* les Espagnols cinglèrent vers la pointe de Langara, qui est de l'autre côté du détroit. Là, ils trouvèrent des Indiens d'un caractère tout différent. C'étaient d'autres physionomies, d'autres mœurs. Ceux-ci étaient braves. Ils tiraient vanité de leurs armes et semblaient se croire invincibles; mais ils étaient francs, affables, désintéressés. Ils habitent une presqu'isle dont le cap *Langara* forme le point le plus septentrional et celle de *Cepeda* le plus méridional. Les Espagnols rectifièrent une erreur qu'avaient acréditée les observations de l'année précédente, et qui leur avait fait croire que ces deux caps appartenaient à deux isles différentes.

Près de la pointe de Langara ils rencontrèrent Vancouver lui-même, qui monta à leur bord et leur communiqua ses découvertes vers la partie N.-O. du grand détroit. Ils furent également francs à son égard et convinrent qu'il avait observé plusieurs détails qui leur étaient échappés. Vancouver leur proposa de naviguer avec eux, dans l'espoir que de part et d'autre on gagnerait à cette réunion de moyens. Les Espagnols

y avaient consenti; mais la contrariété des vents sépara les deux expéditions. Les Espagnols firent visiter par leur chaloupe et leur canot le canal de Florida Blanca, et ajoutèrent quelques connaissances à celles qu'avaient acquises les Anglais. Ils parcoururent l'intérieur tortueux de ce canal qu'ils furent tentés de prendre pour le passage cherché depuis si longtems; mais tout-à-coup il se trouva fermé de tous côtés par des montagnes couvertes de sapins et dont le sommet était couronné de neige. Les Indiens de ces rives sauvages, qui n'avaient jamais reçu de pareilles visites, eurent encore plus de frayeur que de curiosité à l'aspect de ces embarcations de forme nouvelle. Quelques-uns d'eux seulement eurent le courage de les examiner et puis s'enfuirent dans les bois.

Remontant ensuite par le rumb du N.-O., ils se dispensèrent de reconnaître les côtes adjacentes aux bouches du canal de Florida Blanca et à celles *del Carmelo*. Ils crurent devoir s'en rapporter, dit le rédacteur, aux observations des Anglais, et se dispenser de perdre du tems et des vivres en reconnaissances inutiles.

Plus loin les Anglais et les Espagnols se rencontrèrent encore et combinèrent leurs opérations dans ce détroit, qui, tantôt se déploie, tantôt se rétrécit, offrant une foule d'isles, de petits canaux, d'anses, de baies qui s'enfoncent plus ou moins avant dans les terres. Les Espa-

gnols, en particulier, découvrirent plusieurs mouillages auxquels ils donnèrent des noms et dont ils indiquent la position précise dans les cartes qui accompagnent leur relation. Il paraît surtout qu'ils ont fouillé avec beaucoup de soin dans les dentelures du continent américain, qui fait face à la grande isle de *Quadra y Vancouver*. De distance en distance, ils rencontraient des Indiens, dont les uns venaient leur donner des conseils sur la route à suivre; les autres fuyaient à leur approche; d'autres, leur supposant des intentions hostiles, se revêtissaient de leurs armures. Ceux-ci s'approchaient d'eux, avec des peaux de loutre à la main, et leur donnaient à entendre qu'ils avaient le choix entre un trafic amical et le combat. Ceux-là, moins méfians, leur apportaient des saumons frais ou fumés, et prenaient en échange du fer, des coquillages et d'autres bagatelles. Le 30 juillet, une rixe violente pensa ensanglanter ces parages. Un groupe d'Indiens s'obstinait à enlever le fusil d'un des chasseurs espagnols. Il ne fallut pas moins pour les disperser, qu'un coup de canon et la mousqueterie des canots. Mais le boulet n'atteignit personne, et des canots on n'avait tiré qu'à poudre.

Le commandant espagnol eut peu après un grave sujet de sollicitudes. Il avait détaché une chaloupe avec le capitaine Vernaci, en le chargeant de reconnaître des parages inaccessibles

pour de gros bâtimens. Vernaci erra dans des canaux tortueux qui pénètrent fort avant dans les terres entre le cinquantième et le cinquante-unième degré de latitude, et le cent vingtième et le cent vingt-unième de longitude. Cette navigation fut périlleuse de toutes manières. La chaloupe ne portait que peu d'objets d'échange. Vernaci eut beaucoup de peine à se soustraire aux importunités des Indiens, qui voulaient absolument trafiquer avec lui, qui exprimaient une surprise aussi inquiète qu'inquiètante, de voir des étrangers s'approcher ainsi de leurs rivages, et qui manifestaient souvent le desir de dérober ce qu'on ne voulait pas leur céder de bon gré. Vernaci fut obligé de s'en tenir aux voies de la douceur et de la persuasion. Quoique son équipage eût emporté des armes, il eût été au moins fort imprudent d'engager un combat auquel les peuplades voisines n'auraient pas manqué de prendre part. Enfin après avoir pénétré jusqu'au fond de ce canal ou détroit, qui s'élève au delà du cinquante-unième degré, et qui porte son nom sur les nouvelles cartes des Espagnols, et celui de *Knight* dans celles des Anglais; après s'être assuré qu'il n'avait pas d'issue, il se disposa à rejoindre ses camarades par un autre chemin. Un Indien qui paraissait officieux et qui n'était que malin, s'offrit de le lui indiquer. Il l'engagea dans un labyrinthe de petites isles et disparut. Vernaci fut encore trop heureux

de revenir sur ses pas, et de rentrer dans le grand canal par la même route qu'il avait prise en partant. Il avait été absent pendant six jours, et commençait à donner de grandes inquiétudes.

Les navigateurs espagnols se trouvant tous réunis, ne s'occupèrent plus qu'à sortir par le N.-O. de ce long détroit où ils erraient depuis plus de deux mois; mais ils n'étaient pas au terme de leurs travaux. Le 9 août, ils rencontrèrent un brigantin anglais, la *Vénus*, capitaine Henri Yepherd, qui revenait du Bengale et avait touché à Nootka et au détroit de Fuca. Ils apprirent de lui que, dans ce détroit, les Indiens avaient tué le pilote de la frégate espagnole, la *Princesa*. Ils voguèrent quelque tems avec le capitaine anglais. Les trois bâtimens mouillèrent à portée de deux peuplades d'Indiens, celles de *Quacos* et de *Majoa*, situées sur la côte occidentale de la grande isle, vers le cinquantième degré quarante minutes et un peu à l'O. du cent vingt-unième degré de longitude. Ils virent des canots arriver à eux de tous côtés. Sur l'un d'eux était le Taïs de Majoa, qui s'annonça en présentant une peau de loutre à chacun des trois commandans. Ces Indiens en apportaient beaucoup d'autres. On leur en acheta quelques-unes, plus par complaisance que par spéculation. Car elles étaient plus chères qu'on ne les eût payées dans les présides de la Californie. Ces Indiens ont

de belles, formes, une allure très-leste, mais un regard farouche. Ils paraissaient fort irritables. Un d'eux se prit de querelle avec un matelot espagnol. Il était sans armes. Il disparaît un instant ; c'était pour aller emprunter un couteau à un de ses camarades. Mais à son retour, il retrouve le matelot qui l'attendait avec son sabre nu. Grande rumeur parmi les Indiens. Ils appellent à grands cris leur Taïs qui se trouvait à bord d'un des vaisseaux espagnols. Ce ne fut pas sans peine que le calme fut rétabli jusqu'au moment très-prochain du départ.

Dès le lendemain, ils reprirent leur navigation à quelques lieues au N.-O., ils rencontrèrent un bon mouillage après avoir traversé un grand nombre d'islots ; et ils le nommèrent port *Guemes*, du nom de famille que portait le vice-roi du Mexique. Contrariés par les vents, ils y séjournèrent douze jours. Ils y trouvèrent en abondance des poissons de diverses sortes, comme des saumons, des raies, des solles et de petits cabliaux semblables à ceux des Malouines. Les Indiens du port de Guemès leur parurent peu sociables et presque stupides.

En suivant le même rumb et longeant la même côte, ils s'engagèrent dans un canal fort étroit, au sortir duquel ils trouvèrent un autre port qu'ils appelèrent *Gorostiza*. Ils étaient alors tout près du débouché du grand canal vers le Nord. Courant ensuite vers le S.-O., ils abou-

tirent au cap Scott, qui est hors du canal et qui est le point le plus occidental de la grande isle *Quadra y Vancouver*. A quelques lieues à l'ouest de ce Cap et tout-à-fait en pleine mer, sont deux assez grandes isles, celles de Lanz. Mais arrivés à l'espace de mer qui les sépare du cap Scott, ils furent obligés de rétrograder pour aller chercher un mouillage qui est à la sortie du détroit. Le lendemain, ils reprirent enfin la route de Nootka où ils abordèrent le 30 août, après avoir employé quatre mois pour faire le tour complet de la grande isle.

Le narrateur de leur expédition avoue qu'elle n'a eu d'autre résultat que d'avérer irrévocablement, que par le détroit de Fuca, il n'y a point de passage à la mer Atlantique; mais que cette navigation doit paraître désormais sans utilité comme sans attrait: que les côtes stériles et tristes qui bordent ce détroit, n'offrent rien qui puisse inviter les marins à s'exposer aux hasards d'un long voyage à travers des canaux étroits, semés d'écueils et de bas-fonds. Le philosophe seul, ajoute-t-il, y pourrait trouver des sujets de méditation à la vue d'un sol qui rappelle l'état primitif du globe et de peuplades encore si éloignées de la civilisation européenne, extrêmement différentes dans leurs mœurs, quoiqu'habitant à-peu-près sous le même climat, quoique vouées par la nécessité au même genre de vie, et n'ayant probablement subi

aucune de ces révolutions qui altèrent le type de ce qu'on est convenu d'appeler *la nature.*

Les Espagnols les ont vues d'une manière trop fugitive, pour s'assurer si elles diffèrent entr'elles quant à l'idiôme comme sous les autres rapports. Leurs recherches, à cet égard, n'ont eu des résultats satisfaisants que relativement aux Indiens de Nootka, dont ils ont appris à connaître assez bien la langue. Un savant, *Don Francisco Mosino*, qui accompagnait le capitaine *Don Juan de la Bodega y Quadra*, a séjourné longtems parmi ces Indiens et les a observés avec soin. C'est à lui surtout que les navigateurs espagnols doivent les détails qu'ils se sont enfin décidés à publier, et notamment ceux qu'on trouve sur la langue de Nootka dans leur relation. Selon Mosino, cet idiôme est le plus dur qu'on connaisse. Il abonde en consonnes et en terminaisons sourdes. La plupart de ses mots ne se prononcent qu'avec de fortes aspirations au commencement et au milieu du mot. Les exemples suivans suffiront pour donner une idée de cet étrange idiôme :

L'année.	*Jachinic.shitlé.*
Jeune femme.	*Ag-coatl.*
Vieille femme..	*Mitouc-doutzma.*
Femme laide.	*Pizoul-clouzma.*
Belle femme.	*Tloul-clouzma.*
Un enfant.	*Maetl-catzis.*
Vieux.	*Moutoug-yacops.*
Boîteux.	*Quouils-zac-tle.*

La barbe.	*Apao-tzoutl.*
La main.	*Coucou-mitzou.*
Les cuisses.	*Apesouh-tatchi.*
Le ventre.	*Ic-tac-tlas.*
La sueur.	*Hoptzémachitl.*
La pomme.	*Mou-mou-octl.*
La fumée.	*Ish-cuits.*
L'épaule.	*Inapatl.*
Le sable.	*Mouc-cou-metz.*
La fleur.	*Coï-matz.*
Le chien.	*Aemitl.*
Jeter.	*Huaschitl.*
Avaler.	*Chit-tzitl.*
Boire.	*Nec-tzitl.*
Bâiller.	*Ex-ettzitl.*
Eternuer.	*Toupex-chitl.*
Soupirer.	*Hitl-tzitl.*
Mordre.	*Machitle.*
Verser.	*Tzi-chitl.*
Aujourd'hui.	*Tup-shitl.*
Demain.	*Amicetla.*
Dernier.	*Tlac-tzatl.*

Avec une langue aussi peu harmonieuse, des mœurs si simples et si peu de progrès dans la civilisation, on pense bien que les Indiens de Nootka ne peuvent avoir qu'une musique informe et grossière. Ils aiment cependant beaucoup à chanter. Leurs voix forment tous leurs concerts. Leurs accords ne sont qu'à l'octave ; et pour tout accompagnement leurs chanteurs frappent en mesure sur des planches avec le premier corps solide qu'ils rencontrent ; à cette espèce de basse continue, ils joignent le bruit de certaines castagnettes de bois. Leurs organes ne sont pas assez formés pour goûter le charme

de notre musique d'Europe. La suavité de ses tons ne dit rien à leur ame. Pour leur être agréable, il faut que la musique soit bruyante et produite par de grands efforts. Un de leurs chefs, entendant les Espagnols jouer de leurs instrumens, leur dit : *cette musique ne peut nous émouvoir, elle ressemble au chant des oiseaux, qui récrée l'ouïe sans toucher le cœur.* Un autre se moquait des cadences et de toute musique où dominait la douce langueur des bémols. Il disait assez plaisamment de celui qui cadençait : *on croirait qu'il tremble de froid*; et du chanteur en bémols : *celui-ci chante comme un homme qui s'endort.*

Leurs bals sont des espèces de combats figurés où ils paraissent armés d'arcs, de flèches, de fusils ; quelquefois déguisés en ours, en cerfs, ou bien couverts de masques et de grossières enveloppes, qui leur donnent la forme de quelques oiseaux aquatiques plus grands que nature, dont ils cherchent à imiter les mouvemens ; tandis que d'autres s'efforcent de contrefaire les chasseurs qui guettent ou poursuivent ce prétendu gibier. En d'autres circonstances, ils dansent des ballets dont la pantomime, beaucoup trop facile à interpréter, scandaliserait l'Européen le moins scrupuleux. Quelques-uns de ces ballets sont si obscènes, qu'on n'oserait en tenter la description. Tels sont ceux où ils représentent l'homme pauvre qui ne peut trouver

à se marier, ou l'homme plus malheureux encore que la nature a condamné à l'impuissance. C'est ainsi, que l'extrême imperfection de la civilisation se rapproche à quelques égards de ses excès.

Les Indiens de Nootka ont diverses manières assez confuses de compter les jours et les mois. Ceux qui ont le plus de culture, divisent l'année en quatorze mois, chacun de vingt jours, en ajoutant quelques jours complémentaires à la fin de chaque mois.

En général, tous les individus de cette peuplade annoncent un bon naturel. Ils sont sensibles à l'amitié, et susceptibles de reconnaissance. Ils ne manquent point du tout d'intelligence. Ils entendent facilement ce qu'on veut leur dire, et ils inventent des moyens ingénieux pour se faire comprendre. Ils sont prévenans et bienfaisans avec délicatesse. Macuina sachant un jour que les vivres manquaient au commandant espagnol, ordonna à ses Mischimis de lui donner gratis tout le poisson qu'ils pêcheraient; et ayant observé que les Espagnols se passaient difficilement de viande, il leur envoya un cerf toutes les semaines. Il n'était jamais plus assidu auprès d'eux que lorsqu'il les voyait dans la disette. La politesse d'Europe vaut-elle beaucoup mieux que cette obligeante bonhomie? Quadra, qui passa tout un été auprès de Macuina, ne peut trop exalter la bonté et l'aimable

sécurité de ce chef et des siens. Souvent Macuina dormait paisiblement dans l'alcove du commandant espagnol, comme s'il eût été sous la garde d'un frère ou d'un ami. Arrivait-il à quelques-uns de ces Indiens d'être surpris par la nuit dans les habitations des Espagnols, ils demandaient des falots pour regagner leurs huttes et les renvoyaient exactement le lendemain. Leur fidélité à remplir leurs promesses va jusqu'au scrupule. En voici une preuve assez frappante. Un de leurs chefs, que le rédacteur appelle le prince Natzapé, avait demandé aux Espagnols des planches de cuivre et d'autres objets d'échange avec lesquels il voulait se procurer des peaux de loutre chez une peuplade voisine, séparée de lui par un bras de mer. Dans la traversée, son canot chavira. Le pauvre Natzapé perdit sa femme, tout ce qu'il possédait, tout ce qu'on lui avait prêté. Il supporta son malheur avec une constance admirable; et après avoir pleuré quelque tems sa compagne, il se mit à travailler lui-même jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. Les grands de tous les pays n'acquittent pas leurs dettes avec autant de scrupule.

Mais quittons enfin avec les Espagnols ces parages où le philosophe du moins a plus d'une observation à faire. Leurs corvettes partirent de Nootka le 31 août 1792, pour reconnaître la côte depuis le détroit de Fuca jusqu'à Mon-

terey et Saint-Blas, c'est-à-dire, l'espace de plus de vingt-huit degrés. Les Espagnols paraissent connaître assez bien toute cette partie de leur Amérique. Ils mouillèrent le 20 septembre à Monterey dont ils avaient exactement déterminé la position l'année précédente à trente-six degrés trente-cinq minutes quarante-cinq secondes de latitude, et à cent quinze degrés quarante-sept minutes trente seconde de longitude, à partir du méridien de Cadix. La plage de Monterey offre entr'autres curiosités une grande abondance de coquilles très-belles, connues par les naturalistes sous le nom d'*Aliotis-Myde*. On ne les trouve que sur cette côte et sur celles de la nouvelle Zélande. Quelques-unes sont d'un volume extraordinaire. Les index et les pouces des deux mains en se touchant ont de la peine à les contenir. Elles sont tapissées en dedans d'une couche de nacre veinée de l'azur le plus vif; ce qui leur donne le plus brillant éclat.

Le fort de Monterey, qui est le principal, préside de la nouvelle Californie, a pour toute garnison soixante-trois soldats qui, faute de colons civilisés, sont obligés d'exercer tous les genres de métier. Une loi qu'on ne peut expliquer, encore moins excuser, les empêche cependant de bâtir des maisons et de cultiver la terre.

A deux lieues de Monterey est la mission de

Saint-Carlos, qui a opéré une sorte de prodige en civilisant les Indiens du voisinage. C'est un service de plus rendu par la religion au genre humain; car ces Indiens civilisés sont sensiblement plus heureux que ceux du même canton qui continuent à errer dans les bois ou à voguer à l'aventure dans leurs canots. Quoique stupides en aparence, ils sont cependant susceptibles d'acquérir une sorte d'aptitude. Ils ont entr'autres un talent rare pour attirer à eux et tuer les bêtes fauves en se revêtant de la peau de l'une d'elles.

Ici le rédacteur de la relation que nous analysons, s'arrête avec complaisance pour décrire les bienfaits que ses compatriotes ont répandus sur ces côtes longtems oubliées par la Métropole. Il présente un tableau des missions de la nouvelle Californie, qui s'étend depuis le port Saint-Diego, environ au trente-troisième degré, jusqu'au cap Mendocino vers le quarantième. Ces missions sont déja au nombre de onze; mais la plus populeuse ne compte encore que douze cents colons. Elles jouissent du moins des premiers avantages physiques de la civilisation. Elles nourrissent des bestiaux, cultivent des légumes, récoltent diverses espèces de grains. De là une vie sédentaire qui, avec les leçons et les exemples des missionnaires concourent insensiblement à adoucir les mœurs de ces Indiens. Tout n'est cependant pas encore

fait à cet égard. Les efforts des missionnaires n'ont encore pu les arracher à une partie de leurs sauvages habitudes qu'on mettra, si l'on veut, sur le compte de la nature. Les hommes et les femmes, par exemple, sont entièrement nus, et courent les champs pêle-mêle avec les brutes pour chercher leur pâture. Ils sont toujours, quant à la pudeur, tels que le père Venegas les peignait autrefois en disant d'eux que, *voir un des leurs couvert d'un vêtement leur paraissait aussi risible que nous le paraîtrait un singe habillé*. Sous bien des rapports ce ne sont encore que de grands enfans. Leurs guerres sont courtes, mais se renouvellent à la plus légère occasion. Leur religion primitive paraît informe comme le reste de leur existence morale. Il faut même y regarder de très-près pour trouver quelques indices de leurs rites et de leurs dogmes.

Deux peuplades de ces Indiens ont surtout fixé l'attention des Espagnols dans ces derniers tems; celles des *Runsienes* et celles des *Eslenes*. Elles se ressemblent à quelques égards seulement. L'une et l'autre proscrivent la polygamie, mais chez l'une l'adultère y est puni non sur la femme coupable, mais sur son séducteur. Celui-ci reçoit, suivant les circonstances plus ou moins graves, peut-être suivant le ressentiment plus ou moins vif de l'offensé, soit de larges blessures qui sont quelquefois mortelles, soit seu-

lement des coups de bâton. Chez les Esleniens au contraire le mari outragé se borne à répudier au moins pour un tems l'épouse infidelle, ou bien à l'abandonner au séducteur pour le prix auquel il l'a payée lui-même. Cet usage d'acheter les femmes est commun aux deux peuplades. Dans l'une et l'autre, les femmes sont remarquables par leur tendresse pour leurs enfans; elles bravent les plus grands dangers plutôt que de s'en séparer. Elles sont fécondes et robustes. Il n'est pas rare de les voir reprendre leurs occupations ordinaires quelques minutes après leur accouchement; mais, comme dans plusieurs autres parties de l'Amérique septentrionale, c'est le mari qui se repose pendant quelques jours des fatigues de la femme. Chez les Runsienes, l'homicide est regardé presque d'un œil indifférent. Chez les Eslenes, il est puni de mort. Les deux peuplades ont à-peu-près les mêmes cérémonies funèbres; mais dans l'une ce que laisse le défunt est partagé entre ses parens; dans l'autre au contraire tous ses amis viennent apporter pour dernier tribut quelques meubles qui sont enterrés avec lui, et son héritage disparaît avec sa tombe.

Il est assez étrange que deux peuplades si rapprochées, si semblables à quelques égards soient si différentes à d'autres. Cette différence est surtout notable quant à leurs idiômes, entre lesquels la perspicacité des plus habiles éty-

mologistes aura bien de la peine à trouver le plus léger rapport. On va en juger par quelques mots familiers de ces deux langues pris au hasard.

Français.	*Dans l'idiôme des Eslenes.*	*Dans l'idiôme des Rumsienes.*
L'eau.	*Azanax.*	*Ziy.*
Le ciel.	*Imita..*	*Terray.*
L'arc.	*Payunaï.*	*Laguan.*
La flèche..	*Lottos.*	*Teps.*
Grand..	*Putuki.*	*Ishae.*
La lune.	*Tomanis-ashi.*	*Orpetuei-Ishmen.*
La femme.	*Tanutek.*	*Latriyamank.*
L'homme..	*Ejennutek.*	*Muguyamk.*
La nuit.	*Tomanis.*	*Orpetuei.*
La lumière..	*Jetya.*	*Shorto.*
Le feu..	*Mamamanes..*	*Hello.*
Le père.	*A-hay.*	*Appan.*
La mère..	*Azia..*	*Adn.*
L'ami.	*Mish-fe..*	*Kank.*
Le fils.	*Panna.*	*Enshinsh.*
La fille.	*Tapanna.*	*Kaana.*
Le frère.	*Mi-itz.*	*Taan.*
Le mien..	*Ritscha..*	*Ka.*
Le tien..	*Nimetahd..*	*Mà.*

Une observation qu'on ne peut s'empêcher de faire en examinant de près ces lambeaux d'idiômes encore informes de ces Indiens, observation qui paraît avoir échappé aux Espagnols et qui vient à l'appui de la conjecture énoncée par quelques-uns de nos plus habiles grammairiens modernes, c'est que les consonnes douces comme le *b* opposé au *p*, le *d* opposé au *t*, le *v* opposé à l'*s*, le *j* ou le *g* dans *jaloux* et *gelée* opposé à notre *ch* dans *chercher*, le

z comme nous le prononçons dans *zèle* opposé à l's dans *Samson*, n'entre point dans les langues encore grossières et très-peu cultivées, ou du moins y sont excessivement rares.

En effet, de ces cinq consonnes aucune ne se trouve une seule fois (1) dans les mots que nous venons de rapporter ; ce qui, malgré leur petit nombre, ne saurait être l'effet du hasard. La même chose peut s'observer non-seulement dans les trente mots de la langue de Nootka, cités plus haut, mais encore dans plus de deux cents dont le rédacteur espagnol a fait une espèce de vocabulaire. La prononciation de ces consonnes douces semblerait exiger une souplesse d'organes qui suppose un long exercice, des efforts répétés et une culture raffinée, le tout combiné peut-être avec l'influence d'un climat tempéré ; en sorte qu'on pourrait jusqu'à un certain point juger de la civilisation plus ou moins ancienne, plus ou moins parfaite d'un peuple d'après l'existence ou l'absence de ces consonnes douces dans son idiôme. Elles seraient, dans cette hypothèse, pour ainsi dire des nuances délicates qu'une langue ne connaît pas encore

(1) Le z qui commence le premier des dix-neuf mots de l'idiôme des Eslenes, et qui se trouve dans quelques autres, ne prouve rien contre notre assertion. Ces mots ont été orthographiés par des Espagnols, dont on sait que le z se prononce bien autrement que le nôtre. Sans doute un Français qui eut eu à rendre le mot *ziy*, l'aurait écrit d'une autre manière.



lorsqu'elle n'est pas formée, et qu'elle acquiert successivement en se perfectionnant.

C'est en donnant des détails sur les missions de la nouvelle Californie, que l'anonyme espagnol termine la relation que nous venons d'analyser. Elle est de bon augure pour les révélations qu'il promet de la part de ses compatriotes au reste de l'Europe; mais plus d'un savant hydrographe trouvera peut-être qu'elle laisse encore beaucoup à desirer à la curiosité irritée par leurs longues réticences.

B.

SUR L'HOMÈRE
DE M. HEYNE.

L'ÉDITION de l'Iliade d'Homère, faite par l'un des plus célèbres philologues de l'Allemagne, est déja trop connue des hellénistes de profession; et ce genre de livres inspire aujourd'hui trop peu d'intérêt aux gens du monde, pour en donner ici une analyse détaillée. Nous nous bornerons à communiquer à nos lecteurs une observation contenue dans ce livre, qui nous semble d'un intérêt général, puis-

qu'elle justifie le plus harmonieux des poètes du dernier reproche qui restait à faire à sa versification.

Dans Homère, ainsi que dans les autres poètes grecs, lorsqu'une voyelle précède une voyelle, tantôt la première est élidée et son absence est indiquée par une apostrophe, tantôt l'hiatus est nécessaire pour compléter le vers; dureté d'autant plus remarquable que, pour l'éviter, on ajoute dans cette langue à beaucoup de mots, une lettre purement euphonique. Dans l'impossibilité où l'on était jusqu'à présent d'expliquer cette variation, on n'y voyait qu'une irrégularité dont il ne fallait point demander raison à des siècles aussi reculés.

M. Heyne a observé que précisément dans Homère, plus que dans tout autre poète grec, il régnait en ce point la plus grande régularité. Il a vu que devant un certain nombre de mots, on trouvait constamment l'hiatus, et devant une autre classe, toujours l'apostrophe ou la consonne euphonique. Appliquant alors à cette observation une idée que Bentley avait entrevue, mais sans la développer ou la prouver, il a expliqué cette aparente anomalie de la manière la plus satisfaisante.

On sait que de tout tems les grammairiens attribuaient aux anciens Æoliens une sorte d'aspiration particulière, qui donna naissance à la lettre F des Latins, qui avait la forme de cette

lettre, et qu'à cause de sa ressemblance avec deux *Gammas* majuscules placés l'un sur l'autre, on appelait le *Digamma* des Æoliens. Les grammairiens grecs et même différens monumens et manuscrits anciens nous ont instruit de quelques-uns des mots qui commençaient autrefois par cette lettre, dont le son paraît avoir été entre l'F et le V. L'analogie du latin où ces lettres remplacent, dans un grand nombre de mots, l'aspiration ou la diérèse du grec ordinaire, nous en fait connaître un grand nombre d'autres (1).

Or, à quelques exceptions près qui s'expliquent assez naturellement par la différence des tems et des dialectes, ce sont précisément ces mots devant lesquels on trouve toujours l'hiatus. Il est donc naturel de croire que ces mots se prononçaient du tems d'Homère avec le Digamma. Dès-lors plus d'hiatus dans Homère, puisque ce son lie une voyelle à l'autre par une transition très-douce.

---

(1) Le mot *vinum* vient du mot grec OINOS, qu'on prononçait FOINOS; *filius* vient de HUIOS qu'on paraît avoir prononcé FUIOS. De ÉIDO autrefois FEIDO, les latins ont fait *video*; de *ios* autrefois *fios*, vient *viola*; de même *ovis* de OÏS autrefois OFIS; *navis* de NÈIS autrefois NÈFIS, etc. Les langues germaniques ont aussi conservé des traces de cette prononciation : ERGON autrefois FERGON, l'œuvre, est exprimé par le mot allemand *werk*; HUETOS ou FUETOS, humide par *wet* en anglais, ou *feucht* en allemand; le verbe ISÈMI ou FISÈMI est exprimé par le verbe *wissen*, etc. En latin on disait anciennement *haba* et *faba*, *haedus* et *faedus*, *hostia* et *fostia*, *hircus* et *fircus*, etc. quelques-uns de ces mots ont conservé l'H, d'autres l'F.

M. Heyne a donné un catalogue assez étendu des mots qui avaient cet F. Son explication acquiert une plus grande vraisemblance encore par l'observation qu'il a faite le premier, que les Latins n'ayant eu aucun rapport particulier avec les Æoliens, et ayant pris leur alphabet chez les Grecs, leur F doit avoir été anciennement commun à toute la Grèce, et n'avoir pris le nom d'Æolien que parce qu'il s'est conservé plus longtems dans ce dialecte que dans les autres. D'ailleurs, selon cet auteur, ainsi que selon M. Wolf, autre philologue célèbre de l'Allemagne, les poëmes d'Homère n'auraient été mis par écrit, que longtems après leur composition et dans un tems où cette lettre n'était plus en usage. Enfin cette lettre, quoique disparue de l alphabet grec ordinaire, existe encore, selon moi, dans les signes numériques, qui ont conservé plusieurs anciennes lettres dont l'insertion dans l'alphabet grec à leur place naturelle et convenue, rétablit entièrement la correspondance de cet alphabet avec celui des Orientaux. C'est ce qu'on appelle l'*épisémon Bau* qui répond au *Vau* ou *V* des Hébreux et dont la forme ordinaire dans les chiffres grecs, l'abréviation de l'*st*, a même encore quelque ressemblance avec l'F majuscule des Latins, ou avec la forme du *Vau* chez les Samaritains (1).

(1) Ces mêmes signes numériques ont aussi conservé sous le nom

L'histoire des aspirations en général est une chose assez curieuse ; dans la même langue elles varient de dialecte à dialecte ; dans les différentes époques de la civilisation, elles prennent un caractère différent ; dans leurs passages d'une langue à une autre, elles subissent des changemens singuliers. L'H existait anciennement chez les Grecs, comme aspiration ; ce signe n'a pris dans leur langue la valeur de l'*éta* que du tems de Périclès, et cela par un décret public. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que dans l'ordre de l'alphabet grec, l'*éta* ou *e* ouvert répond au *Chet* ou à l'aspiration gutturale très-forte des Orientaux, et l'epsilon ou *e* bref au *he* ou à l'aspiration douce ; singularité non expliquée jusqu'à présent, mais dont M. Sylvestre de Sacy m'a indiqué une raison très-plausible, en m'apprenant que dans plusieurs dialectes orientaux ces aspirations sont prononcées si durement, que dans bien des cas elles sont précédées presque involontairement de l'un ou de l'autre de ces *e* (1).

Du tems de Périclès, toutes les aspirations paraissent avoir été très-adoucies dans la langue des Grecs. On inventa quelques nouvelles lettres pour indiquer les sons composés qu'on marquait

---

d'Episèmon Koppa le Koph des langues orientales, qui a formé le Q de l'alphabet latin et du nôtre.

(1) La même chose a lieu dans différens dialectes de l'allemand devant le *ch*.

auparavant par un H joint à une consonne, mais l'aspiration simple n'était plus marquée dans l'écriture. Elle ne le fut de nouveau que lors de la décadence de la Grèce, et cela par la même lettre H coupée en deux verticalement; la partie gauche désignait l'esprit rude, la partie droite l'esprit doux. Ce n'est qu'après le Xe. siècle que ces signes ont pris la forme arrondie qu'ils ont à présent.

La langue française, qui aspire si peu aujourd'hui, a ajouté le signe de l'aspiration à une grande quantité de mots latins qu'elle a adoptés. *Charbon* vient de *carbo*, *chien* de *canis*, *chair* de *caro*, etc. Les Allemands ont souvent remplacé le *c* des Latins par un *h*: de *calamus*, ils ont fait *halm*; de *cornu*; *horn*, de *caput*, *haupt*; du mot grec *koilos*, *hohl*, etc. Dans d'autres cas, ils ont mis une autre lettre à la place de l'H; *hesternus* est en allemand *gestern*; *hortus*, *garten*. De *hortuli*, les Français ont fait anciennement *cortils*; le mot *houblon* vient de *lupulus*, nom latin de cette plante. Le changement de l'H en F, fréquent en latin, est général en espagnol, et on en trouve aussi des exemples en français: *hâter*, autrefois *haster*, vient de *festinare*; *hors* de *foras*, en grec *choris*, etc. Les Anglais enfin, font précéder, dans la prononciation, d'une sorte de *digamma*, plusieurs mots qui commencent par une voyelle. Le mot *one* qui est de ce nombre, a été cité par Bentley

et par Heyne pour appuyer leurs opinions ; et certes, un critique des tems futurs qui, trouvant dans un poète, d'ailleurs scrupuleux sur ce point, un hiatus devant ce mot, en conclueraït qu'il avait une prononciation particulière, ferait une observation tout-à-fait semblable à la leur, et rencontrerait la vérité.

G. S.

TSCHOURILO PLENKOWITZ (1).

Conte Russe.

Tschourilo Plenkowitz vivait à la cour du grand duc Valadimir ; il se distinguait par sa bravoure et sa magnanimité autant que par sa force et par son adresse, entre tous les chevaliers de ce prince ; aucun n'eût osé se mesurer avec lui. Il faut cependant en excepter le vaillant Do-

(1) Ce conte est tiré du même recueil que celui qu'on a lu dans notre premier volume (pag. 252). Ils sont de genres assez différens. On ne trouvera point ici de caractère aussi touchant que celui de la mère du petit Bazile ; il ne faut point y chercher la peinture des anciennes mœurs. En revanche il offrira beaucoup plus d'action, et surtout beaucoup de merveilleux. Mais la plus grande différence de ces deux contes est dans le ton du narrateur. L'histoire du petit Bazile, comme nous l'avons observé, est racontée avec la simplicité

bruna Nikitisch, l'invincible élève de Dobrade (1) qui surpassait Tschourilo en vigueur

---

enfantine des premiers âges. Tout y est pris au sérieux; jamais le conteur ne cherche à vous faire rire, jamais il ne vise à l'esprit. Il n'en est pas de même du véridique historien de Tschourilo; il semble quelquefois se jouer de son sujet; il lui échappe des traits de cette malice naïve qui semble propre à nos Troubadours. Cela suffirait, même sans le témoignage des éditeurs de l'original, pour faire juger ce conte beaucoup moins ancien que le premier. Il est vrai que tous les traits dont nous parlons pourraient bien ne pas appartenir au premier auteur. On croit reconnaître une addition très-moderne lorsqu'il est question de ce coup de fouet *qui aurait enlevé pour jamais le vieux Druïde aux sciences*; car c'est la phrase bannale de tous les journaux lorsqu'ils annoncent la mort du savant le plus illustre ou de l'écrivain le plus obscur. Quoiqu'il en soit, le fonds de l'histoire du brave Tschourilo est du moins très-authentique. Elle donne lieu à cette observation que, dans tous les tems et tous les pays, les contes de magiciens et de sorciers ont beaucoup de ressemblance; que dans tous, le courage et les forces naturelles triomphent de tous les prestiges des enchanteurs. Cette moralité pouvait être fort recommandable et fort utile dans un tems où l'on croyait aux sorciers et où on les brûlait; mais il faut convenir qu'elle trouverait difficilement son application dans le siècle où nous sommes. Nous n'offrons donc au public l'histoire de Tschourilo, après celle du petit Bazile, que comme un second monument de l'ancienne littérature russe. Nous espérons pouvoir lui en présenter bientôt de plus modernes et de plus intéressans. (*Note des Rédacteurs.*)

(1) Les noms de Valadimir-le-Grand, de Dobruna Nikitisch et de Dobrade sont très-fameux dans les tems de l'histoire de Russie qu'on peut appeler *fabuleux*. Valadimir est le Charlemagne des romanciers et des conteurs de cette époque; Dobruna Nikitisch en est le Roland, et Dobrade, si l'on veut, la Mélusine. C'était une puissante et bonne fée qui protégeait spécialement le roi des Bulgares, Bogoris, dont le grand Valadimir avait épousé la fille. Nous avons entre les mains un conte où tous ces personnages paraissent. Le merveilleux y règne d'un bout à l'autre; sa longueur nous empêche de le traduire; il a d'ailleurs un défaut que l'on retrouve dans des ouvrages beaucoup plus mo-

comme en tous autres dons et vertus de chevalerie. Ces deux braves étaient amis, et Dobruna qui était l'aîné de plusieurs années, instruisait Tchourilo à l'usage des armes et dans toutes les lois de leur noble profession.

Tschourilo venait d'achever sa vingt-sixième année; il y avait paix dans le pays des Slaves, et Dobruna conseilla à son jeune ami d'aller chercher les aventures, afin d'acquérir du renom et de la gloire dans les pays étrangers. « Tu es jeune, lui dit-il, et les voyages forment la jeunesse; pars et fais-toi connaître par de hauts faits, en protégeant l'innocence et en punissant le crime, afin que les étrangers respectent ton nom et le nom de ton pays. » La proposition plut au jeune homme; dès le lendemain il prit congé du Grand-Duc, et après avoir embrassé tendrement son ami, il s'éloigna de Kiow.

Il se dirigea vers l'Ouest et traversa les forêts de la Lithuanie sans qu'il lui arrivât la moindre aventure. Déja même il avait pénétré assez avant dans la Prusse, sans trouver l'occasion de tirer l'épée pour défendre l'innocence et punir le crime, lorsqu'un jour qu'il se reposait sur les bords ombragés du Pregel, et laissait paître son bon cheval dans l'herbe

---

dernes; celui d'être composé de narrations enclavées et, pour ainsi dire, emboîtées l'une dans l'autre, de sorte que le lecteur fatigue son attention à se rappeler seulement quel est le personnage qui parle.

haute, la voix plaintive d'une femme attira son attention. Il tourna ses regards du côté d'où venait la voix, et vit une jeune fille à la taille haute et dégagée, qui se tenait debout devant un grand feu et s'essuyait tristement les yeux. Bientôt il entendit qu'elle prononçait distinctement ces paroles. « O feu sacré ! souffriras-tu que mon père soit contraint par les trois jeunes hommes de me livrer aux mains de l'odieux druide ? Souffriras-tu que ta prêtresse soit la victime de la violence ? » A ces mots elle fut interrompue par un torrent de pleurs.

Le brave Tschourilo se sentit ému de compassion ; mais il se réjouit en même tems d'avoir enfin trouvé une occasion de défendre l'innocence opprimée : il s'approcha du feu, pria courtoisement la belle pleureuse de lui raconter ses malheurs, et l'assura qu'il ne souffrirait jamais qu'il lui fût fait la moindre violence.

L'aparition inattendue d'un étranger de si haute taille et de mine si guerrière, fit peur d'abord à la jeune fille ; mais bientôt, rassurée par ses paroles courtoises et par ses promesses, elle lui parla ainsi. « Qui que tu sois, noble chevalier, mon sort malheureux te touchera. Ecoute mon histoire. Je suis fille du grand-prêtre Veidevouth, et depuis sept ans je suis consacrée au service du Dieu Ischambrat que mes compatriotes adorent sous l'image d'un feu éternel. Tous les matins, mon devoir m'appelle

auprès de ce chêne pour entretenir la flamme sainte, et offrir au Dieu une poignée de cet ambre que la mer jette sur nos rivages. En ma qualité de prêtresse, je dois garder la chasteté, et mon père le grand-prêtre peut seul me délier de ce vœu. »

« Un jour que j'étais occupée à entretenir le feu sacré, le druide Krivida m'aperçut. Il habite non loin d'ici dans une grotte souterraine où il s'occupe de magie. Entr'autres secrets, il a découvert celui de composer une eau qui donne à celui qui en boit une force surnaturelle. Comme il a besoin pour ses opérations de plusieurs espèces de simples, il parcourt souvent le pays des environs pour en recueillir. Je l'avais souvent aperçu dans ses promenades, mais j'avais toujours été assez heureuse pour échapper à ses regards, car sa laideur repoussante m'effrayait autant que son pouvoir. Il me surprit enfin, et son premier regard m'annonça mon infortune. Il me prit par la main en faisant une grimace passionnée, et me déclara son amour en termes extravagans. Je le repoussai avec un sourire moqueur, et j'alléguai pour ma défense mon vœu de chasteté au Dieu Ischambrat. Le druide ne s'en mit pas en peine; il revint chaque matin pour tâcher, disait-il, d'amollir la dureté de mon cœur. Enfin je perdis patience, et je lui jurai que s'il ne cessait pas de m'importuner, je lui brûlerais sa barbe rousse avec un

tison du feu sacré. Ce serment le mit en fureur, car il n'a rien de plus cher au monde que sa vilaine barbe, et à son tour il me jura que je serais à lui bon gré malgré; qu'il forcerait mon père à me délier de mon vœu et à me mettre dans ses bras.... Et il n'a que trop bien tenu parole!... Ne pouvant faire usage pour lui-même de son eau merveilleuse à la surface de la terre, il a fait part de ce don miraculeux à trois jeunes gens de sa parenté, sous la condition qu'avant tout ils emploieraient les forces que l'eau leur communiquerait, à lui procurer l'accomplissement de ses desirs. En effet, à peine chacun d'eux eût-il bu un verre de cette eau, qu'il se trouva doué d'une vigueur prodigieuse. Le premier déracinait les chênes les plus forts, le second renversait les rochers et le troisième faisant une fronde de sa moustache, lançait les plus grosses pierres à perte de vue. C'est pourquoi le druide nomma le premier *Brise-Chêne*, le second *Verse-Roc*, et le troisième *Forte-Barbe*. Après qu'ils eurent suffisamment essayé leurs forces, le druide les envoya auprès de mon père pour lui demander ma main en son nom. Mon père les refusa avec mépris, mais il lui en coûta cher. Forte-Barbe enveloppa de sa moustache la maison du grand-prêtre et la lança dans la mer. Brise-Chêne et Verse-Roc chargèrent mon père et mes frères sur leur dos et les portèrent à la caverne du druide. Là, mon père fut menacé du plus af-

freux supplice s'il ne me déliait pas sur-le-champ de mon vœu de chasteté, s'il ne consentait pas à mon mariage avec Krivida. Que pouvait-il faire? Il fallait céder à la force et remplir les souhaits du druide... Je m'acquitte aujourd'hui pour la dernière fois de mes fonctions auprès du feu sacré, et j'attends à chaque instant l'arrivée des trois jeunes hommes qui doivent me traîner au difforme Krivida. »

« Qu'ils viennent! répondit Tschourilo à Prelepa qui fondait en larmes; qu'ils viennent! et nous verrons ce qu'ils pourront faire contre les dieux de la Russie et les chevaliers de Valadimir! » Prelepa ne connaissait ni la Russie ni Valadimir, mais elle avait confiance au bon chevalier et s'abandonna volontiers à sa protection.

A peine avait-elle eu le tems de l'en assurer que les trois frères parurent. Elle se cacha tremblante derrière Tschourilo. Qui es-tu, téméraire? lui cria d'abord Brise-Chêne, qui es-tu, pour oser prendre de telles familiarités avec l'épouse du sage druide Krivida? Tschourilo ne répondit à cette question que par un coup de fouet qui suffit pour mettre un terme à l'entretien. Brise-Chêne tomba sans vie aux pieds de ses frères. Comment! s'écria Forte-Barbe en mettant la main sur sa moustache, tu ne crains pas de nous attaquer! Attends!... Il n'en put dire davantage. Tschourilo le prit par la moustache et l'étendit par terre avec si peu de précaution,

que Forte-Barbe oublia de se relever. Cependant Verse-Roc s'était saisi d'une énorme pierre et se disposait à la lancer au chevalier; mais celui-ci lui donna un si terrible coup de pied qu'il en perdit l'équilibre et tomba, accablé sous le poids de la pierre qu'il portait.

La victoire et la délivrance de Prelepa étaient maintenant assurées. Ivre de joie, elle se jeta aux pieds de Tschourilo, et lui témoigna sa reconnaissance dans les termes les plus touchans. Le chevalier la releva avec courtoisie et la pria de le conduire à la caverne du druide où son père et ses frères étaient prisonniers. Mais Prelepa ne put lui indiquer exactement l'entrée de la caverne; elle soupçonnait seulement qu'elle devait se trouver dans la forêt voisine, d'où elle avait vu sortir Krivida quand il lui faisait ses visites du matin. Le chevalier prit la jeune fille en croupe et s'avança dans la forêt. Mais il eut beau la traverser dans tous les sens, selon les indications de l'aimable Prelepa qui s'attachait fortement à lui, il ne put trouver la demeure du druide, et finalement ils s'égarèrent si bien que Prelepa avoua elle-même qu'elle ne savait plus où ils étaient, ni de quel côté il fallait prendre pour arriver à la caverne. On était à la fin du jour; Prelepa se plaignit de sa lassitude, et il fallut bien que Tschourilo se décidât à passer la nuit dans la forêt et à remettre au lendemain la fin de l'aventure.

Il descendit de cheval auprès d'une source d'eau vive, et mit à terre Prelepa avec beaucoup de soin. Ils se désaltérèrent à la fontaine, soupèrent frugalement avec les provisions de voyage du chevalier, puis ils se couchèrent sur l'herbe épaisse pour passer la nuit. Cependant l'ingénue Prelepa n'oublia pas de recommander au chevalier d'être sage. Mais en même tems sa frayeur l'obligea à se rapprocher tellement de lui, que le bon Tschourilo n'eût pas été trop coupable s'il eût pris l'avis de sa belle dans un sens tout opposé.

Le soleil était assez élevé sur l'horizon lorsque Prelepa s'arracha, quoiqu'à regret, des bras du sommeil, pour suivre le brave chevalier dans ses nouvelles courses. Ce jour-là la fortune fut plus favorable au couple errant. Au bout d'une demi-heure de marche, ils trouvèrent un sentier qui les conduisit, après bien des détours, à une trappe de fer couverte de mousse. Prelepa ne douta pas que ce ne fût l'entrée de la caverne. Tschourilo sauta à terre et voulut lever la trappe; mais, soit qu'il fût affaibli par ses derniers travaux, soit qu'il y eût de la magie en jeu, il ne put en venir à bout. La jeune fille se mit alors à le regarder avec un malin sourire : « Oh, oh! dit-elle, vigoureux chevalier, je vois bien qu'il faut que je vienne à votre aide. » Tschourilo se mit à rire, mais Prelepa l'assura très-sérieuse-

ment qu'elle ouvrirait la trappe quand elle voudrait. Le bon chevalier ne connaissait pas encore bien les femmes. « Comment cela serait-il possible ? répliqua-t-il ; vous avez eu d'assez bons témoignages de ma force, et vous prétendez ouvrir cette trappe que je ne puis seulement soulever ! — Incrédule ! reprit Prelepa en mettant pied à terre, je vais te faire voir que ruse de femme vaut quelquefois mieux que vigueur de chevalier. » Elle prit une pierre, frappa contre la trappe de fer, et cria à haute voix : Ouvre, Krivida ; Prelepa ton épouse t'attend. Le druïde qui avait espéré de voir arriver Prelepa avec ses neveux le jour précédent, attendait avec impatience sur son escalier la venue de son épouse, et prêtait une oreille attentive au moindre bruit. Ravi de joie, il s'empressa d'ouvrir la trappe ; mais quelle fut sa surprise et sa frayeur, lorsqu'au lieu de ses neveux il aperçut un chevalier inconnu, et Prelepa qui se cachait derrière lui ! « Qui es-tu, téméraire, s'écria-t-il de la dernière marche de son escalier, qui es-tu, toi que je trouve seul avec ma femme ? Eloigne-toi, si tu ne veux pas que mes neveux te surprennent et te punissent comme tu l'as mérité. — Pour tes neveux, répondit Tschourilo, leur affaire est faite, et c'est maintenant ton tour. » A ces mots, il s'approcha de la trappe et se disposa à lancer au druide un coup de son terrible

fouet, qui probablement l'eût enlevé pour jamais aux sciences (1). Mais le vieillard jugea son intention, et se hâta de se retirer dans l'intérieur de sa demeure souterraine, où la vertu de son eau fortifiante avait son plein effet sur lui. Il essaya de refermer la trappe; mais le chevalier la retint d'un bras vigoureux. Tschourilo dit en peu de mots à Prelepa de l'attendre, et l'assura qu'il allait revenir; puis il descendit précipitamment dans la caverne après le druide.

L'escalier conduisit le chevalier dans une vaste cour terminée par un beau palais de marbre noir. Persuadé qu'il y trouverait le druide, il allait y entrer lorsqu'il vit Krivida en sortir et fondre sur lui. Le vieux magicien venait d'avaler une bouteille de son eau fortifiante, dont la vertu avait si bien opéré qu'il tailla d'abord bien de la besogne à Tschourilo; mais à mesure que les esprits du breuvage enchanté s'évaporaient, le druide s'affaiblissait, et Tschourilo en eut enfin bon marché. Krivida tenta de lui échapper encore une fois pour aller prendre une nouvelle potion; mais le chevalier le tint ferme et le terrassa. C'en était fait du malheureux amant, si, tout-à-coup, il n'eût reconnu sa folie. La sagesse lui revint sous les coups de Tschourilo, et il dit sa coulpe avec re-

(1) *Voyez* la note du titre.

pentance. Il jura solemnellement que son envie de mariage était passée, et qu'il renonçait à Prelepa pour jamais; il assura de plus qu'il mettrait en liberté, sur-le-champ, le grand-prêtre et ses fils, dont lui seul pouvait briser les chaînes, parce *qu'elles étaient scellées hermétiquement* (1), et promit au chevalier quelques bouteilles de son eau, s'il voulait lui donner la vie. Le généreux Tschourilo Plenkowitz qui épargnait volontiers un ennemi vaincu, et qui d'ailleurs ne doutait point des paroles du druide, parce que lui-même ne disait jamais que la vérité, laissa tomber la main qu'il tenait levée, et remit Krivida sur ses pieds. Celui-ci ne le trompa pas. Après avoir obtenu de lui l'indication du lieu où gisaient ses neveux, qu'il espérait rendre à la vie par son art, il conduisit le chevalier à la prison du grand prêtre et de ses fils. La porte était de fer et résista à tous les efforts de Tschourilo; mais dès que le druide y toucha, elle s'ouvrit d'elle-même. Le grand-prêtre et ses fils ne se sentirent pas de joie, lorsque le druide leur annonça leur délivrance et sa renonciation à la main de Prelepa. Il jura par le feu sacré que telle était son intention, et que désormais le

(1) Ce mot *hermétiquement* n'a point ici la même signification que les chimistes lui donnent de nos jours, mais bien celle que les alchimistes lui donnèrent à son origine : les chaînes étaient scellées d'après les principes de la philosophie *hermétique*, c'est-à-dire, de la magie.

grand-prêtre et sa famille n'auraient rien à craindre de lui ni des siens. Tous les doutes du grand-prêtre sortirent alors de son ame; car on n'avait point encore d'exemple qu'un Prussien eût rompu un pareil serment. Le druide présenta au chevalier trois flacons de son eau miraculeuse, et donna au père de Prelepa une grosse somme d'or et d'argent, tant pour l'indemniser de la perte de sa maison qu'en réparation de tout le mal qu'il lui avait fait. Tschourilo, avant de prendre congé du druide, l'avertit encore d'être fidelle à son serment, et l'assura qu'il reviendrait pour s'informer de sa conduite. Le druide jura de nouveau tout ce qu'on voulut, et le chevalier remonta l'escalier suivi du grand-prêtre et de ses fils.

Cependant Prelepa avait attendu avec impatience l'issue de cette aventure et le retour du chevalier. Déja elle commençait à douter de son triomphe; car pourquoi tardait-il si long-tems? Avec quelle promptitude n'avait-il pas vaincu les trois frères!.... Ses alarmes croissaient à chaque instant; à chaque instant elle croyait voir Krivida revenir vainqueur et l'entraîner pour jamais dans sa caverne. Quel fut donc son ravissement lorsqu'au lieu de l'odieux druide, elle vit paraître le chevalier tenant par la main son père et ses frères! Elle se jeta dans les bras du vieillard, et baigna ses joues de larmes de joie. Des bras de son père elle passa dans ceux

de ses frères ; et cette famille transportée de son bonheur, oubliait celui dont il était l'ouvrage. Le père en avertit enfin ses enfans. Honteux de leur oubli, ils se tournèrent vers le chevalier pour lui rendre grâces. Mais leurs yeux le cherchèrent en vain ; il s'était remis à cheval et avait disparu.

Tschourilo Plenkowitz poursuivit sa course vers l'Ouest ; et fit beaucoup de grandes et belles actions, qui rendirent son nom et le nom de son pays célèbres dans tout l'univers.

SUR KLOPSTOCK ET LA MESSIADE.

Le morceau qui suit doit être précédé d'un court historique.

On sait que le principal titre du poète allemand, Klopstock, à une gloire littéraire qu'on ne lui a guère contestée qu'en France, c'est son poëme du *Messie* ou de la *Messiade* en vingt chants. Peu d'années après qu'il eut paru, c'est-à-dire, il y a plus de quarante ans, deux professeurs de l'école militaire, M. Junker, auteur d'une

bonne grammaire allemande (lequel vit encore à Fontainebleau) et M. Anthelmy, à qui son confrère avait appris l'allemand, entreprirent la traduction de la Messiade; mais s'arrêtèrent au dixième chant, à la fin duquel le héros du poëme expire.

Dans un poëme ordinaire on aurait pu sans doute se croire au dénouement et n'avoir plus rien à attendre au delà. Il est probable que plus d'un lecteur s'y est mépris et n'a pas soupçonné que le poète n'était encore qu'à la moitié de sa carrière lorsque l'inconstance de ces traducteurs a abandonné son ouvrage. On a entendu plus d'une fois Klopstock gémir de ce qu'en France on ne connût sa principale production que par une traduction incomplète. Il paraissait même presqu'offensé que la légèreté dédaigneuse eût osé le juger avant de l'avoir entendu jusqu'au bout. Car, disait-il, dans les dix derniers chants, sans lesquels ma tâche n'eut été qu'à moitié remplie, il y a des passages qui valent au moins ceux qu'on a le plus admirés dans les dix premiers. Un de ses interlocuteurs l'ayant prié de lui en indiquer un qu'il pût traduire sous ses yeux, sinon avec l'énergie dont le Milton de l'Allemagne croyait à peine notre langue susceptible, du moins avec une scrupuleuse fidélité ; Klopstock lui indiqua l'épisode qu'on va lire. Il présida à la traduction, et il en parut content.

Si nos lecteurs français ne le sont pas, ce sera sans doute la faute du traducteur. Ils trouveront peut-être du moins que c'est une belle conception que d'avoir représenté un Hébreu (Diléan) attaché au Messie pendant sa vie, gémissant sur sa mort qui trompait tant d'espérances, incertain sur le sort de l'homme au delà du tombeau; de lui avoir fait apparaître, pour fixer ses doutes, la mère magnanime des sept jeunes martyrs des Machabées; de ces malheureux enfans qui, courageux et dévoués comme leur mère, font, comme elle, en allant au supplice, hautement profession de leur croyance à l'immortalité de l'ame. Nous pensons que cette vérité fondamentale du christianisme n'a été nulle part proclamée avec plus de pompe que dans l'entretien de Thirza et de Diléan, et qu'après l'avoir lu on ne pourra refuser à Klopstock, tour-à-tour trop exalté peut-être et trop déprimé, les principales qualités qui caractérisent un grand poète, un génie fécond en images, le talent d'élever l'ame au dessus de la sphère des idées communes, et celui de parler à-la-fois au cœur et à l'imagination.

L'épisode de Diléan n'a pas encore paru traduit dans notre langue, du moins en bon français. Car l'honneur qu'on a fait à la Messiade en Angleterre, en Hollande, en Italie, de la traduire *toute entière*, cet honneur, jusqu'ici

lui a été refusé en France. Une chanoinesse allemande a entrepris à la vérité cette tâche dans ces derniers tems et croit l'avoir remplie; mais elle a réussi tout au plus à prouver aux Allemands qu'elle connaissait bien leur langue, et qu'elle entendait la Messiade *toute entière*; ce dont ils n'osent pas tous se flatter. Un émigré fixé passagèrement à Hambourg et à portée d'y voir souvent le vénérable Barde de la Germanie, avait commencé sous ses yeux la traduction de ce poëme. Il en avait déja achevé plusieurs chants, à la grande satisfaction de l'auteur; et des lecteurs plus difficiles et meilleurs juges que Klopstock, parce qu'ils savaient mieux le français, présageaient un succès complet à sa traduction; mais les circonstances l'ayant éloigné de Hambourg et de son guide, son travail a été interrompu; et Klopstock est mort avec le chagrin de n'avoir pu lire son immortel ouvrage dans la langue la plus cultivée de l'Europe. C'est peut-être la principale cause des préventions qu'il a toujours conservées contre cette langue et contre notre littérature en général, qu'à la vérité il n'était pas en état de bien apprécier. Il en avait surtout contre l'homme du siècle dernier dont elle s'honore le plus. Tout bienveillant qu'il était par caractère, Klopstock appartenait au *genus irritabile vatum*. Il ne pouvait pardonner à Voltaire le dédain avec lequel il s'était expliqué quelquefois sur la lit-

térature allemande, le tort qu'il lui avait fait en encourageant dans le grand Frédéric son goût exclusif pour la nôtre, et surtout l'omission de la Messiade dans ces stances où Voltaire caractérise en peu de vers les principaux poëmes épiques des anciens et des modernes. *Il a bien parlé*, disait-il, *de l'Iliade qu'il n'entendait pas, du Paradis perdu qu'il n'entendait guère. Que lui en eût-il coûté d'en faire autant pour la Messiade?*

B.

TRADUCTION

DE L'ÉPISODE DE DILÉAN,

Tiré du chap. XV de la Messiade.

DILÉAN n'avait eu qu'un ami. Il était mort. La bien-aimée de son ami était morte aussi. Diléan avait connu le prophête de Dieu. Dévoré de la soif de s'affermir dans sa croyance, il avait longtems erré dans Jérusalem. Il s'y était informé si Jésus s'était réveillé du tombeau, ou s'il y dormait encore. Une nuit épaisse enveloppait sa tête. Elle pénétrait jusqu'aux profondeurs de son ame. Il cherchait le repos; le repos lui échappait même dans les rians asyles du prin-

tems. A l'approche des ténèbres, il revient errer autour de la montagne des Oliviers, à travers les tombeaux. L'obscurité seule guidait ses pas incertains. Il s'avance dans les cavernes profondes; il cherche. Est-ce là le bruit du torrent de Cédron? Ce frémissement vient-il des palmiers qui couronnent Gethsémani? Non. C'est le murmure sourd des antres.... Entendrais-je des voix humaines? . . . .

Tout-à-coup il aperçoit une lueur prête à s'éteindre, agitée par le vent. Il s'en approche. Il arrive à une catacombe d'où l'on emportait des cadavres. C'était un riche qui achetait d'un pauvre le rocher creusé pour sa sépulture; et l'on enlevait de cette voûte funèbre une race entière.... les aïeux de l'indigent. . .

Diléan s'arrête à l'entrée du tombeau. On en sortait d'un pas pénible. On y rentrait à regret et lentement pour en retirer des ossemens encore revêtus de leurs linceuils. Ils sont heureux, s'écria Diléan, ceux que vous emportez. Donnez-moi cette torche funéraire. Je la tiendrai pour éclairer derrière vous ces dépouilles mortelles.... Ils lui en donnent une. Il les suit dans le monument. Appuyé contre le rocher, il portait la torche, et disait en lui-même:

« O morts, vous êtes heureux! Vous l'êtes aussi, êtres chers qui m'avez abandonné. Quand vos enveloppes funéraires seront, comme celles-ci, prêtes à se dissoudre, à mon tour je serai

heureux aussi ; mais à présent..... Hélas ! vous que j'aimais, je vous ai perdus. Je suis délaissé. Prophète de Dieu ! c'en est fait de ma félicité d'ici-bas et de ma félicité à venir. En est-il une à espérer au delà du tombeau, puisqu'il a succombé sous les coups des tyrans? Dieu songerait-il à les rendre immortelles ces créatures chez lesquelles les bons sont victimes des méchans ?... Suis-je en effet immortel, ou consacré au néant? Ces questions que je propose en tremblant, nul ne peut les résoudre. Habitans muets de ces voûtes, vous-mêmes vous ne le pourriez pas. Elle vous appartiendrait cette faculté si elle pouvait appartenir à des êtres finis. Ces ossemens ne sauraient fixer mes incertitudes.... Mais le souffle de la vie!.... Où êtes-vous, vous qui habitiez autrefois ces dépouilles? Le séjour de la lumière serait-il pour vous le séjour de la joie, si un seul de vous était en proie au tourment de ces doutes? »

Telles étaient les réflexions de Diléan, et cependant cadavres et fossoyeurs avaient disparu. Il s'en aperçoit à peine. Le morne silence l'arrache enfin à ses rêveries. « Me voilà seul, poursuit-il; je vous le répète, vous qui habitiez autrefois ces dépouilles qu'êtes-vous devenus? Mais.... le seul contact des ossemens d'Elisée rappela un mort à la vie! L'ame leur était donc attachée? car la poussière n'a pas opéré cette merveille. S'il en est une seule ici, qu'elle pa-

raisse ; qu'elle m'apprenne ma future destinée. Parais, ame, parais ; ton aspect ne m'effrayera pas. Lève-toi, je t'en conjure par ton dernier soupir, au moment où tu luttais avec la mort. Je t'en conjure par les angoisses que tu éprouvais, flottant entre l'espoir de l'immortalité et la crainte de l'anéantissement, au moment où tu luttais avec la mort. »

Il dit et porte ses regards dans le monument. Déja Thirza (1), la mère des sept martyrs, se trouvait auprès de lui avec les ames de son ami et de la compagne de son ami. Déja elles l'avaient accompagné à travers l'asyle des funérailles jusqu'au rocher contre lequel il s'appuyait. « Lui aparaîtrai-je ? demande l'épouse fidelle ; en me voyant, ne sera-t-il pas saisi d'effroi ? — C'est moi qui vais lui aparaître, réplique Thirza. »

Cependant, perdant l'espoir de voir ce qu'il souhaitait, Diléan cherche à se soulager, en sommeillant, des sombres pensées qui couvraient son ame comme d'un nuage épais. Il ne peut obtenir cette courte interruption à ses peines. Leur poison dévore de nouveau son cœur. — Ah, je vous ai perdus, êtres chéris ! toi, surtout, ami revêtu des formes d'une femme.

(1) C'est le nom que le poète donne à la mère des sept jeunes gens immolés par Antiochus Epiphanes, mais qui ne se trouve pas dans le second livre des Machabées, chap. VII.

Vous m'avez abandonné sans retour. Je suis seul sur la terre. Je suis.... Mais qui vois-je s'avancer? Qui es-tu, toi qui t'approches de moi! — Il va au devant de la sombre image. Tout-à-coup une mortelle se métamorphose à ses yeux et prend les traits brillans de l'immortelle Thirza. Il s'arrête, il frissonne; mais bientôt son courage se raffermit. Il avance. Il considère quelque tems en silence la figure resplendissante, et bientôt lui adresse ces paroles :

« Aparition! entendrais-tu l'expression de ma reconnaissance? Ou ne serais-tu qu'une de ces vapeurs nocturnes qu'une étincelle anime? Ou n'es-tu peut-être qu'un fantôme enfant de mon cerveau? » — Thirza lui sourit, mais si doucement, mais d'un air si céleste, que Diléan oublia bientôt et la vapeur enflammée et le fantôme enfant de son cerveau. Il lui dit à haute voix et rapidement. — « Aparition! qui es-tu. — Et l'écho des rochers en retentit mélodieusement. » — Tu sauras ensuite qui je suis; mais écoute-moi d'abord, homme fortuné. Pour avoir obtenu la faveur de cette aparition, ne vas pas te croire plus parfait que d'autres. Crois-tu qu'il fut plus imparfait que d'autres, l'aveugle né auquel Jésus donna la vue? S'il fut longtems privé de la lumière, c'était pour qu'il servît de témoin à la grandeur du Messie. C'est afin que tu en sois un aussi, que j'ai été envoyé vers toi par Jésus ressuscité d'entre les

morts. C'est pour cela seul que je t'aparais et non pas pour obéir à ta voix. Quand elle ne m'aurait pas appelée, je ne t'en serais pas moins aparue. Ton doute, il est vrai, méritait un pardon, mais non une récompense.... Que vous doutiez ou non, faibles humains, ce qui doit arriver arrive; et quand toute la race des pécheurs mortels douterait d'un monde futur, elle n'en apprendrait pas moins que ce qui doit arriver arrive; que la vie réside au delà des tombeaux. Elle l'apprendrait, quelqu'étonnante que lui parût cette révélation. » Et la voix retentissante des trompettes, et la voix du tonnerre se font entendre dans la sombre enceinte des tombeaux, sans que Diléan, atteint d'une pâleur mortelle, mais heureux et plein d'une sublime allégresse, aperçût à qui s'adressaient ces accens éclatans des trompettes et du tonnerre. Ils ne furent pour lui que des sons harmonieux, solemnels, redoutables, qui comblèrent de ravissement toutes les puissances de son ame en répètant : « Que vous doutiez ou non, ce qui doit arriver arrive; et quand toute la race des pécheurs mortels douterait d'un monde futur, elle n'en apprendrait pas moins que ce qui doit arriver arrive, que la vie réside au delà des tombeaux : elle l'apprendrait, quelque étonnante que lui parût cette révélation. »

Diléan chancela. Le bruit avait fait place au silence. Il balbutia ces mots. — Non, je n'aurai

pas la témérité de poursuivre mes questions. Je me prosterne dans la poussière devant celui qui vous a envoyés de son trône vers moi. — Il plia le genou et se détourna de Thirza. Cependant en présence des voûtes solitaires et muettes, il ferme les yeux et dit : — « Majesté suprême ! toi qui ressuscites, pardonne-moi mon doute, pardonne-moi mes larmes. Tu connaîtrais ma prière, être divin, quand même elle ne serait pas entendue de ceux que tu m'as envoyés. Majesté suprême, laisse-moi atteindre la haute destinée que cette mission m'annonce. Ainsi, la paix comblera mon ame, lorsqu'à l'heure du trépas j'irai me réunir dans le ciel, à toi et aux miens. » — Il se lève. L'aparition flottait encore devant ses yeux. Il entendit encore ces doux accens de la voix immortelle. — Tu n'oses plus interroger ; mais moi je vais te répondre. Je suis Thirza, la mère des sept martyrs. Réunie à ton ami, l'ame de celle que tu aimais plane auprès de ce rocher. L'un et l'autre t'aiment encore et t'attendent. Mais apprends un plus grand bonheur. Le Messie, avant de s'élever vers son trône, aparaît en Galilée à la troupe rassemblée des cinq cents frères. C'est là que tu le verras. — Thirza disparut à ces mots. Et Diléan, prêtant l'oreille, croit entendre trois immortels qui agitent l'air en s'éloignant; et sortant de la caverne avec des larmes de joie, il va au devant du soleil qui venait de

reparaître sur l'horizon. Il s'arrête encore ivre de reconnaissance à l'entrée de la caverne. — Source éternelle de la félicité sans fin, tu venais de remplir son ame de ta majesté, de lui donner l'avant-goût du céleste séjour. Il languissait dans la misère. Tu lui accordas ton secours lorsque les faibles humains n'en avaient plus à lui donner.

L'AMANTE FUTURE (1).

C'est à toi seul, mon cœur aimant, que je confie ce chant de douleur. Mes yeux, chargés d'un feu secret, en parcourront seuls les traces; mes oreilles, accoutumées aux accens de la mélancolie, en recueilleront seules le faible murmure.

Ah! pourquoi, ô nature! pourquoi, mère cruelle, m'as-tu donné un cœur trop sensible,

---

(1) Nous croyons qu'on sera bien aise de lire après l'épisode de Diléan, cette traduction d'une des odes de Klopstock, qui pouvaient le plus facilement passer dans notre langue. Ceux qui aiment les comparaisons littéraires trouveront peut-être piquant de la rapp ocher de l'épître connue *à la maîtresse que j'aurai*. On ne pouvait guère traiter plus différemment des sujets semblables. Le traducteur de l'ode allemande a suivi son auteur avec toute la fidélité que le goût français pouvait avouer. (*Note des Rédacteurs.*)

un penchant invincible à l'amour, des desirs sans cesse renaissans, et ne m'as-tu pas encore offert une amante ?

O toi qui le seras un jour ! si mes larmes fléchissent enfin la destinée ; toi, choisie entre toutes les femmes, en quelque lieu que tu erres en ce moment, solitaire, dis-moi, sens-tu comme moi la puissance de l'amour ? M'invoques-tu sans me connaître ? Oh ! ne me le caches pas ! Oh ! apprends-le moi par un seul soupir qui réponde à mes tendres gémissemens.... Que de fois à l'heure de minuit je t'appelle d'une voix languissante, et me plains que tu restes toujours invisible ! Que de fois, sur ma couche solitaire, j'étends mes bras tremblans, et veux embrasser une image !.... la tienne peut-être..........

Où te chercher, où te trouver enfin, objet de mon ardent et immortel désir ? quel est le lieu qui te retient ? quel est le climat qu'embellit ta présence ?...... N'irai-je point dans ces campagnes heureuses ? Ne la conduirai-je point quelque jour de printems dans une vallée fleurie ? Ne la verrai-je point, à la clarté de l'étoile du soir, tomber dans mes bras, vaincue par l'amour ?

Mais comme mon cœur soudain palpite ! Quelle espérance plus forte que ma douleur s'empare de moi ? Quel présage de félicité fait frémir tout mon être ?... N'entends-je point le faible murmure de sa voix, comme une ombre

qui appelle une ombre aimée?.... C'est elle; oh! oui, c'est elle; je la vois: je vois couler ses larmes pieuses sur le sein de sa mère qu'elle embrasse.... Sois bénie, ô mère qui l'as mise au monde pour l'amour et pour moi!.... Sois bénie de lui avoir formé un cœur tendre et sensible comme le tien..... Mais c'est assez la retenir dans tes bras: elle veut s'échapper dans ce bosquet; elle veut y errer sans témoins.....

Ne cours point si vîte, jeune fille, toi, toi que je ne sais comment appeler..... peut-être Fanny,... peut-être Laure,... plutôt Cidli, nom cher aux muses et à l'amour;... mais, sous tous les noms, revêtue d'une grâce inexprimable. Ne cours point si vîte, te dis-je, de peur que l'épine de la rose n'ensanglante ton pied délicat; de peur que l'air du printems, au lieu de te caresser doucement, ne te fasse respirer quelque vapeur funeste.....

Elle ralentit sa marche; elle s'avance pensive; une larme coule de ses yeux; un voile de mélancolie se répand sur son visage embelli... Qu'as-tu? ô bel enfant! quelqu'un t'aurait-il trompée? Pleures-tu parce qu'une de tes compagnes n'est pas sincère et vertueuse comme tu l'avais cru..... ou aimerais-tu comme moi? L'instinct de la puissante nature s'éveillerait-il dans ton cœur? Que veut dire cette bouche qui soupire, ce regard languissant qui se tourne vers le ciel, cet air d'émotion profonde comme

s'il était là devant toi, que tu fusses prête à tomber dans les bras de ce mortel heureux?... Tu aimes, oh! oui, tu aimes.... La nature n'a point fait de noble cœur sans ce noble penchant; il t'entraîne avec tous les immortels.

Si seulement tu pouvais maintenant connaître celui dont le cœur aimant ne palpite en secret que pour toi, qui te demande à l'inexorable destin par d'éternels gémissemens! Si les vents pouvaient au moins te redire quelque chose de sa plainte tendre, de ses chants amoureux! Vents favorables! qui, dans le siècle d'or portiez à l'oreille des bergers et des dieux les soupirs des bergères, volez, chargés de mes vœux; agitez le feuillage autour d'elle; murmurez-lui doucement que je suis.... je suis sincère...... La nature m'a donné un cœur sensible à la vertu.... plus sensible à l'amour, à l'amour pur et enflammé, tel que les hommes l'éprouvaient dans la jeunesse du monde.... Rien de ce qui est en toi ne se dérobe à mon regard de feu..... Non, il ne t'échappe pas un sourire à peine formé, une parole entrecoupée, une larme secrète, un desir que tu ne t'avoues pas à toi-même, un acte de vertu que tu veux cacher à tous les yeux, qui ne soit à l'instant aperçu, senti, délicieusement senti par moi...... Oh! combien je vais t'aimer, Cidli! comme nous serons heureux! Tous les chants des poètes ne peuvent le dire... Toutes ces paroles sublimes que nous nous adresserons

l'un à l'autre dans l'extase de la jouissance, ne le peindraient pas même..... A peine l'ame..... l'ame immortelle, peut-elle suffire à ressentir des émotions si puissantes !....

C. J.

DES SOTTISES
DES GENS D'ESPRIT.

C'est bien plus souvent qu'on ne croit la faute des sots, si les gens d'esprit font des sottises. Un homme d'esprit, obligé de traiter avec des sots, est comme un bon danseur obligé de se régler sur un orchestre qui ne joue pas en mesure; il tombera toujours à contre-tems. Transportez un homme supérieur dans une société de gens extrêmement bornés, il y paraîtra déplacé, bizarre; il y ennuyera encore plus qu'il ne s'y ennuyera lui-même; il y pourra apprendre quelque chose: mais à coup sûr, il n'apprendra rien aux autres, comme l'homme étudie les animaux et ne peut être étudié par eux; car un homme d'esprit comprend un sot, et un sot ne comprend pas un homme d'esprit. Il fera bien de se taire s'il ne veut pas dire le con-

traire de ce qu'il faut. Ses plaisanteries obligeantes passeront peut-être pour des sarcasmes; on prendra une allusion fine qu'on n'entendra pas pour une platitude; et en voulant persuader une vérité, il pourra fort bien établir l'erreur contraire. Savez-vous pourquoi notre révolution a si mal tourné pour ceux qui l'avaient commencée? C'est que c'étaient des gens d'esprit qui se sont avisés de parler à la multitude. Quelques-uns ont pu dire de fort belles choses, mais elles étaient transformées en sottises par ceux qui les écoutaient, et les gens d'esprit ont été pris comme des sots. Dans la société, les gens d'esprit choisissent ceux à qui ils parlent, voilà pourquoi ils ne disent guère de sottises; mais ils ne peuvent toujours choisir ceux avec qui ils traitent, voilà pourquoi ils en font.

La vie serait trop douce aux hommes de mérite, s'ils rencontraient toujours des gens qui y fussent sensibles; ils n'auraient qu'à se présenter pour réussir. Ils seraient presque comme les rois et les gens riches, qui font et font faire tout ce qu'ils veulent, excepté la pluie et le beau tems. Honorés de plus, ils seraient les *aristocrates* de la société, la classe privilégiée. Pour rétablir l'égalité, Dieu a mis les sots en ce monde. Ils sont là destinés à arrêter les progrès de l'homme de mérite, à faire échouer ses projets, et à rendre ses talens inutiles; car le talent ne peut s'exercer que sur une ma-

tière qui lui soit propre. Le plus adroit ouvrier en cire n'est rien s'il n'a pas de cire. L'homme le plus expert à frapper la sensibilité, la raison, l'esprit, ne peut rien là où il n'y a ni esprit, ni raison, ni sensibilité.

Dans les rapports entre le sot et l'homme d'esprit, l'homme d'esprit se présente avec ses avantages, le sot avec ses défauts. Le premier compte pour triompher sur les moyens qu'il possède ; l'autre échappe par ce qui lui manque. Figurez-vous un homme prêt à traverser un chemin gardé par un dogue vigoureux : il combine d'avance son plan ; quand le dogue s'élancera sur lui, il le saisira par les oreilles ; malheureusement le dogue a les oreilles coupées.

J'ai lu quelque part l'anecdote suivante : trois paysans suivaient un voleur à la piste ; c'était un habitant du *Wiltshire*. En traversant Brentford, ils lisent sur une enseigne : *Auberge de Wiltshire*. Entrons-là, dit un des trois, nous y trouverons sûrement notre homme ; c'est l'auberge de son pays. — Imbécille, dit un autre, ne vois-tu pas que c'est pour cela justement qu'il n'y sera pas entré. — Prenez-garde, reprend le troisième qui passait pour le plus avisé de tous, il est possible qu'il ait choisi ce lieu-là, précisément parce qu'il était bien sûr qu'on ne supposerait pas qu'il y fût. Ils entrèrent, visitèrent l'auberge de la cave au grenier, et par-là perdirent la possibilité de rattraper le voleur.

qui avait passé devant l'auberge sans y entrer, tout simplement parce qu'il ne savait pas lire. Aucun des trois n'avait songé à cette supposition : avaient-ils grand tort?

L'homme d'esprit fait ses combinaisons trop parfaites, il voit trop loin et prend les choses de trop haut, il met trop du sien dans ses calculs, voilà pourquoi il s'y trompe ; il prête aux autres une partie de son esprit et de ses lumières, leur suppose les idées qu'il aurait, qu'il lui paraît naturel d'avoir en pareille occasion ; car personne n'est moins propre qu'un homme d'esprit à prévoir une bêtise. Il prépare une réponse à toutes les bonnes raisons qu'on pourra lui opposer, et il est pris en défaut, parce qu'on lui en donne une mauvaise.

Or, un sot a toujours en réserve une idée fausse pour déjouer les combinaisons les plus justes. Vous le suivez pas à pas, vous arrivez, vous mettez la main dessus; il fait un écart et vous ne tenez rien, et les passans rient de l'homme habile qui, sans qu'on sache trop comment, se trouve tout d'un coup par terre.

Une autrefois l'homme borné se présente à vous de front, s'oppose à vos mesures de toute son incapacité. Il est là comme une pierre, impossible à déplacer, parce qu'elle ne s'aide d'aucun mouvement, et tend toujours à retomber par son propre poids. L'homme borné vous écoute, il ne repousse point vos raisons, il y

résiste : ou bien s'il cède quelques détails, c'est qu'il est sans inquiétude par rapport à l'idée principale qu'il a adoptée sans raisonnement, et qu'aucun raisonnement ne pourra lui faire abandonner. Vous l'attaquez sur toutes les difficultés, vous l'ébranlez sur tous les points, sans pouvoir faire avancer ni rétrograder la masse. Au bout d'une heure de travail, l'obstacle est encore le même ; il serait le même au bout d'un siècle. Après avoir quelque tems essayé de l'éloigner, on prend un autre chemin ou l'on s'en retourne. Est-ce la faute de celui qui croyait avoir affaire à un homme, et n'a rencontré qu'une statue ?

Le sot est naturellement, nécessairement entêté, mais ce n'est pas toujours par une suite de son caractère ; il peut l'être sans tenacité ni présomption L'homme ferme tient à son idée, parce qu'il l'a trouvée bonne ; le sot parce qu'il n'est pas en son pouvoir d'en concevoir une meilleure : il ne se croit pas au dessus des autres, mais il ne distingue pas ce qui est trop au dessus de lui. Ses regards n'ont qu'une certaine portée, hors de laquelle il ne voit les choses ni comme elles sont, ni même comme elles ne sont pas ; de même qu'un homme qui a la vue basse, ne prendrait pas à cinquante pas de distance un coq pour un lièvre, puisqu'il n'apercevrait ni l'un ni l'autre. Faites devant un homme grossier une remarque un peu fine, elle ne lui donnera pas d'idée fausse, car elle ne

lui en donnera point; il ne l'entendra pas du tout. En même tems, une pensée commmune le charmera, lui paraîtra le terme de la pénétration : c'est qu'elle est placée juste à la longueur de sa vue. Aussi se trouve-t-il perpétuellement que celui qui a échappé à un homme d'esprit, est gouverné par un homme médiocre. Le badaut qui se sera laissé séduire par un charlatan de place, n'a rien en soi qui l'empêche de rire au nez de Cicéron en personne; et je ne doute pas que la divine Aspasie n'eût très-inutilement essayé le pouvoir de ses talens et de ses graces sur tel ou tel qu'on a vu peut-être se ruiner pour *la moins digne beauté* d'Athènes ou de Paris. Et les bonnes gens de Paris et d'Athènes en auraient été fort étonnés, comme s'il était convenu que ce qui est conforme au goût de Périclès ou de Socrate, doit par la même raison, se trouver conforme à celui d'un fou, d'un fat ou d'un imbécille.

Qui peut le plus, peut le moins : c'est un axiôme trivial. Mais le plus possible, ce qui est plus même qu'on ne peut, c'est de donner de l'esprit à celui qui en manque, de la sensibilité à celui qui n'en a pas; ou bien d'agir sur des organes qui n'ont jamais existé; car l'esprit n'agit que sur l'esprit, la raison ne se fait entendre qu'à l'être raisonnable, et la sensibilité ne se communique qu'à l'être sensible. Aucune des qualités destinées à nous donner quelqu'em-

pire sur les autres, ne produit d'effet sur eux que par le moyen de quelques-unes des facultés qui sont en eux; et chacune de nos qualités trouve dans quelqu'un de nos semblables la faculté qui y correspond, comme la voix correspond à l'ouïe, les couleurs à la vue, etc., et ne peut pas plus être appréciée sans le secours de cette faculté correspondante que le charme d'une belle voix ou d'une belle couleur ne peut être senti par celui qui a l'oreille fausse ou la vue trouble. Ces facultés varient et se trouvent différemment assorties. De là la variété des goûts, la bizarrerie aparente des affections. Cependant celui qui a obtenu un premier succès, le regarde comme le gage d'un succès pareil. Mais si vous plaisez à cette femme par votre seul mérite, d'où vient déplaisez-vous à plusieurs autres devant qui ce mérite se déploie tous les jours avec autant de liberté? Vous croyez gouverner cet homme par la force de votre caractère; mais la preuve que votre empire sur lui vient de sa faiblesse, tient à sa nature et non à la vôtre, c'est que cet empire n'est pas stable comme votre caractère, mais incertain comme le sien; que la faiblesse qui l'a fait tomber en vos mains, l'en fera retomber demain dans celles d'un autre, c'est-à-dire, que vous ne le gouvernez pas. Car on peut obtenir quelque victoire sur un homme, en raison des facultés qui lui manquent; mais on n'acquiert

sur lui un véritable empire que par celles qu'il possède. On entre facilement dans une ville dégarnie de murs ; on ne tient que dans une place forte. Vous dominez quelque tems, par la crainte, une personne timide ; mais votre domination cesse du moment où sa crainte de vous déplaire cède à une plus grande crainte.

Il faut presqu'autant de résolution pour toujours obéir que pour toujours commander ; presqu'autant de netteté dans les idées pour bien comprendre que pour bien expliquer. L'homme de mérite doit ses succès à son mérite, et un peu au mérite de celui qui l'apprécie. L'amour qu'inspire une femme dépend presqu'également et de ses agrémens et du degré de sensibilité de ceux qui la fréquentent. Un bon auteur ne peut se passer pour réussir du bon goût de ceux qui l'écoutent. Chacun de nous, pour être entièrement soi-même, a besoin des autres, et le moyen de se servir des autres est de parler le langage qu'ils entendent. Si ce langage n'est pas le vôtre, si vous ne pouvez avoir de talent que dans un idiôme qu'ils n'entendent pas, alors taisez-vous. Si Racine avait eu affaire à un public composé d'hommes semblables à celui qui, après avoir vu Iphigénie, demandait *qu'est-ce que cela prouve?* Racine aurait été bien heureux de n'être pas sifflé. Car un homme trop supérieur aux autres est exposé non-seulement au manque

de succès, mais au mauvais succès. Un grand homme à la mode de France ou d'Allemagne, peut fort bien être un fou à la mode de Constantinople; et tel a été brûlé comme sorcier dans des siècles d'ignorance, pour une découverte qui, deux cents ans plus tard, aurait fait sa réputation et sa fortune. Les ignorans ne font plus brûler personne, mais l'ignorance, la sottise, la bassesse conservent toujours leur force d'inertie contre laquelle l'esprit, les lumières, la noblesse de l'ame et des sentimens viennent se transformer en défaut ou en folie.

Damon doit à Chrysippe, qui le connaît depuis trente ans, une somme considérable, pour le paiement de laquelle il voudrait obtenir des délais. Au lieu de chercher à l'éblouir par de magnifiques plans des améliorations qui vont se faire dans l'entreprise où Chrysippe a placé ses fonds, il lui expose avec candeur l'état un peu embarrassé de ses affaires, l'entretient avec confiance des moyens qu'il a pour les rétablir, déclare qu'il peut payer sur-le-champ, mais non sans un grand préjudice; il jure sur son honneur que Chrysippe n'y perdra rien, le prouve même. Pendant ce tems Chrysippe mortellement effrayé de ce qu'il apprend, ne songe qu'aux moyens d'assurer sa créance en envoyant dès le lendemain assigner Damon, ce qu'il n'aurait peut-être pas fait sitôt de peur des frais. Quelques-uns ont pensé que Chrysippe s'était

montré excessivement prudent ; mais tous se sont accordés à dire que Damon avait commis une grande imprudence.

Cléon passe généralement pour un homme très-gauche depuis le jour où, chargé d'accorder une affaire entre Alcippe et Lisimon ; au lieu de s'en tenir à discuter leurs droits respectifs, il a essayé d'intéresser la générosité, la bonté, la délicatesse de Lisimon, lui a parlé des vertus d'Alcippe, de la situation, des malheurs de sa famille, des services qu'elle a rendu à celle de Lisimon, ensorte que Lisimon s'est trouvé embarrassé parce qu'il n'a pas l'habitude de ces idées là ; et il déclare qu'il ne veut plus traiter avec Cléon, parce qu'il n'entend que les gens qui lui parlent raison.

Cet homme que vous voyez n'a pleuré de sa vie ; il ne sait pas d'où viennent les larmes : quelque juste sujet d'affliction que vous puissiez avoir, si vous avez besoin de son intérêt, ayez soin de ne vous pas laisser aller devant lui à toute votre douleur, vous lui feriez peur, il vous croirait fou. Cet autre n'a point en soi de quoi concevoir les sentimens qui soutiennent la fierté dans le malheur, donnent de la noblesse au maintien quand la fortune est dans l'abaissement. Plus vous essayerez de lui en imposer par la dignité de vos manières, plus il deviendra insolent; car alors vous lui paraîtrez souverainement ridicule.

Pourquoi celui-ci est-il si irascible que la plus légère contradiction le fait entrer en fureur? Il ne vous dira pas que c'est parce que son caractère manque de force pour contenir ses passions; mais il vous parlera de l'énergie et de la vivacité des passions qui le font sortir de son caractère. Cependant elles ont réellement si peu d'empire sur sa volonté, que de dix occasions où il s'emporte, il s'en trouve certainement neuf où il ne consentirait pas à faire un quart de lieue, ou bien à écrire une lettre de deux pages, pour changer l'incident auquel il paraît attacher un si violent intérêt. Ses passions sont faibles; mais sa raison est nulle.

Le libertin est celui dont l'imagination manque du ressort nécessaire pour lui faire trouver des charmes toujours nouveaux dans la possession d'une seule femme; l'homme cruel, celui que l'impuissance d'être ému par les sensations douces, porte à en chercher qui l'ébranlent davantage. Les tyrans les plus féroces ont toujours été ceux qui s'étaient rassasiés de débauche. Et le peuple est beaucoup plus cruel que les gens du monde, parce qu'avec un moins grand besoin de sensations, il en veut de plus fortes, n'étant pas comme eux susceptible des plus délicates.

Un vice de plus, c'est une faculté de moins. L'être vicieux est un être mal organisé à qui il manque une des facultés par lesquelles nos semblables agissent sur nous, et nous en-

gagent ainsi à l'exercice des vertus sociales. Ariste jète l'argent par les fenêtres pour ses moindres fantaisies, est faible à l'excès pour son fils qu'il gâte et sa maîtresse qui le trompe; mais il refuse à une pauvre femme une légère faveur, nécessaire à son existence; et pourquoi la refuse-t-il? parce qu'il ne trouverait pas le moindre plaisir à l'accorder. Le mal d'un de ses semblables n'arrive pas jusqu'à son intelligence; il n'en ressent aucun mal-aise; il n'a pas besoin de s'en délivrer. Il serait humain s'il le savait. Mais pourquoi Ariste le saurait-il? S'il eût été bien élevé, on lui aurait appris le nom et la composition de chaque vertu; on lui en aurait donné des exemples; on lui aurait dit quel degré d'estime elle pouvait obtenir, et à quel point il était nécessaire de la posséder; en sorte que, sans être dirigé par aucun sentiment, il aurait pu juger de ses actions et de celles des autres par des règles sûres, rendre à chacun ce qui lui était dû, être frappé à propos de la grandeur d'ame, touché comme il le fallait être d'un trait de courage ou de désintéressement, accorder à tel degré de misère le degré de compassion qui lui était affecté; s'il en fut résulté un défaut de naturel dans ses manières, un peu de faste dans ses sentimens, et de recherche dans ses expressions, sa conduite du moins eût été louable, utile et d'un bon exemple. Il eût pu, faute d'avoir en lui-même un point de compa-

raison permanent, donner quelquefois à l'emphase ce qui n'était dû qu'à la sensibilité, et à la jactance ce qui devait revenir au courage; mais le vrai courage, la vraie sensibilité n'eussent pas été perdus avec lui. Et quelque peu d'esprit qu'il puisse avoir, il eût pu accorder trop facilement de l'esprit; mais près de lui un homme d'esprit eût rarement été en danger de passer pour un sot.

Au lieu de cela, Ariste n'a rien appris des autres, et il n'a rien compris de lui-même que son propre intérêt. Il est certaines vertus dont il ne soupçonne pas l'existence, certains sentimens dont l'expression ne lui peut inspirer que de la surprise. Lorsque quelqu'un, pour éviter une bassesse, se sera exposé à perdre son crédit ou sa fortune, Ariste demandera de la meilleure foi du monde ce qui lui en revient. Si Ariste a des vices, ils seront à découvert, parce que la faculté qui sert à les éviter, n'a pas été remplacée en lui par celle qui enseigne à les cacher. Celui en qui l'éducation a remplacé la nature, est un homme né sans jambes à qui on a appris à marcher avec des jambes de bois. Ariste est demeuré impotent. Son esprit n'a point donné de mouvement à son ame, et sa mémoire ne lui fournit pas plus de secours que son imagination. Ce qui lui manque pour sentir le malheur des autres, c'est la faculté de se transporter à leur place.

L'extérieur de la misère inspire du dégoût à celui qui n'a pas une imagination assez vive pour se peindre les souffrances qu'elle entraîne, et effacer par un tableau plus pénible le tableau désagréable qui s'offre à sa vue. Les signes de la douleur peuvent de même avoir quelque chose de choquant pour celui qui n'a que des yeux. Leur effet est tout entier dans l'imagination du spectateur. Smith a très-bien observé, que dans le cas où un homme, en passant dans la rue, rencontrera un autre homme donnant des marques de la plus profonde douleur, il le plaindra d'abord, mais quelque sensible qu'il soit, ne lui accordera des larmes que quand il connaîtra le sujet de son affliction, c'est-à-dire, quand il pourra se former une idée de son infortune, capable d'exciter en lui une affection du même genre que celle de l'inconnu : alors il pleurera de la douleur de celui qui souffre, et non pas de ses larmes, quoiqu'il voie les larmes et ne fasse qu'imaginer la douleur. Quand un souvenir cruel viendrait tout-à-coup redoubler les larmes du malheureux, celles des spectateurs ne couleraient pas avec plus d'abondance. Mais qu'il s'arrête, et que d'un mot qui peint la situation de son ame, il présente à leur imagination le tableau des tourmens qu'il doit éprouver, alors leur cœur est déchiré ; ils paraissent presqu'aussi affligés, aussi malheureux que lui. C'est une remarque assez générale, que les douleurs

qui se soulagent le plus par les larmes, sont celles qui en arrachent le moins au spectateur. Son attention est trop occupée par les effets visibles, pour que son imagination puisse vaquer librement à la contemplation des effets invisibles. Les larmes le distraient de la douleur.

Les larmes de colère n'attendrissent personne, quoiqu'elles soient bien aussi abondantes et aussi amères que celles de la douleur; mais l'imagination ne leur prête rien: ce ne sont que des larmes.

On a remarqué aussi que l'ami le plus ardent à embrasser les intérêts de son ami, n'épousera que faiblement ses passions. C'est que les intérêts sont les mêmes pour tout le monde, les passions n'existent que pour celui qui les éprouve. Tout le monde voit d'un coup-d'œil ce que valent cent mille livres de rente, calcule en trois chiffres ce qu'on en peut acheter de chevaux, de pièces de vin, de diamans, de terres. Mais les charmes d'une maîtresse touchent faiblement celui qui n'en est pas épris, il s'échauffe très-peu sur le bonheur qu'il peut y avoir à la posséder; et à moins d'être amoureux lui-même, il a besoin d'un grand travail d'imagination pour se représenter au juste la douleur qu'on doit sentir à s'en voir privé.

Il est donc bien sûr que c'est en nous que réside le principe de l'intérêt qu'on nous inspire, que celui sur lequel on agit doit avoir grande

part à l'action. On ne nous fait rire qu'en raison de notre gaîté ; on ne nous contrarie qu'en raison de notre impatience. Celui qui se plaint qu'on l'a trompé, ne l'a certainement pas été sans sa participation ; et pour un qui l'a été par sa bonne foi, dix l'auront été par leur avidité, leur envie, leur amour-propre. Quelque séduisant que soit l'appât dont on couvre le piège où l'on veut attirer un animal quelconque, on ne réussira pas sans sa gourmandise. Mais quelque gourmand qu'il soit, s'il n'a pas l'odorat subtil, il ne tombera pas dans le piège, ou n'y tombera que par mégarde. Il faut présenter à quelques animaux des matières d'une odeur forte ; à quelques individus des intérêts d'une nature grossière ; encore faut-il les placer près d'eux.

Les Athéniens, disait-on autrefois, *ne sauraient attraper les Béotiens, ils tendent leurs filets trop haut.* Les Béotiens passaient pour les peuples les plus stupides de la Grèce. Avec ceux-là il faut aller au fait ; point de finesses, point d'équivoques ; un bon mensonge, ou ils ne vous croiront pas ; une absurdité, ou ils ne sauraient vous comprendre ; dites à celui qui ne sait rien que la terre tourne autour du soleil, et il se moquera de vous. Veuillez le lui expliquer, ce sera bien pis ; mais dites lui que le soleil sort tous les matins de la mer et va s'y coucher tous les soirs, et le voilà persuadé. *Un menteur*, dit Vauvenargues, *est un homme qui ne sait pas tromper.*

Mais il n'y a que les habiles qu'on puisse tromper sans mentir.

Quand le fameux duc de Parme, Alexandre Farnèse, passa à Paris quelque tems après la guerre de la ligue, Henri IV lui demanda ses projets pour l'année suivante. Le duc lui ayant détaillé ce qu'il comptait faire, Henri IV jugea, avec toute aparence de raison, qu'il ferait précisément tout le contraire, et prit ses mesures en conséquence. Cependant le duc exécuta de point en point ce qu'il avait annoncé, et Henri IV répétait souvent à cette occasion : *il m'a trompé en disant la vérité*. Un sot eût pris le duc au mot, eût triomphé de son imprudence; car, dit encore Vauvenargues, *personne ne se croit propre comme un sot à duper un homme d'esprit*. S'il y parvient, c'est uniquement parce que celui-ci ne l'a pas cru un sot.

E. H.

LE SERPENT.

Commentaire *sur l'ancienne allégorie du* Serpent *et de la vie qui se trouve dans le* Boun-Déhesch, *et dans plusieurs autres mythologies orientales.*

Lu à la classe des Sciences morales et politiques de l'Institut national, le 22 messidor an IV.

Ce séducteur à la marche onduleuse, à l'œil étincelant, aux couleurs variées, qui rampe, qui s'élève, qui se replie, qui environne, qui enchaîne, qui presse de nœuds multipliés, qui est si subtil, qui se glisse avec tant d'adresse, qui parle avec tant d'éloquence, qui excite et qui soumet la volonté, qui enseigne le bien, le mal, qui mène à l'*arbre de vie*, et qui, en faisant connaître les délices de la reproduction, dévoue à la mort ceux qui n'ont pu être pères qu'à la condition d'être remplacés : c'est et ce fut l'Amour.

Il fut créé par le bienfaiteur universel. Il fut après lui, le plus brillant des êtres, l'*étoile du matin.* Il voulut, ou plutôt le bienfaiteur qui

le lança dans l'Océan des mondes, voulut rompre par lui la froide uniformité que la raison et la géométrie avaient généralement prescrite.

Il se fit suivre par *le tiers de la création*, par tous les êtres animés. Il les embrâsa. Il leur inspira l'orgueil, qui ne les empêche point de retomber bientôt, vaincus par le poids énorme de toutes les autres causes physiques, *dans l'abyme*, au rang de la matière inerte. Il leur fit imiter les miracles du créateur et il les en punit. Il les rendit propres à donner la vie et à recevoir la mort.

Il dissipa le bonheur d'indolence ou d'*innocence*, qui ne faisait à personne ni mal, ni bien. Il inventa les plaisirs; il les inventa célestes. Il fut obligé de les compenser par les peines : l'équilibre ne pouvait être violé. Le *mal* vient de lui, car la *félicité* fut sa fille.

Ses prières sont des lois, ses ordres sont des faveurs, ses desirs des tourmens, ses larmes des jouissances, ses voluptés une fureur, ses innombrables folies le chef-d'œuvre de la sagesse et de la bonté du TRÈS-HAUT.

D. P. D. N.

LES FÊTES

DE LA GRÈCE,

PAR M. G. HERMANN (1).

Peu d'objets historiques présentent à l'imagination des idées aussi gracieuses, et à l'esprit des sujets de méditation aussi féconds que la religion et les fêtes de l'ancienne Grèce. Tout est intéressant dans l'histoire d'un peuple qui a inventé ou perfectionné un grand nombre d'arts utiles, qui a créé les beaux-arts et qui nous a laissé des monumens écrits dont la perfection de style n'a pas été surpassée. Mais nous devons rechercher surtout avec empressement ce qui, dans l'histoire et dans les mœurs de ce peuple, a pu concourir plus particulièrement à lui donner ce caractère unique, ce sentiment du beau qui n'a point eu de modèle, et qui a servi de règle aux tems postérieurs; cette profonde sensibilité qui a guidé son génie; cette supériorité enfin par laquelle il s'est, en quelque sorte,

(1) Berlin, 1803, 2 vol. in-8.

soumis ses vainqueurs, et a jeté dans toute l'Europe des germes indestructibles de goût et de perfectionnement de tous les arts agréables.

Des croyances religieuses éminemment poétiques, des fêtes communes à un grand nombre de peuples, d'autres fêtes célébrées en l'honneur des divinités qui commandaient la joie et le plaisir; des usages qui rapprochaient les hommes en les élevant vers les dieux, étaient certainement une des causes les plus efficaces de ces qualités supérieures.

Pourquoi donc un auteur français qui avait à traiter ce beau, ce riche sujet, s'est-il acquitté de cette intéressante tâche d'une manière si superficielle, pourquoi y a-t-il ajouté une matière absolument étrangère à celle-ci, et dont le nom même effraie les amis des bonnes mœurs (1)? L'auteur allemand dont nous avons devant nous l'ouvrage, n'est point tombé dans ce défaut; il se renferme dans son sujet, il l'approfondit, il cherche à l'épuiser. Il a distribué les fêtes en cinq classes: 1. fêtes de calendriers; 2. fêtes politiques; 3. fêtes consacrées à la mémoire des héros ou d'évènemens importans; 4. fêtes relatives à l'agriculture; 5. fêtes de famille.

L'auteur appelle fêtes de calendrier, toutes celles dont il trouve l'origine dans les révolutions périodiques des saisons, et dans les divi-

(1) Fêtes et courtisannes de la Grèce.

sions du tems consacrées par différens peuples, et à des époques différentes.

Cette classe est, selon lui, la plus nombreuse ; elle occupe seule tout le premier volume, tandis que les quatre autres divisions ne remplissent qu'une petite partie du second ; le reste contient des notes et des vues générales.

Presque tous les dieux et même beaucoup de héros représentent pour lui des cycles astronomiques. Jupiter est le symbole de l'année de trois cent soixante jours ; Minerve celui de l'année égyptienne de 365 jours et six heures, les cinq Dactyles de Crète sont les cinq jours complémentaires ; Méléagre est un *héros de calendrier*. Dans les mystères, on représentait selon lui les révolutions des saisons et l'amélioration successive des systèmes astronomiques ; dans les plus anciennes fêtes de Bacchus, on se rassemblait pour s'instruire sur le calendrier. Cette manière de voir sert de base à l'ordre de son ouvrage ; elle lui fait faire souvent des rapprochemens bien hasardés ; il s'en applaudit plusieurs fois comme d'une idée toute nouvelle. Mais nous devons dire au contraire que des idées analogues ont été amplement développées par plusieurs savans français. Sans vouloir ici ni discuter ce système dont l'examen exigerait des recherches très-étendues, ni donner notre opinion comme une autorité, nous ne pouvons cependant pas dissimuler que nous sommes loin

de l'adopter en entier. Nous ne nierons pas que l'astronomie n'ait dû avoir une grande part à l'origine de la mythologie, surtout en Asie et en Egypte; mais les dieux tels qu'on les adorait, et particulièrement les dieux de la Grèce, portent un caractère bien différent, et nous paraissent devoir leur naissance, au moins en grande partie, à des idées d'un tout autre ordre. Si dans l'esprit des peuples, ces dieux étaient des êtres réels et non des symboles allégoriques, il faut chercher leur origine dans l'imagination, dans le sentiment, et s'il est permis de le dire, dans une sorte d'instinct religieux commun à tous les hommes, et non dans d'ingénieuses subtilités. Pour les connaître, il faut sentir, il faut lire Homère et non Macrobe ou Censorinus. Il me semble aussi que les phénomènes extraordinaires de la nature, tels que les orages ou les tremblemens de terre, et même la force bienfaisante et secrette de la végétation, ou les effets violens des passions ont dû frapper l'imagination des hommes et s'emparer de leur penchant à tout personnifier, avant que la raison eût pu s'étonner des retours lents et périodiques des saisons, et exprimer le résultat de ces observations par des symboles si éloignés de leur objet.

A ce système près, le livre de M. Hermann est très-utile et très-intéressant.

On y trouve des détails curieux sur plusieurs fêtes peu connues; les jeux périodiques célébrés

dans plusieurs provinces de la Grèce et les différentes espèces de mystères qui donnaient lieu à des solemnités publiques, y sont traités avec beaucoup de recherches et d'exactitude. Dans la matière difficile des mystères, l'auteur allemand cite, outre les passages des anciens, les opinions de Meursius et celles de M. de Sainte-Croix, et les discute avec tous les égards dus à ces estimables savans.

Nous nous bornerons à donner ici quelques exemples de la manière dont l'auteur traite son sujet, et des comparaisons intéressantes entre les croyances de l'ancienne Grèce et celles des peuples sauvages de nos jours, par lesquelles il a su quelquefois le varier et même l'éclaircir.

Les fêtes des Euménides sont un des premiers objets dont il s'occupe; ces êtres singuliers appartiennent, selon lui, au nombre des plus anciennes divinités de la Grèce; elles étaient adorées par les Pélasges, mais sous une forme et avec des fonctions entièrement différentes de celles que les poètes et les artistes leur ont donné dans des tems postérieurs. Elles représentaient originairement les saisons, dont l'antiquité la plus reculée ne comptait que trois, et qui chez d'autres peuplades de la Grèce étaient figurées par les Parques ou même par les Grâces. On les nommait *Aiolodoroi* (*les dispensatrices des dons les plus variés*), et on leur sacrifiait des brebis pleines, emblême de la fertilité,

les prémices de la laine des agneaux et les premières fleurs du printems. Leurs statues étaient placées dans le bois sacré de *Colone*, près d'une grotte que l'on croyait être une entrée des enfers, mais qui, selon M. Hermann, avait été destinée anciennement à l'observation de la marche du soleil et auprès de laquelle ces statues servaient de gnomons. A Athènes, on les révérait par des processions et des pompes sacrées dont les esclaves étaient exclus, et auxquelles on n'admettait même que des citoyens et des femmes sans reproche.

Les Arcadiens, leurs premiers adorateurs, étaient anciennement un peuple sauvage, sans culture, sans communications, vivant dans une guerre éternelle avec les bêtes féroces qui, des forêts de l'Erymanthe, du Ménale et du mont Cyllène, venaient fondre sur leurs troupeaux. La lycanthropie, espèce de fureur ou de manie particulière dans laquelle les hommes se croyaient métamorphosés en animaux sauvages, était fréquente et même périodique chez ce peuple, elle se manifestait surtout au printems. D'après notre auteur, on l'attribuait aux Euménides, parce qu'on célébrait leur fête dans cette saison.

Delà, selon lui, les remords de la conscience, qui, en effet, peuvent avoir fait quelquefois sur les ames neuves et sensibles de cet âge reculé, des effets semblables à cette fureur, furent attribués aux mêmes déesses, dont cette

nouvelle fonction changea bientôt le caractère et le culte. Vengeresses du crime, elles habitèrent le tartare, et quand elles se montraient aux hommes, c'était sous les formes les plus terribles. L'entrée de leurs bois sacrés et de leurs temples était interdite; elle l'était surtout aux criminels qui s'y trouvaient frappés d'une fureur soudaine.

Chacun tremblait de prononcer leurs noms; les poëtes leur donnèrent le costume le plus effrayant. On passait en silence et avec une sainte horreur devant les lieux destinés à leur culte; les sacrifices non sanglants et sans vin qu'on leur offrait, n'étaient préparés que par la jeunesse la plus vertueuse et la plus considérée.

A sept stades de la ville arcadienne de Mégalopolis, sur la gauche de la route de Messène était, selon Pausanias, un temple de ces déesses où elles étaient appelées *Maniai*. C'est là, dit la tradition, qu'Oreste après le meurtre de sa mère, fut saisi pour la première fois de sa fureur. Non loin de là, on voyait sur une petite colline un monument de pierre qui représentait le doigt que cet infortuné se coupa avec les dents dans un accès de ce mal, et à quelque distance, un lieu sacré était appelé *Ake, la guérison*, parce qu'Oreste y fut guéri. Ce lieu avait aussi un temple consacré aux mêmes déesses, mais elles y étaient appelées Euménides *bienveillantes*, parce qu'elles y cessèrent leurs persécutions. Dans le lieu où Oreste fit bâtir le

premier de ces temples, elles lui avaient apparu noires et menaçantes; après qu'il se fut coupé le doigt, elles lui parurent blanches, sa fureur cessa et la raison lui revint. Il fit un sacrifice de conciliation aux premières, un sacrifice de reconnaissance aux secondes; il se coupa ensuite les cheveux pour les leur consacrer; et cet endroit était encore connu du tems de Pausanias, qui nous rapporte ces traditions sous le nom qui désignait cette cérémonie. M. de La Peyrouse, dit notre auteur, remarqua dans les isles de la mer du Sud des hommes privés d'un ou plusieurs doigts, et il eut lieu de croire que ces mutilations étaient des signes de deuil pour la perte de quelque parent chéri. Le monument arcadien ne viendrait-il pas à l'appui de la conjecture du navigateur, et les hommes du nouveau monde ne confirmeraient-ils pas une tradition ancienne sur les mœurs des demi-sauvages de la Grèce ? »

Un rapprochement du même genre, qui se trouve dans l'article des *tauropolies*, ou des sacrifices faits à Hécate pour les morts dans la Chersonnèse Taurique, est fondée sur une analogie plus directe. Dans ces sacrifices à la déesse des morts, on posait des alimens sur les routes publiques. « Les Otahïtiens, dit notre auteur, d'après le célèbre voyageur Forster, posent des alimens près des tombeaux, afin de se concilier certains génies appelés *Orometua* et *Orome-*

hauhauri; ils ne révèrent ces génies que par des sifflemens inarticulés. Une invocation semblable avait lieu en Egypte pour des esprits du même genre. Les Otahïtiens croient que si l'on ne vénérait point ces démons, ils mangeraient les entrailles des morts. Pausanias parle d'un démon du Tartare, appelé Eurynomos, qui rongeait les ossemens des morts. »

Il faudrait avoir des connaissances plus positives que celles que nous possédons jusqu'à présent sur les migrations du genre humain et sur la marche des idées mythologiques, pour savoir si cette ressemblance entre les croyances religieuses de la plupart des peuples tient à un instinct naturel à l'homme, ou à des traditions qui remonteraient à une origine commune, et qui se seraient successivement altérées. Mais peut-être ces rapprochemens même pourront-ils contribuer à nous donner un jour plus de lumières sur cette partie de l'histoire primitive de notre espèce.

Le deuxième volume commence par les fêtes politiques. L'auteur, ayant tout donné au calendrier, n'a presque rien réservé pour les autres sections; aussi celle-ci ne contient-elle que cinq articles.

Dans le chapitre sur les fêtes destinées à célébrer la mémoire des héros et des actions héroïques, l'auteur essaie encore de ranger parmi les personnages astronomiques les trois filles

de Cécrops. Ses principales raisons sont leur nombre ternaire, et quelques autres circonstances qui ne sont pas plus convaincantes. Il ne serait guère plus absurde de dire la même chose des filles de Charlemagne, par la raison que cet empereur a donné des noms allemands aux douze mois de l'année, et pour peu que le système qu'a adopté M. Herrmann fasse encore quelques progrès, ses auteurs seront eux-mêmes considérés comme des êtres allégoriques par les enfans de leurs disciples.

Dans l'aperçu général qui termine l'ouvrage, l'auteur donne un cours encore plus libre à son imagination, et rapporte presque tout à son idée favorite.

Les temples sont pour lui des gnomons, dont les images des dieux sont pour ainsi dire les aiguilles; les lieux où l'on célèbrait les fêtes publiques sont neutres au milieu des guerres, parce que tous les peuples avaient un égal intérêt à s'y faire instruire sur le calendrier; les combats entre les différentes dynasties des dieux, ou entre les dieux et les Grecs, représentent la succession des différens systêmes astronomiques; ce n'est que par un abus du langage mystique des astronomes, que les poètes ont, pour ainsi dire, réalisé ces fictions, etc. etc.

Nous le répétons, il y a quelque chose de vrai dans ces idées; mais elles ont été extrêmement outrées par leurs partisans. Le pre-

mier volume de ce livre, imprimé à Berlin, est dédié au premier Consul. Le second à M. Heyne, conseiller de justice de S. M. britannique, et professeur à Gœttingue; ce rapprochement doit paraître assez singulier dans les circonstances présentes.

G. S.

CONSIDERATIONS

HISTORIQUES

SUR L'EMPIRE DE LA MER

CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES.

SECONDE PARTIE.

N'AYANT voulu parler dans cet aperçu des différentes expéditions et guerres maritimes, que sous un seul rapport, celui des progrès de la navigation commerciale, des prétentions qu'elle développe chez les peuples commerçans, et des résultats presque toujours funestes de ces prétentions, je n'avais à citer, dans le moyen âge, que les Vénitiens et les Génois. Je n'ai rien dit de la république de Pise dont les forces navales dans le dixième et le onzième siècles, se mesurèrent fréquemment contre celles de Gênes et de Venise; j'ai passé sous silence les guerres des Vénitiens et des Génois contre les Turcs, qui ont eu aussi une époque brillante de conquêtes et de victoires sur terre et sur mer; mais les Mahométans non plus que les Pisans, n'ont eu à aucune époque ce genre de

domination maritime que fait naître et qu'entretient l'industrie commerciale. Ils ont commencé, comme tous les barbares, par se précipiter sur les provinces de l'Empire, d'où ils ont successivement chassé les Grecs dégénérés; et sans être jamais d'habiles guerriers, d'habiles navigateurs, ils se sont approprié la pratique de tous les arts dont ils ignoraient la théorie, et ont composé leur puissance de la population et des richesses des pays civilisés qu'ils ont assujétis. C'est au brigandage et aux invasions de ces peuples que l'Europe, qui rétrogradait aussi vers la Barbarie, dut son réveil; l'Espagne, le Portugal, la Gaule méridionale furent obligés, pour se défendre des invasions des Sarrasins, d'employer aussi des vaisseaux, et la nécessité en créa sur toutes les côtes dont les habitans n'avaient eu pendant plusieurs siècles que des barques de pêche et de petit cabotage. Le commerce y reparut avec la guerre, qui le rappelle ou le chasse, le protège ou le détruit, selon les mœurs du tems, selon l'esprit des gouvernemens.

Les Portugais furent les premiers qui recueillirent de leurs guerres continuelles avec les Maures, les connaissances que possédaient alors les Arabes, comme si le goût des sciences et des arts devait alternativement briller et s'éteindre chez les peuples qui les accueillent, ainsi que chez ceux qui les repoussent. Le prince Henri de Portugal parut comme un météore

sur l'horizon politique : à des lumières peu communes dans ce tems, il joignit ce qu'on peut appeler l'esprit d'entreprise et la passion des découvertes. Nous avons vu que celle des Indes, par le Cap de Bonne-Espérance, fut connue des anciens. Ce n'en fut pas moins une nouvelle création pour les modernes, et les Portugais en eurent la gloire. A peine se furent-ils présentés sur les côtes de l'Indostan avec des propositions d'alliance et de commerce, qu'ils s'y établirent en conquérans ; et cette puissance, du troisième ordre en Europe, donnait des lois, imposait des tributs, fondait des colonies, et dépouillait les souverains d'un autre hémisphère. Les Portugais avaient trouvé dans les Indes les Arabes en possession de la navigation et du commerce de cette partie du monde. Ces Arabes, presque aussi anciens que le monde connu, étaient devenus à la voix de Mahomet un peuple nouveau. Ils avaient étendu leurs conquêtes, propagé leur religion ; leur empire divisé en plusieurs souverainetés, occupait plus d'espace que celui des Romains ; il s'étendait depuis le midi de l'Europe jusqu'au nord de l'Asie, et dans une grande partie de l'Afrique. Ces peuples ont parcouru, ainsi que tous ceux qui les ont précédé et qui les suivront, toutes les révolutions d'une force croissante et décroissante, proportionnellement à celle des résistances, ou à l'affaissement que produisent les jouissances

et le repos. Lors de l'aparition des Portugais dans les Indes, les Arabes n'avaient plus la première énergie de la conquête. Amollis par le climat autant que par la fortune, ils avaient bien sur les Indiens une grande supériorité d'intrigue et d'audace, mais ils se trouvèrent inférieurs aux Européens dans les arts de la guerre et de la navigation. Si les Portugais n'avaient voulu que partager avec eux ce riche commerce, se procurer des comptoirs, des places de sûreté, ils auraient éprouvé peu d'obstacles de la part des Arabes, et beaucoup de facilités des naturels du pays; mais leurs premiers succès les rendirent insatiables : les talens et l'ambition d'Albukerque et d'Almeïda, secondèrent celle de leur nation. Le roi de Portugal fut véritablement roi des Indes pendant plus d'un siècle : l'empire de la mer et du commerce lui appartint dans toute l'Asie, et Lisbonne eut aussi son époque d'éclat et de prospérité commerciale, comme Alexandrie, Constantinople et Venise. Il faut suivre dans l'histoire cette marche de la fortune toujours uniforme dans ses progrès, dans son déclin. Les ruses, la violence, la perfidie se mêlent à la valeur, et se confondent dans la victoire.

C'est encore à cette époque qu'il est bon de remarquer avec quelle rapidité les succès obtenus par la puissance navale se multiplient, s'exagèrent, et font place aux revers. Les inva-

sions des Huns, des Goths, des Visigoths, des Vandales et des Normands ont eu pour tous ces peuples des effets permanens ; ils se sont établis sur le territoire conquis, y ont porté leurs lois, leurs mœurs, ou adopté celles des vaincus, et leurs générations se sont succédées en s'identifiant à celles des naturels du pays. Les invasions des puissances maritimes, provoquées par des spéculations commerciales, ont un autre caractère, nécessairement transitoire ; elles ne représentent point un déplacement de peuple et de famille d'un lieu dans un autre : c'est une course semblable à celle du vaisseau qui en est l'instrument. L'autorité dirigeante a beau combiner des points de réunion, la force qu'elle emploie, les intérêts qu'elle protège sont toujours errans : en sillonnant les mers, ils en ramassent l'écume. Les premiers navigateurs armés furent des pirates, et c'est par la piraterie que finit la grande supériorité des forces maritimes. Alors un nouveau peuple s'avance pour attaquer ou pour se défendre ; les conspirations et les alliances des naturels du pays et des étrangers, tout s'arme contre la puissance dominante, et ses riches cargaisons, ses forts, ses magasins deviennent bientôt la proie d'un nouveau possesseur.

C'est ce qui arriva aux Portugais, que nous verrons remplacés dans les Indes par les Hollandais, et ceux-ci par les Anglais.

Si l'on parcourt les lois civiles de tous les peuples, on y trouvera tous les principes de la justice et de la morale, sauf l'établissement de la servitude personnelle ou féodale, qui en fut toujours une violation. En considérant la pompe et la gravité avec laquelle les tribunaux de tous les tems et de tous les pays prononcent sur la lésion des moindres intérêts, sur la jouissance ou l'usurpation des droits légitimes, on est tout étonné de trouver les hommes si exacts, si scrupuleux dans la discussion des intérêts privés, et de ne plus apercevoir cette attention prévoyante, ni bonne foi, ni équité dans les grands démêlés de peuple à peuple. Combien de volumes écrits dans toutes les langues, pour déterminer comment et dans quelles formes un homme peut vendre et acheter, donner et recevoir : ce qui est sur tous ces points licite, et ce qui ne l'est pas! Nous nous arrêtons religieusement devant un acre de terre qui ne nous appartient pas; mais si une province, un royaume sont à notre convenance, la jurisprudence d'Attila, de Gengiskan, a presque toujours été celle de tous les gouvernemens anciens et modernes, avec cette différence que tous les mouvemens et l'impétuosité des barbares tendent au repos, et nous peuples civilisés, c'est au milieu des loisirs et de la sécurité de nos institutions sociales que notre ambition inquiète, voulant sans cesse étendre nos jouissances, nous porte à la des-

truction de tout ce qui les limite. Ce n'est pas seulement à l'amour du pouvoir qu'il faut imputer ces excès; l'esprit du commerce, si harmonique dans ses principes avec ceux de la société, est aussi anti-social dans ses écarts (1); en procurant de grands moyens, il excite aux grandes entreprises, et rend ainsi faciles les grandes injustices : alors les particuliers applaudissent à celles de leur gouvernement, pourvu qu'ils aient part aux profits. Ne cherchons pas ailleurs les causes de la corruption et de la décadence de toutes les puissances maritimes : les seules sociétés politiques d'une longue durée sont celles dont l'agriculture et le commerce intérieur forment la base : tel est l'empire de la Chine; mais revenons aux Portugais qui n'ont fait que passer, et qu'une puissance aussi faible et plus modeste dans son début eut bientôt éclipsés.

Le Portugal ne fut longtems qu'une fraction de l'Espagne, qui l'érigea en comté pour Henri de Bourgogne, et se l'appropria de nouveau avec toutes ses conquêtes sous Philippe II. C'est dans

(1) Ce n'est pas seulement de peuple à peuple que s'exercent les jalousies de commerce; c'est dans un même pays, d'un port à un autre; les villes, les manufactures, les corporations, les maisons particulières s'animent les unes contre les autres, se disputent les avantages que chacun voudrait s'approprier exclusivement. Un gouvernement sage et prévoyant doit sans cesse balancer leurs intérêts, modifier leurs prétentions; car la cupidité, en travail libre dans ses efforts, peut devenir une machine infernale.

l'intervalle de son érection et de son retour à une souveraineté indépendante, que cette petite nation a fait de grandes choses. On se demande aujourd'hui quelle devait être la population du Portugal, pour fournir aux armemens prodigieux sortis de ses ports pendant plus de trois siècles, pour l'Afrique, l'Asie et l'Amérique. Toujours en guerre avec les Sarrasins sur leur propre territoire, ses rois Alphonse et Sebastien allèrent les attaquer en Afrique avec des armées de trente, quarante et cinquante mille hommes, qui y périrent en grande partie. C'est à la suite de ces longues et sanglantes luttes, où les succès leur coûtaient presqu'autant d'hommes que les revers, que nous les voyons tenter les plus grandes aventures, fonder des colonies en Afrique, en Asie et en Amérique, conquérir le Malabar, les Moluques et le Brésil; leurs escadres, leurs armées se succèdent et se renouvellent d'année en année dans les quatre parties du monde; et lorsque l'Espagne, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, posait les fondemens d'une puissance devenue gigantesque sous Charles-Quint, le Portugal occupait par ses armes, ses colonies et son commerce, la sixième partie du globe : époque mémorable où les merveilles de l'art, l'audace de la valeur, et celle de la cupidité, semblaient encore ne pouvoir se développer qu'à l'aide du plus absurde fanatisme. Un nouveau monde était découvert, et

l'ancien s'ébranlait par l'irruption des Portugais et des Espagnols en Asie et en Amérique. Les papes interviennent dans ces grandes scènes de brigandage pour les régulariser ; c'est pour planter l'étendard de la foi dans des régions inconnues, que les navigateurs et les soldats des deux nations sont en mouvement. Une bulle dispose de ces peuples nouveaux et de leurs territoires en faveur des rois d'Espagne et de Portugal, en assignant aux deux couronnes les limites de leur domination.

Ainsi, la puissance de l'homme, en s'exagérant, présente toujours un côté faible ou ridicule qui la rapproche du néant : tels on voit les monumens d'architecture gothique nous étonner par leurs masses énormes, par la hardiesse de leurs formes bizarres, où l'on cherche vainement l'harmonie fondamentale de l'architecture grecque.

Cette consommation d'hommes si prodigieuse dans le petit royaume de Portugal, s'explique par les grandes émigrations des Sarrasins dans les parties méridionales de l'Europe ; ils ont longtems couvert toutes les côtes de l'Espagne et du Portugal, et de nouveaux essaims arrivaient sans cesse de l'intérieur de l'Afrique pour remplacer ceux qui périssaient dans les combats, ou qui étaient faits prisonniers. Le mélange des races indigènes avec ces étrangers fournissait au recrutement d'une population qui s'affaiblissait par des guerres continuelles, par les fatigues et les dangers

de la mer, ainsi que par l'intempérie des climats brûlans qui étaient le théâtre de leurs expéditions; et quand la source où puisaient les deux pays pour remplacer leurs pertes, a été tarie par l'expulsion des Maures, ils se sont trouvés vides d'hommes, l'industrie a manqué de bras, le commerce et la navigation ont langui, et ils n'ont conservé leurs vastes colonies que parce que les autres souverains de l'Europe ne se seraient pas accordés pour le partage. . . . .

Ainsi, c'est une autre cause de décadence pour les puissances maritimes, que la dépopulation qui résulte de l'extension de leurs entreprises et de leurs succès. . . . . .

Dans l'histoire chronologique des grandes expéditions navales, nous devions citer les Portugais avant les Espagnols; car il est très-douteux que ceux-ci eussent jamais pénétré en Amérique, si les premiers voyages dirigés par le prince Henri, et les découvertes qui en furent la suite, n'avaient excité un grand mouvement dans les esprits, et fixé l'attention des spéculateurs sur ce genre d'entreprises. Les Espagnols n'en sont pas moins le premier peuple du monde qui, avec quelques centaines d'hommes, aient asservi et détruit des empires dont la population et la richesse ne peuvent être contestées. Mais qu'a produit cette grande conquête, et tout cet étalage de puissance qui annonçaient aux nations lointaines des deux hé-

misphères les rois d'Espagne comme les seuls dominateurs de la terre et des mers? Charles-Quint et Philippe II ont eu des trésors, des flottes, des armées et des esclaves dans les quatre parties du monde, qui semblaient devoir fléchir sous leurs pieds. Une petite province de leur vaste empire se soulève contre leur tyrannie, et cette troupe d'opprimés s'élève, par son courage, au niveau de ses oppresseurs, combat leurs flottes, ravit leur or, s'empare de leur commerce, partage leurs conquêtes, et traite enfin d'égal à égal avec le roi des Espagnes et des Indes, dont les possessions en Europe ont aujourd'hui moins de forces réelles en population, en industrie et en richesse que sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle. C'était bien la peine de couvrir la mer de vaisseaux, de détruire vingt millions d'hommes en Amérique pour arriver à un tel résultat! *Erudimini qui judicatis terram.*

Nous connaissons, dans le plus grand détail, les cruautés et les dévastations commises par les conquérans du Mexique et du Pérou, ainsi que leurs suites, funestes au repos, aux mœurs et à la santé des Européens; mais qui s'est jamais arrêté sur le tableau consolant qu'eût présenté la découverte et la civilisation du Nouveau-Monde, dirigé selon les principes d'une saine politique et de l'intérêt général de l'Europe et de l'Amérique? Il est triste que ce ne soit pour

nons qu'une spéculation oiseuse, et qui ne pouvait entrer dans aucun calcul de probabilités. Cependant il était possible que Cortèz et Pizarre eussent le génie de Solon, ou seulement celui des Jésuites, législateurs du Paraguay. Il était possible que Ferdinand, Charles-Quint et Philippe II, par la seule impulsion d'une ambition plus habile que celle qui les tourmentait, eussent découvert dans le Nouveau-Monde les bases solides d'une grande puissance, qui ne sont autres que la protection du développement facile et bien ordonné de toutes les facultés individuelles. Quel vaste champ de travail, d'industrie et de commerce s'offrait à leur avidité, si elle n'eût pas été dévorante! Quelle immense population se présentait en supplément de celle de leurs états, s'ils l'eussent éclairée, polie et fécondée, au lieu de la détruire! L'Espagne était précisément à cette époque plus robuste, plus industrieuse qu'elle ne l'a été depuis. L'expulsion des Maures commençait bien son affaiblissement; mais la force et l'activité de cette monarchie ont eu, dans le quinzième et le seizième siècle, le plus grand éclat. Si les princes avaient mis quelque sobriété dans l'emploi et l'entassement de leurs moyens; si la folie d'une domination universelle, de la propriété exclusive des métaux précieux et des denrées de l'Amérique ne leur avait pas tourné la tête, ils auraient conservé, non pas l'empire de la

mer, mais ses profits légitimes; non pas la propriété de la moitié du globe, mais un libre et facile accès dans toutes ses parties. L'Amérique méridionale, au lieu de ses vastes déserts et de ses petites troupes de sauvages ou d'esclaves, serait aujourd'hui couverte de riches cultures, et de nombreuses peuplades d'hommes libres et industrieux, dont les travaux et les produits auraient créé de nouveaux travaux, de nouveaux produits chez tous les peuples navigateurs; et l'Espagne, plus riche que tous les autres en capitaux, en influence, par son droit d'aînesse et de protection dans le Nouveau-Monde, n'avait que du bien à faire pour y maintenir sa prééminence. Qu'on ne dise pas que d'autres nations européennes, à défaut de l'Espagne, seraient venues s'établir de vive force en Amérique, et y exercer la tyrannie qu'elle se serait interdite. Il faut se rappeler qu'à l'époque dont nous parlons, la prépondérance des forces navales appartenait à l'Espagne, et qu'il était en son pouvoir d'établir alors le système de commerce, de navigation, de colonisation le plus utile à ses intérêts, le plus libéral envers les étrangers et les naturels du pays, système que les autres Etats auraient été obligés de respecter et d'imiter; car si le peuple le plus fort et le premier occupant avait ouvert les ports de sa colonie à tous les autres, quel est celui qui eût osé, sur cette terre nouvelle, s'entourer de bar-

rières, sans les voir briser par la réunion de tous les intéressés à la liberté générale? Je sais bien que c'est là ce qu'on appelle des idées économistes (1), philosophiques, pour lesquelles quelques personnes affichent le plus profond mépris; mais on ne peut raisonner qu'avec ceux qui discutent. C'est à ceux-là que je demande ce que l'Espagne a gagné à suivre des principes et des procédés diamétralement opposés : que lui serait-il arrivé de pire en suivant mon avis? Aurait-elle moins de capitaux, moins de manufactures, moins de population? Son commerce, sa navigation, ses forces positives seraient-elles au dessous de ce qu'elles sont aujourd'hui? Il me paraît impossible de soutenir cette opinion avec quelque apparence de raison et de bonne foi.

Dira-t-on que l'Espagne et le Portugal doivent au système qu'ils ont suivi, la conservation de la majeure partie de leurs possessions en Amérique, et du produit exclusif de leurs mines? Je réponds encore, que ce qui leur reste

---

(1) Il ne faut pas conclure que je sois économiste, quoiqu'en général leur théorie me paraisse bonne; mais pour l'application, ils sont arrivés trop tard. J'aurais fort desiré que leurs instituteurs eussent été ceux de Ferdinand et de Charles-Quint : les hommes eussent été sûrement plus heureux; mais depuis que les législations commerciales de tous les pays paraissent combinées par des huissiers, des procureurs et des douaniers, il faut d'autres fils que celui de la raison pour se conduire dans ce labyrinthe, où les plus habiles finissent par s'égarer.



ne vaut pas ce qu'ils ont perdu ; que le produit des mines se répartit entre les manufactures étrangères qui approvisionnent l'Amérique, et que ceux qui les exploitent, propriétaires ou mercenaires, n'en ont que la moindre partie, qui ne pourrait leur échapper sous un autre régime, mais qui serait devenue bien plus féconde sous celui de la liberté. Je vais faire ici une observation que je ne sache pas avoir été faite. C'est que l'Espagne étant dans toute sa force à la fin du quinzième et dans le cours du seizième siècle, en recevant subitement un accroissement prodigieux de richesses, elle eût pu subjuguer l'Europe entière, si l'or était, comme on le croit, une si grande puissance, et s'il était donné à l'homme ou aux nations d'acquérir et de conserver autrement que par le travail et l'économie. On ne peut pas reprocher aux Espagnols corrompus par cet or, d'avoir cessé d'être de vaillans soldats quand ils s'en virent possesseurs. Les armées de Charles-Quint et de Philippe II firent preuve du contraire ; l'infanterie Espagnole conserva longtems encore toute sa renommée. La guerre des Pays-Bas, ces combats terribles et multipliés sur terre et sur mer, sur les rives de l'Escaut, de la Meuse, ne furent pas comme ceux des Perses contre les Grecs : ici la valeur, le talent, la discipline furent égales des deux côtés ; et si des pêcheurs

de harengs se trouvèrent en état de résister au grand roi; si les marais de la Hollande produisirent aussi d'invincibles armées sur terre et sur mer, c'est qu'il n'y a rien au dessus des efforts passionnés quand ils ont de grands et de nobles motifs; c'est que l'indignation que produit la tyrannie ne peut se manifester chez un peuple, grand ou petit, sans l'élever à une hauteur qui écrase celle du despotisme. Voyez dans les ligues Suisses, dans celles des villes anséatiques qui précédèrent celle des Provinces-Unies, toutes les merveilles de la puissance qui naît, croît et s'élève en droite ligne selon les principes de l'ordre moral. Les hommes ne veulent-ils que la liberté, le travail et l'aisance? pour peu qu'ils s'entendent et se réunissent, ils arrivent à travers les obstacles, et en les renversant, à cette grande et sublime fin de la société. S'agit-il d'usurper le pouvoir, les richesses, la domination? la force, les succès n'y font rien: les revers arrivent. Nous écrivons l'histoire; mais l'ordre des chapitres est décrété par une intelligence supérieure à la nôtre.

Les Hollandais se montrèrent dignes de la liberté; ils y parvinrent: ils s'étaient approprié les grands moyens de richesse, le travail et l'économie. Voyons comment ils ont usé de la liberté et de la fortune.

M.

LE MARÉCHAL DE MUNNICH.

PREMIER EXTRAIT.

« L'HISTOIRE de Russie, dans les fréquentes révolutions qu'elle nous présente, offre un grand nombre de personnages qui, par la promptitude de leur élévation et la rapidité de leur chûte, ont attiré l'attention de l'univers. Mais aucun d'eux peut-être n'a su captiver cette attention comme le maréchal de Munnich; aucun ne fut aussi constamment précédé dans son élévation par l'éclat de son mérite ; aucun n'emporta dans sa chûte autant d'estime et de regrets; aucun d'eux enfin n'eut le bonheur de terminer sa carrière avec autant de gloire.

« La vie de Munnich est comme un fil d'or qui parcourt toute la trame de l'histoire de Russie depuis Pierre-le-Grand jusqu'à Catherine II ; et il est d'autant plus intéressant de le suivre, que plusieurs des grands évènemens politiques s'y rattachent immédiatement. On répète l'histoire de Russie en retraçant les diverses fortunes qu'éprouva Munnich. »

Tel est le début de la vie de cet homme illustre, publiée l'année dernière par M. d'Halem, à Oldenbourg (1), leur patrie commune; et ce début n'a rien d'exagéré. Le nom de Munnich est assez célèbre en France. M. de Rhulières, en écrivant l'histoire de la révolution de 1762, nous a montré ce vieux général à peine rappelé d'un long exil, employant ses dernières forces à empêcher la chûte de son bienfaiteur, et capable encore, à son déclin, de balancer l'ascendant de l'étoile de Catherine, si le prince qu'il voulait sauver eût été tout autre que Pierre III. Ce tableau, fait de main de maître, a excité l'attention de tout le monde, et personne n'a pu oublier le personnage qui y joue le rôle le plus noble et le plus généreux. Mais ce dernier éclat que jeta Munnich à la fin de sa carrière, est séparé du reste de sa vie politique par une lacune de vingt ans. Ceux qui n'ont pas fait une étude suivie de l'histoire du dernier siècle, peuvent se rappeler que le défenseur magnanime de son monarque trahi, avait été, avant sa disgrace, le vainqueur des Turcs et le vengeur de Pierre-le-Grand; mais ils peuvent aussi ne plus se souvenir qu'il fut un des confidens intimes de ce prince, le créa-

(1) *Lebensbeschreibung des Russisch-Kayserlichen General-Feldmarschalls* B. C. Grafen von Munnich, von G. A. von Halem. *Oldenburg*, 1803.

teur du canal de Ladoga, et le pacificateur de la Pologne. On peut dire surtout que le caractère du maréchal de Münnich est fort peu connu en France; que les anecdotes qui le concernent, cette partie si intéressante de la vie des grands-hommes, sont très-peu répandues parmi nous. Ces raisons nous ont fait croire qu'il ne serait pas désagréable à nos lecteurs de trouver ici un abrégé de l'ouvrage de M. d'Halem. Il a puisé dans lés meilleurs sources (1); il écrit avec intérêt, et nous ne choisirons que les faits les plus remarquables et que nous supposerons les moins connus.

Burchard Christophe, depuis Comte de Munnich, naquit le 9 mai 1683, dans une petite terre voisine d'Oldenbourg. Il était le second fils d'Antoine Gauthier de Münnich, simple gentilhomme, retiré du service de Danemark avec le rang de lieutenant-colonel et inspecteur-général des digues dans les comtés d'Ol-

(1) Les principales sont la *Vie de Munnich*, insérée dans le *Magasin de Busching*, tome III; l'ouvrage de Mannstein, aide-de-camp de Munnich, intitulé *Nachrichten von Russland*; une autre *Vie de Munnich*, par Hempel; l'*Histoire de Rhulières*, et différens morceaux insérés dans le journal de Woltmann, *Geschichte und Politik*, par le comte de Solms, gendre et aide-de-camp du maréchal pendant ses campagnes. M. d'Halem a eu aussi entre les mains beaucoup de pièces officielles, des lettres inédites de Munnich, et un ouvrage du même, intitulé: *Ebauche pour donner une idée de la forme du gouvernement de l'empire de Russie*, imprimé à Coppenhague, en 1774.

denbourg et de Delmenhorst ; place qu'il occupa ensuite dans la principauté de Frise. C'est à cette circonstance peu remarquable en aparence que Munnich doit peut-être son étonnante fortune. L'inspection et le maintien des digues étaient une chose très-importante dans un pays qu'elles protègent contre les inondations du Weser et de la mer du Nord. La connaissance de l'architecture hydraulique était en quelque sorte héréditaire dans la famille de Munnich ; son grand-père et son bisaïeul l'avaient déja pratiquée, et lui-même en prit le goût de bonne heure en suivant son père dans toutes ses opérations. Il étudia sous lui les mathématiques ; il apprit à dessiner, à lever des plans ; et c'est ainsi, dit M. d'Halem, que Munnich exerçait sur les bords d'une petite rivière ignorée (la Hunte), la main qui devait tracer le plan du port Baltique et creuser le canal de Ladoga.

Pourvu de ces connaissances et assez instruit dans les langues latine et française, Munnich vint en France à l'âge de seize ans afin de s'y perfectionner. La guerre de la succession d'Espagne éclata bientôt, et le jeune homme avait déja donné une idée si favorable de ses talens, qu'on lui offrit une place d'ingénieur dans l'armée d'Alsace, commandée par le maréchal de Villeroy. Il se rendit à Strasbourg ; mais là, prévoyant que l'Empire ne tarderait

pas à être engagé dans la querelle comme l'Empereur, en bon allemand il ne put se résoudre à servir contre l'Allemagne, et revint dans son pays.

Il n'y demeura pas longtems. Dès l'année suivante, il entra comme capitaine au service de Hesse-Darmstadt; il avait alors dix-sept ans. Nous ne le suivrons pas dans la guerre de la succession qu'il fit presque toute entière, soit dans les troupes de Hesse-Darmstadt, soit dans celles de Hesse-Cassel. Nous observerons seulement qu'il suivit le prince Eugène en Italie, et fit ainsi sous ce grand-homme le véritable apprentissage de son métier.

La guerre finit pour Munnich à la bataille de Dénain. Il y fut blessé et fait prisonnier. Conduit à Paris, il y éprouva le traitement le plus honorable et fit la connaissance de Fénélon, dont il s'est félicité, dit son historien, jusques dans sa vieillesse. Il aimait à se rappeler des mots de lui, et mêmes des passages entiers de ses sermons.

Munnich se racheta et rejoignit son corps, qui fut bientôt rappelé des Pays-Bas en Allemagne. Colonel à trente ans et déja père de famille, il aurait pu profiter des loisirs de la paix. Le Landgrave de Hesse lui fournissait même l'occasion d'occuper ses loisirs de la manière qui devait lui plaire davantage. Le prince faisait bâtir une nouvelle ville au confluent de

la Diemel et du Weser, pour servir à-la-fois d'entrepôt au commerce et d'asyle aux protestans français réfugiés. On ne pouvait en rendre le port commode et le mettre à l'abri des débacles de glace que par des travaux considérables, et en joignant la Fulde au Weser par un nouveau canal. Le Landgrave l'avait entrepris, et Munnich dirigeait l'entreprise.

Mais son ambition se trouvait à l'étroit sur un théâtre si resserré ; il avait besoin de la guerre pour déployer tous ses talens. La querelle de Charles XII et de Pierre-le-Grand mettait encore en feu le Nord de l'Europe ; la Pologne était partagée entre Auguste et Stanislas. Munnich tourna les yeux de ce côté, et entra en 1716 au service d'Auguste, avec le rang de colonel.

Il ne tarda point à obtenir la confiance de ce prince. Dès l'année suivante, il fut nommé major-général des troupes polonaises et saxonnes. Il fit différentes réformes dans les premières, dont il était inspecteur, et donna à la garde de la couronne qu'il commandait, l'organisation qu'elle a conservée. Sa fortune était déjà brillante ; son traitement montait à 14 mille écus : il ne put échapper à l'envie. On lui suscita des tracasseries ; il eut un duel avec le colonel français Bonnefoux (1), et une querelle avec

---

(1) La lettre dans laquelle Munnich raconte ce duel est vraiment

l'évêque de Plozk; il sortit vainqueur de l'une et de l'autre; mais il ne put tenir contre l'inimitié du comte de Fleming, favori du roi. L'orgueil de ce ministre avait dégoûté jusqu'au fils naturel du monarque, le célèbre Maurice, depuis maréchal de Saxe. Munnich crut qu'il devait céder, et quitter la Pologne comme lui. Il balança un moment s'il offrirait ses services à la Russie ou à la Suède; la mort de Charles XII le décida.

Nous avons passé rapidement sur cette première partie de la vie de Munnich; on nous permettra d'entrer dans quelques détails, en traitant de celle qui va suivre. Notre héros y est constamment en scène avec Pierre-le-Grand, et tout ce qui concerne ce fondateur d'un grand empire a de l'intérêt.

On sait que Pierre recherchait avec empressement les étrangers dont les talens lui pouvaient être utiles. Trompé quelquefois dans son choix, il ne s'était pas departi de son principe. Le prince Dolgoroucki, son ministre à Varsovie, lui fit connaître le mérite de Munnich, et son nouveau système de fortifications. Pierre en fut

---

curieuse; c'est l'esprit et le style de l'ancienne chevalerie, et la conclusion rappelle les idées des héros d'Homère, qui attribuaient tous leurs succès aux dieux. « Nous marchâmes l'un sur l'autre, dit Munnich, avec nos pistolets armés, jusqu'à la distance de douze pas; je visai longtems mon ennemi, je pressai la détente, et *Dieu le jeta par terre* si subitement, qu'on n'a jamais rien vu de pareil. »

frappé, et chargea le prince d'offrir à l'auteur la place d'ingénieur-général et celle de lieutenant-général d'infanterie. Munnich accepta sans balancer, et se rendit à Pétersbourg sur la promesse verbale du ministre. Il fut au moment de s'en repentir.

Munnich avait trente-sept ans lorsqu'il arriva à Pétersbourg au commencement de 1721. Mais sa vigueur, une santé brillante, beaucoup de gaîté le rajeunissaient de plusieurs années. « Quel âge avez-vous ? » lui demandaient généraux et ministres. « Quel âge avez-vous ? » demanda aussi l'empereur. Par malheur encore, Munnich avait beaucoup de cette politesse, de cette élégance françaises que Pierre croyait à-peu-près incompatibles avec le véritable esprit guerrier. Comment aurait-il pu se résoudre à élever ce jeune étranger dans son armée au dessus de ses vieux majors-généraux ? Les promesses de l'ambassadeur parurent oubliées, et Munnich ne fut point placé.

Cependant Pierre le prenait avec lui lorsqu'il visitait ses maisons de plaisance, l'amirauté, et sur-tout les travaux du port de Cronstadt. Il lui communiqua un plan pour fortifier cette place. Munnich le désapprouva et en dressa un autre ; l'empereur en fut content, mais n'expédia point de brevet. Il emmena Munnich à Riga. On passa les troupes en revue ; les avis de Munnich, ses observations, ses jugemens

plurent à Pierre ; mais il ne se décida point. Munnich, au lieu de se décourager, examina les fortifications de Riga et de la citadelle, et en fit connaître les endroits faibles à l'empereur. Cela plut encore à Pierre; mais il ne se décida point. « Enfin, dit notre historien, cette décision fut opérée par un coup de foudre. » Et cela est vrai littéralement.

Munnich demeurait assez près de l'église de Saint-Pierre, dont le clocher, bâti avec beaucoup d'art et d'élégance, attira son attention. Il en fit le dessin dans un de ses momens perdus. Peu de jours après le tonnerre tomba sur l'église, et le clocher fut consumé. L'empereur qui voulait en conserver la forme, en fit demander le dessin aux magistrats : ils n'en avaient point. Jaghusinsky, favori de l'empereur, se souvint tout-à-coup de celui de Munnich. Il court chez lui, trouve le dessin sur sa table, s'en saisit, le plie et s'enfuit, en disant ce peu de paroles : « C'est une bonne affaire pour vous, monsieur!... En effet, dès le lendemain, Munnich reçut son brevet de lieutenant-général d'infanterie.

On voit que Pierre, malgré ses grandes qualités, n'était pas exempt de ce défaut commun à beaucoup de souverains, de se décider souvent par un caprice dans l'affaire qu'on a examinée le plus mûrement. Cette fois, du moins, il n'eut pas lieu de s'en repentir. Munnich, assuré de

sa fortune, fit en Allemagne un dernier voyage pour l'arrangement de ses affaires de famille. Il les termina généreusement, en renonçant au testament de son père, qui l'avait fait héritier de tous ses biens au préjudice de son aîné, et revint en automne en Russie. Pierre le reçut avec distinction, et lui accorda de plus en plus sa confiance. Comment se fait-il, demandaient les seigneurs russes, que l'empereur traite si bien ce jeune étranger? C'est qu'il donne dans l'esprit de Pierre, répondait l'envoyé français Champredon.

Le 10 septembre de cette même année (1721), la paix signée à Nystadt, termina la guerre qui durait depuis vingt ans avec la Suède. Pierre n'avait desiré qu'un port sur la Baltique; on lui céda des provinces. Il disait lui-même un jour à Munnich : « Si les Suédois m'avaient laissé maître de la paix, je leur aurais fait de meilleures conditions; ils ont voulu négocier; je les ai abandonnés aux ruses de mes ministres. »

Le monarque russe s'empressa de profiter de la paix pour s'en assurer les avantages. Il voulait surtout consolider, par le commerce et la navigation, la grandeur de la capitale qu'il avait fondée sur les bords de la Néva. Le cours de cette rivière, qui sort du lac Ladoga et se jette dans la Baltique, était interrompu par une cataracte. Munnich fut chargé de lever cet obstacle à la navigation, par la construction d'une écluse.

Ce fut alors aussi qu'il reçut ordre de l'empereur de tracer le plan d'un port militaire, que ce prince voulait établir dans le golfe de Roggerwik, en Esthonie, à l'embouchure du Padis, port qui reçut dans la suite le nom de *Baltique.*

Mais l'entreprise que Pierre avait le plus à cœur de terminer, c'était la construction du *canal de Ladoga.* En effet, pour faire de Pétersbourg le principal entrepôt du commerce russe, c'était peu que d'avoir facilité la navigation de la Néva. Il fallait trouver le moyen d'amener sûrement dans cette rivière les marchandises qu'on recevait de la mer Caspienne et de la Perse, telles que les grains, le sel, les bois de construction, etc. La plupart de ces marchandises arrivaient par la Wolochow, rivière qui communique avec le lac Ladoga, à cent werstes plus haut que la Néva. Les bâtimens qui voulaient passer d'une rivière à l'autre étaient donc obligés de traverser le lac, navigation longue et dangereuse à cause de ses sinuosités et des bancs de sable mouvans, qui changent de position dans les tempêtes et rendent impraticables les passages qu'on avait coutume de fréquenter. L'inexpérience des mariniers russes augmentait encore les dangers. Le lac avait déja englouti des milliers de barques; les négocians devenus timides, ne hasardaient plus de nouveaux envois, et le bled, pour faire du pain, avait manqué plusieurs fois à la capitale.

Un seul moyen se présentait de parer à cet inconvénient : tirer un canal qui joignît la Wolochow directement avec la Néva, et qui épargnât aux barques la navigation du lac. L'entreprise était immense : le canal devait avoir vingt-cinq lieues. Pierre y avait songé cependant même avant la paix de Nystadt. Dès le 22 mars 1719, il consacra ses travaux par des prières publiques, et voitura lui-même la première brouette de terre à l'endroit où la digue devait s'élever. Le général Grégoire Pisarew, protégé de Menzikoff, fut chargé de conduire l'entreprise ; vingt mille ouvriers, la plupart cosaques ou calmoucks, y furent attachés, et l'on ne ménagea rien pour les frais.

Après la paix avec la Suède, Pierre fit une campagne en Perse. De retour à Moscou, il s'informa d'abord des progrès du canal, et apprit avec indignation qu'on n'en avait encore fait que douze werstes. « Il faut le confier à d'autres mains, » dit-il aussitôt ; et se tournant vers le général Bruce, qui croyez-vous le plus capable de l'exécuter? Munnich ! répondit Bruce, et Munnich fut mandé à l'instant.

Une des principales difficultés qui s'opposaient à la construction du canal, était que les petites rivières de Nasia, Lava et Cabona, qu'il fallait y conduire, chariaient beaucoup de sable et devaient ainsi le combler. « Je me charge, dit Munnich, de les amener par des écluses, de

manière que le sable n'entrera point dans le canal ; mais pour juger de l'entière exécution du projet, il faut voir les choses de plus près. »
Il reçut ordre de l'empereur d'aller reconnaître les lieux ; et à son tour, parmi d'autres observations, il lui communiqua celle-ci comme une des plus importantes : « Les eaux du lac, sans aucun rapport avec les pluies ou la sécheresse, et par des causes absolument inconnues, étaient sujettes à monter ou à baisser de trois pieds, tandis que les rivières qui se jettent dans le lac, conservaient leur niveau ordinaire. »

Cette nouvelle donnée produisit un partage d'opinions, parmi les ingénieurs, sur la meilleure manière de construire le canal. Une commission nommée par l'empereur ne put les concilier, même après qu'on eut nivellé trois fois, avec des peines incroyables, le terrein que le canal devait parcourir. Les douze werstes déja creusés l'étaient à six pieds au dessous du niveau du lac en 1723, et sans écluses. Pisarew et un autre membre de la commission, sans être d'accord sur les détails, voulaient cependant, en général que pour diminuer les frais, on donnât au reste du canal une profondeur beaucoup moindre, mais qu'on y maintînt le niveau de l'eau à une certaine hauteur au dessus des eaux ordinaires par le moyen de deux écluses. Munnich soutint, au contraire, qu'il fallait se régler sur le niveau naturel du lac et des ri-

vières, et donner au canal entier la profondeur des douze premiers werstes. Car, outre que les digues d'un canal, élevé au dessus de l'horizon dans un terrein marécageux, seraient souvent sujettes à se rompre, il était évident que les petites rivières de Nasia, Lava et Cabona n'auraient point assez d'eau en été pour servir un canal de vingt-cinq lieues, auquel on donnait cinquante pieds de large et six de profondeur, et que par conséquent il resterait à sec dans cette saison, ce qui arriverait encore même aux douze werstes déja creusés, toutes les fois que le lac baisserait de sept pieds, si l'on n'y pourvoyait par des écluses.

L'empereur, ayant reçu le rapport de la commission, jugea à propos de porter l'affaire devant le sénat. L'avis de Pisarew était appuyé par les autres commissaires, peut-être parce qu'ils redoutaient Menzikoff, son protecteur. Celui-ci le soutint aussi devant le sénat. « Munnich, dit-il, peut être un grand homme de guerre, mais je ne le crois pas propre à la construction du canal. » Les autres sénateurs se turent, et finirent par déclarer qu'ils n'y entendaient rien. « Eh bien ! s'écria l'empereur, il faut que j'en juge par moi-même! — C'est notre desir à tous, répondit-on tout d'une voix. »

Pierre, quoiqu'il sentit déja décroître ses forces, exécuta sa résolution dans le même automne. Il monta à cheval à l'endroit où la Néva

sort du lac, et s'avança péniblement dans les marais. La situation de Munnich était critique, son sort dépendait de l'issue de ce voyage : Pisarew et Menzikoff étaient ses ennemis ; mais plein de confiance dans la bonté de sa cause et dans le jugement de l'empereur, il le suivit avec courage. Toujours à cheval à côté de lui, il le convainquit bientôt de l'impossibilité d'élever un canal de sept à huit pieds au dessus de l'horizon, dans ces marécages. « Je le vois bien, Munnich, dit enfin l'empereur, vous êtes un brave homme ! » Ce peu de mots prononcés en hollandais, contribuèrent à le rassurer.

Le jour tombait lorsque l'empereur arriva très-fatigué au village de Tschorna ; il y passa la nuit sous une mauvaise tente. L'objet le plus important du voyage n'était pas rempli, et Pisarew qui le savait bien, avait toutes les raisons du monde de souhaiter qu'on n'allât pas plus loin. Il trouva un aide fidèle dans le médecin de l'empereur. Le docteur alla trouver Munnich à la pointe du jour, et lui représenta, en secouant la tête, qu'il était dangereux de pousser plus avant. « L'empereur, dit-il, est trop faible pour faire encore une journée à cheval.... et s'il ne trouve pas les choses comme vous les avez annoncées, prenez-y garde ! Il y va de tout pour vous. Songez bien à ce que vous faites. »

Munnich savait fort bien ce qu'il faisait ; mais afin de n'être pas prévenu par le docteur, il se

garda bien de le contredire, et l'engagea au contraire à se rendre auprès de l'empereur avec lui.

Ils le trouvèrent prêt à s'habiller. « Dieu soit loué ! dit Munnich en l'abordant, de ce que Votre Majesté a bien voulu prendre la peine de visiter elle-même le canal ! C'est aujourd'hui que vous en jugerez, Votre Majesté n'a encore rien vu. Si elle veut être en état de donner les ordres nécessaires pour la continuation du canal, il faut absolument aller jusqu'à la Dubna. — Et pourquoi ? demanda l'empereur encore las, d'un air qui n'annonçait pas beaucoup d'envie de poursuivre le voyage. — Pourquoi ? répondit Munnich, sans se déconcerter, parce que depuis les douze premiers werstes jusqu'à Beloserko, tout l'ouvrage fait est à refaire ; parce qu'il en coûtera beaucoup d'argent, et que si Votre Majesté ne s'est pas convaincue par ses propres yeux de la nécessité de ces frais énormes, l'homme qui sera chargé des travaux, quel qu'il soit, est un homme perdu. — Mon cheval ! s'écria Pierre, je veux aller jusqu'à la Dubna. Et Munnich répéta alors à haute voix ; Dieu soit loué ! il se sentait sûr de la victoire.

Avant d'arriver à la Dubna, l'empereur découvrit une partie du canal que Pisarew donnait pour achevée. Pierre jeta un coup-d'œil d'indignation sur ce misérable ouvrage. Il descendit de cheval, se coucha ventre à terre, et

montra de la main à Pisarew que les bords de son prétendu canal s'écroulaient : qu'il n'avait pas par-tout la même profondeur ; qu'il faisait des détours inutiles ; qu'il y manquait une digue, etc. « Grégoire ! lui dit-il un peu moins vivement, il y a deux sortes de fautes : la première, quand on pèche par ignorance ; la seconde et la pire, quand on ne fait pas usage de ses cinq sens. Pourquoi les bords du canal ne sont-ils pas revêtus ? Pourquoi fait-il tant de détours ? » — C'est à cause des collines, répondit Pisarew en tremblant. — Et où sont-elles tes collines ? demanda l'empereur en se levant et en regardant autour de lui. Va, tu n'es qu'un misérable !

Tout le monde croyait que Pisarew allait être battu, et il l'aurait bien voulu lui-même, parce qu'il eût été plutôt pardonné ; mais l'empereur se modéra.

Le triomphe de Munnich fut complet. Le canal fut continué d'après ses idées. Dès l'année suivante (1724) on en avait entièrement achevé quatre werstes. L'empereur contempla l'ouvrage avec complaisance ; puis il se fit donner une pelle ainsi qu'à Munnich, et ils commencèrent ensemble à percer la digue qui empêchait encore les eaux de s'épancher dans le canal. L'empereur témoigna sa satisfaction à Munnich de toutes les manières. Trois mois avant sa mort, revenant de Staraïa-Russa à Pétersbourg par le

canal, et l'impératrice s'informant de sa santé déja chancelante: « Les travaux de Munnich me guérissent, répondit-il; j'espère encore voir le jour où je m'embarquerai avec lui à Pétersbourg, pour débarquer dans les jardins de Golofkin à Moscou. »

Le lendemain, il se rendit avec Munnich au sénat. « J'ai enfin trouvé, dit-il, l'homme qui achevera le canal de Ladoga, et qui l'achevera bientôt. Je n'ai point encore eu à mon service d'étranger qui sût entreprendre et exécuter comme lui de grands travaux. Faites désormais ce qu'il vous ordonne. » Lorsque l'empereur fut sorti du sénat, Jaghusinsky, favori de ce prince et procureur-général, s'approcha de Munnich: « Mon général, lui dit-il, nous sommes maintenant à vos ordres. »

Pierre mourut le 28 janvier 1725; Catherine sa veuve lui succéda. Sous son règne, Menzikoff encore tout puissant, parvint à mettre quelques entraves aux progrès du canal; mais Catherine qui s'était fait un devoir d'achever tout ce que Pierre avait entrepris, protégea Munnich, et les travaux continuèrent.

Sous Pierre II, la chûte de Menzikoff laissa le champ libre à Munnich, et il en profita si bien, que le 12 juin 1728, la navigation du canal fut ouverte. Munnich, décoré par Catherine de l'ordre de Saint Alexandre-Newsky et nommé général de l'infanterie, reçut de Pierre II le

titre de comte, et les gouvernemens de Pétersbourg, de l'Ingrie, de la Carélie et de la Finlande. Ce prince l'exempta de plus de toute responsabilité ou reddition de comptes, pour tout ce qui concernait la construction du canal.

Pierre II mourut le 19 janvier 1730. Anne Iwanowna, nièce de Pierre-le-Grand, monta sur le trône, et cette princesse eut la gloire de voir terminer, sous son règne, les travaux du canal de Ladoga qui avaient duré treize ans. Ce fut en 1738 que Munnich eut le plaisir de conduire lui-même l'impératrice et toute sa cour d'un bout à l'autre du canal, par ses trente-deux écluses. Quatre-vingt barques entouraient le magnifique yacht de la souveraine. Cette navigation avait l'air d'un triomphe, et chacun sentait bien que Munnich était le vrai triomphateur.

Il était alors au comble de la faveur, jouissant de la confiance de l'impératrice, membre du conseil-privé et feldmaréchal-général.

Ch. Vg.

RECHERCHES ET OBSERVATIONS
SUR LES LOIS SOMPTUAIRES
DES ROMAINS,
PENDANT LA RÉPUBLIQUE (1).

Des guerriers rassemblés par le goût et le besoin des combats, se réunissant pour combattre encore, érigeant quelques demeures agrestes dans une enceinte qui d'abord présenta moins l'aspect d'une ville que celui d'un camp environné de remparts, ne pouvaient chérir, ni même connaître le luxe. Tarquin l'ancien avait en vain ramené quelques souvenirs de la magnificence de Corinthe au milieu de Rome à demi-barbare : sa couronne d'or, son sceptre d'or, son trône d'ivoire, l'or et la pourpre de ses vêtemens n'avaient pas ébloui les Romains. La monnaie était encore inconnue ; on ne payait même qu'en animaux les contributions publiques : *Pascua* est le mot qui exprima longtems les revenus de l'état. Denys d'Halycarnasse rapporte une ordonnance des consuls, vers l'an 300 de Rome, par la-

(1) Ce morceau est extrait de celui qui a été lu par M. Pastoret dans la séance publique de l'Institut national, le 2 germinal de cette année.

quelle on décida que les amendes prononcées n'excéderaient pas une quantité déterminée de bœufs ou de moutons. On avait rendu vingt-deux ans auparavant, sur la manière de payer, une ordonnance à-peu-près semblable ; et dès les premiers momens de la république, Valérius Publicola avait condamné par une loi, à une amende payable aussi en bœufs et en moutons, tous ceux qui oseraient méconnaître l'autorité du consulat.

Des lois avaient aussi fixé l'étendue des domaines qu'on pouvait posséder. Elles n'étaient que l'expression des mœurs et de l'opinion générale. Curius n'étonnait aucun de ses concitoyens, quand il disait ces mots que rappelle Cicéron : celui à qui sept arpens ne suffisent pas, est un citoyen dangereux.

La simplicité ne régnait pas moins dans l'intérieur de leurs maisons, dans leurs vêtemens, dans leurs repas. Des cheveux bouclés paraissaient si extraordinaires, qu'un Romain, pour en avoir eus, reçut et transmit à sa postérité le surnom de *Cincinnatus*. Une loi du quatrième siècle défend aux candidats de porter des robes d'une blancheur trop éclatante. Si les Romains d'alors sortirent de leur austère simplicité, ce fut pour les funérailles. Ce qu'ils dédaignaient pour eux-mêmes, une piété tendre le leur inspirait pour des amis, des parens, qui n'étaient plus. Les douze tables renferment à cet égard

plusieurs dispositions vraiment somptuaires: elles défendent, par exemple, de façonner le bois dont le bûcher sera formé ; de vêtir les morts trop fastueusement ; de répandre sur eux ou de brûler trop de parfums ; d'avoir plus de dix joueurs d'instrumens. On vit même ces derniers, irrités de ne pouvoir plus être que dix aux funérailles et dans les temples, faire l'effrayante menace de suspendre leur service, se soulever, et parodiant le peuple, se retirer, non sur le mont sacré, mais à Tibur ou Tivoli. Vainement on essaya de les ramener ; il fallut que les Tiburtins les enivrassent dans un grand repas qu'ils leur donnèrent et les missent ensuite sur des chariots dans lesquels ils furent transportés à Rome, où ils arrivèrent plutôt que leur ivresse ne fût finie.

Un des ancêtres de Sylla, Cornélius Rufinus, guerrier distingué, qui avait été dictateur et deux fois consul, fut, dans le cinquième siècle même, rayé du tableau des sénateurs, parce qu'il avait une vaisselle d'argent, qui pesait dix livres. Il n'est aucun pays, disaient à la même époque les ambassadeurs de Carthage, où on vive plus cordialement qu'à Rome : car chez tous ceux qui nous ont invités, nous avons reconnu la même vaisselle. Pline, qui rapporte ce mot, ajoute que Pompéïus Paulinus, issu d'une famille sénatoriale des Gaules, fut relégué parmi des nations barbares pour avoir eu, à l'armée, une argenterie du poids de douze livres.

Cornélius Rufinus avait été collègue, dans le consulat, de Curius, si célèbre par sa frugalité et plus encore par une grande victoire sur les Samnites. Cette victoire, en apportant quelque différence dans la puissance politique des Romains, ne devait pas en apporter beaucoup dans leurs usages et dans leurs mœurs. Mais il n'en fut pas de même d'un autre triomphe de ce général, triomphe obtenu quinze ans après, et sur un peuple étranger à l'Italie, quoique l'Italie eût été témoin de sa défaite. Des Grecs y suivirent le char du vainqueur de Pyrrhus, et on y porta des vases d'or, des tapis de pourpre, des tableaux, des statues, monumens du goût ou de l'opulence des successeurs d'Alexandre. Les Romains, dit Florus, n'avaient eu jusqu'alors dans leurs triomphes que le bétail des Volsques, les troupeaux des Sabins, les chariots des Gaulois, les armes brisées des Samnites.

Plusieurs lois somptuaires furent portées dans le siècle suivant; elles eurent presque toutes pour objet la parure ou les repas. Une d'elles, postérieure de onze ans à la première guerre punique, prescrivait la manière de fouler et de préparer les étoffes. On l'appelle communément *Métella*. Mais j'ai prouvé dans le mémoire dont celui-ci n'est qu'un extrait rapide, que les lois ne furent jamais désignées que par le nom du magistrat qui les proposait; que tous les noms propres se terminaient en *ius;* que Mé-

tellus n'est qu'un surnom; et j'ai retrouvé, à cette époque, un tribun Métilius, dont elle a vraisemblablement été l'ouvrage. La loi Oppia parut peu de tems après. Elle défendait aux dames romaines d'avoir sur elles plus d'une demi-once d'or; de porter des vêtemens de différentes couleurs; de se faire traîner dans des chars. Rien ne peint mieux l'état où on se trouvait alors relativement au luxe, que les agitations, les inquiétudes, les intrigues excitées et fomentées par la loi Oppia. Les deux partis y sont en présence; je veux dire, ceux pour qui la simplicité, la frugalité, la modestie commençaient à devenir un insupportable fardeau; et ceux qui s'alarmaient de voir, chaque jour, dépérir les mœurs antiques. Le peuple se partageait entre l'une et l'autre de ces opinions. Il assiégeait en foule le lieu où l'on délibérait sur la révocation demandée de la loi d'Oppius. Les femmes parcouraient les rues, environnaient la place publique, conjurant tous ceux qu'elles voyaient de leur être favorables, de leur rendre les droits dont Oppius les avait privées, menaçant même, suivant Plutarque, de ne plus devenir mères, tant que la loi subsisterait. Que viennent-elles donc nous demander? s'écriait Caton; de ne plus mettre de bornes à notre dépense, à notre luxe? Romains, frémissez des maux que l'avenir nous prépare. Déja nous avons goûté les délices de la Grèce et de l'Asie; nos

mains se sont portées sur les trésors des rois ; maîtres de tant de richesses, nous en serons bientôt les esclaves. Marcellus, ajoutait ce grand homme, en nous apportant les statues de Syracuse, a déja introduit parmi nous des ennemis dangereux : je n'entends plus que des gens qui admirent le marbre et le ciseau de Corinthe et d'Athènes, et qui se moquent de nos dieux d'argile.

Ce langage était prophétique ; mais les discours des orateurs contraires à la loi Oppia, flattaient trop de passions, excitaient trop d'applaudissemens, avaient des soutiens trop forts et trop nombreux, pour ne pas l'emporter sur les réflexions austères de Caton.

Ce sont encore les plaintes de ce grand citoyen qui nous instruisent de l'inobservance d'une autre loi somptuaire, celle d'Orchius sur les repas. Fannius en rendit une ensuite sur le même objet, qui ne fut pas mieux observée. L'importation des vins étrangers fut, bientôt après, défendue par une autre loi. Une autre encore régla l'emploi de cette liqueur dans les cérémonies religieuses et dans les funérailles. Une autre défendit l'importation et l'usage des parfums exotiques. Tout ceci se passait à la fin du sixième siècle de Rome. De nouvelles lois somptuaires sur les repas furent portées au commencement du septième ; la loi Didia est de ce nombre. Elle n'était, pour ainsi dire,

que le complément de la loi de Fannius. Ce que celle-ci avait prescrit pour Rome, la loi Didia l'étendait à l'Italie entière. Elle prescrivait même des peines, fait digne d'être remarqué; car, jusqu'alors, les lois somptuaires avaient joint à leurs autres vices celui de défendre sans menacer, de vouloir exiger l'obéissance sans punir celui qui désobéirait.

Carthage et Corinthe venaient de succomber sous la puissance des Romains. L'influence et les maux du luxe s'accrurent considérablement après ces deux grandes victoires. Scipion semblait le prévoir, quand il s'opposait à la ruine entière de Carthage. Mais l'idée profonde qui l'inspirait ne fut pas sentie par un peuple, dont les conquêtes étaient encore toute la politique, et qui croyait n'avoir qu'à vaincre des hommes, et soumettre des villes, pour affermir sa puissance. Sa puissance devait au contraire, ainsi que sa liberté, périr successivement par les causes qui d'abord avaient concouru à l'établir. En vain on essaya encore de contenir, par quelques lois, des excès devenus si généraux, que, avec une légère connaissance du cœur humain, on aurait senti l'impossibilité de les réprimer, si on ne frappait l'arbre dans ses racines. Ces lois, comme tous les obstacles légers, donnèrent plus de force au débordement. Le septième siècle de Rome n'est pas moins étonnant par le spectacle moral qu'il présente, que par

le spectacle guerrier. Jamais plus de conquêtes, jamais une marche plus rapide vers la dépravation et l'esclavage. A chaque page de l'histoire, la vertu est affligée et l'imagination agrandie : éloignés des rivages du Tibre, partout les Romains sont des héros que favorise la victoire ; enfermés dans leurs murs, ce ne sont plus que des hommes avilis, peu capables de supporter l'opulence, et que la volupté prépare à la servitude.

Dans la Grèce autrefois, et surtout à Athènes, les lois et l'esprit national concouraient à donner souvent à l'emploi des richesses un grand caractère d'utilité publique ; l'homme riche y fournissait aux dépenses d'un vaisseau pour l'Etat, d'une fête pour les dieux ; mais, à Rome, sa fortune, quand elle ne corrompit pas les citoyens, vint se fondre dans des ameublemens, des vêtemens, un repas. On a de la peine à concevoir ce qu'affirment les auteurs anciens des trésors qu'acquirent plusieurs Romains, et de l'usage qu'ils en faisaient. Les magistrats cependant ne se lassaient pas d'espérer de leurs lois ; ils les prodiguaient dans la proportion de leur impuissance. On le concevait, deux siècles auparavant : mais quand les Romains eurent parcouru successivement les mers et les rivages de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique ; quand ils eurent connu des trésors ou des arts, qui, d'abord méprisés, finirent par inspirer des senti-

mens contraires; quand ils eurent assez remporté de victoires pour acquérir, avec beaucoup de richesses, le droit et l'amour du repos, pour abandonner la fatigue des camps à des troupes composées d'un grand nombre d'auxiliaires nés hors de Rome et de l'Italie; quand ces victoires enfin qui, désormais, auraient pu dispenser de combattre, n'avaient été obtenues qu'en traînant à leur suite une foule d'impressions étrangères, soit religieuses, soit civiles, soit morales, soit politiques, la législation somptuaire n'offrait plus que des remèdes inutiles, dangereux peut-être; elle disait : Portez un vêtement simple; ayez un repas frugal; et les premiers magistrats de la république, à la tête de ses armées, s'emparaient de trésors innombrables; ils soumettaient des pays féconds en métaux, en marbres, en bois précieux, ou bien riches des productions de la mer et de l'industrie. On voulait faire des Romains un peuple modeste et pauvre; et rien n'arrêtait, tout favorisait l'inclination guerrière qui, après les avoir entraînés vers des peuples opulens, faisait exiger de ces peuples vaincus, non-seulement des hommages, mais des tributs annuels : et on avait établi le principe, non de donner ses mœurs, ses lois, son culte aux nations subjuguées; mais de leur laisser leur code, leurs usages, leurs dieux : on voulait que des hommes, vainqueurs de l'Afrique et de l'Asie, eussent, avec une domination si vaste, l'austé-

rité des Lacédémoniens ou des pâtres sujets de Romulus et de Numa. Il faut supprimer des lois vaines, ou ne pas offrir, chaque jour, un nouveau moyen, un nouveau desir de les violer. Et véritablement, je le répète, c'était une grande erreur de vouloir, chez une nation qui avait besoin de troupes étrangères pour se défendre, de spectacles pour la charmer, d'argent pour jouir et corrompre, de vouloir y prohiber tel ou tel habit, régler le prix de tel ou tel repas. On eût dit que tous les crimes du luxe, toute la dépravation du peuple, étaient dans le desir d'une grue de Mélos, ou d'une huître de Campanie.

Plusieurs lois somptuaires avaient été portées par Sylla, sur les alimens en particulier. La loi Fannia d'abord, la loi Licinia ensuite, avaient déterminé la quantité de viandes que chaque citoyen pourrait consommer chaque jour; elles avaient fixé la dépense de chaque repas. Sylla ne fit guère que les renouveler. C'est au sujet de la loi Licinia, qu'un tribun, Duronius, avait fait retentir dans le Forum ces incroyables paroles : « On vous commande la frugalité! Ne souffrez pas, Romains, qu'on vous impose ainsi une véritable servitude. Abrogeons cette loi, toute couverte de la rouille du vieux tems. A quoi sert la liberté, si, voulant périr par le luxe, nous n'en avons pas le pouvoir ?

Une nouvelle loi somptuaire fut rendue, l'an-

née même de la mort de Sylla, par Æmilius Lépidus. Elle eut encore les repas, les repas seuls pour objet. Il faut en dire autant d'une loi qui parut peu de tems après, la loi Antia. Antius Restio, son auteur, n'y fixa pas seulement l'argent que chaque citoyen dépenserait chaque jour à sa table; il détermina les personnes chez lesquelles souperaient exclusivement les magistrats et les aspirans à la magistrature. Je n'ai pas besoin de dire que cette loi eut le sort de toutes les autres contre le luxe; elle ne fut pas observée; elle tomba sans qu'il fut besoin d'une abrogation expresse. Il y eut pourtant cela de remarquable, suivant Macrobe, qu'Antius Restio s'abstint désormais d'accepter aucune invitation, pour ne pas être le témoin du mépris qu'on faisait de sa loi.

La loi Antia n'est antérieure que de quelques années à la victoire de Pompée sur Mithridate. Le luxe en recueillit des jouissances nouvelles. Les succès de Cneïus Manlius et de Lucius Scipion avaient porté le goût des Romains, dit Pline, vers l'argent cizelé, les lits de table revêtus d'airain, les riches étoffes; ceux de Mummius, vers les tableaux et les vases de Corinthe; les succès de Pompée leur inspirèrent le goût des perles et des pierres précieuses. Les détails tirés des actes même de ce triomphe, ne laissent aucun doute sur l'influence morale qu'ils durent produire. Pompée préparait ainsi

le moment où il devait trouver une des causes de sa défaite dans le luxe même de son armée.

Les triomphes des Romains furent si nombreux à cette époque, si éclatans, si rapides, tant de richesses furent conquises à-la-fois et tout-à-coup, que l'étonnement fut universel; que la loi elle-même s'arrêta devant le luxe, fatiguée au moins de le combattre. Beaucoup d'années s'écoulèrent avant que l'on proposât de nouvelles lois somptuaires. Ce n'est pas que Pompée et Crassus n'eussent eu le desir de le tenter pendant leur consulat; mais un ami célèbre de l'éloquence et du luxe, Hortensius, les en détourna, en faisant d'eux, sur leur magnificence même, un éloge public, en les félicitant d'avoir senti combien elle était nécessaire dans la première ville du monde. Crassus et Pompée, aisément persuadés, ne songèrent plus à défendre ce qu'on les louait de faire.

César aussi aima la magnificence; mais il sut toujours soumettre ses penchans à son ambition. Sa prodigalité s'exerça surtout envers le peuple. Ce n'était pas un moyen nouveau qu'il employait; mais aussi n'en est-il aucun qui, pour réussir, ait moins besoin de la nouveauté. César sut aussi donner à son goût pour le luxe une direction utile aux arts. On trouve même un caractère particulier dans la seule loi somptuaire qu'il ait faite; une loi sur l'usage des perles, de la pourpre et des litières : il ne le

permit qu'aux femmes qui seraient mères, ou à celles qui auraient plus de 45 ans. Il essayait ainsi de lier une indulgence forcée pour les mœurs aux premiers devoirs sociaux ; il faisait d'une tolérance indispensable comme un droit particulier, une récompense de la maternité : si les femmes qui se sont soustraites à ce devoir ne sont pas privées à jamais de ces ornemens, on ne leur permet au moins de les employer qu'à un âge où leurs charmes n'ont plus de puissance, où leur parure est sans effet et sans danger.

Il n'y a pas jusqu'à Antoine qui n'ait voulu porter une loi somptuaire. Macrobe qui nous l'apprend, n'entre néanmoins dans aucun détail sur cette loi : il s'indigne seulement de l'hypocrisie qui en inspira l'idée à un homme si corrompu. Un illustre orateur lui avait déja reproché ses fastueuses dissolutions avec la plus éloquente énergie : un trait suffit ; les couvertures de pourpre de Pompée s'étendaient sur les lits des esclaves d'Antoine. Peu de Romains furent plus méprisables. Vil instrument des crimes de César, accusateur de Brutus, assassin de Cicéron, il ne put même soutenir la concurrence avec Octave, dans un tems où Octave ne donnait pas même l'espérance d'une seule des vertus d'Auguste.

LETTRE

DU PROFESSEUR PRÉVOST,

DE GENÈVE,

Membre de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Prusse,

SUR J. J. ROUSSEAU,

AUX RÉDACTEURS DES ARCHIVES LITTÉRAIRES DE L'EUROPE.

MESSIEURS,

L'avantage dont j'ai joui de voir souvent J. J. Rousseau dans sa vieillesse, m'a donné lieu de faire quelques remarques que je hasarde de vous communiquer. Ce sont de petits faits liés à un grand nom, qu'il vaut mieux recueillir que laisser perdre, et qui peuvent, à ce qu'il me semble, trouver place dans votre journal.

Pendant les deux dernières années de sa vie, J. J. Rousseau ne s'occupait presque que de musique et de botanique. La dernière de ces sciences finit par exclure l'autre. En 1777, l'été, il sortait

souvent pour herboriser ; le matin, de neuf à midi, ou même jusqu'à une heure, et l'après-midi, jusqu'à la nuit. Le soir et le matin avant de sortir, il s'occupait à composer son herbier. Jamais herboriste n'a poussé plus loin la délicatesse et la propreté dans l'arrangement des plantes sur le papier ; sa diligence à ce travail n'était pas moins remarquable. Le dernier été de sa vie, il composa six cahiers de plantes, chacun de l'épaisseur d'un volume *in*-4°. ordinaire. Ce format était celui qu'il avait choisi, et il n'y renonça pas, quoique l'expérience lui eût fait sentir qu'il n'était pas le plus commode, du moins pour les plantes fort grandes qu'il était obligé de couper. Son *Moussier*, de format *in*-12, était un petit chef-d'œuvre d'élégance.

J. J. Rousseau disait de lui, que son esprit se plaisait à l'ordre, dans ses soins même minutieux, qu'il aimait à en faire son occupation habituelle : c'est par cette raison qu'il soutenait que nul métier ne convenait mieux que celui de copiste à ses goûts et à son caractère.

Il avait cependant cessé de copier de la musique la dernière année de sa vie ; et déja, auparavant, il se livrait peu à ce travail, ayant remarqué que c'était un prétexte pour des importuns, qui poussaient l'indiscrétion jusqu'à négliger de retirer leur musique, et qui lui faisaient ainsi perdre le fruit de ses peines. J'ai entendu dire à Rousseau, qu'en copiant de la

bonne musique, il jouissait d'un concert parfait, ce qui ne lui était jamais arrivé autrement.

Comme il avait imaginé précédemment une méthode nouvelle pour noter la musique, il s'occupait alors à inventer une écriture abrégée pour la botanique. J'ai vu écrite de sa main, avec ces nouveaux caractères, une partie des genres et espèces de Linnée, qu'il rassemblait dans un fort petit volume, pour pouvoir les porter plus aisément avec lui dans ses promenades solitaires.

Il aimait et estimait cet auteur, dont *chaque parole est une pensée*, mot que je lui ai souvent ouï répéter. Dans les critiques littéraires auxquelles ce célèbre naturaliste avait été exposé, Rousseau trouvait sa conduite pleine de noblesse et de dignité. Peut-être intérieurement la comparait-il à la sienne.

Il se procurait divers livres de botanique, surtout d'anciens auteurs, tels que Ray, Bauhin, etc., dont il faisait des extraits écrits et rangés avec un soin et un ordre recherchés. Ce travail à la fin de sa vie, prit la place des courses de botanique, auxquelles il disait avoir renoncé par lassitude et par ennui, parce que les environs de Paris ne lui offraient plus rien de piquant.

Son goût pour copier était tel, que je l'ai ouï assurer qu'étant en Dauphiné, il y avait copié presque tout Mézerai de sa propre main.

Il avait quelque peine à s'empêcher de sourire en pensant à l'empressement avec lequel on recueillerait ce précieux manuscrit.

Cependant l'activité de son génie forçait cette espèce d'entrave où il voulait l'assujettir, et dans le tems même où il cherchait à tenir son imagination captive, elle l'entraînait dans des méditations, et le jetait dans des rêveries, dont il ne sortait que pour répandre sur le papier les sentimens qui l'agitaient. Je sais qu'il avait brûlé quelques-uns de ses manuscrits; ses œuvres posthumes ont fait connaître les plus intéressans de ceux qu'il avait épargnés. *Les observations sur l'Alceste* furent sauvées du feu, auquel il les destinait, non par mépris pour cet ouvrage, mais parce que son manuscrit lui paraissait indéchiffrable, et qu'il ne voulait ni prendre la peine de le refaire, ni le laisser subsister en cet état. Je lui ai ouï dire qu'à son départ de Londres il avait fait un grand feu d'une multitude de notes destinées à une édition d'*Emile*, qui l'embarrassaient en ce moment.

Il ne travaillait jamais mieux qu'en plein air. A mesure que ses idées naissaient et tourmentaient son imagination, il les répandait au hasard; et le premier papier qu'il trouvait sous sa main en était le dépositaire. C'est ainsi que la belle prosopopée de Fabricius fut écrite au pied d'un arbre de l'allée du bois de Vincennes. Alors peut-être, échauffé par une méditation profonde

et soutenue, il composait avec facilité : d'ordinaire son travail était lent, pénible, la correction longue et laborieuse. Lui-même en a fait l'aveu quelque part dans ses *confessions*, et j'en ai vu diverses preuves. Dans le cours de l'été 1777, il s'aperçut ou crut s'apercevoir que le manuscrit de ce dernier ouvrage lui manquait. Il supportait cette perte avec résignation, mais non sans défiance, car il se croyait entouré d'ennemis. Ce sentiment cruel a fait le tourment de sa vieillesse ; il rendait son commerce difficile, et lui inspirait souvent d'injustes soupçons. A l'égard de ses *confessions*, il paraît qu'elles ne lui furent jamais enlevées, et que si elles furent égarées quelques instans, il n'en devait accuser que sa propre négligence. Je pourrais citer des faits qui prouvent à quel point son imagination le trompait, en lui offrant de toutes parts des pièges tendus sous ses pas, et des complots formés par ses adversaires. Je croirais devoir cette justice à ceux que Rousseau peut avoir traduits comme tels dans la dernière partie de ses mémoires, si les ouvrages de sa vieillesse, publiés après sa mort, ne peignaient assez la disposition où était alors son ame. Je ne veux point grossir inutilement le nombre des faits de ce genre, qui n'offrent pour dernière conséquence qu'une fort triste vérité.

Rousseau ne m'avait pas mis dans la confidence de ses mémoires, il n'avait fait que me

les nommer à l'occasion de la crainte qu'il eut de les avoir perdus. Mais il me procura un très-vif plaisir par la lecture qu'il voulut bien me faire du supplément à l'*Emile*. Ce morceau a paru dans l'édition de Genève, sous le titre d'*Emile et Sophie*, *ou les Solitaires*. Il est demeuré imparfait, et finit à l'époque où Emile devint esclave du Dey d'Alger... Rousseau ne s'en tint pas à la lecture de ce fragment, qui acquérait un nouveau prix par l'accent passionné de sa voix, et par une certaine émotion contagieuse à laquelle il s'abandonnait. Animé lui-même par cette lecture, il parut reprendre la trace des idées et des sentimens qu'il l'avaient agité dans le feu de la composition. Il parla d'abondance avec chaleur et facilité (ce qu'il faisait rarement), il me développa divers évènemens de la suite de ce roman commencé, et m'en exposa le dénouement. Le voici tel que me le fournissent quelques notes faites de mémoire. On sera, j'espère, assez juste pour ne pas imputer à l'auteur ce qu'il peut offrir d'irrégulier dans une esquisse aussi légère, et qui, sans être infidèle, peut dérober quelques traits que le tableau eût fait ressortir.

DÉNOUEMENT DES SOLITAIRES.

Une suite d'évènemens amène Emile dans une isle déserte. Il trouve sur le rivage un temple orné de fleurs et de fruits délicieux. Chaque jour il le visite, et chaque jour il le trouve embelli. Sophie en est la prêtresse; Emile l'ignore. Quels évènemens ont pu l'attirer en ces lieux? les suites de sa faute et des actions qui l'effacent. Sophie enfin se fait connaître. Emile apprend le tissu de fraudes et de violences sous lequel elle a succombé. Mais indigne désormais d'être sa compagne, elle veut être son esclave et servir sa propre rivale. Celle-ci est une jeune personne que d'autres évènemens unissent au sort des deux anciens époux. Cette rivale épouse Emile; Sophie assiste à la nôce. Enfin, après quelques jours donnés à l'amertume du repentir et aux tourmens d'une douleur toujours renaissante, et d'autant plus vive que Sophie se fait un devoir et un point d'honneur de la dissimuler, Emile et la rivale de Sophie avouent que leur mariage n'est qu'une feinte. Cette prétendue rivale avait un autre époux qu'on présente à Sophie; et Sophie retrouve le sien, qui non-seulement lui pardonne une

faute involontaire, expiée par les plus cruelles peines, et réparée par le repentir, mais qui estime et honore en elle des vertus, dont il n'avait qu'une faible idée avant qu'elles eussent trouvé l'occasion de se développer dans toute leur étendue.

J. J. Rousseau estimait fort M. de Fontenelle, et se souvenait avec reconnaissance de l'affection que ce philosophe lui avait portée: ajoutant qu'il avait prévu et lui avait annoncé tout ce qui lui était arrivé depuis; savoir, qu'il ne pourrait s'empêcher d'écrire, et que ce serait pour lui une source de cuisans chagrins.

La vie de J. J. Rousseau offre deux tableaux qui forment une opposition tranchée, l'homme illustre et l'homme ignoré. Il résulte de là quelques contrastes dont il est difficile de n'être pas frappé. Après *le discours sur les sciences*, la réponse de M. Bordes, et sa lettre qui réfute cette réponse; surtout après que l'opinion a fixé la distance qui sépare ces deux écrivains; il est singulier d'entendre le jeune Rousseau s'écrier dans une épître à M. Bordes :

Ah! si du feu divin qui brille en ton ouvrage,
Quelqu'étincelle au moins eût été mon partage;
Ma muse quelque jour attendrissant les cœurs,
Peut-être sur la scène eût fait couler des pleurs.

Après le *discours sur l'inégalité des conditions*, il est également singulier de lire dans l'épître de Rousseau à M. Parisot, écrite en 1742 :

Il ne serait pas bon, dans la société,
Qu'il fût entre les rangs moins d'inégalité.
Irai-je faire ici, dans ma vaine marotte,
Le grand déclamateur, le nouveau Don Quichotte ?
Le destin sur la terre a réglé les états,
Et pour moi sûrement ne les changera pas.

Dans cette même épître, il parle ainsi de lui-même, en rappelant les premières années de sa vie :

Orgueilleux avorton, dont la fierté burlesque,
Mêlait comiquement l'enfance au romanesque ;
Aux bons faisait pitié, faisait rire les foux,
Et des sots quelquefois excitait le courroux.

Pour moi, qui n'ai pu connaître son enfance, je me borne à jouir des fruits de son âge mûr, et à rendre hommage au génie.

IDÉES SUR LA CORRUPTION MORALE DE LA LANGUE FRANÇAISE (1).

On entend, je le sais, par corruption d'une langue, tous les défauts qui tendent à la dénaturer, et qui la font dégénérer de son caractère original et particulier. C'est ainsi qu'un grammairien doit envisager une langue. Comme il n'y voit que des sons et des mots, des périodes et des membres qui constituent son organisation mécanique; dès qu'il ne trouve point dans le style aucun de ces vices qui en troublent l'harmonie, en souillent la pureté, ou la propriété d'expression, qui en détruisent l'élégance et les tours, par un mélange de termes, ou de constructions étrangères, peu conformes à sa nature, il la révère et lui rend toujours cette espèce de culte filial que tout homme lettré doit à sa langue maternelle. Mais l'écrivain moral y

(1) Ces réflexions ont été écrites, il y a environ vingt ans, par feu Deleyre, auteur de *l'Analyse de la philosophie de Bacon*, et de quelques autres ouvrages qui font regretter qu'un homme doué d'autant d'esprit et d'imagination n'ait pas écrit davantage.

cherche une autre sorte de pureté ; c'est celle des idées. Il examine, en lisant les bons modèles qui fixèrent la constitution et l'empire de sa langue, si l'on attache toujours aux mots qu'ils employèrent, les mêmes idées qui consacrèrent, pour ainsi dire, le langage ; si les mots, *honneur*, *probité*, *vertu*, par exemple, n'ont rien perdu du sens et de la force qu'ils avaient sous la plume de ces auteurs qui leur donnèrent tant d'énergie ; si les mots de *chasteté* et de *virginité* ne sont pas relégués dans le cloître ; si l'on répète aussi hardiment qu'autrefois ; ailleurs que dans les sermons, le mot de *fidélité conjugale*, d'*autorité paternelle*. Tant que ces mots sacrés, gages et signes des mœurs, ont toute leur dignité, la langue n'a rien perdu de sa noblesse, de sa gravité ; elle n'a rien perdu de sa sainteté, si l'on peut employer, au coin de ses foyers, le langage des autels, et si les mœurs domestiques ont encore conservé quelque chose des mœurs religieuses. Un écrivain ou lecteur français de ce siècle ouvre Molière ; il y trouve des mots que la bonne compagnie a confinés chez le peuple, comme grossiers et sales, parce qu'ils expriment en effet des choses déshonnêtes. Mais quand il rapproche du ton rustre et bourgeois de Georges Dandin, les expressions robustes et vertueuses d'un Misantrope de cour, loin d'être scandalisé des mœurs et du langage du siècle dernier, il

est tenté de rappeler dans la langue ces termes brutaux qui, flétrissant toute infamie de ses propres noms, laissent à la vertu tout son poids dans le mot, et sa pureté dans sa nudité même.

Quand il lit la satyre de Boileau sur l'*honneur*, il y voit, non un vide et un vague d'expressions que nos contemporains appeleraient disette d'idées : mais il entend beaucoup de choses dans peu de mots. Il sent que Boileau devait faire de fortes impressions sur les jeunes gens de son tems avec ces deux seuls vers :

> Je n'aperçois partout que folle ambition,
> Faiblesse, iniquité, *fourbe*, *corruption*.

Parce que ces deux derniers mots n'excitaient point alors un sot ricanement, et n'étaient pas regardés comme une vaine déclamation, mais comme le sentiment profond d'une ame indignée qui voyait un abyme d'horreurs dans chacun de ces mots :

> Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être;

signifiait quelque chose dans un siècle, où quiconque ne l'était pas, ne savait pas encore les moyens de le paraître, où l'on n'achetait point avec une fortune équivoque, une réputation équivoque d'honneur et de probité, où des mains adultères ne couronnaient pas l'innocence champêtre de roses d'or ou d'argent.

> *Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité.*

C'était un vers senti, consacré par le respect que l'on rendait à la vertu. La langue était ennoblie, embellie par les mœurs dont elle tirait sa force et sa pureté. On trouvait ce vers beau, plein de sens et de vérité, dans un siècle où l'on se piquait un peu moins de justesse d'esprit, que de justice dans le cœur. C'était avoir beaucoup de l'une et de l'autre, que de jeter ce vers du fond de l'ame, sans l'environner d'un cortège d'idées qui trahissent la faiblesse du sentiment par l'appareil de l'expression. Ce n'est pas, au reste, que je veuille faire l'éloge ou l'apologie de la satyre entière *sur l'honneur*, qui peut-être est une des moins fortes parmi les plus belles de Despréaux. J'ai voulu montrer qu'il y reste encore des beautés que nous ne sentons déja plus, moins parce qu'elles sont flétries, que parce que nous avons le sens moral émoussé.

Si la satyre des femmes n'est plus à la mode, et paraît à des gens délicats pécher contre le bon goût, dont pourtant Despréaux donna l'exemple et la loi, est-ce le beau langage, ou le beau sexe qui s'est épuré? Cette satyre est-elle plus méchante qu'autrefois, ou les femmes meilleures? On n'en voit plus, j'en conviens, qui ressemblent pour l'avarice à la femme de ce lieutenant criminel, à jamais flétrie par les vers de Boileau. Mais ne voit-on plus

. . Par une forcenée,
Une triste famille à l'hôpital traînée? . . . .

N'est-il plus,

De mouchoirs par la beauté salis ?

On compte peu d'hommes blessés, battus, assassinés pour une femme; mais n'en est-il pas encore de ruinés ? N'est-il pas encore quelque femme,

Qui sans cesse d'un ton par la colère aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari ?

Il ne n'est plus guère de femmes jalouses de leurs époux; mais, le peu de succès de la *Mère jalouse*, au théâtre, me prouverait qu'il y en a beaucoup. Il n'y a plus de ces *précieuses ridicules*, de ces esprits enfin,

Que d'un coup de son art Molière a diffamés:

Mais n'est-il plus de femme savante,

Qui, l'antrolabe en main, aille dans sa gouttière,
A suivre Jupiter passer la nuit entière ?

N'en voit-on plus qui soient curieuses d'expériences de physique et d'anatomie, de dissections, ou même d'exécutions; qui passent leur vie à voir des cabinets d'histoire naturelle et de lascifs tableaux, ou des boudoirs voluptueux, ou des jardins anglais ? Enfin, si la langue du théâtre et du barreau n'est plus tachée par la citation, ou la censure d'une foule de vices grossiers, par des propos, ou des querelles de cabaret, ce siècle n'a-t-il pas mis au jour des livres infâmes dont on n'aurait pas eu l'idée au tems de Molière et de Boileau ? Eh! que sont

les contes même de Lafontaine, au prix des romans et des vers licentieux qui, des mauvais lieux où ils sont nés, ont passé dans les mains et sous les yeux même d'honnêtes filles, qu'ils ont perverties avant le tems, sans attendre que le mariage leur ouvrît la porte du vice? Depuis que les drames pathétiques de la comédie italienne ont pris la place des farces ordurières de la foire, les mœurs, je ne dis pas des acteurs, mais des faiseurs de comédies, sont-elles plus pures qu'autrefois? Le scandale du siècle n'est-il point que la satyre n'ose plus y paraître?

Eh! qui craint les archers, si ce n'est les brigands?...

Le despotisme des états et l'anarchie des vices ne vont que trop souvent ensemble; car le secret de la tyrannie sourde est de laisser tout dire à la servitude, quand celle-ci lui permet de tout faire. On ne compose plus de satyres; mais la satyre des deux sexes, c'est que tous les hommes louent toutes les femmes; la satyre de chaque sexe, c'est qu'on n'y distingue aucun individu par ses vertus, ni par ses vices; enfin, la satyre des femmes, le dirai-je? c'est le célibat des hommes. La satyre d'une nation entière, c'est que rien n'y fasse scandale, excepté le ridicule de la franchise, le zèle des mœurs et la publicité de certaines vertus. La corruption d'une langue est l'excès de sa pureté même; je m'explique.

Quand une certaine chaleur d'éloquence, une certaine véhémence de style, est bannie de la chaire, c'est que le vice et l'intrigue y prêchent la vertu. D'où vient que Bossuet n'est presque plus senti que de quelques génies solitaires qui planent avec lui sur les tems et les hommes, dans les régions de l'éternité? D'où vient que Bourdaloue est moins lu peut-être, ou moins loué que Massillon, si ce n'est des esprits profonds qui aiment à le voir tirer de la nuit des mystères toutes les lumières de la morale, et la fécondité de ses idées du néant visible de leur sujet? c'est que la langue a perdu de son énergie en acquérant plus de graces. Pourquoi Corneille vieillit-il si rapidement, tandis que Racine semble rajeunir de jour en jour? c'est que le dernier plaît de plus en plus aux femmes, et que le premier ne trouve plus d'hommes pour l'entendre. Ce n'est pas au reste que la langue ne soit en effet plus pure, plus correcte, plus élégante, mieux conformée et plus parfaite dans Racine que dans Corneille; mais les idées, mais les sentimens, mais le raisonnement, mais l'éloquence, qui font l'ame d'une langue et qui lui donnent un empire immortel sur la postérité, où sont-ils le plus souvent, dans Corneille ou dans Racine? Le génie, en un mot, créateur et conservateur des langues, n'appartient-il pas souverainement à Corneille, à Bossuet, à Bourdaloue, même, par l'élévation, ou l'étendue, ou

la plénitude des choses et des pensées? Je sais que la langue française a fait des acquisitions depuis ces grands maîtres; mais c'est par eux qu'elle a fait ses conquêtes. D'autres écrivains ont appris aux nations de l'Europe à la parler; mais elles ont appris de Corneille, de Molière et de Bossuet à l'admirer et à la préférer. Elle s'est polie et façonnée, il est vrai, sous le burin pur et coulant de Racine, sous la mordante lime de Despréaux; elle a même pris quelques traits antiques et des tours hardis et nouveaux dans Lafontaine. Sans eux, et sur-tout sans Racine, elle ne brillerait pas universellement sur les théâtres et dans la bouche des jeunes gens et des enfans; mais depuis ces élèves et ces contemporains de Bossuet et de Corneille, depuis Pascal, qui tenait à tous ces grands hommes par la parenté du génie, ne s'est-elle pas énervée et corrompue? La langue française a fait des progrès inconnus peut-être aux langues anciennes, et c'est dans les sciences, dans la philosophie et l'histoire naturelle. Là, sans doute, elle a pris une nouvelle énergie, un vaste fonds d'idées, une expression créatrice de découvertes tout-à-fait neuves et de phénomènes long-tems inaperçus, que l'observation a tirés enfin du néant de l'ignorance et de l'*incuriosité*. Mais outre qu'à cet égard le style lumineux ou fécond de deux ou trois écrivains distingués qui l'ont enrichie de quelques veines d'or, ne la

dédommage pas de ce mélange de sable et de limon que les savans et les érudits de profession jettent dans une langue, croit-on qu'enfin lorsqu'une nation perd de ses mœurs en acquérant des lumières, une langue ne se corrompe pas, comme fait un peuple à mesure qu'il s'enrichit? Qu'est-ce, après tout, qui fait vivre une langue? Ce ne sont point les sciences exactes, qui voyagent et passent d'un siècle à un siècle, et d'une nation à une nation, par de longs intervalles de sommeil et d'oubli. Après la religion, qui consacre et immortalise même des langues barbares et pauvres, c'est l'éloquence et la poésie qui donnent le plus d'étendue et de durée aux langues qu'elles ont formées. Or, la morale n'est-elle pas la vie de l'éloquence et de la poésie? La religion elle-même, destinée à garder les mœurs des nations, n'est-elle pas toute en chants et en leçons? Et ces cantiques et ces préceptes, que respirent-ils, si ce n'est le courage au dehors et la bonté chez soi; les vertus domestiques, qui font les vertus guerrières, la concorde des citoyens, l'amour mutuel des pères et des enfans pour la paix des familles et la gloire des états, enfin toutes les qualités civiles et morales qui concourent à la prospérité des nations? Que nous reste-t-il des Grecs et des Romains? Deux ou trois grands et beaux poëmes, où l'on ne met les nations en mouvement que pour une utilité politique; où l'am-

bition est tournée au profit des états, l'amour soumis à la juste ambition; où les hommes prêtent leurs passions aux dieux, mais pour les consacrer et les diriger au bien public; où les dieux servent les passions des hommes, mais dans un but moral. Le théâtre des Grecs, qui survit aux ruines de la Grèce, subsisterait-il encore sans les principes et les règles de mœurs qui l'ont éternisé? Les belles odes et les bonnes épîtres d'Horace n'exhalent-elles pas un parfum de vertu, qui les fait relire dans tous les âges? Les satyres de Juvénal auraient-elles passé jusqu'à nous avec ces marques visibles de la décadence du goût et de la langue, sans cet enthousiasme de la vertu qui doit y faire aimer l'honnête homme, malgré les défauts du poëte? On lit encore Sénèque dans sa latinité corrompue, parce que sa morale ne l'est pas. Eh! qui lirait Pétrone, sans le goût du vice?

Sans doute, il nous reste de l'antiquité des morceaux ou des corps d'histoire qui nous rendent infiniment précieuses les langues des anciens; mais la mémoire de leur tems périrait avec ces langues, sans les poëtes et les orateurs qui, par la morale répandue dans leurs ouvrages, sont devenus contemporains et concitoyens de toutes les nations. Avouons-le, pour le bonheur et la gloire du cœur humain, la vertu l'intéresse encore; elle est encore ce qui le touche et l'attendrit le plus, lors même

qu'elle ne le fait pas agir. Il lui rend hommage par ses desirs, tant qu'il la suit, ou qu'il y aspire; par ses remords, quand il l'oublie ou l'abandonne; et toutes les larmes de consolation ou de regret qu'il donne à la lecture des poètes ou des écrivains moraux, témoignent qu'il est fait pour la vertu. Dès qu'une langue a perdu le don des larmes, si je puis ainsi parler, disons qu'elle est déja corrompue avec ceux qui la parlent, la lisent ou l'écrivent; elle est corrompue, lorsqu'au théâtre on est obligé de renforcer l'art des acteurs pour soutenir l'ancien effet des pièces, et que les grands mouvemens tombent ou s'affaiblissent, à moins que la déclamation n'y supplée par de nouvelles ressources; elle est corrompue, lorsque la musique s'en empare, et loin de la seconder, veut la subordonner à sa marche; en sorte que les drames les moins supportables à la lecture ont le plus de charmes au son des instrumens, parce qu'alors ce sont des fils, des leviers mécaniques, et non plus des paroles et des sentimens qui nous remuent. Les anciens, dira-t-on, chantaient leurs tragédies. Dites plutôt que le chant ou la mélodie accompagnaient les paroles pour les faire entendre, non pour les étouffer comme parmi nous. Dites que les instrumens suivaient la voix de l'acteur pour l'enfler, la lancer et la répandre dans l'immensité d'un cirque plein d'une ville entière; mais ne

croyez pas que la musique eût énervé la langue, comme elle l'a fait en Italie et ne tardera pas à le faire en France, ni qu'elle eût mutilé les hommes et les pièces, le génie des poètes et les organes des chanteurs, pour les accorder, comme des instrumens, avec la flûte ou la lyre à sept ou à dix cordes. Une langue est corrompue lorsque dans les écrits ou la conversation, on substitue le mot de *décence* à celui de vertu, le mot vague d'*honnêteté* à celui de probité, le mot de *sagesse* à celui de droiture, et le mot d'*humanité* à celui de bonnes mœurs; non qu'on y donne l'un pour l'équivalent de l'autre, mais parce qu'on en tire plus d'usage dans la société; car le commun des hommes conserve encore de la décence, de l'honnêteté, de la sagesse et de la douceur, lorsqu'il ne reste presque plus de vertu, de probité, de bonnes mœurs, ni de droiture. Disons plus; la corruption s'accommode mieux que la vertu même de ce qu'on appelle *décence*, qui consiste à ne pas choquer les mœurs publiques, soit bonnes ou mauvaises; de l'*honnêteté*, qui, dans des tems équivoques, se confond aisément avec la politesse; de la *sagesse*, qui, conciliant certains devoirs publics avec l'intérêt personnel, marche au crédit, à la faveur, à la réputation, par les chemins couverts de l'intrigue, avec les titres éclatans du mérite. Le mot d'*humanité*, surtout, qui ne devrait être fait que pour les con-

quérans et les maîtres du monde, quand il est devenu populaire dans une langue, annonce la faiblesse et la décrépitude d'une nation. En effet, il n'y a que les enfans, les malades et les vieillards qui aient besoin d'implorer la pitié naturelle à l'espèce humaine. C'est parce que l'*humanité* s'en va, qu'on ne cesse de l'appeler, de la réclamer. Elle n'existe plus chez un peuple, quand on la nomme si souvent dans sa langue. Ainsi, le mot de *bienfaisance* suppose de grands maux qu'il ne guérira pas. Que dis-je, les guérir? On les entretient, au contraire, quand les prétendues actions de bienfaisance, par-tout recueillies et enregistrées, deviennent, si je l'ose dire, moins communes que publiques.

Prenez-y garde, tout ce qui s'affiche est vénal. La preuve que la *bienfaisance* devient une marchandise, c'est que les marchands s'en mêlent. Ces bonnes actions ont pris la place des legs pieux. Elles rachètent l'iniquité des fortunes rapides; elles expient toutes les dépravations de la débauche. Avec le don d'une pension de cent écus qu'on ne doit pas, on se fait pardonner des millions qu'on redoit au peuple; avec cinquante ou cent louis, on croit effacer la honte de sa crapule:

> ..... *Pellem nitidus quà quisque per ora,*
> *Cederet, introrsum turpis.....*

Les pervers corrompent le bien même. Tout

ce qu'ils voient, tout ce qu'ils font, tout ce qui passe par leurs mains, est souillé de la profanation de leur vie, ou plus encore de l'impureté de leurs motifs. On élit, par le suffrage du peuple, les sujets dignes de la bienfaisance publique; mais si l'on élisait de même les bienfaiteurs!... Alors, dans un village de bonnes mœurs, on refuserait les bienfaits d'un seigneur injuste ou diffamé. Je devrais dire *malfamé*. C'est le mot du village. Il n'appartient pas au vice de récompenser la vertu; elle est avilie par ses dons, sans qu'il en soit honoré. Bien plus, elle serait découragée de la bienfaisance en la voyant prostituée par toutes sortes de mains impures, et par des ames malhonnêtes.

Peux-je donc empêcher que tout le monde donne, que tout le monde prophétise? Non; mais que l'on publie des gazettes de bienfaisance; parce qu'en offrant aux méchans une occasion de montrer une bonne action, on leur ouvre le moyen d'en cacher cent mauvaises. Que pensez-vous, que dira la postérité, si ces archives édifiantes parviennent à ses yeux? Dieux! qu'il devait y avoir de pauvres, de malades, de gens ruinés, d'enfans sans père, de mères sans maris, de paysans affamés, de prisonniers insolvables, de veuves, soit de matelots ou de soldats!

Une langue est corrompue quand elle est scandaleusement employée dans le barreau à

défendre la femme infidèle et ses fruits adultérins ; contre le testament de l'époux outragé ; à jeter des nuages sur le vice et la vertu ; quand le brigand illustre trouve encore des plumes vénales aux gages de ses fraudes, ou de ses violences ; lorsque l'avocat soutient des causes, qu'il croit injustes, par des moyens qu'il connaît faux ; lorsque le philosophe met la morale en problême, et le poète le vice en systême ; lorsque l'orateur sacré prêche ce qu'il ne croit pas, et l'orateur profane loue ce qu'il n'estime pas. Ce qui corrompt une langue, ce sont les panégyriques de commande et d'étiquette, où l'on ne peut ni dire la vérité sans se perdre, ni la taire sans s'avilir ; car malheur à la nation et à la langue qui s'accommode et se prête à ce tribut d'adulation, que la majesté tombée en poussière lève encore néanmoins après la mort ; ou quand la sainteté des temples profanés par le respect humain, impose le mensonge à l'orateur et le silence à la multitude. Malheur au siècle, à la nation et à la langue, lorsqu'un orateur même vertueux, louant un prince (1) du bien qu'il avait pu ou voulu faire, mais qu'il n'a point fait, n'ose relever en lui la seule vertu qui le rendait recommandable, la fidélité conjugale, doublement exemplaire à la cour, dans un règne de débauche et de scandale où le vice

(1) Le dauphin, fils de Louis XV.

tenait le sceptre! Ce qui corrompt alors une langue, c'est qu'une fois prostituée à la flatterie, elle n'a plus cette élévation que donne la vérité ; et qu'obligée à laisser le langage du cœur pour celui de l'esprit, elle s'atténue nécessairement par ces détours ingénieux qu'elle étudie, et devient une langue efféminée, apprêtée et subtile qui s'épuise dans ses rafinemens, comme l'or dans ses nombreuses filières. Elle n'a plus de fortes pensées, faute de grandes choses; elle n'a plus le droit de tonner ni dans la bouche des magistrats, qui traînent faiblement la vérité rampante aux pieds du trône, ni par l'organe des pontifes, dont la voix est énervée avec les mœurs.

Mais dès qu'une langue a perdu ces beautés mâles, et ce style vigoureux que lui donnèrent ses premiers génies créateurs; quand elle a perdu sa pudeur naturelle et sa noblesse, les qualités enfin qui tiennent aux bonnes mœurs d'une nation d'ailleurs éclairée, croit-on qu'elle garde longtems les autres caractères de beauté qui formaient sa constitution, et d'où dépend sa conservation? Non : elle est bientôt en proie à la témérité de tous les esprits avortons, qui veulent écrire avant de savoir lire, écouter, comprendre et parler. La galanterie qui jette de trop bonne heure les jeunes gens dans la littérature, fait évaporer la sève de la raison en bel esprit; et la langue se ressent de tous les alten-

tats que l'on porte au bon goût, par des essais éphémères dans tous les genres et sur toutes les matières.

L'universalité des talens devient une manie où chacun perd le sien, ou fait preuve de sa nullité. Avec un succès de cotterie obtenu par quelques jolis vers, on tente les hautes carrières, on s'y jette, on y tombe, et l'on y reste, ne fût-ce que pour arrêter ceux qui courent. On a sa petite manière de traiter les grands sujets; et par l'impuissance de ses efforts, on les déshonore doublement, en les décréditant : libertinage d'esprit trop semblable à celui des mœurs, qui par ses attentats, empêche des mariages, dérobant d'avance à l'honnête homme la beauté qu'il aurait épousée, sans cette profanation du vice. Les petits arts galans viennent au secours des minces talens; la gravure ou la reliûre donnent aux livres un prix de mode et de luxe. On se plaignait que dans certaine musique, que dans certains livres, il n'y avait que des sons et des paroles; mais aujourd'hui l'on y voit des dessins, des vignettes, et presque point de vers, encore si légers, si futiles, que dans ces fables, ces contes, ces odes, le lecteur est encore trop heureux, quand il ne trouve rien à retenir.

Par un effet inattendu, mais trop naturel à la corruption du goût et de la langue, la rareté des bons ouvrages fait multiplier les journaux qu'elle devrait diminuer. Depuis qu'il n'y a

presque rien de bon à lire, tout le monde lit; et c'est ainsi que le mauvais goût s'étend avec les méchans livres et les méchans critiques.

NOTICE

SUR

LA VIE DE M. SCHOEPFLIN,

Professeur d'histoire à Strasbourg, Historiographe de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de l'Académie de Pétersbourg, de la Société royale de Londres, etc.

Le mérite de l'homme dont je vais parler est peu commun dans notre siècle; le genre même de son existence littéraire est aujourd'hui presque inconnu en France. Borné volontairement à la carrière de l'enseignement, n'écrivant qu'en latin, ne composant que des ouvrages utiles aux érudits de profession, mais inconnus aux gens du monde, M. Schœpflin est parvenu, par l'étendue de ses connaissances, par l'activité de son esprit, et par la considération personnelle qu'il a su acquérir, à être distingué par la plupart des souverains de l'Europe, à être con-

sulté dans leurs différends et dans les circonstances les plus importantes, à placer par ses recommandations tous les gens à talens qui lui étaient connus, à laisser des élèves qui se sont distingués dans toutes les parties des connaissances historiques, et qui occupent aujourd'hui les premières places auprès de plusieurs gouvernemens.

Il a assuré à la ville de Strasbourg et à l'université dont il était membre, des privilèges contestés; c'est à lui que les académies de Manheim et de Bruxelles doivent leur existence, et il a dirigé leurs premiers travaux. Ses ouvrages ont répandu des lumières nouvelles sur l'histoire de l'Alsace et sur celle du pays de Bade, sur les expéditions des anciens Celtes et sur l'invention de l'imprimerie. Il a laissé à la ville de Strasbourg une bibliothèque et un cabinet d'antiquités qu'il a formés, et qui sont tels qu'excepté Paris, aucune ville de la France n'offre, à beaucoup près, des ressources semblables pour les travaux d'érudition. En un mot, c'est à lui que ma patrie doit son époque la plus brillante. A ce titre, il doit m'être permis d'entrer dans quelques détails sur sa vie; ils ne peuvent manquer d'intérêt pour quiconque en prend aux lettres, et ils seront précieux à un très-grand nombre d'hommes de mérite qui l'ont connu, qu'il a obligés, et qui lui doivent leur existence ou politique ou littéraire. Ces détails sont tirés

en partie d'une vie de ce savant, que l'on a imprimée en allemand à Strasbourg, il y a quelques mois.

Schœpflin était né en 1694, dans une très-petite ville du pays de Bade; il fit ses premières études à Dourlach, et ensuite à Bâle, où florissaient alors Bernoulli, Iselin et Battier; il vint à Strasbourg en 1711, et s'y livra à l'étude de l'éloquence, des antiquités et de l'histoire. Il obtint la chaire de ces sciences en 1720. Son caractère estimable, sa profonde érudition, les agrémens et la noble décence de sa manière d'enseigner, un grand nombre de mémoires intéressans qu'il fit paraître, le feu de son éloquence et la pureté de son style dans les discours qu'il prononçait, au nom de l'université de Strasbourg, pour célébrer la fête de la naissance du roi, le firent remarquer et apprécier. Dès 1725, l'impératrice de Russie, Catherine I, voulut l'attacher à l'Académie de Pétersbourg, et lui conférer les fonctions d'historiographe impérial; mais il préféra à cette perspective brillante le séjour d'une ville qu'il chérissait, et la médiocrité, amie des muses. Le magistrat de Strasbourg, pour récompenser ce noble désintéressement, lui proposa de faire, aux frais de la ville, un voyage à Paris et en Italie. Il vécut pendant six mois dans la capitale de la France, avec les hommes les plus célèbres de cette époque, avec Montfaucon, Hardouin,

Fontenelle, Rollin, Sacy, Vertot, Capperonnier, Bignon, etc. Il vit ensuite les villes les plus intéressantes de la France méridionale et de l'Italie. Il connut à Rome Crescimbeni, Sabbatini, Ficoroni, Stosch, etc.; à Florence, Salviáni et Gori; à Bologne, le comte de Marsigli; et à Modène, le célèbre Muratori. Se promenant un jour dans les catacombes de Rome avec le cardinal vicaire, il trouva un ancien calice de martyr, dont ce prélat lui fit présent. A son retour à Paris, le gouvernement apprécia toute l'utilité dont pouvait être dans les affaires publiques un homme de lettres à qui sa célébrité ouvrait des cabinets et des cercles, dont aucun caractère diplomatique ne pouvait lui donner l'accès. Le maréchal d'Huxelles, président des affaires étrangères, l'envoya à Londres et le chargea de puiser dans le commerce des grands seigneurs et des savans, des lumières positives sur l'état du gouvernement, et sur les dispositions des partis. Il vécut pendant six mois en Angleterre, et ne vint reprendre ses fonctions académiques à Strasbourg qu'en 1728. Dans la même année, la société royale de Londres lui envoya le diplôme de sa réception. L'année suivante il fut reçu, par faveur spéciale du roi, membre correspondant de l'Académie des inscriptions, avec le droit de voter dans les assemblées de cette compagnie, toutes les fois qu'il viendrait à Paris. La première fois qu'il y prit

séance, il lut un mémoire sur un monument de la huitième légion romaine, que l'on avait trouvé à Strasbourg, dont cette légion faisait la garnison habituelle. Il avait passé par la Hollande, où il avait connu Muschenbrock, Boerhaave, Drakenborch, etc. et avait donné à Leyde un cours sur les principales révolutions de l'Allemagne, auquel avait assisté le comte de Cobentzl, père de celui qui a signé le traité de Lunéville.

Dans la guerre de la succession de Pologne, il fit une réponse au mémoire que son ami, M. de Bartenstein, référendaire du conseil intime de l'empereur, avait composé contre les prétentions de la cour de France. Il y mit tant de modération, de décence et de talent, que son mémoire fut bien reçu, même dans l'Empire, et que son adversaire ne fit que redoubler d'estime et d'amitié pour lui. Pendant la même guerre, M. de Chauvelin, alors chancelier, adressa à M. Schœpflin plusieurs questions sur la manière dont la cour devait en agir envers le corps germanique en général, et envers les différens membres de cette association. Bientôt après le cardinal de Fleury demanda son avis sur la déclaration de guerre faite par ce corps.

Après la paix de Vienne (en 1738) il fit, avec l'agrément de la cour de France et du magistrat de Strasbourg, un voyage à Vienne. Il se détourna plusieurs fois de sa route pour

visiter les villes les plus célèbres de l'Allemagne, et fit la connaissance personnelle des savans les plus estimables. Il fut reçu à la cour de l'empereur avec la plus grande distinction; on voulut même le fixer à Vienne par les propositions les plus brillantes; mais il les refusa et ne se servit de son influence que pour faire décider en faveur de la ville de Strasbourg, un différend qu'elle avait avec le margrave de Bade au sujet d'un péage.

L'empereur lui envoya son buste entouré de diamans; il ne l'accepta qu'après en avoir obtenu l'agrément de la cour de France. Les leçons qu'il donnait à l'université de Strasbourg étaient alors fréquentées par la jeunesse la plus brillante de l'Europe. En 1740 il célébra, avec la plus grande solemnité, au nom de cette université, la fête séculaire de l'invention de l'imprimerie; et quelques années après il découvrit les actes d'un ancien procès qui prouvaient que l'on avait déja imprimé en caractères mobiles à Strasbourg en 1436. Il publia dans la suite cette découverte dans ses *Vindiciæ typographicæ*.

Dans l'année même de ce jubilé littéraire, il fut nommé conseiller du roi et historiographe de France.

Il avait déja été associé à l'académie d'Etrurie; il le fut à cette époque à celle de Pétersbourg. Le diplôme qui lui conféra cette dignité est signé par le malheureux Iwan III.

Peu d'années après, on essaya de l'appeler à l'université de Leyde, et à-peu-près en même tems, on lui proposa de diriger l'éducation du jeune archiduc d'Autriche, devenu depuis l'empereur Joseph II; mais il persévéra dans ses refus.

Il avait commencé dès 1730 sa grande histoire d'Alsace, pour laquelle il compulsait toutes les anciennes archives, visitait tous les monumens, et faisait les recherches littéraires les plus étendues. Il donna en 1751 le premier volume de cet ouvrage, unique dans son genre. Le second ne put paraître que dix ans après, et les documens qu'il avait rassemblés à l'appui de son travail, ne furent imprimés qu'après sa mort.

L'Alsace renferme surtout des ruines celtiques très-curieuses. Sur le sommet d'une des plus hautes montagnes des Vosges, qui a conservé le nom celtique de *Donon*, (Don, en celtique, veut dire montagne) il existait encore un temple de druides, orné de bas-reliefs relatifs à tous les dieux des Gaulois. M. Schœpflin fit transporter une partie de ces monumens à Strasbourg, et les expliqua, ainsi que ceux qu'on n'avait pas jugés dignes du transport ou qui étaient sculptés sur le roc vif. Je les ai souvent visités moi-même au milieu des bruyères qui couvrent ce pic élevé, et sous la mousse et les lichens qui en tapissent les rochers. Une autre

de nos montagnes est ceinte d'un mur énorme derrière lequel campaient les Romains quand ils étaient maîtres du reste des Gaules, et non de l'Alsace, occupée dès-lors par des peuples germaniques. De tous côtés, on voit s'élever au milieu des ronces et des arbres sauvages des ruines d'antiques châteaux dont les noms rappellent l'histoire de nos familles les plus illustres, et qui semblent retentir encore du bruit des armes ou de la joie des festins de nos anciens chevaliers. M. Schœpflin a donné sur l'histoire de ces lieux remarquables des détails qui souvent intéressent autant le simple amateur que celui dont les ancêtres ont vécu au milieu de ces forêts.

Il avait concerté le plan de cet ouvrage avec le célèbre chancelier d'Aguesseau, qui l'honorait de son amitié. Ayant fait un nouveau voyage à Paris pour le voir, il lût à l'Académie, dont il était membre, un mémoire fort curieux sur le projet qu'avait conçu Charlemagne, de joindre, par un canal, le Rhin et le Danube.

Il présenta lui-même le premier volume de son ouvrage au roi, dont il obtint à cette occasion une pension de 2000 livres. Il obtint en même tems la confirmation des privilèges de l'université de Strasbourg, sur lesquels il s'était élevé des contestations.

Ce fut en 1756 qu'il donna au public ses *Vindiciæ celticæ*, par lesquelles il a porté

dans l'histoire des anciens Celtes des lumières entièrement nouvelles. Avant lui, l'ignorance et plus encore la vanité nationale des historiens avaient profité de l'obscurité et des contradictions aparentes ou réelles des anciens auteurs qui ont parlé de ce peuple, pour ne voir dans toute l'Europe ancienne, et presque sur toute la terre, que des Celtes, et pour placer ensuite le centre de ce grand peuple dans la province qui avait donné le jour à chaque historien. C'est ainsi que l'Islande, la Suède, la Prusse, le Danemarck, l'Irlande, l'Ecosse, la Basse-Bretagne, toutes les parties de la France et de l'Allemagne, tous les pays enfin qui avaient nourri quelque rêveur un peu savant, avaient été successivement déclarés le berceau du genre humain. M. Schœpflin*, portant dans ce chaos le flambeau de la critique et d'une véritable érudition, fit voir que le nom Celtique n'appartenait proprement qu'à une partie des Gaules; que les Germains étaient des peuples très-différens des Celtes; que les contradictions et les obscurités des historiens anciens venaient surtout de l'ignorance de ceux d'entr'eux qui n'étaient jamais sortis des régions transalpines, et que les témoignages les plus positifs que l'on eût produits pour donner à ce peuple un immense domaine ne prouvaient rien, sinon qu'il s'était établi des colonies celtiques au milieu des autres nations. C'est en suivant la route indiquée dans

cet ouvrage, qu'un jeune littérateur plein d'esprit et de mérite, M. Picot, de Genève, vient de faire une histoire des Gaulois exempte de tout esprit de parti, et dans laquelle il retrace avec beaucoup de clarté les antiques expéditions de ces guerriers célèbres.

M. Schœpflin n'avait pas encore entièrement achevé l'histoire d'Alsace, lorque, dirigé par l'amour du pays où il était né et encouragé par la faveur des souverains de ce pays, il commença un ouvrage pareil sur l'histoire du margraviat et de la famille régnante de Bade. Toutes les archives lui furent ouvertes; il les consulta avec le zèle le plus éclairé, et prouva que la maison de Bade dérivait de celle de Zæringen, qui avait autrefois régné sur la Suisse, et dont le nom est éteint depuis 1218. Ce nouvel ouvrage fut achevé en 1763 : il a sept volumes in-4°.

Pendant qu'il s'occupait de ce travail, l'électeur palatin, Charles-Théodore, lui témoigna le desir de voir l'histoire de son pays traitée de la même manière. Schœpflin se trouva trop avancé en âge pour s'engager seul dans cette nouvelle entreprise, et proposa au prince de la confier à une société savante. C'est par ce motif que fut fondée en 1763 l'Académie des sciences de Manheim, dont M. Schœpflin dirigea les travaux jusqu'à la fin de sa vie : il en était président honoraire, et y faisait un voyage tous les

ans. En 1767, ayant fait un voyage à Bruxelles avec les comtes de Cobentzl père et fils, il conçut l'idée de demander pour ce pays le même avantage qu'il venait d'obtenir pour le Palatinat. Il communiqua à M. de Cobentzl le plan d'une société savante destinée à favoriser les progrès des lumières dans la Belgique; ce plan fut agréé par l'impératrice Marie-Thérèse, et en 1769 l'Académie de Bruxelles fut établie selon ses idées.

Durant cette vie si active, si pleine d'entreprises et de conceptions utiles, ce savant n'avait point négligé de rassembler autour de lui les moyens de faciliter les études tranquilles du cabinet. Il avait formé une bibliothèque aussi nombreuse que choisie, et un cabinet d'antiquités qui contenait non-seulement beaucoup de monumens du pays, qu'il avait rassemblés, mais encore une assez grande quantité d'objets précieux qu'il s'était procurés ou qu'il avait reçus en présent de ses amis et de ses élèves. Sa bibliothèque était toujours ouverte à tous les gens de lettres de sa connaissance, qui pouvaient même y travailler. Pour perpétuer ce bienfait après sa mort, il prit la résolution de donner cette superbe collection de livres et d'antiquités à la ville qu'il avait illustrée par son séjour et dont les bienfaits envers lui n'étaient que le tribut d'une jutste reconnaissance. Il accompagna cette donation d'un discours

fort touchant prononcé devant la principale section du magistrat, et ne se réserva que la jouissance de sa propriété durant sa vie. La ville lui témoigna sa gratitude par une pension viagère. Depuis, cette bibliothèque fut jointe à celle que possédait déja l'université.

En 1770, on célébra la cinquantième année du professorat de M. Schœpflin. Toute là ville y prit la plus vive part, et plusieurs princes étrangers lui envoyèrent à cette occasion des présens magnifiques. Mais il ne jouit pas longtems de cette sorte de triomphe : il mourut en 1771, âgé de 77 ans. M. Schœpflin conserva jusqu'au dernier moment toutes les forces de son esprit, et le jour même de sa mort, il dicta un testament plein de noblesse, dans lequel il recommandait au magistrat de Strasbourg la bibliothèque qu'il lui avait laissée, et à l'électeur palatin l'Académie de Manheim que ce prince avait fondée d'après ses conseils. Tous les citoyens de Strasbourg, précédés du magistrat et d'un grand nombre d'étrangers illustres qui étudiaient alors dans cette ville, suivirent son convoi. Par un arrêté du grand-conseil, il fut enterré dans l'église de St. Thomas, où son monument se trouve aujourdhui à côté de celui du maréchal de Saxe. Schœpflin était bon et généreux, autant que savant; il avait passé sa vie à obliger ses amis; il n'avait profité de la faveur des cours que pour faire

le bien ; il dominait par-tout par son esprit ; par-tout, il se faisait aimer par l'excellence de son cœur. Aucun blâme ne se mêle à cet éloge, aucune tache ne flétrit la trace lumineuse qu'il a laissée; tous ses amis le pleurent encore, et leurs enfans regrettent d'être nés trop tard pour le connaître.

J. G. S.

SUR L'AGRICULTURE DES ARABES EN ESPAGNE.

PREMIER ARTICLE.

C'est une opinion générale parmi les gens instruits dans l'histoire d'Espagne, que l'agriculture n'y a jamais été si florissante que lorsque les Arabes habitaient cette contrée. Les monumens historiques viennent à l'appui de cette opinion ; et ce n'est pas sans fondement que l'on compte parmi les grandes causes de la décadence de l'agriculture et de l'industrie dans cette péninsule, l'expulsion totale des Maures et de leurs descendans. Mais cette supériorité dont on

paraît être d'accord, la devaient-ils au nombre de leurs bras, ou bien à l'excellence de leurs pratiques? Etait-elle le fruit seulement de leur travail, ou bien des connaissances qui le dirigeaient?

Jusqu'à ces derniers tems, les documens manquaient pour décider cette question intéressante. Les détails des arts et de leurs progrès, n'ont presque jamais trouvé de place dans les livres des historiens, moins encore de ceux des nations militaires et féodalement constituées, tels que les descendans des Goths, qui reconquirent l'Espagne sur les Maures. Les livres des Arabes-Espagnols auraient pu fournir des lumières; mais, depuis trois siècles, ces ouvrages étaient devenus aussi étrangers à l'Espagne, que l'étaient la religion de leurs auteurs, et la langue dans laquelle ils étaient écrits.

Le tems est à la fin venu, où ce point historique peut être discuté avec connaissance de cause. La cour d'Espagne vient de faire publier le traité complet d'agriculture d'Ebn-El-Awam, et M. de Laserna, commissaire-général des relations commerciales d'Espagne en France, qui joint aux traits honorables de la franchise espagnole, beaucoup de lumières et de zèle pour les progrès des sciences, vient d'apporter à Paris le manuscrit très-intéressant de l'agriculture de Cuçami, augmenté par Abu-Becre Aben-Noxia, qu'il a bien voulu nous communiquer. Ces deux

ouvrages, remplis de détails curieux sur le premier des arts, nous mettent à même de connaître les théories et pratiques des Arabes, et de juger, avec un certain degré d'exactitude, jusqu'à quel point ils avaient porté la culture des terres, quel était, au vrai, le degré de supériorité qu'ils avaient sur les cultivateurs espagnols de nos jours, et quels avantages la science de l'agriculture en général doit espérer de la communication des connaissances de cette nation jadis éclairée.

Mais avant que de faire usage des matériaux que ces deux auteurs nous fournissent, il est à-propos de faire connaître leurs ouvrages, et de peser le degré d'autorité dont ils doivent jouir.

Ebn-El-Awam, dont le nom entier est Abn-Zacharia-Sahia-Aben-Mohamed-Ben-Ahmed-Ebn-El-Awam, et qui est qualifié de docteur excellent, était natif de Séville. Il vivait au douzième siècle de notre ère, et semble avoir fait de l'étude de l'agriculture sa principale occupation. Quoique propriétaire de terres dans le district d'Axarafe, à peu de distance de Séville, il cite rarement ses propres expériences, mais en revanche il est prodigue de citations des auteurs géoponiques qu'il avoit lus. Sa bibliothèque, dans ce genre, doit avoir été prodigieuse dans le siècle où il a écrit; car on trouve dans son livre des passages de près de cent vingt auteurs d'agriculture dont la plupart sont Arabes, mais plusieurs aussi sont Grecs, Coptes, Per-

sans, et même Carthaginois, tels que Magon. Parmi les Latins, il cite Varron et Virgile, et fait un usage continuel de Columelle. Les PP. Mohedanos, auteurs de l'histoire littéraire d'Espagne, qui se sont donné la peine de conférer les passages originaux de l'agriculteur romain, avec les citations d'Ebn-El-Awam rendent justice à l'exactitude de ce dernier. Il est plus naturel de croire que les Arabes avaient traduit tous ces livres, que de supposer que cet auteur eût pleine connaissance de tant de différens langages. On serait tenté, en voyant le nombre d'auteurs anciens qu'ils doivent avoir traduit sur la seule agriculture, d'entretenir l'espérance jadis si générale parmi les érudits, de retrouver, dans les traductions arabes, une bonne partie des anciens ouvrages dont les originaux ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

L'ouvrage d'Ebn-El-Awam embrasse toutes les parties de l'agriculture. Il est divisé en trente-quatre chapitres, ou plutôt livres subdivisés en nombreux articles. Le premier livre traite des différentes espèces de terres, des signes par où on peut les distinguer et les reconnaître, des végétaux auxquels chacune peut convenir, et des moyens de les amender, ce qui le conduit naturellement à traiter des engrais qui font le sujet du second livre. Dans le troisième, il parle des eaux relativement à l'agriculture, de leurs différentes espèces, et des effets qu'elles pro-

duisent sur les plantes; des moyens de trouver l'eau, des puits, et des machines pour l'arrosage des jardins. La disposition et l'arrangement de ceux-ci est la matière du quatrième livre.

Dans les douze livres suivans, la culture des arbres et plantes ligneuses est conduite depuis leur semis jusqu'à la récolte et conservation de leurs fruits. Le cinquième, sixième et septième traitent en détail du semis et de la plantation des arbres fruitiers, forestiers et des haies. La greffe est le sujet du huitième livre, et la taille celui du neuvième. Les labours, les engrais et l'irrigation convenables aux arbres, sont séparément traités dans le dixième, onzième et douzième. Le treizième parle de la fécondation et de l'amélioration des fruits, et le quatorzième des maladies des plantes ligneuses et de leurs remèdes. Dans le quinzième, l'auteur donne une collection de secrets relatifs aux arbres; et dans le seizième, il enseigne les méthodes que l'on suivait de son tems pour conserver longtems les fruits frais ou secs, les graines, et même les légumes et la farine.

La culture des plantes herbacées vient à son tour, et le dix-septième livre parle des labours; le dix-huitième du choix et préparation des semences; le dix-neuvième des semailles, surtout des plantes céréales, matière qui est continuée dans le vingtième. Dans le suivant, l'on traite des semailles des plantes légumineuses; et dans

le vingt-deuxième, des plantes qui sont employées dans les arts. La culture des plantes potagères dont on mange les feuilles, de celles dont on mange les racines, de celles dont on mange les fruits, des aromatiques, de celles que l'on cultive pour les fleurs, est traitée en détail dans les livres suivans, jusqu'au vingt-neuvième, dont les récoltes et les celliers sont l'objet principal. Le trentième, qui parle des bâtimens rustiques et des eaux de senteur, objet d'importance pour les peuples d'origine orientale, est terminé par un calendrier rustique pour tous les mois de l'année. Les troupeaux, les haras, la vétérinaire et la basse-cour sont la matière des quatre derniers livres de ce grand ouvrage sur l'agriculture des Arabes-Espagnols.

C'est sur un manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial, si riche en manuscrits arabes, que la traduction espagnole de ce livre précieux a été faite par Don Joseph Bangueri, interprête du roi d'Espagne pour la langue arabe. Cette traduction, avec le texte original à côté, a été publiée à Madrid en 1802, par ordre et aux frais de S. M. Catholique. Il est digne de remarque que l'on ait commencé à traduire cet ouvrage en 1751, que les gens de lettres d'Espagne les plus marquans aient toujours, depuis cette époque, manifesté le desir de le voir publié; que des hommes puissans s'y soient intéressés ; que la cour n'ait pas dédaigné de s'en occuper, et que

ce ne soit que cinquante-un ans après que ce livre ait vu le jour. Il est difficile, en France, d'imaginer qu'une telle entreprise ait pu rencontrer des obstacles ; c'est un fait pourtant qu'elle en a rencontré : tant les Pyrénées opposent de résistance à ce que l'activité littéraire, qui agite le reste de l'Europe, ne pénètre pas à travers leur narcotique barrière!

Parmi les auteurs géoponiques cités par Ebn-El-Awam, Kutsamï ou Cuçami, auteur de l'agriculture Nabathéenne (1), est celui qu'il distingue, celui qu'il cite le plus souvent, et qu'il suit de préférence. Kutsami avait écrit en chaldéen, les Arabes l'avaient traduit, et son autorité parmi eux paraît avoir été très-grande. On sait par le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Leyde, qu'on y trouve une traduction arabe de cet ouvrage en quatre volumes, par Ibn Washjija, et il serait à souhaiter que quelque savant voulut en extraire les articles les plus intéressans, et les communiquer au public. Le manuscrit dont M. de Laserna m'a fait part, n'en est qu'un fragment (2), qui contient ce

(1) Les Nabathéens, comme on sait, étaient établis depuis les bords de l'Euphrate jusqu'à la Mer-rouge.

(2) Voici le titre au long : *Agricultura de Cuçami author Caldeo, traduzida en Arabigo y anadida, por Abu-Becre-Aben-Noxia author Arabe. Traduzida en lenguaje Castellano por un incierto, y buelta en Castellano bueno ordinario, delo antiquo en que fuera traduzida, y còpiada por el Bachiller* Manuel Serrano de Paz,

qui a rapport à la culture des arbres, en quatre-vingt-un chapitres, dont le premier traite des arbres forestiers, et les derniers de la culture du palmier-dattier. Abu-Becre-Aben-Noxia en ajoutant à l'ouvrage, l'a accommodé au climat et aux cultures d'Espagne; car on y traite en détail d'arbres qui ne croissent pas dans la Chaldée, pour laquelle Kutsami avait écrit, tels, par exemple, que les coudriers.

Voilà les documens d'après lesquels je vais tâcher de donner une idée succincte de l'état de l'agriculture des Arabes en Espagne, et surtout des principaux points de vue sous lesquels elle différa de celle de nos jours.

Sacose de un original de mano dela libreria del collegio la Compania de Monforte de Lemos. Ano de 1626.

J. Corréa de Serra.

IDÉES

Sur ce qu'on peut appeler COMMUN *et* BAS *dans les Beaux-Arts et sur l'usage qu'on en peut faire* (1).

J'APPELLE *commun* tout ce qui ne parle point à l'ame et n'a d'intérêt que pour les sens. D'après cette définition, il y a sans doute mille choses qui

(1) Ce morceau est tiré du quatrième volume des Mélanges en prose (*Kleine prosaische Schriften*) du célèbre Schiller; il a paru pour la première fois en 1802. Ceux qui connaissent le *Laocoon* de Lessing, retrouveront ici quelque chose de la manière de ce grand critique. On peut même dire que les idées de Schiller sur le *bas*, ne sont qu'une application et un corollaire de la doctrine de Lessing sur la laideur et le dégoût. Chez les deux critiques, l'emploi de ces ingrédiens est plutôt permis au poète qu'au peintre, et seulement en les alliant au terrible ou au ridicule. Mais dans la traduction complète que j'ai donnée du Laocoon (Paris, 1802, Renouard), j'ai pu garder la fidélité la plus scrupuleuse; à peine me suis-je permis une seule observation. En traduisant Schiller, je n'ai pas joui du même avantage; il m'a fallu quelquefois mettre dans ses idées plus d'ordre et de clarté : j'ai cru quelques remarques nécessaires. Lessing a eu beaucoup d'imitateurs en Allemagne; ses qualités sont un discernement exquis, une sagacité surprenante; ses défauts sont d'avoir peu de méthode, ou plutôt de la cacher avec trop de soin, d'être un peu subtil et de creuser trop ses idées. Il était plus facile d'imiter ses défauts que ses qualités.

sont communes par le fonds ; mais l'art pouvant ennoblir le fonds d'un sujet par la forme qu'il lui donne, ce n'est que du commun dans la *forme*, qu'il peut être question dans les beaux-arts. Un esprit commun pourra dégrader le sujet le plus noble ; un esprit élevé, au contraire, saura ennoblir le sujet le plus commun, en le liant à quelque chose qui intéresse notre ame, en le montrant sous un jour qui lui donne de l'éclat. C'est ainsi qu'un historien vulgaire nous rendra un compte aussi exact des actions les plus insignifiantes de son héros, que de celles qui fondent sa gloire ; il s'arrêtera aussi long-tems à sa généalogie, à son costume, aux détails de son ménage, qu'à ses entreprises et à ses projets. Il racontera les grandes choses qu'il a faites de manière qu'on en cherchera la grandeur. Tout au contraire, l'écrivain dont l'esprit est étendu et l'ame noble, saura mettre dans la vie privée et jusques dans les moindres actions de son héros, un intérêt et une valeur toute particulière. Les peintres Flamands et Hollandais ont un goût commun. Le goût de l'école italienne est pour la noblesse et la grandeur ; les Grecs avaient ce goût à un degré bien plus éminent encore ; ils tendaient toujours au beau idéal ; ils rejetaient tous les traits communs, et ne choisissaient jamais un sujet vulgaire.

Un peintre de portraits peut être commun ou grand dans sa manière. Il sera commun s'il

s'attache à rendre les détails accidentels avec autant de soin que les traits caractéristiques de ses modèles ; s'il néglige le grand pour exprimer avec trop de fidélité ce qui est petit et mesquin. Il sera grand s'il sait discerner les traits qui donnent un véritable intérêt à l'original qu'il copie ; s'il sépare les détails accidentels de ceux qui tiennent au caractère ; s'il se contente d'indiquer les uns et emploie tout son talent à rendre les autres ; s'il n'oublie jamais qu'il n'y a de grand que l'expression de l'ame dans l'attitude, les gestes et l'action.

Un poète est commun lorsqu'il détaille minutieusement des actions qui ne sont pas importantes, et passe légèrement sur celles qui le sont. Il est grand quand il donne de la grandeur au sujet qu'il traite. La fabrication d'un bouclier est en soi une chose assez commune. Le bouclier d'Achille fabriqué par Vulcain dans l'Iliade, a de la noblesse et de la grandeur.

A un degré au dessous du commun se trouve le bas ou l'ignoble, qui en diffère en ce qu'il ne consiste pas comme le premier, dans un simple défaut de goût et de noblesse : le commun est, si l'on veut, quelque chose de *négatif* ; le bas est, au contraire, quelque chose de *positif*. Il annonce de la grossièreté, de mauvaises mœurs, des sentimens méprisables. On peut desirer les avantages dont l'absence constitue ce qui est commun. Les qualités qui manquent à ce qui est bas, peuvent

être exigées de tout le monde. Ainsi la vengeance, de quelque manière qu'elle s'exerce, sera toujours une passion commune, puisqu'elle suppose un défaut de magnanimité. Mais on distingue encore la vengeance basse, et c'est celle qui emploie des moyens méprisables pour se contenter. Le mot *bas* indique toujours quelque chose de grossier, et qui tient à la classe tout-à-fait inférieure du peuple. Mais un homme d'une naissance plus élevée et d'une meilleure éducation, peut être commun dans ses actions et dans ses idées, s'il n'a que de médiocres qualités. Celui-là est commun dans ses actions qui n'agit que pour son intérêt propre, et en cela il est opposé à l'homme généreux qui sait s'oublier lui-même pour l'avantage d'autrui. Mais l'homme commun deviendra bas du moment où il poursuivra son intérêt aux dépens de son honneur, sans même vouloir respecter les lois de la décence. Ce qui est commun est donc opposé à ce qui est noble; mais la bassesse est opposée à la noblesse et à la décence tout à-la-fois. Céder sans résistance à toutes ses passions, satisfaire tous ses desirs sans être arrêté, je ne dis pas par les lois de la morale, mais seulement par celles de l'honnêteté; voilà ce qui est bas, ce qui décèle une ame basse.

Les poètes et les artistes peuvent aussi tomber dans le bas, non-seulement en choisissant des sujets que l'honnêteté et la décence réprouvent, mais en traitant d'une manière ignoble tout

autre sujet. Cela arrive lorsqu'on met au jour telle partie du sujet que la décence ordonnait de cacher, ou lorsqu'on lui donne une expression qui rappelle des idées accessoires ignobles. Il y a des fonctions basses dans la vie des plus grands hommes ; mais il n'y a qu'un goût bien bas qui puisse les choisir pour les représenter.

On voit beaucoup de tableaux où les figures de Jésus-Christ, de la Vierge et des apôtres ont une telle expression, qu'on croirait que les modèles en ont été pris dans la populace. De pareils tableaux décèlent un goût bas, et nous sommes portés à en conclure que l'auteur n'avait que des sentimens grossiers et vulgaires.

Il est des cas cependant où le bas peut être employé dans les arts, et c'est lorsqu'il s'agit d'exciter le rire. L'homme le mieux élevé peut quelquefois, sans montrer un goût dépravé, s'amuser d'une représentation grossière, mais naïve de la nature, et du contraste des mœurs du peuple avec celles des gens du bon ton. L'ivresse d'un homme de la société déplaira, de quelque manière qu'on la présente; mais un postillon, un matelot, un charetier ivres, nous amuseront. Telle plaisanterie qui nous paraîtrait insupportable de la part d'un homme bien élevé, nous divertira dans la bouche du peuple. De ce genre, sont plusieurs scènes d'Aristophane; mais quelquefois aussi il passe les bornes, et alors on ne peut que le condamner. C'est encore par

cette raison (1) que nous nous amusons aux parodies, où les sentimens, les discours, les manières du peuple sont attribués aux mêmes personnages que le poète épique ou tragique faisait agir et parler avec tant de dignité.

Dès que le poète ne veut que nous faire rire, on peut donc lui passer le genre bas; mais il doit se garder d'exciter en nous l'indignation ou le dégoût. Il excite notre indignation, lorsqu'il prête des manières ou des idées basses à des hommes dont nous attendons toute autre chose, parce qu'il choque en cela notre sentiment moral, notre tact pour les convenances; et de plus il blesse la vérité. Si cet effet désagréable n'a pas lieu, comme on vient de le voir, dans la parodie, ni dans la farce, c'est que, dans ce genre d'ouvrages, la vérité n'est comptée pour rien : elle en est, pour ainsi dire, exclue par une convention tacite entre l'auteur et le spectateur. Jamais celui-ci ne s'attend à trouver dans la Didon ou l'Oreste d'une parodie, la véritable Didon ni le véritable Oreste. Le poète de ce genre est dispensé de produire aucune illusion,

---

(1) C'est-à-dire, en raison du plaisir que nous donnent les contrastes, et non de celui que nous prenons à une représentation grossière, mais naïve de la nature; car on verra plus bas qu'il n'y a rien de vrai ni de naturel dans les parodies. Schiller aurait dû mettre ici plus de précision, et prévenir une méprise qui s'éclaircit à la vérité, dès la page suivante avec un peu de réflexion, mais qui tient l'esprit du lecteur en suspens d'une manière désagréable. (*Note du Tr.*)

et il faut bien lui accorder ce privilège, si l'on veut qu'il nous fasse rire, puisque tout son comique repose sur le contraste de ce qu'il nous présente avec la vérité. Or, comment se mettre en opposition avec la vérité et lui rester fidèle (1)?

Dans le genre sérieux et tragique, il y a aussi des cas, quoique très-rares, où l'on peut faire usage du bas. Mais il faut pour cela le fondre dans le terrible; il faut que l'offense momentanée faite à notre goût se perde en quelque sorte dans l'émotion violente de notre sensibilité, et que l'effet en soit détruit par un effet tragique. Le larcin, par exemple, est quelque chose de si absolument bas, qu'en dépit de toutes les excuses que les circonstances et notre pitié peuvent apporter en faveur d'un voleur, il n'en reste pas moins flétri d'une marque ineffaçable: sous le point de vue de l'art, il sera toujours un objet bas. Le goût pardonne ici moins encore que la morale, et son tribunal est plus sévère, parce que l'art est responsable de toutes les idées accessoires que réveille l'objet qu'il

---

(1) Schiller, après avoir expliqué comment le poète, qui s'exerce dans le bas comique, peut exciter notre indignation, ne dit pas de quelle manière il peut réveiller notre dégoût. Cette explication n'était pas indispensable; mais le commencement de ce paragraphe semblait l'annoncer. Il devait prendre une autre tournure; on s'étonne de trouver ces petites négligences chez un auteur qui s'est rendu célèbre dans la patrie de Lessing, Engel et Jacobi. Au reste, j'ai été obligé de refondre ce paragraphe entier, pour y rétablir l'ordre et la clarté dans les idées, que nous exigeons de nos écrivains. (*N. du T.*)

nous présente, au lieu que la morale, dans ses jugemens, fait abstraction de toute idée de répugnance ou de dégoût. Un homme qui vole est donc un personnage que l'art ne peut jamais introduire dans les compositions du genre sérieux. Mais que le voleur devienne assassin, la morale sans doute le rejètera encore plus sévèrement, mais l'art aura moins de difficultés à s'en emparer et à le produire. Dans ce sens, et toujours sous le seul point de vue de l'art, l'homme qui s'est avili par une infâmie peut se relever par un forfait, et rappeler sur lui l'attention du poète et de l'artiste. Cette différence dans nos jugemens, relativement aux arts ou à la morale, mérite d'être remarquée. On peut en donner plusieurs causes.

Premièrement, j'ai déja observé que, dans les arts, nos jugemens dépendant de l'imagination, ils sont nécessairement modifiés par toutes les idées accessoires qu'un objet réveille et qui y tiennent naturellement. Or, si ces idées sont ignobles, elles avilissent le principal objet.

Secondement, (1) l'énergie est ce que nous

---

(1) Cette observation m'a paru également juste, neuve et intéressante. En général, toute cette théorie de Schiller sur la différence de nos jugemens, par rapport à la morale ou aux arts, me semble avoir le même mérite, et c'est ce qui m'a engagé à traduire le morceau tout entier. Je n'ai pas osé me servir d'un mot que Schiller emploie pour qualifier un des jugemens dont il parle. Il appelle le premier, jugement moral, et le second, jugement *esthétique*. Ce mot reçu dans la



jugeons dans les actions que l'art nous présente; dans les actions réelles, c'est la légitimité. Il est méprisable de manquer d'énergie, et nous trouvons méprisable toute action qui annonce ce défaut; c'est pour cela que toute lâcheté, toute bassesse nous révolte. Si la bassesse devient noirceur, si elle se revêt d'une énergie audacieuse, nous la trouvons dans les ouvrages de l'art avec une sorte de plaisir. Un larcin n'annonce que de la lâcheté et de la bassesse; un meurtre a du moins l'apparence de l'énergie; l'intérêt particulier que nous portons aux productions de l'art, peut du moins se régler alors sur le degré d'énergie que suppose le crime qui nous est présenté.

Troisièmement, lorsqu'il s'agit d'un crime affreux, nous songeons moins d'abord à son atrocité qu'à ses suites; l'émotion la plus forte étouffe la plus faible. Nous ne regardons point en arrière dans l'ame du criminel, mais en avant dans sa destinée, dans les résultats de son forfait. Dès que nous commençons à trembler, les scrupules d'un goût délicat se taisent. De là

---

langue allemande, et tiré du grec (*aisthanomai*), s'applique à tout ce qui tient au *beau* dans les arts, à tout ce qui plaît. La théorie du beau dans les arts se nomme, par cette raison, l'*esthétique*. Si je me suis fait entendre sans le secours de ce mot, et si je n'ai pas trop délayé mon original, ce sera une nouvelle preuve que le néologisme n'est pas aussi nécessaire qu'il le paraît à quelques littérateurs. (*Note du Tr.*)



vient que le vol du jeune Ruhberg (1) n'est point choquant sur la scène, mais véritablement tragique. Le poète a si bien ordonné toutes les circonstances, que nous n'avons pas le tems de respirer. La misère affreuse de la famille du jeune homme, le désespoir de son père, sont des objets qui détournent toute notre attention du coupable pour la porter sur les suites de son action. Nous sommes beaucoup trop affectés pour songer à la honte qui accompagne le vol. En un mot, le bas se perd ici dans le terrible.

Il est singulier que ce vol, très-réellement commis pas le jeune Ruhberg, ne choque pas autant que le simple soupçon (encore est-il mal fondé) d'une action semblable dans une autre pièce. On y accuse un jeune officier d'avoir dérobé une cuiller d'argent, laquelle se retrouve ensuite. Ce qu'il y a ici de bas est donc purement imaginaire; et cependant, cette bassesse imaginaire fait un tort irréparable au héros innocent de la pièce. La raison en est qu'on jette une couleur défavorable sur lui, par la seule supposition qu'il a pu commettre le larcin dont on l'accuse : le public ne saurait plus avoir bonne opinion de lui, les lois de la convenance voulant qu'on ne suppose point un homme capable de manquer à l'honneur, tant qu'il n'a

(1) Dans la pièce intitulée : *Verbrechen aus Ehrsucht* : elle est de M. Iffland, acteur et directeur du théâtre de Berlin, et auteur de plusieurs autres drames.

rien fait qui le blesse. Chacun se dit : on le soupçonne d'avoir volé, il a donc rendu ce soupçon possible; la flétrissure lui en demeure, quoiqu'elle dût retomber sur l'accusateur. Ce qu'il y a de pis dans la pièce citée, c'est que le héros est tout à-la-fois militaire et amant d'une femme de distinction, deux qualités qui font un étrange contraste avec celle de filou; et ce qui rend le mal irrémédiable, c'est qu'il ne se doute pas qu'on le soupçonne; car alors il demanderait raison à ses accusateurs : le danger naîtrait, et le bas se perdrait dans le terrible.

Il faut encore distinguer la bassesse des sentimens de celle des conditions. La première est absolument au dessous de la dignité de l'art; l'autre n'a souvent rien qui y répugne. L'esclavage est une condition basse; mais des sentimens d'esclave, lorsqu'on jouit de la liberté, sont méprisables, au lieu que l'esclavage ne l'est pas avec des sentimens élevés. Bien plus, la bassesse de la condition, jointe à la hauteur des sentimens, peut produire le sublime. Epictète, frappé par son maître, montre dans l'esclavage beaucoup de grandeur, et le maître qui le frappe commet une action très-basse. La bassesse de la fortune sert à relever encore la véritable grandeur. On ne doit pas craindre de faire paraître son héros sous les habits les plus grossiers, si l'on est sûr de pouvoir faire percer sa grandeur intérieure.

Mais ce qui peut être permis au poète, ne l'est pas toujours au peintre. Le premier ne présente ses objets qu'à l'imagination (1), le second les offre directement aux sens. Ainsi, non-seulement l'impression du tableau est plus vive que celle du poëme, mais le peintre a encore le désavantage de ne pouvoir nous développer l'intérieur de son héros aussi bien que le poète; et cependant, dans la supposition actuelle, l'intérieur peut seul nous réconcilier avec un extérieur repoussant. Lorsqu'Homère nous peint Ulysse sous les haillons d'un mendiant, c'est de nous qu'il dépend d'achever plus

---

(1) L'auteur aurait dû distinguer ici le poète dramatique de tous les autres; car ainsi que le peintre, il parle directement aux sens: aussi voit-on un peu plus bas que Schiller défend à l'*acteur*, comme au peintre, de nous montrer l'Ulysse d'Homère dans toute sa vérité, et l'acteur n'est que l'organe du poète dramatique. Il n'est pourtant pas étonnant que cette inadvertence soit échappée à un auteur qui écrit pour l'Allemagne, où la plupart des drames des meilleurs poètes ne sont pas faits pour la représentation. Qu'on me permette de finir par une observation qui n'est pas sans importance. On a beaucoup raisonné sur la peinture et la poésie, et Lessing a posé avec beaucoup de justesse les limites de ces deux arts; mais personne, que je sache, n'a encore fait observer que l'art dramatique est un art mixte qui participe des deux autres. Il parle à l'oreille et aux yeux; il se sert, par le langage, de signes arbitraires comme toute autre poésie; mais dans l'action il surpasse la peinture et la sculpture, fussent-elles réunies, par la vérité de ses signes naturels. N'est-il donc pas permis de demander quelles sont les règles de la poésie et de la peinture qui s'appliquent ou ne s'appliquent pas à l'art dramatique? Quels sont les privilèges de l'un et de l'autre de ces arts auxquels il doit ou ne doit pas participer? Je puis me tromper; mais il me semble que le développement de cette idée ne serait pas sans intérêt. (*N. du T.*)

ou moins son tableau, de nous y arrêter plus ou moins de tems; et jamais les couleurs ne deviennent assez vives pour faire une impression désagréable et pour exciter le dégoût. Mais cela arriverait infailliblement, si le peintre ou même l'acteur, voulait nous rendre fidèlement l'Ulysse d'Homère. Ici, la force de l'impression que reçoit notre ame ne dépend pas de l'imagination; nous sommes obligés de voir ce que le peintre nous montre, et il ne nous est pas facile d'écarter les idées accessoires que la vue de son tableau doit réveiller.

CH. VG.

DE LA PHILOSOPHIE
DE PÉTRARQUE.

Povera e nuda vai filosofia, a dit l'aimable chantre de Vaucluse, et son exemple a prouvé la vérité de sa maxime. Pétrarque poète a vu sa tête couronnée du laurier sacré, son nom inscrit au temple de l'immortalité, les lieux qu'il avait chantés entourés d'une sorte de culte, et ses sonnets répétés d'âge en âge. Pétrarque philosophe n'a trouvé dans ses contemporains

que des adversaires, des censeurs et même des contempteurs, a été bientôt oublié de ceux qui l'ont suivi, est même aujourd'hui presque entièrement inconnu, et attend encore, après quatre siècles et demi, les hommages qui lui sont dus. Peut-être même y a-t-il tels esprits dans lesquels le nom de Pétrarque et le titre de philosophe, semblent ne pouvoir s'associer; peut-être y a-t-il tel lecteur que le titre seul de cette notice aura surpris. Comment oublierait-on un poète? Tous les intérêts de nos plaisirs veillent autour de sa mémoire. Mais la philosophie, celle-là surtout qui ne s'entoure point d'hypothèses brillantes, d'idées bizarres, mais qui apprend à bien penser et à bien agir, ne doit compter que sur une reconnaissance très-calme et très-peu bruyante. *Povera e nuda vai filosofia.* Cependant Pétrarque fut plus supérieur encore aux penseurs qu'aux littérateurs de son siècle. Il fut aussi moins secondé pour la restauration de la philosophie, que pour celle de l'art d'écrire. C'est un avantage pour un poète de trouver un champ neuf à défricher, et d'être en quelque sorte le premier législateur de sa langue. C'est un grand désavantage pour un philosophe d'avoir le premier à frayer la route et de n'apercevoir autour de lui que des préjugés à vaincre.

Il est tems que l'histoire rende à Pétrarque le rang qui lui est dû parmi les restaurateurs de la philosophie dans les tems modernes. Il

importe de montrer aussi à ceux qui opposent sans cesse l'imagination à la raison, la sensibilité à l'entendement, que les talens poétiques peuvent s'unir au plus haut degré, aux conceptions philosophiques ; il est heureux de pouvoir associer cet illustre exemple, à tous ceux qui prouvent déja que l'harmonie des facultés intellectuelles est le vrai principe des grands succès dans tous les genres ; que ceux qui aspirent à charmer les hommes par la puissance des beaux-arts, loin de redouter l'enseignement qui les éclaire, peuvent concourir eux-mêmes à le seconder. Il nous a paru que l'époque qui voit relever à Vaucluse un monument en l'honneur de Pétrarque, et se réunir pour fonder ce monument, les plus illustres amis des lettres, que cette époque nous commandait de lui payer aussi le tribut de la philosophie reconnaissante ; que nous devions solliciter l'union d'un autre titre à tous les titres dont son buste sera entouré. L'auteur de cette notice se trouvait d'ailleurs lui-même, en quelque sorte, engagé à justifier ce qu'il a dit dans un écrit qui voit le jour, lorsqu'il a appelé Pétrarque *le Socrate* du XIVe. siècle. Plusieurs personnes lui ont demandé sérieusement, si donc Pétrarque avait laissé quelque écrit de philosophie. Nous avons de ce tendre et spirituel écrivain cinq principaux traités de philosophie morale, écrits en latins, la plupart sous la forme du dialogue. Le premier a pour titre

des remèdes de l'une et de l'autre fortune; le second, *de la vraie sagesse*; le troisième, *de la vie solitaire*; le quatrième, *du mépris du monde*; le cinquième, *de l'ignorance de soi-même et de beaucoup de choses;* on pourrait y joindre le traité *des loisirs de la vie religieuse;* sans parler de plusieurs livres de *lettres*, dont un grand nombre appartiennent au même objet, et prouvent du moins combien Pétrarque était conséquent et fidèle à sa propre doctrine; de ses quatre livres *des choses mémorables*, qui sont plutôt des notes pour l'histoire qu'une histoire proprement dite, et enfin de quelques écrits politiques sur la *meilleure administration de la république*, *sur les devoirs d'un général;* les exhortations sur la *pacification de l'Italie*, sur le *recouvrement de la liberté*; son discours *aux défenseurs de l'ancienne république romaine*, etc., sont encore des écrits à la manière des anciens sages de la Grèce, les vérités politiques sont présentées constamment comme les résultats pratiques des plus hautes vérités morales.

Ce qui justifie la comparaison que nous avons osé faire entre Pétrarque et Socrate, c'est que l'un et l'autre trouvèrent la philosophie de leur siècle livrée à-peu-près aux mêmes écarts, et tentèrent à-peu-près les mêmes réformes, avec cette différence cependant, que Socrate rencontra plus d'obstacles dans la corruption née

de l'abus des lumières, et Pétrarque dans les restes de la barbarie, produite par l'ignorance. Tous deux d'ailleurs eurent à combattre le pédantisme des faux savans; Socrate eut en tête les sophistes; Pétrarque les scholastiques. Tous deux virent l'esprit humain, égaré par les frivoles disputes de la dialectique, engagé dans un dédale de problêmes insolubles, et la science de la sagesse convertie en une oiseuse et stérile spéculation. Tous deux opposèrent une piquante ironie à l'arrogance des prétendus sages, l'autorité du bon sens aux subtilités du langage, le témoignage de la conscience aux sophismes; tous deux rappelèrent l'homme au dedans de lui-même, lui enseignèrent le grand secret de sa propre ignorance, lui apprirent que la première de toutes les sciences est celle qui lui montre sa destination, et les moyens de devenir meilleur. Ils furent également honorés par les attaques de l'envie. Socrate éprouva une persécution plus violente, mais opéra une révolution plus entière et plus éclatante. Pétrarque eut peu de disciples, et sa doctrine d'ailleurs empreinte souvent ou d'une mélancolie trop sombre, ou d'une mysticité trop exaltée, ne s'appliquait pas aussi bien aux besoins des hommes. Le premier passait sa vie au milieu du peuple et se communiquait à tous; le second méditait et gémissait dans la solitude.

C'est en se représentant l'état dans lequel la

raison humaine était encore au XIVe. siècle, c'est en se transportant au milieu des circonstances dans lesquelles Pétrarque était placé, qu'on peut seulement apprécier la sagacité de ses vues et le mérite de ses efforts. Il eut le bon esprit de reconnaître combien il avait peu appris à l'école des docteurs si vains de leurs inutiles commentaires, et de sentir le vide d'un enseignement aussi pauvre d'idées, qu'abondant en paroles ; il recourut à de meilleures leçons, à celles de la nature. Écoutons de quelle manière touchante il nous expose lui-même le but de ses recherches, et avec quelle aimable candeur il nous introduit dans le secret de ses pensées. — « Tu sais, ô Seigneur, toi devant » qui sont tous les desirs et tous les élans de » mon cœur, tu sais que le seul but que j'aie » cherché dans l'étude, dont j'ai d'ailleurs so- » brement usé, a été de devenir meilleur ; non » que je crusse que la science seule, malgré » les brillantes promesses d'Aristote et de tous » nos maîtres, pût me conduire à ce but sans » ton secours ; mais parce que j'espérais, guidé » par toi, trouver au travers de la science et des » lettres, un sentier plus facile et plus doux. Tu » sais, toi qui pénètres au fond des ames, com- » bien cette intention en moi était sincère, et » qu'au milieu même des illusions de la jeu- » nesse et des vœux que je formais pour la » gloire, il n'y eut jamais un moment, où, si

» le choix m'eut été imposé, je n'eusse mieux » aimé être bon, qu'être savant (1).

» Voici, disait-il encore, la grande preuve » que nos savans donnent de mon ignorance: » je n'ai point parlé de la vertu selon la rigueur » des définitions Aristotéliques; c'est un crime » digne du dernier supplice. Il pourrait très- » bien se faire toutefois, non-seulement que » je n'aie point dit comme Aristote, mais que » j'aie dit d'une manière toute contraire, sans » avoir pourtant mal dit; il pourrait se faire en- » fin que j'aie dit tout autre chose en effet que » ce que me prêtent ces hommes accoutumés à » prononcer sur tout, mais bien éloignés de tout » comprendre. Le plus grand nombre d'entre » eux s'attachent aux paroles, comme celui qui » fait naufrage, aux débris du vaisseau. Ils ne » conçoivent pas qu'un même passage puisse » avoir diverses interprétations, tant est grande » la pauvreté du langage, ou plutôt la disette » de leurs idées!..... Mais Aristote nous est ar- » rivé étrangement défiguré par ses interprêtes.... » Je ne dissimule donc point ce que j'ai sou- » vent confié à mes amis, ce qu'aujourd'hui » je suis obligé d'écrire, quoique je prévoie à » quels dangers cette déclaration va m'expo- » ser, quels nouveaux reproches d'ignorance » elle va m'attirer. Je ne redouterai point les

(1) *De Ignorantiâ suî ipsius et multorum.* Œuvres de Pétrarque, in-fol. Bâle, 1581, pag. 1039.

» jugemens des hommes; ils peuvent m'entendre, tous les disciples d'Aristote, je sais quels mépris ils verseront sur mon faible ouvrage; mais le livre s'excusera lui-même. Qu'ils m'entendent donc, je le répète, tous les Aristotéliciens, et puisque la Grèce aujourd'hui est devenue sourde à notre voix, qu'elle entende l'Italie entière, et la France, et Paris, ce théâtre des discordes scholastiques (*et contentiosa Pariseos strepidulus straminum vicus*) Je crois avoir lu, étudié tous les ouvrages moraux d'Aristote, et je passais même pour les avoir assez bien compris, avant qu'on découvrît en moi une si profonde ignorance; quelques-uns même me jugeaient plus savant encore que ceux qui m'accusent. Mais je ne sortais point meilleur de cette étude, et je me plaignais souvent à moi-même de ce que mon ame n'était point remplie et satisfaite de toutes ces choses, et n'obtenait point ce que m'avait promis le philosophe du Lycée. Je reconnais en effet qu'il a parfaitement défini la vertu, distingué ses diverses espèces; qu'il disserte avec finesse sur les propriétés qui les caractérisent, et sous ce rapport, j'ai appris auprès de lui un peu plus que je ne savais; mais mes dispositions n'étaient point changées; car ce sont des choses très-différentes que de savoir et d'aimer, de comprendre et de vouloir. Il enseigne ce que c'est

» que la vertu; mais ces aiguillons pénétrans;
» ces paroles de feu (*verborum faces*), qui
» portent l'ame à l'enthousiasme du bien, à la
» haine du vice, voilà ce qu'on ne trouve point
» en lui, ce qu'on rencontre bien mieux dans
» Cicéron, dans Sénèque, et (le dirai-je?) dans
» Horace lui-même. Voilà les vrais philosophes
» moraux, les vrais maîtres de la sagesse; ceux
» dont la première et la dernière pensée est de
» rendre meilleur le disciple qui les écoute;
» ceux qui ne se bornent pas à faire entendre
» un vain bruit à nos oreilles, mais qui rem-
» plissent nos ames de l'ardent amour de ce qui
» est bien et de l'horreur de ce qui est mal.
» (*Ibid.* 1051.) »

Les deux livres *sur les remèdes de l'une et l'autre fortune* sont, de tous les écrits philosophiques de Pétrarque, sinon les plus parfaits et les plus agréables dans leurs formes, au moins les plus riches en pensées profondes, en réflexions utiles. Dans le premier, Pétrarque introduit *la Raison* conversant d'abord avec *la Joie*, ensuite avec *l'Espérance*. *La Joie* retrace tour-à-tour les divers avantages que la fortune peut offrir aux hommes, et pendant qu'elle s'en prévaut, s'en glorifie, en fait valoir le prix, *la Raison* détruit, l'une après l'autre, toutes ces brillantes chimères par des sentences pleines de sel et d'austérité. *L'Espérance*, à son tour, vient tracer le tableau de ses prétentions,

et elle n'est pas reçue avec moins de sévérité. Dans le second livre, tout change : *la Raison* s'entretient d'abord avec *la Douleur*, ensuite avec *la Crainte ;* elle relève la première, rassure la seconde, et oppose au sentiment des maux de la vie toutes les maximes qu'elle avait fait servir à prouver la vanité des biens dont l'homme croit jouir. Pétrarque paraît avoir pris, surtout dans ces dialogues, la morale des stoïciens pour principe, le style de Sénèque pour modèle. Voici quelques passages extraits du premier livre : (1)

De l'Esprit et du Talent.

DIALOGUE VII.

Gaudens. Mais je suis doué d'un esprit prompt.

La Raison. Plaise à Dieu qu'il le soit pour l'acquisition des vertus! autrement, plus il est prompt, plus il te précipite à ta perte.

Gaudens. Mon esprit est facile.

La Raison. S'applique-t-il aux choses bonnes

---

(1) Il nous a paru que la langue française ne permettait pas de personnifier *la Joie*, au point de lui faire prendre le bonnet de docteur, de lui faire contracter un hymen, ainsi que Pétrarque le fait faire à son *Gaudium* dans les passages qu'on va lire. Nous demandons la permission d'introduire à sa place, pour interlocuteur, un homme fier et vain de ses avantages, que nous appelerons *Gaudens.*

et utiles? alors c'est un instrument précieux; s'il n'a point cet usage, il n'est qu'incommode et dangereux.

Gaudens. Mon esprit est pénétrant et subtil.

La Raison. Ce n'est pas précisément la pénétration, c'est la constance, l'égalité qui constituent le véritable mérite de l'esprit. Rien n'est plus odieux à la sagesse qu'une trop grande subtilité. Il ne suffit pas que le dard pénètre; il faut qu'il se fixe où il a frappé.

Gaudens. Mon esprit est flexible.

La Raison. On a loué Caton le censeur de ce qu'il était propre à-la-fois à l'étude des lettres, au métier des armes, aux arts de l'agriculture et aux affaires civiles. Les Grecs firent le même éloge de leur Epaminondas; les Perses de leur Cyrus. Toi, prends garde que ton esprit ne soit seulement versatile, prêt à tout embrasser sans jamais rien saisir; ne confonds point l'inconstance avec la facilité.

Gaudens. Enfin mon esprit est supérieur; il excelle.

La Raison. Je préférerais un bon esprit, et un esprit modeste; les grands talens me sont suspects quand ils ne sont que de grands talens; car ils peuvent être la source de grands maux. Les erreurs les plus funestes sont nées souvent des plus brillans esprits.

De la Sagesse.

DIALOGUE XII.

Gaudens. J'ai acquis la sagesse.

La Raison. As-tu acquis la vertu? L'une est inséparable de l'autre; toutes deux sont plus faciles dans l'opinion que dans la réalité.

Gaudens. Je fais profession de la sagesse.

La Raison. Les choses iraient à merveille s'il y avait en effet autant de vrais sages que de professeurs de la sagesse.

Gaudens. Je suis sage en effet.

La Raison. Tu te crois sage; tu ne l'es donc pas. Le premier pas vers la folie est de se croire sage; le second d'oser le dire.

Gaudens. C'est par l'étude que je suis parvenu à la sagesse.

La Raison. C'est ainsi qu'on y parvient, sans doute. Mais ce travail n'est pas l'ouvrage de quelques années; il est celui de la vie entière. Rappelle-toi ce beau mot de Platon, qui plaisait à Cicéron, qui me plaît aussi: heureux, disait-il, celui qui peut enfin avoir obtenu dans ses vieux jours les véritables opinions! Toi qui prétends en avoir si promptement joui, les aurais-tu donc rencontrées par hasard sur ta route; les aurais-tu enlevés à la course sur je ne sais quel cheval aîlé?

Gaudens. Tous me proclament sage.

La Raison. C'est beaucoup pour la renommée, rien pour le mérite.

Il n'est personne qui s'interroge sévèrement lui-même; on cherche dans l'opinion des autres ce qu'on doit penser de soi. Jettes tes yeux en arrière, examines combien de fois tu t'es égaré dans ta route, et alors prononce.

Gaudens. J'ai l'intime conviction de ma propre sagesse.

La Raison. Ne confonds-tu point la sagesse avec la science? Il y a sans doute quelques savans habiles, quoique en petit nombre. Mais les sages, combien ils sont rares! Il en est qui ont assuré qu'il n'en existe même aucun, ce que je ne veux pas examiner. On dit que l'antiquité eut ses sept sages. L'oracle proclama Socrate le seul sage. Combien notre siècle est plus fortuné, qui n'en compte pas un, deux, ou sept, mais qui en possède des troupes, j'allais dire des troupeaux, dans chaque ville et dans chaque bourg. Ne nous étonnons point, au reste, qu'ils soient si fort multipliés, lorsqu'ils se forment si facilement. Un jeune insensé vient dans la salle des Thèses, convertie en temple de la sagesse. Ses instituteurs le célèbrent par faiblesse ou par ignorance; il se rengorge; le vulgaire admire, les parens applaudissent; le voilà qui monte en chaire, abaissant déja un

regard dédaigneux, et murmurant je ne sais quoi de confus. Bientôt tous les affidés à l'envi le portent aux nues par leurs éloges, comme s'il avait parlé un langage divin; les cloches tintent, les trompettes résonnent, des anneaux sont offerts, les embrassemens se redoublent, une étoffe noire et arrondie est placée sur la tête du héros : ces choses faites, il redescend sage, lui qui n'était qu'un sot en montant : métamorphose vraiment merveilleuse, et inconnue à Ovide.

C'est ainsi qu'on acquiert aujourd'hui la sagesse. Mais le vrai sage se forme autrement : déposer les opinions fausses et précipitées; se tenir en garde contre la présomption ; réfléchir sur ses propres folies, voilà la route la plus sûre.

De la Religion.

DIALOGUE XIII.

Gaudens. Je me glorifie de posséder la seule vraie religion.

La Raison. Se complaire dans cette idée, c'est encore de l'orgueil. Le caractère de la vraie religion se montre en ce qu'elle inspire l'humilité, et qu'elle extirpe l'insolence. Il ne t'est donc permis de te réjouir qu'autant qu'en devenant plus religieux, tu deviens plus humble et plus

occupé de bonnes actions. Si tu possèdes la vraie religion, évites l'esprit de controverse.

De la Liberté.

DIALOGUE XIV.

Gaudens. Je suis né dans l'état de liberté.

La Raison. Celui qui meurt, non celui qui naît, est libre.

La fortune peut beaucoup sur l'un, rien sur l'autre.

Platon a dit: il n'est point de roi qui ne puisse descendre d'un esclave; point d'esclave qui ne puisse descendre d'un roi.

Gaudens. Je jouis de la liberté.

La Raison. Oui, si tu es prudent, juste, fort, modeste, innocent, pieux. Mais s'il te manque une de ces choses, saches que tu es esclave au moins à quelque égard.

Sur les Distinctions de la Naissance.

DIALOGUE XVI.

Gaudens. Ma race est ancienne et illustre.

La Raison. Encore des inepties! Qu'y a-t-il

en cela qui soit à toi ? Les mérites des aïeux sont une flétrissure pour les neveux qui dégénèrent. Rien ne fait plus ressortir la honte de ceux-ci, que la gloire de ceux-là. N'attends point d'autrui un droit à la louange, si tu ne peux le tirer de toi-même.

Gaudens. La noblesse de mes ancêtres est distinguée.

La Raison. Il te vaudrait mieux donner que recevoir l'illustration. Mais, fais quelque chose qui te rende noble; car ils ne l'eussent jamais été, s'ils n'eussent fait quelque action glorieuse.

Gaudens. Je suis né dans l'illustration.

La Raison. La célébrité ne s'acquiert pas par la naissance, mais bien souvent par la vie et, ce qui t'étonnera, par la mort.

Tous les hommes ont eu un même père, une commune origine. Cette source première, tour-à-tour trouble ou claire dans son cours, éprouve mille vicissitudes. La diversité des canaux qui l'ont transmise, fait la seule différence. Mais songe à la puissance de l'oubli; ce qui était illustre aujourd'hui sera demain obscur.

Gaudens. J'ai commencé dans l'élévation.

La Raison. Voyons comment tu finiras.

Du Repos.

DIALOGUE XXI.

Gaudens. Le repos est plein de charmes pour moi.

La Raison. Il importe de savoir quel est ce repos. Il en est deux sortes bien différentes : l'un actif dans le sein même de la tranquillité, rempli par des études libérales ; rien n'est plus doux que cet état. L'autre est languissant, oisif, n'a pour objet que le repos lui-même ; rien n'est plus honteux : un tel repos ressemble à celui de la tombe. Le premier a produit souvent de grandes choses, utiles au monde, glorieuses à leurs auteurs ; le second n'engendre que la turpitude. Le premier convient aux vrais philosophes ; le second est le partage des êtres abrutis.

De l'Abondance des Livres.

DIALOGUE XLIII.

Gaudens. Je ne mets point mon bonheur dans le luxe, dans la volupté ; mais je possède une immense bibliothèque.

La Raison. Mais il en est qui emploient les livres seulement comme des meubles, à orner

leurs appartemens, et non leur ésprit; qui les assimilent aux vases corinthiens, aux tableaux, aux statues et aux bijoux, que l'on contemple sans en user. Il en est qui estiment les livres, non d'après leur utilité, mais d'après leur cours, comme une marchandise.

S'il est des livres qui conduisent à la science, d'autres ne conduisent qu'à la folie. Certains esprits, comme des estomacs faibles, prennent en lisant plus de nourriture qu'ils n'en peuvent digérer; un grand nombre de livres embarrasse ceux qui apprennent; peu de livres suffisent à ceux qui savent. Il faut donc user des livres comme de tout le reste, avec tempérance et selon ses facultés. On en voit qui passent leur tems à noter les titres des livres, les noms des auteurs, le format et le nombre des volumes, art sublime, en vérité, et qui élève un philosophe au rang de libraire!

(Ici, la Raison se plaint de la confusion du texte dans les meilleurs livres, de l'ignorance des commentateurs et des copistes, de l'indifférence et du mépris des gens du monde pour les lettres.)

Ils placent les intérêts des lettres, dit-elle, au dernier rang; souvent même ils les proscrivent. Il y eut dernièrement, non dans les déserts, non dans les forêts, mais dans une grande, une florissante ville, et (qui le croirait?) dans une ville d'Italie, il y eut un homme,

non un pâtre, un serf, un paysan, mais un noble, un homme constitué en dignité, qui s'écria avec serment, qu'il donnerait beaucoup pour qu'aucun homme de lettres ne mît jamais le pied dans sa patrie. Paroles sorties d'une ame de rocher !

Cependant il y a aussi, je dois le dire, il y a aussi des écrivains qui ne sont retenus par aucune loi, éprouvés par aucun examen, appelés par aucun suffrage, qui discréditent les lettres par l'abus qu'ils en font; ils se précipitent tous, sans réflexion et sans choix, sur les sujets qu'ils veulent traiter : c'est en ravageant au hasard qu'ils se croient assurés de s'enrichir.

De la Renommée littéraire.

DIALOGUE XLIV.

Gaudens. Quoi donc! si moi-même je suis homme de lettres ?

La Raison. Maladie publique, contagieuse, incurable; tous veulent usurper cet office qui n'appartient qu'à un petit nombre; un seul en infecte plusieurs. On est prompt à suivre celui qui donne l'exemple : il est difficile de l'égaler.

Gaudens. Je compose des livres; j'en ai composé un grand nombre.

La Raison. Si c'est pour exercer ton esprit, t'instruire toi-même, et recueillir l'expérience du passé, je t'approuve; si c'est par l'effet d'une fièvre secrète, je te plains; car la manie des mélancoliques prend des formes très-diverses, dit-on; quelquefois, elle porte à jeter des pierres au hasard; quelquefois, à prendre la plume. Peut-être ferais-tu mieux de lire, surtout de profiter de ce que tu lis; peut-être ferais-tu mieux de labourer ton champ, de tisser la toile, de monter un vaisseau. Plût à Dieu que les hommes restassent à leur place, qu'il fût réservé d'écrire à ceux qui savent, et que les autres prissent la peine de lire et d'écouter!

Des Titres littéraires.

DIALOGUE XLV.

Gaudens. Je suis décoré d'un grand nombre de titres littéraires.

La Raison. S'ils sont mérités, quels devoirs ils t'imposent! S'ils ne le sont pas, quelle honte!

Gaudens. J'ai obtenu le degré de docteur en théologie.

La Raison. Autrefois, cette science comptait quelques véritables professeurs; aujourd'hui, je

le dis avec indignation, elle est déshonorée par de subtils et infatigables dialecticiens, et de là cette foule d'inutiles docteurs qui a subitement pullulé.

Gaudens. J'ai mérité aussi le même honneur en philosophie.

La Raison. La philosophie est l'amour de la la sagesse; mais ses docteurs, à l'exemple des théologiens, se réduisent à de vaines disputes de mots. Ces deux classes de docteurs rivalisent d'absurdités, spéculant, dans leurs téméraires hypothèses, les uns sur Dieu, les autres sur la nature. Ceux-ci circonscrivent dans le cercle de leurs vains sophismes la divine majesté, et prétendent soumettre aux lois de leur insolente ignorance l'Etre-Suprême, qui se rit de leurs décrets. Ceux-là disputent sur les secrets de la nature, comme s'ils descendaient du ciel même, comme s'ils avaient assisté aux conseils qui en réglèrent la marche; et, dissertant sur l'univers, ils ne savent pas même se rendre compte de ce qu'ils disent.

Gaudens. Le laurier du Parnasse a ceint ma tête.

La Raison. Voici un mérite de plus. Le philosophe n'a qu'à chercher la vérité; le poète doit aussi l'orner, l'accommoder à notre faiblesse, et la rendre dans un langage digne d'elle. Les grands et véritables poètes s'attachent

donc à bien penser et à bien dire; mais le plus grand nombre se bornent au second de ces deux soins, négligent l'autre, et n'ornent qu'un vain simulacre.

Gaudens. Mais que direz-vous des titres de docteur en droit et en médecine, et de la profession de ces arts utiles à l'humanité?

La Raison. J'en appelle à tes malades et à tes cliens; qu'ils répondent pour moi, et qu'ils disent en quoi ton titre à servi à leur cause ou à leur santé.

De l'Amitié.

DIALOGUE IV.

Gaudens. J'ai reçu un grand nombre de promesses d'amitié.

La Raison. Il en est donc beaucoup de fausses.

Gaudens. Je suis heureux par mes amis; je suis assuré de leur affection.

La Raison. Tu es donc malheureux d'ailleurs? Tu as donc connu l'adversité?

Gaudens. L'agrément, l'utilité me garantissent ces relations.

La Raison. Ainsi, elles sont très-incertaines.

Gaudens. Je suis aimé.

La Raison. Tu aimes donc?

Gaudens. J'ai d'excellens amis.

La Raison. Dis *des amis*; si tu dis vrai, c'est tout dire.

Gaudens. La renommée m'a acquis des amis dans l'éloignement.

La Raison. Elle t'aura fait plus d'ennemis encore.

Gaudens. Du moins, j'ai un ami fidèle et éprouvé.

La Raison. Tu as, ou le plus grand des biens, ou la plus funeste des illusions.

De la Richesse.

DIALOGUE LIII.

Gaudens. Une grande fortune m'est échue.

La Raison. Je ne suis plus surprise si tu m'annonçais tout-à-l'heure que tu croyais avoir tant d'amis.

Gaudens. Je possède des richesses immenses.

La Raison. Prends garde que ce ne soit plutôt elles qui te possèdent.

Gaudens. J'ai découvert une mine.

La Raison. Tu as découvert une route aux enfers.

Du Mariage.

DIALOGUE LXV.

Gaudens. J'ai épousé une femme de grande naissance.

La Raison. J'aimerais mieux t'entendre annoncer que tu as acheté des pies et des corneilles. Celles-ci chanteraient au moins; celle-là querellera. Celles-ci ne feraient qu'annoncer le malheur; celle-là l'accomplira. Surtout, tu pourrais bannir celles-ci de ton gîte; mais celle-là, non.

Gaudens. C'est une illustration pour moi, qu'une telle alliance.

La Raison. C'est une chaîne brillante, dont la mort seule t'affranchira.

Gaudens. Je possède un grand avantage dans une épouse distinguée par sa naissance.

La Raison. J'en connais deux plus grands: une épouse chaste et le célibat.

Prépare-toi à servir, à souffrir; crains de perdre tes amis.

Gaudens. Il m'est échu une épouse remarquable par sa beauté.

La Raison. Province difficile à administrer, idole d'un culte dispendieux, poison séduisant,

servitude brillante! L'orgueil sera en raison de la beauté; la chasteté..... hélas! en raison inverse.

Gaudens. Elle a de l'esprit et de l'éloquence.

La Raison. Tu cherchais une épouse, tu as trouvé un docteur.

Gaudens. Sa dot est considérable.

La Raison. C'est un mal de plus. La vanité des femmes a deux aiguillons : la beauté et la dot.

Gaudens. Une dot immense est entrée dans ma maison.

La Raison. Ta liberté est sortie par la même porte.

Gaudens. Cette somme m'est arrivée avec mon épouse.

La Raison. Dis qu'une femme t'est arrivée à la suite de la dot.

Gaudens. Mais mon épouse réunit d'ailleurs la douceur, l'obéissance, la piété, la fidélité.

La Raison. Admirable oiseleur, tu as pris une corneille blanche.

Il est à regretter que, dans ces dialogues, le personnage de l'un des deux interlocuteurs se

trouve presqu'entièrement sacrifié à l'autre, et dans l'original, le défaut est bien plus sensible encore. *La Joie* se borne à répéter dix ou vingt fois de suite, et souvent dans les mêmes termes, qu'elle s'applaudit de tel ou tel avantage. Il y a aussi des répétitions fréquentes dans les discours de *la Raison*, quelquefois une recherche trop marquée, des antithèses, des jeux de mots, et quelques traces de cette affectation d'esprit à laquelle Pétrarque n'a pas échappé dans ses sonnets.

Sous le rapport philosophique, on peut reprocher à *la Raison* qu'elle est quelquefois trop brusque, et qu'à force d'être sévère, il lui arrive de cesser d'être raisonnable. C'est ainsi, par exemple, que dans deux dialogues dirigés expressément à ce but, elle ne permet point à *Gaudens* de se réjouir d'avoir *échappé au naufrage*, et d'être *délivré de prison* (page 71 à 72). *La Raison* de Pétrarque nous paraît condamnable encore, lorsqu'elle n'oppose à *la Douleur* que des maximes arides et même dures, au lieu de consolations; et le genre de remèdes qu'elle lui présente nous paraîtrait souvent plus propre à l'accroître qu'à la tempérer. Croirait-on, par exemple, que lorsque *Dolens* s'afflige de l'infidélité de son épouse, *la Raison* lui répond : *non mirandum si formosa, non curandum si deformis* (127) ? Que lorsqu'il en déplore la perte, *la Raison* a le courage de lui

dire : *sic dicis perdidi, quasi quis febrem perdidit*, etc. (125); ce que nous n'aurions pas en vérité le courage de traduire? En général, dans ces dialogues, Pétrarque paraît extrêmement prévenu contre le mariage, contre le sexe, même contre l'amour (voyez le dialogue *de gratis. amoribus*), et on aurait bien de la peine à reconnaître en lui l'amant de Laure; ou plutôt, c'est l'amant de Laure, un amant désespéré, qui nous parle peut-être par la bouche de *la Raison*, et son désespoir semble nécessaire pour nous expliquer les exagérations d'une si sombre mélancolie. Il médit de l'amour qui l'a trompé, des femmes qui l'ont enchaîné, de la vie qui est devenue pour lui un tourment; le chagrin l'a conduit dans la solitude, une sorte de misantropie l'y a suivi; des habitudes mystiques et la haute estime que son état lui commande pour le célibat religieux, ont encore accru ses préventions : ainsi l'excès même de son austérité, s'il ne peut obtenir notre approbation, peut du moins nous toucher encore, et nous voyons en lui l'homme malheureux, lorsque nous n'y trouvons plus le vrai sage.

Du reste, les deux livres *des remèdes de l'une et l'autre fortune*, renferment l'énumération la plus complette qui ait jamais été faite des biens et des maux de la vie, des espérances et des appréhensions; ils contiennent aussi un résumé non moins exact de tous les motifs qui

peuvent mettre au jour la vanité de nos joies et de nos peines ; c'est lorsque ces peines ou ces joies sont factices, arbitraires et fondées simplement sur des liaisons d'idées ou sur les illusions de l'imagination, que notre philosophe excelle dans la censure qu'il en fait. Il est des titres seuls, de ses dialogues, qui annoncent une manière aussi neuve que piquante, tels que ceux-ci : *De expectatione meliorum temporum, de spe hæreditatis, de occupatâ tyrannide, de spe famæ post mortem*, etc. Le style a une concision et une énergie souvent admirables, une élégance qui ne le rendrait pas indigne des tems de la bonne latinité. Pétrarque s'y montre familier avec les anciens, et les passages choisis des poètes et des philosophes viennent se placer heureusement sous sa plume.

Nous pourrons, par la suite, donner une idée de ses livres sur *le mépris du monde, la vraie sagesse, l'ignorance de soi-même et de beaucoup de choses*, et surtout de celui *sur la vie solitaire*.

J. M. D.

SUR L'ÉDUCATION DES FILLES, ET SUR LES FEMMES DE LETTRES.

Lettre d'une Mère à sa Fille.

Je ne suis pas surprise d'apprendre, ma chère fille, que vous soyez *encore indécise* sur le genre de talent auquel vous donnerez la préférence dans l'éducation de votre fille. Quant à moi, je n'y avais pas encore songé. Mais comme vous me le mandez, *elle a déja six semaines* : il est bien tems en effet de se former un plan pour son éducation. Vous n'avez jamais bien pu démêler, dites-vous, quel est celui que j'ai suivi pour la vôtre. Je le crois sans peine; car je n'ai jamais eu de plan. J'ai toujours fait ce que je croyais le mieux, sans jamais y songer d'avance; comme je ne vous perdais point de vue, votre caractère, vos goûts, vos inclinations m'indiquaient la route que j'avais à suivre. Je me suis trouvé chaque jour ce qu'il me fallait de raison pour diriger la vôtre : je n'en demandais pas

davantage. Si je vous ai rendue plus habile que moi, tant mieux; mais je ne vois pas la nécessité que votre fille le soit plus que vous. Savez-vous bien que je meurs de peur que vous n'en fassiez un prodige? Si c'est là l'objet de vos desirs, ma chère enfant, vous faites bien d'y rêver d'avance, car c'est le tems où vous en recevrez le plus de satisfaction. Rêvez donc, je le veux bien, aux perfections futures de votre fille, vous en jouirez d'autant pour votre propre compte, et ce n'est pas encore à votre âge que l'amour maternel est désintéressé.

Cette petite créature que vous venez de mettre au monde, va encore, pendant un certain nombre d'années, faire en quelque sorte partie de vous-même. Elle se nourrit maintenant de votre lait; bientôt son esprit se formera de vos idées, se fortifiera de vos études. Elle n'aura d'ici à longtems d'appui que vous, de force que par vous, d'existence dans le monde que celle que vous lui communiquerez. Elle intéressera parce qu'on vous aime; on la caressera parce que vous êtes jolie; on flattera sa vanité pour séduire la vôtre. Ses succès rentreront dans le domaine de votre amour-propre, qui s'agrandira en espérance de ceux qu'elle devra obtenir un jour. C'est une propriété que vous allez cultiver, et dont vous voulez augmenter les fruits.

Je conviens que si, pour les recueillir, il fallait attendre qu'on pût louer votre fille sur ses qua-

lités personnelles : à l'âge qu'elle a, il y aurait de quoi se désespérer. La mère la plus patiente ne se résigne pas à espérer dix-sept ou dix-huit ans, les éloges qu'on donnera un jour à sa fille, sur son esprit ou son caractère ; il faut donc qu'elle soit très-bien élevée, afin qu'en attendant on la loue au moins sur son éducation.

Je ne dis pas simplement bien élevée, car c'est une toute autre chose. Une bonne éducation ne vaut guère son prix que lorsqu'elle est finie ; une éducation brillante paie à mesure. Si votre fille, accoutumée à vous obéir sans réplique, en contracte une grande douceur de caractère et beaucoup d'empire sur elle-même ; si, habituée par vous à l'occupation, elle en conserve le goût quand vous ne lui en ferez plus un devoir, elle pourra bien dans vingt-cinq ans faire une femme charmante et une excellente mère de famille. Mais j'avoue qu'il serait bien flatteur pour vous, qu'à huit ans elle lût parfaitement la musique, chantât l'italien et parlât l'anglais comme le français. Je compte aussi que vous vous occuperez de très-bonne heure à former sa raison. Avec vos projets et un peu de constance, vous pouvez être sûre que votre fille sera dans dix ans un miracle d'éducation. Je m'en réjouis avec vous, ma chère fille ; j'attendrai qu'elle ait quinze ans pour m'en réjouir avec elle.

Quinze ans, ma fille, le bel âge ! Jusques-là on n'a que préparé sa vie ; c'est alors qu'on

entre en possession. De quinze à vingt ans ; c'est, en vérité, le seul tems de franchise de la vie d'une femme, le seul où elle puisse regarder sa personne comme son propre bien. A vingt-cinq ans, elle ne sait déja plus vivre que pour les autres ; une femme de seize ans vit pour soi. Ses jouissances sont personnelles : ses plaisirs viennent de ses succès, ses succès viennent d'elle, et le profit lui en revient tout entier. C'est alors que l'amour-propre de votre fille pourra mettre un prix à ce que le vôtre aura fait pour elle. Car,

L'amour-propre est, hélas ! le premier des amours.

Mme. Deshoulières.

Les connaissances d'une femme peuvent servir à son amusement ; il n'est pas même absolument impossible que ses talens contribuent à son bonheur. Une jeune personne n'y voit qu'un moyen de succès. Mais ce sera son goût et non le vôtre qu'elle consultera sur le choix des triomphes ; et l'amour-propre des filles, ma chère enfant, ne ressemble point du tout à celui des mères. Vous lui souhaiterez les succès qui font le plus d'honneur ; elle préférera ceux qui lui donneront le plus de plaisir. La leçon de danse empiétera quelquefois sur la leçon de dessin ; et si elle venait par hasard à s'apercevoir que la sonate la mieux jouée n'est pour celui qui lui en parle que l'occasion de lui parler

d'autre chose ; je ne voudrais pas jurer que son piano fût longtems encore le premier objet de ses pensées. Enfin, si je ne me flatte, il se pourrait fort bien qu'avec des connaissances, des talens, peut-être même de l'esprit, ma petite fille à seize ans fut tout simplement jolie et fort attentive à faire valoir sa jeune figure. Ne vous plaignez pas trop, si ce soin-là l'emporte sur celui de faire admirer ses talens ; le besoin de plaire vaut bien la passion de briller : et quant à moi, je l'aimerai beaucoup mieux coquette que vaine.

La coquetterie, ma chère, n'est pas ce que nous avons de plus mauvais : si une coquette de seize ans veut seulement qu'on la trouve jolie, elle apprend bientôt que, pour plaire, il faut encore être aimable. Ensuite elle desire qu'on l'aime ; et les femmes, en vieillissant, poussent quelquefois la coquetterie jusqu'à devenir bonnes.

Dans tous les états de la vie, une femme a toujours besoin de plaire ; c'est pour elle l'unique moyen d'autorité, et même de défense. Il faut qu'elle séduise la volonté des autres, pour pouvoir faire la sienne ; qu'elle règne, de peur qu'on ne la force d'obéir. A la vérité, si quelques-unes restreignent ce besoin-là au pur nécessaire, d'autres y comprennent le superflu. Mais celle qui va le plus loin en ce genre, n'a jamais pour objet que d'embellir le cercle de

son existence. Celle qui veut être admirée, cherche plutôt à l'étendre. L'une veut être préférée par tout ce qui la connaît ; il est surtout nécessaire à l'autre qu'on la connaisse. La première fait de ceux qui l'entourent, l'objet de ses soins ; la seconde ne voit guère en eux que des moyens de propager sa réputation. Enfin, si l'une tire un peu trop parti des avantages de son sexe, l'autre en excède les bornes. « J'ai vu souhaiter, dit La Bruyère, d'être fille, et une belle fille, depuis treize ans jusqu'à vingt-deux ; et après cet âge de devenir un homme. » On dirait que c'est-là l'ambition de la femme dont je vous parle ; et elle réussit du moins quant aux agrémens.

De mon tems c'était cependant un assez joli état que celui d'une femme aimable. Elle était connue, précisément ce qu'il fallait pour donner le desir de la connaître ; on ne citait pas de ses mots, mais on aimait à causer avec elle. Comme elle était trop distinguée pour que d'autres lui ressemblassent, et trop simple pour qu'on n'espérât pas de la retrouver toujours la même, on ne la quittait qu'avec le desir de la revoir. Le plaisir qu'on éprouvait près d'elle, toujours attendu, jamais déterminé d'avance, faisait trouver dans son commerce l'égalité qui charme avec la nouveauté qui attire. L'abandon en faisait la grâce, de certaines restrictions y donnaient du prix. Tout le monde ne pouvait pas dire, et à toutes les heures, je viens de voir

Mde. de W***, comme on dit aujourd'hui, j'ai lu l'ouvrage de Mde. X**, et la conversation de Mde. de Z**, ne se répétait pas avec autant de facilité qu'on peut relire aujourd'hui les phrases de Mlle. Y***. On ne quittait point sans peine celle qui ne laissait d'elle que son souvenir, et on ne recherchait jamais sans empressement celle qui ne se communiquait qu'avec réserve.

Mais je ne conçois pas trop comment on desirerait beaucoup l'entretien de celle qui a déposé certainement ce qu'elle avait de mieux dans un livre tiré au nombre de deux mille exemplaires dont tous les libraires de Paris vous communiqueront, pour une modique somme, les pensées les plus fines et les sentimens les plus délicats, et qui n'aura rien de ce qui peut surprendre dans son esprit ou attacher à sa personne qu'elle n'ait généreusement sacrifié au succès de son ouvrage. Lorsqu'elle paraîtra attacher du prix à votre suffrage, vous penserez, malgré vous, à tous ceux qu'elle aura bien voulu compter pour quelque chose; et l'homme qu'elle aura le plus charmé par la vivacité de ses idées et l'ingénuité de son caractère, sera peu flatté de songer qu'en le quittant, elle va peut-être se livrer avec autant d'abandon au public par les mains de son imprimeur.

Prenez-bien garde, ma chère enfant, que le prix que vous mettrez aux talens de votre fille, ne lui en fasse pas attacher trop aux succès qu'ils

pourront lui procurer, et que le goût des succès n'amène pas en elle le besoin de la réputation. Il ne faut pas surtout en tournant sa vanité sur des choses importantes, courir le risque de l'accoutumer à se conduire dans les choses importantes seulement par vanité. Dirigez ses goûts sur les jouissances solides et son amour-propre sur les succès frivoles; qu'elle se pare pour le monde et ne s'occupe que pour son plaisir. On peut fort bien dépendre du public pour ses vêtemens; mais il est dur d'avoir besoin de lui pour son bonheur, dur de craindre tous les genres de critique, plus dur peut-être de s'exposer à tous les genres d'éloges.

Une femme imprimée, c'est comme une femme affichée, une personne dont on sait les aventures; elle serait ridicule de paraître timide; il lui est tout au plus permis d'être modeste. Si vous vous approchez d'elle pour lui parler de son esprit, il faudra bien qu'elle vous entende du premier mot; il est convenu qu'elle en a; elle a publié qu'elle le savait; il est clair qu'elle est bien aise qu'on le sache, qu'elle desire qu'on l'en félicite, et elle a permis que tout le monde se crût en droit de lui faire ce plaisir-là. Comme elle a cherché l'attention, elle doit se montrer reconnaissante envers tous ceux de qui elle l'obtient, se sentir flattée de toute espèce de complimens, honorée de toute espèce d'éloge. La timidité les évite, la modestie les repousse;

il y a quelquefois bien de l'humilité à les accepter. Nous devenons humbles, ma chère, qui aurait jamais pensé que ce fut-là un des résultats de l'amour-propre.

Je ne sais, en vérité, s'il n'y avait pas encore un peu plus de fierté que de modestie dans cette habitude qu'avaient les femmes d'autrefois de faire paraître leurs ouvrages sous le nom de leurs amis. Elles auraient cru se dégrader de leur dignité, en paraissant chercher les regards du public, et la compromettre en les fixant : comme cette femme qui, sortant toujours la poitrine fort découverte, ne manquait jamais de prendre un mouchoir pour paraître devant ses gens, ne fut-ce qu'en descendant de voiture, *parce que*, disait-elle, *cela n'est pas fait pour ces gens-là*. Ce n'était pas non plus pour ces gens-là que Mde. de la Fayette avait envie de briller. Aussi choisit-elle de ses amis celui que son genre d'esprit pouvait le plus facilement faire regarder, comme l'auteur des ouvrages qu'elle publiait. Ce ne fut point à M. de la Rochefoucault qu'elle donna *Zaïde* et la *Princesse de Clèves* : ses romans parurent sous le nom de Segrais ; ceux de Mde. de Tencin furent attribuées à Pontdeveyle ; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on attribue *les comédies de Pontdeveyle* à Mde. de Tencin. Les femmes de ces tems-là savaient bien établir la réputation de leur esprit, sans le faire connaître dans leurs ouvrages. Sans avoir

jamais vu Ninon, tout le monde sait encore combien elle était belle.

Il semble aux femmes d'aujourd'hui que, pour se convaincre de leur beauté, il faille absolument l'avoir vue, et qu'on ne puisse croire à leur esprit, sans en avoir été le témoin. Elles étendent donc autant qu'elles le peuvent le nombre des témoins oculaires. Elles se font imprimer; quelques-unes avec leur nom, plus connu que leur esprit; quelques autres, en exposant leur esprit, voudraient au moins sauver leur nom des hasards. Quant à celles-là, on ne les croit pas de bonne foi; et pour les soulager apparemment de leur silence, on imprime dans les journaux, qu'il paraît tel ouvrage de madame une telle, qui ne se nomme pas. Le nom paraît dans les catalogues, où l'on va bientôt le chercher pour en composer un article de dictionnaire; car vous saurez qu'il paraît un dictionnaire des femmes de lettres françaises, comprenant toutes celles qui ont existé depuis le commencement de la monarchie, jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à demain, si vous voulez; car on en trouve là qui n'ont encore rien fait imprimer. Pour celles-là, on joint à la liste des ouvrages qu'elles ont en porte-feuille, un éloge de leur grande modestie. Qu'il est agréable, pour une femme, de voir sa modestie imprimée! C'est à-peu-près comme si l'on faisait peindre sa pudeur. Vous sentez bien, d'après cela, comme on s'empresse

de nous apprendre le nom et le catalogue des œuvres de telle et telle, *qui n'a jamais rien donné que sous le voile de l'anonyme*, et qui, par l'obscurité de son nom, se consolait peut-être un peu de celle de son ouvrage. A la tête de toutes ces femmes, l'auteur, qui est aussi une femme, a mis son nom et son portrait; apparemment, comme le général d'armée qui a rassemblé ses soldats, et les a menés à la bataille, se fait ordinairement représenter à la tête de ses troupes. Quant aux batailles qu'il a perdues, elles n'ont point empêché qu'il ne fût beau en attitude de commandement : on dit seulement que les soldats se sont mal battus. Qu'on trouve le dictionnaire de madame F. B. mauvais, le ridicule en tombera sur les femmes qui écrivent. Ce n'est pourtant pas leur faute, si, en parlant d'un ouvrage, elle dit qu'*on y trouve plusieurs phrases qui manquent de clarté, et par-là même sont embarrassées*; si, à propos d'une maison où se réunissaient beaucoup de gens d'esprit, elle dit que *c'était la volière des muses et des grâces*; si *elle n'a pas regardé* que les auteurs qu'elle consultait, *fussent exempts d'erreurs*. Et malgré ce style, le beau bruit, ma chère enfant, qu'un pareil ouvrage aurait fait du tems de madame de Sévigné! Eh bien! on n'en parlera pas; on ne le lira pas; on n'en connaîtra pas même l'existence : voilà comme on nous traite. Il est

vrai qu'il a paru, dans le courant de l'année dernière, mille six ouvrages (1); que nous possédons environ cent cinquante femmes de lettres actuellement existantes : cela blase un peu.

« L'on peut être touché, dit encore La Bruyère, de certaines beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à les voir et à leur parler. »

Eh bien! ma chère, voilà comme on sera avec nous d'ici à peu de tems; cependant, notre mérite pourrait augmenter à tel point, qu'on ne nous parlera guère, s'il faut ensuite qu'on nous écoute.

En lisant les mémoires du tems passé, en considérant les noms de femmes qui s'y trouvent, et le peu d'ouvrages qu'elles ont laissé, on se demande comment il y avait alors tant de femmes d'esprit et si peu de femmes de lettres, et comment, par le calcul contraire, nous nous trouvons aujourd'hui tant de femmes de lettres et si peu de femmes d'esprit; en pourrait-on conclure qu'il est plus facile d'écrire un gros livre qu'on ne lit point, que de soutenir une conversation qu'on puisse écouter, et que, lorsque les femmes avaient simplement l'esprit qui suffit pour bien parler, elles ne s'avisaient pas de l'écrire. Mais je croirais plutôt que ce phénomène tient au malheur des tems, où les femmes et l'esprit sont

---

(1) *Voyez* le Mercure de France.

si peu recherchés; que pour qu'on les remarque, il faut de toute nécessité les mettre en évidence. Ne serions nous pas comme les marchands décrédités qui font tous les jours afficher dans les journaux les marchandises qu'on ne vient plus chercher dans leurs boutiques ?

LA MÈRE

AUPRÈS DU TOMBEAU DE SON FILS.

Traduit de l'allemand de M. Claudius (1).

LA MÈRE.

HÉLAS! si pour toujours on le couvrait de terre,
Si nous le perdions sans retour!
S'il était pour jamais enfermé dans la bière,

---

(1) Peu d'auteurs allemands jouissent d'une réputation aussi bien établie que M. Claudius; peu d'ouvrages ont obtenu autant de succès que les siens. Il est principalement connu par un recueil qui porte ce titre un peu singulier : *Der Wandsbecker Bothe* (le Messager de Wandsbeck), ou *Asmus omnia sua secum portans*. On y trouve des morceaux en tout genre, des vers et de la prose, des fables et des chansons, de la critique et de l'éloge, des traductions et des productions originales. Le caractère de ces petits ouvrages est aussi très-varié; le sentiment y va quelquefois jusqu'au sublime; la plaisanterie y descend jusqu'à la trivialité. On y retrouve la malignité de Swift; mais plus souvent la bonhomie de Lafontaine, ou la belle ame de Fénélon. Ce n'est pas que M. Claudius les imite; car son caractère distinctif est l'originalité. Un autre mérite bien grand auprès de ses

S'il fallait renoncer à nous rejoindre un jour,
M'éloigner sans espoir de cette froide pierre!...

Ô Dieu d'amour, Dieu notre père,
Permets que de la mort il triomphe à son tour!

LE PÈRE.

Il n'est pas pour jamais enfermé dans la bière;
Il n'est point perdu sans retour.
Compagne désolée, ah! que l'amour t'éclaire,
Oui, tu peux espérer de le revoir un jour,
Tu peux, le cœur content, quitter sa froide pierre....

Va! le souffle de notre père
Est un souffle immortel! il triomphe à son tour.

ÉPITAPHE.

Par le même.

Ci gît le meûnier Mathurin
Qui se nourrit de vent pendant sa vie entière;
Combien de gens, sans avoir de moulin,
Ont vécu cependant de la même manière.

---

compatriotes, c'est que ses ouvrages sont parfaitement adaptés au génie de sa langue et de son pays. Ses chansons mises en musique par le célèbre Schulz, sont dans la bouche du peuple et sur le *piano* des personnes de la plus haute distinction. Mais ce mérite même est cause qu'il est bien difficile de transporter les poésies de M. Claudius dans une autre langue; les deux morceaux que nous donnons ici étaient plus propres que d'autres à être traduits; mais ce serait être fort injuste envers l'auteur que de prononcer sur son mérite d'après ces seuls échantillons qui ont beaucoup perdu sous la plume du traducteur.

CH. VC.



LETTRE

DE C. A. WALCKENAER,

AUX RÉDACTEURS DES ARCHIVES LITTÉRAIRES,

Contenant une notice des manuscrits inédits de Montesquieu, suivie de quatre chapitres inédits de l'Essai sur le goût.

Messieurs,

Les quatre fragmens que j'ai l'honneur de vous envoyer pour être insérés dans vos intéressantes archives, sont exactement copiés du manuscrit autographe de Montesquieu, que je possède. Ils étaient destinés à former autant de chapitres de l'Essai sur le goût qui n'a pas été terminé ; les trois derniers n'ont jamais été imprimés. J'avais communiqué le premier à M. Bernard, libraire, qui en 1798, a donné une édition in-4°. de Montesquieu, très-belle et très-correcte : ce chapitre s'y trouve inséré, ainsi que la lettre qui accompagnait l'envoi du manuscrit. Cette lettre avait déja été

imprimée dans le Journal de Paris, lorsque dans ma simplicité, je crus qu'il suffisait d'appeler l'attention du gouvernement sur ce grand nom de Montesquieu, pour obtenir envers sa famille l'adoucissement de lois trop rigoureuses, ou une interprétation plus favorable aux intérêts de ses descendans. Cette lettre annonçait que M. de Secondat, vers la fin de 1793, lorsque le sang commençait à couler à Bordeaux, avait jeté au feu les papiers et manuscrits de son père, dans la crainte qu'on ne vînt à y découvrir des prétextes pour inquiéter sa famille. Mieux instruit depuis, j'ai démenti cette nouvelle par une lettre insérée dans le Magasin encyclopédique. Le zèle que j'ai montré pour la gloire de Montesquieu m'a valu une récompense bien douce; celle de parcourir ses manuscrits non encore imprimés. Ils consistent :

1°. En plusieurs cahiers écrits de la main de Montesquieu, intitulés :

« Morceaux qui n'ont pu entrer dans l'Esprit des lois, et qui peuvent former des dissertations particulières. J'en ai remarqué un « sur la puissance paternelle; » un autre « sur les obligations sur paroles. »

2°. Un roman satyrique, intitulé :

Le Métempsycosiste, en six cahiers fort minces; ils sont copiés au net et ne sont pas de la main de Montesquieu. — Je n'ai lu qu'un seul cahier

de ce roman, qui m'a paru peu digne de son auteur. Il est dans le genre de ceux de Voltaire; mais inférieur pour l'enjouement et la grâce.

3°. Trois gros volumes reliés in-4°. de 600 à 700 pages au moins chacun, intitulés: *Mes Pensées*. C'est, sans contredit, la partie la plus précieuse de ce recueil; on est frappé en le parcourant de la prodigieuse quantité de livres que Montesquieu a lus; et (chose singulière) les pensées les plus remarquables et même les plus profondes lui sont toujours fournies par les ouvrages les plus frivoles; car il en lisait beaucoup de ce genre. En voici une que j'ai retenue, et que je voudrais voir graver sur le frontispice du palais de tous les rois, souverains et chefs de peuples.

« Un flatteur est un esclave, qui n'est bon pour aucun maître. »

La réflexion suivante porte bien ce caractère ingénieux et plaisant particulier à Montesquieu.

« Je disais de M. de Latrimouille qu'il n'y avait personne qui sût mieux que lui ce qu'il ne fallait pas faire. »

Il y a dans ce recueil de pensées détachées, des morceaux très-longs, entr'autres un fragment très-étendu sur Louis XI. Il paraît que c'est tout ce que Montesquieu a écrit pour un ouvrage qu'il méditait, mais qu'il n'a jamais achevé. On m'a bien assuré que l'anecdote du

manuscrit de la vie de Louis XI, brûlé par erreur, était apocryphe. J'ai lu en entier et avec beaucoup d'attention ce fragment, et je ne sais si dans toutes les œuvres imprimées de Montesquieu, il serait possible de trouver un morceau aussi profondément pensé, aussi énergiquement écrit. L'auteur commence par tracer le tableau de la situation politique de l'Europe, lorsque Louis XI monta sur le trône ; il montre combien elle lui était favorable, et que ce qu'on attribue ordinairement à son habileté, ne fut que le résultat des circonstances où il se trouvait ; il indique ensuite les grandes et belles choses qu'il aurait pu faire et qu'il n'a pas faites. « Mais, dit-il, il ne vit dans le commencement de son règne, que le commencement de sa vengeance. »

Après avoir décrit les horribles cruautés qui accompagnèrent les dernières années de ce tyran, il ajoute : « Il lui semblait que pour qu'il vécût, il fallait qu'il fît violence à tous les gens de bien. »

Il trace un parallèle entre Louis XI et Richelieu, qui est tout à l'avantage de ce dernier, et termine le portrait qu'il en fait par les mots suivans : « Il fit jouer à son monarque le second rang dans la monarchie, et le premier dans l'Europe ; il avilit le roi, mais il illustra le règne. »

Tels sont, messieurs, les manuscrits de Montesquieu qu'il m'a été permis de parcourir. — Je

crois qu'il en existe encore d'autres, mais je ne les ai pas vus. J'ignore même ce que ceux-là sont devenus; on m'a écrit qu'on ne les croyait plus en France. Puisse cette nouvelle fâcheuse se trouver aussi peu fondée que celle qui annonçait qu'ils avaient été la proie des flammes!

C. A. Walckenaer.

Des Règles (1).

Tous les ouvrages de l'art ont des règles générales, qui sont des guides qu'il ne faut jamais perdre de vue. Mais comme les lois sont toujours justes dans leur être général, mais presque toujours injustes dans l'application, de même les règles, toujours vraies dans la théorie, peuvent devenir fausses dans l'hypothèse. Les peintres et les sculpteurs ont établi les proportions qu'il faut donner au corps humain, et ont pris pour mesure commune la longueur de la face; mais il faut qu'ils violent à chaque instant les proportions à cause des différentes attitudes dans lesquelles il faut qu'ils mettent les corps : par

(1) Je publie de nouveau ce fragment, quoique déja imprimé, parce qu'il s'est glissé des fautes graves dans la copie qu'en a faite M. Bernard.
(C. A. W.)



exemple, un bras tendu est bien plus long que celui qui ne l'est pas. Personne n'a jamais plus connu l'art que Michel-Ange; personne ne s'en est joué davantage. Il y a peu de ses ouvrages d'architecture où les proportions soient exactement gardées; mais, avec une connaissance exacte de tout ce qui peut faire plaisir, il semblait qu'il eût un art à part pour chaque ouvrage.

Quoique chaque effet dépende d'une cause générale, il s'y mêle tant d'autres causes particulières que chaque effet a en quelque façon une cause à part : ainsi l'art donne les règles, et le goût les exceptions; le goût nous découvre en quelles occasions l'art doit soumettre, et en quelles occasions il doit être soumis.

---

(1) C'est ainsi qu'a écrit Montesquieu; mais une main étrangère a tiré une raie sur ces mots *doit soumettre*, et a écrit au dessus *doit se soumettre*. C'est de cette dernière manière que ce morceau avait été imprimé; mais alors la phrase n'a plus aucun sens, ou ne peut signifier autre chose, sinon que l'art est dans toutes les occasions soumis aux idées de l'artiste : ce qui n'est pas la pensée de Montesquieu, qui distingue au contraire des cas où l'art doit soumettre ou dominer les idées de l'artiste, et d'autres cas où l'art doit être soumis ou se plier aux idées de l'artiste. Je ne crois pas cependant que l'on puisse employer le verbe *soumettre* dans un sens absolu et sans un régime quelconque, ainsi que fait ici Montesquieu, et sa phrase n'est pas claire. Ce n'est pas la première fois que la prédilection de ce grand homme, pour les tournures antithétiques et concises, lui a mérité le double reproche d'obscurité et d'incorrection; on pourrait en citer plus d'un exemple dans ses ouvrages imprimés.

(C. A. W.)

Plaisir fondé sur la raison.

J'ai dit souvent que ce qui nous fait plaisir doit être fondé sur la raison ; et ce qui ne l'est pas à certains égards, mais parvient à nous plaire par d'autres, doit s'en écarter le moins qu'il est possible.

Et je ne sais comme il arrive que la sottise de l'ouvrier, bien marquée, fait que l'on ne peut plus se plaire à son ouvrage ; car dans les ouvrages de goût il faut, pour qu'ils plaisent, avoir une certaine confiance à l'ouvrier, que l'on perd d'abord lorsque l'on voit, pour première chose, qu'il pèche contre le bon sens.

Ainsi lorsque j'étais à Pise, je n'eus aucun plaisir lorsque je vis le fleuve Arnô peint dans le ciel avec son urne qui roule des eaux. Je n'eus aucun plaisir à Gênes de voir des saints dans le ciel qui souffraient le martyre. Ces choses sont si grossières qu'on ne peut plus les regarder (1).

Lorsqu'on entend dans le second acte de Thyeste, de Sénèque, des vieillards d'Argos qui, comme des citoyens de Rome du tems de Sénèque, parlent des Parthes et des Quirites, et distinguent les sénateurs des plébéiens, méprisent les bleds de la Lybie, les Sarmates qui

(1) J'ai ouï-dire qu'à la galerie de Versailles, Mignard a peint des fleuves avec une perruque blonde.

ferment la mer Caspienne, et les rois qui ont subjugué les Daces, une pareille ignorance fait rire dans un sujet sérieux. C'est comme si sur le théâtre de Londres, on introduisait Marius disant que, pourvu qu'il ait la faveur de la chambre-basse, il ne craint point l'inimitié de celle des pairs, ou qu'il aime mieux la vertu que tout ce que les grandes familles de Rome font venir du Potose.

Lorsqu'une chose est à certains égards contre la raison, et que nous plaisant par d'autres, l'usage ou l'intérêt même de nos plaisirs la fait regarder comme raisonnable, comme nos opéra, il faut faire en sorte qu'elle s'en écarte le moins possible. Je ne pouvais souffrir en Italie de voir Caton et César chanter des ariettes sur le théâtre; les Italiens qui ont tiré de l'histoire les sujets de leur opéra, ont montré moins de goût que nous qui les avons tirés de la fable ou des romans. A force de merveilleux, l'inconvénient du chant diminue, parce que ce qui est si extraordinaire paraît mieux pouvoir s'exprimer par une manière plus éloignée du naturel; d'ailleurs il semble qu'il est établi que le chant peut avoir dans les enchantemens et dans le commerce des dieux une force que les paroles n'ont pas; il est donc là plus raisonnable, et nous avons bien fait de l'y employer.

De la considération de la situation meilleure.

Dans la plupart des jeux folâtres, la source la plus commune de nos plaisirs vient de ce que, par de certains petits accidens, nous voyons quelqu'un dans un embarras où nous ne sommes pas, comme si quelqu'un tombe, s'il ne peut échapper, s'il ne peut suivre; ... de même dans les comédies, nous avons du plaisir de voir un homme dans une erreur où nous ne sommes pas.

Lorsque nous voyons faire une chûte à quelqu'un, nous nous persuadons qu'il a plus de peur qu'il n'en doit avoir, et cela nous divertit; de même dans les comédies, nous prenons plaisir à voir un homme plus embarrassé qu'il ne devrait l'être. Comme lorsqu'un homme grave fait quelque chose de ridicule, ou se trouve dans une position que nous sentons n'être pas d'accord avec sa gravité, cela nous divertit; de même dans nos comédies, quand un vieillard est trompé, nous avons du plaisir à voir que sa prudence et son expérience sont les dupes de son amour et de son avarice.

Mais lorsqu'un enfant tombe, au lieu d'en rire nous en avons pitié, parce que ce n'est pas proprement sa faute, mais celle de sa faiblesse; de même lorsqu'un jeune homme, aveuglé par sa passion, a fait la folie d'épouser une personne qu'il aime, et en est puni par son père,

nous sommes affligés de le voir devenir malheureux pour avoir suivi un penchant naturel, et avoir plié à la faiblesse de la condition humaine.

Enfin, comme lorsqu'une femme tombe, toutes les circonstances qui peuvent augmenter son embarras, augmentent notre plaisir ; de même dans les comédies, nous nous divertissons de tout ce qui peut augmenter l'embarras de certains personnages.

Tous ces plaisirs sont fondés, ou sur notre malignité naturelle, ou sur l'aversion que nous donne, pour de certains personnages, l'intérêt que nous prenons pour d'autres.

Le grand art de la comédie consiste donc à bien ménager et cette affection et cette aversion, de façon que nous ne nous démentions pas d'un bout de la pièce à l'autre, et que nous n'ayons point du dégoût ou du regret d'avoir aimé ou haï. Car on ne peut guère souffrir qu'un caractère odieux devienne intéressant que lorsqu'il y a raison pour cela dans le caractère même, et qu'il s'agit de quelque grande action qui nous surprend et qui peut servir au dénouement de la pièce.

Plaisir causé par les jeux, chûtes, contrastes.

Comme, dans le jeu de piquet, nous avons le plaisir de démêler ce que nous ne connaissons

pas par ce que nous connaissons, et que la beauté de ce jeu consiste à paraître nous montrer tout et cependant nous cacher beaucoup, ce qui excite notre curiosité; ainsi dans les pièces de théâtre notre ame est piquée de curiosité, parce qu'on lui montre de certaines choses et qu'on lui en cache d'autres; elle tombe dans la surprise, parce qu'elle croyait que les choses qu'on lui cache arriveraient d'une certaine façon, qu'elles arrivent d'une autre, et qu'elle a fait, pour ainsi dire, de fausses prédictions sur ce qu'elle a vu.

Comme le plaisir du jeu de l'ombre consiste dans une certaine suspension mêlée de curiosité des trois différens évènemens qui peuvent arriver, la partie pouvant être gagnée, remise ou perdue codille; ainsi dans nos pièces de théâtre, nous sommes tellement suspendus et incertains, que nous ne savons ce qui arrivera; et tel est l'effet de notre imagination que lorsque nous avons vu la pièce mille fois, si elle est belle, notre suspension, et si je l'ose dire, notre ignorance restent encore; car pour lors nous sommes si fort touchés de ce que nous entendons actuellement, que nous ne sentons plus que ce qu'on nous dit et ce qui paraît devoir suivre de ce qu'on nous dit; ce que nous connaissons d'ailleurs, et seulement par mémoire, ne nous fait plus aucune impression.

NOTIONS

Pour servir à l'Histoire de la philosophie et des sciences en Asie.

Le morceau suivant, tiré du quatrième volume des *Recherches asiatiques*, peut être regardé comme un des plus intéressans de cette précieuse collection. Le traducteur, pour abréger, s'est permis de supprimer quelques passages étrangers au fond du sujet, ou qui tiennent simplement à la forme de ce morceau, dont l'original est un discours académique, prononcé le 20 février 1790 par Williams Jones, président de la société de Calcutta. C'est une des dernières et peut-être la dernière production de cet excellent et savant homme. Ceux qui s'occupent de l'histoire des sciences et de la philosophie, sentiront facilement combien il est à desirer que plusieurs faits qui n'ont pu être qu'indiqués d'une manière vague et sommaire dans un discours de quelques pages, soient un jour présentés avec tout le développement dont ils sont susceptibles.

Pour mettre de l'ordre dans son travail, l'au-

teur anglais a adopté une division systématique des sciences en cinq branches ; 1°. la médecine et la physiologie ; 2°. la métaphysique et la logique ; 3°. la morale et la jurisprudence ; 4°. les mathématiques et la philosophie naturelle ; 5°. la religion naturelle dérivée de la philosophie de la nature. C'est en suivant cette division, que M. Jones cherche dans l'ancienne littérature de l'Inde et de quelques autres parties de l'Asie, des traces ou des monumens des connaissances que les anciens peuples de ces contrées ont pu posséder. Nous allons maintenant le laisser parler lui-même.

I.

Médecine et Physiologie.

CETTE division est de peu d'importance par le défaut de matériaux ; car je n'ai pas de certitude que, dans aucune langue de l'Asie, il existe un seul ouvrage scientifique original sur la médecine. Ce n'est pas que les Musulmans et les Indoux ne pratiquent de tems immémorial l'art de guérir ; mais sur ce point, leur science se borne, aujourd'hui comme de tout tems, à un recueil de recettes empyriques. Ce recueil me paraît devoir être curieux ; la connaissance pourrait même en être utile ; mais il est étranger à des recherches du genre de celles-ci. On sait que les Arabes ont puisé presque toutes leurs

connaissances en médecine chez les Grecs, et qu'ils ont été eux-mêmes sur ce point les maîtres des autres Musulmans. Quant aux Indoux, il existe encore chez eux plusieurs anciens livres sanscrits concernant la médecine ; et s'ils avaient eu jamais des idées théoriques sur cette science, il serait facile de s'en assurer par la lecture de ces livres. L'*Ayourveda*, ouvrage attribué à un médecin d'origine divine, est à-peu-près entièrement perdu. Cette perte peut être un sujet de regrets pour la curiosité de l'Européen ; mais c'est certainement un bien pour la résignation du paisible Indoux ; car une science révélée exclut les progrès qu'amène l'expérience, progrès auxquels il faut laisser un libre cours, plus encore dans la médecine que dans toutes les autres sciences. J'ai cependant rencontré quelques fragmens de cet ancien livre ; et dans le *Veda* même, j'ai trouvé, non sans surprise, un *upanischad* tout entier sur les parties internes du corps humain ; une nomenclature des veines, des artères, des nerfs ; une description du cœur, du poumon et du foie, et enfin plusieurs observations sur la formation et le développement du fœtus. Aussi voyons-nous par les lois de *Menou* qui viennent de paraître, traduites en notre langue, que les anciens Indoux aimaient beaucoup à raisonner, par incident, et comme en passant, sur les mystères de la génération des animaux, et sur l'influence comparative de

chaque sexe dans la production d'un individu parfait de la même espèce. Il résulte encore d'autorités citées dans un savant ouvrage sanscrit, concernant l'Egypte et le Nil, que leurs disputes physiologiques ont autrefois occasionné de grands schismes dans la religion, et même des guerres sanglantes. Mais à tout prendre, nous ne pouvons pas nous flatter de recueillir dans les livres sanscrits sur la médecine ni beaucoup de vérités, ni des vérités très-importantes.

I I.

Métaphysique et Logique.

La seconde division offre à nos recherches un champ beaucoup plus vaste, et presque entièrement neuf. Car la logique et la métaphysique des Brahmins contenues dans leur six *chastres* philosophiques, tous accompagnés de gloses et de commentaires nombreux, ont été jusqu'à présent inaccessibles à la curiosité des Européens. Mais la connaissance du sanscrit nous ouvre aujourd'hui cette mine précieuse, et nous permet également de lire les ouvrages de *Sangata* (1), de *Boudha*, d'*Harhata*, de *Jaina*, et des autres philosophes hétérodoxes;

(1) *Sangata* paraît être le plus célèbre et le plus ancien de ces philosophes hétérodoxes. Il florissait dans une ville de la province de *Behar*, il y a près de cinq mille ans, suivant la chronologie des In-



ouvrages dans lesquels il faut chercher la connaissances de plusieurs principes de philosophie adoptés dans la Chine, au Japon, dans la presqu'isle orientale de l'Inde, et chez plusieurs grandes nations tartares. Il existe aussi chez les Persans et chez les Arabes quelques traités intéressans sur cette branche du savoir humain. De ces traités, les uns sont en partie copiés des Grecs, les autres contiennent en partie la doctrine des Soufis, autrefois dominante dans une grande partie de l'Orient, où elle se maintient encore, et que les Grecs eux-mêmes ne dédaignèrent pas d'emprunter des sages de l'Asie.

Le petit traité en quatre chapitres, attribué à *Vyasa*, est le seul *chastra* philosophique dont j'aie eu le loisir de parcourir le texte original avec un Brahmin de l'école des *Vedanti*. C'est un ouvrage extrêmement obscur, et quoiqu'il soit composé de sentences agréablement écrites, il ressemble davantage à une table de matières,

---

doux. Il résulterait de quelques renseignemens recueillis par M. Wilkins, que ce philosophe ne croyait à l'existence que des choses visibles et matérielles, ou qui peuvent être ramenées à une cause matérielle et visible; et qu'il écrivit plusieurs livres pour prouver l'absurdité de la religion des Brahmins. Il soutenait aussi que toutes les actions humaines sont récompensées ou punies dès ce monde, suivant leur mérite. Il enseignait que les animaux, ayant le même droit que l'homme à l'existence, il n'était permis à l'homme de les tuer ni pour son plaisir, ni poür ses besoins. Partisan de *Sangata* ou athée, paraissent être deux expressions synonymes dans la bouche des Brahmes orthodoxes. (*Note du T.*)

ou à un sommaire exact, qu'à un traité systématique proprement dit. Heureusement il a été rendu intelligible par les travaux du judicieux et savant *Sancara*, dont le commentaire sur le *Vedanta*, que j'ai également lu avec beaucoup d'attention, n'éclaircit pas seulement chaque parole du texte, mais contient encore un exposé des systêmes de toutes les écoles philosophiques de l'Indostan, depuis celle de *Capila*, jusqu'à celles des hétérodoxes postérieurs. Il est impossible de parler avec trop d'éloge de cet excellent ouvrage; et je n'hésite pas à affirmer que, jusqu'à ce qu'il en paraisse une traduction dans une des langues de l'Europe, l'histoire générale de la philosophie restera incomplète; car je suis parfaitement de l'avis de ceux qui pensent qu'une version exacte de quelque célèbre ouvrage sanscrit, serait préférable à toutes les dissertations imaginables, pour nous donner une idée de la philosophie des Indoux.

Le plus ancien chef de secte dont il existe un ouvrage entier, a été, suivant quelques auteurs, *Capila* : non le personnage mythologique, réputé petit-fils de *Brahma*, mais un sage du même nom; il fut l'inventeur du *Sanc'hya*, c'est-à-dire, de cette philosophie des nombres que *Crichna* semble attaquer dans un de ses dialogues avec Arjoun (1), et qui, autant que

(1) Dans le Bhagvat-Gita.

j'ai pu en juger par quelques fragmens de l'original, se rapproche en partie de la métaphysique de Pythagore, et en partie de la théologie de Zenon. La doctrine de *Capila* a été confirmée, éclaircie et développée par le respectable *Patangali*, le même qui nous a laissé un beau commentaire sur la grammaire de *Panini*, laquelle, sans un secours de ce genre, serait plus incompréhensible que l'oracle le plus obscur. Et qu'il me soit ici permis d'avertir en passant, que je regarde comme une branche de la métaphysique la science aussi intéressante que curieuse de la grammaire générale, sur laquelle on trouve plusieurs aperçus très-subtils dans les grammaires particulières, tant des anciens Indoux, que des Arabes.

La seconde école philosophique fut, je crois, fondée par *Gotama*; si même il n'est pas antérieur à *Capila*: car, suivant les légendes indiennes, sa femme *Ahalya* fut ressuscitée par le grand *Rama*, et l'on trouve, en outre, dans le *Veda* même, un sage de ce nom, que l'on n'a aucun motif de regarder comme un personnage différent. Les opinions philosophiques de *Canada* se rapprochent de celles de *Gotama*; elles sont ordinairement désignées par la dénomination de *Nyaya*, c'est-à-dire, *logique*, dénomination très-convenable; car la doctrine à laquelle elle s'applique, paraît être de tous les systêmes de logique et de métaphysique

anciennement admis dans l'Indostan, le plus conforme à la raison et au sens commun de la majorité des hommes. Cette doctrine admet l'existence réelle de substances matérielles, en prenant le mot *matière* dans son acception la plus ordinaire, et contient non-seulement un systême général de dialectique, mais encore une méthode artificielle de raisonnement; méthode dans laquelle les trois parties d'une proposition, et même celles d'un syllogisme régulier, sont désignées par des noms particuliers. Ici, je ne saurais m'empêcher de rapporter une tradition curieuse, qui, suivant l'auteur bien informé du *Dabistan*, a existé dans le *Panjab*, et dans plusieurs provinces de Perse, savoir : « Que parmi les choses curieuses de l'Inde que Callisthènes fit passer à son oncle, se trouvait un systême technique de logique qui lui avait été communiqué par les Brahmins; et l'écrivain musulman déja cité, suppose que c'est cet ouvrage qui a servi de base à la fameuse méthode d'Aristote. Si ce fait est vrai, je le regarde comme un des plus intéressans qui soient venus à ma connaissance relativement à l'Asie. S'il est faux, il est impossible de concevoir comment une fable de ce genre a été fabriquée, soit par le véridique *Mohsani Fany*, soit par les Parsis ou les Pandits qu'il a consultés. Je puis du moins affirmer, n'ayant pas encore eu le loisir d'étudier le *Sastra Nyaya*, que j'ai rencontré sou-

vent des syllogismes parfaits dans les livres sanscrits, qui traitent de la philosophe; et de plus, je suis témoin que les Brahmins font usage de cette forme de raisonnement dans leurs controverses verbales.

Quoiqu'il en soit du degré de mérite de *Gotama* et du tems où il a vécu, il est certain que la plus célèbre des écoles indiennes est celle dont j'ai parlé en premier lieu, fondée par *Vyasa*, et suivie par son disciple *Jaimini*, sauf quelques modifications que *Vyasa* lui-même a mentionnées avec beaucoup de modération et beaucoup d'égards. Les systêmes de ces deux philosophes sont fréquemment désignés par la dénomination du premier et second *Mimansa*; dénomination qui, comme celle de *Nyaya*, exprime les opérations de l'entendement. Mais le traité de *Vyasa* est plus généralement connu sous le titre de *Vedanta*, c'est-à-dire, *le but* et l'objet du *Veda*; car c'est sur les principes du *Veda* tels que les entendait le philosophe dont il sagit, qu'il a établi les fondemens de sa doctrine.

La base de cette doctrine dont l'incomparable *Sancera* a été, dans un tems plus moderne, un illustre et ferme partisan, ne consiste pas à nier l'existence de la matière, c'est-à-dire, de la solidité, de l'impénétrabilité et de l'étendue (ce qui serait une extravagance), mais à en rectifier la notion populaire. Les Vedantis sou-

tiennent que la matière n'a pas une essence qui soit indépendante de notre faculté de percevoir; que l'existence des choses extérieures et la faculté de percevoir sont deux termes équivalens, dont l'un peut être substitué à l'autre; ils soutiennent encore que les aparences extérieures et les sensations ne sont que de pures illusions; qui s'évanouiraient subitement, si l'énergie divine qui leur donne une sorte de réalité, venait à être un moment suspendue. Cette opinion fut celle d'Epicharme et de Platon; elle a été soutenue, dans ce siècle, avec beaucoup d'habileté et peu de succès, tant parce qu'elle a été mal interprétée, qu'à cause des fausses applications qu'ont cherché à en faire des écrivains en défaveur, que l'on accuse de ne pas croire aux attributs moraux de Dieu; tandis que la sagesse, la bonté et la présence simultanée en tous lieux de la divinité, font la base de la philosophie des Indoux.

La question ne me paraît pas suffisamment éclaircie, pour que je me croie autorisé à énoncer une opinion sur la doctrine du *Vedanta*. Peut-être la raison humaine ne peut-elle ni démontrer rigoureusement une pareille doctrine, ni la rejeter d'une manière absolue. Mais, quoiqu'il en soit, il est du moins évident que rien n'est plus opposé à l'impiété qu'un systême fondé sur les sentimens de la plus pure dévotion. L'extrême difficulté que tout homme qui voudra

s'imposer cette tâche, trouvera à donner une définition satisfaisante de la matière, est un motif de délibérer sérieusement avec soi-même, avant de censurer les idées du pieux et savant restaurateur du Veda; et s'il fallait admettre l'assentiment de la majorité des hommes, comme la pierre de touche des vérités philosophiques, nous devrions adopter sans hésitation le système de Gotama, devenu celui de tous les Brahmins de la province de Calcutta.

Si la métaphysique des *Vedantis* peut passer pour inexacte et pour bizarre, les disciples de *Boudha* ont adopté, dit-on, des erreurs tout-à-fait opposées. On les accuse de nier l'existence des purs esprits, et de ne croire à l'existence réelle et absolue de rien, si ce n'est de la matière; accusation très-grave qu'on n'aurait dû se permettre que sur les preuves les plus incontestables et les plus positives. Les Brahmins orthodoxes surtout auraient dû s'interdire toute légèreté à cet égard; car *Boudha*, ayant embrassé une croyance contraire à celle de leurs ancêtres relativement aux sacrifices sanglans prescrits par le *Veda*, ils peuvent être facilement suspectés d'une méchanceté basse et intéressée.

Quoique je n'aperçoive pas de fondement légitime à l'imputation des Brahmins orthodoxes contre les sectateurs de *Boudha*, je ne saurais cependant prouver qu'elle est fausse. Je n'ai

pu lire, jusqu'à présent, qu'un petit nombre de pages d'un livre de l'école de *Sangata*, que le capitaine Patrick a eu la bonté de me donner; mais j'ai vu cependant que ce livre, comme tous ceux des Indoux, commence par la parole *Om*, que nous savons être un symbole des attributs divins. Il est vrai que cette parole symbolique est suivie d'un hymne mystérieux à la déesse de la nature, sous le nom d'*A'rya*; mais elle y est aussi invoquée sous plusieurs autres noms que les Brahmins orthodoxes donnent fréquemment à leurs *Divis*. Or ceux-ci ne reconnaissent cette déesse de la nature, ni au nombre de leurs *Divis*, ni parmi leurs divinités. Mais comme il est possible que par cet être mystérieux qu'ils ont imaginé, les sectateurs de *Boudha* n'aient en vue que de représenter le pouvoir de Dieu manifesté, soit dans la création, soit dans la conservation ou le renouvellement de cet univers, leurs adversaires n'ont pas le droit de conclure qu'ils ne reconnaissent, en effet, d'autre divinité que le monde visible. Le Pandit, avec lequel je travaille maintenant, le même qui dit à M. Wilkins que les partisans de *Sangata* sont des athées, n'aurait rien eu à opposer à la preuve de la fausseté de son assertion. Il est évident par la nature même de la question qui lui était faite, que sa réponse était une calomnie; et c'est ce dont il aurait été frappé lui-même s'il eût été moins aveuglé par l'into-

lérance sacerdotale. Une version littérale du livre dont il vient d'être fait mention, s'il se trouvait quelqu'un capable de l'entreprendre, serait un trésor inappréciable pour le compilateur d'une histoire de la philosophie.

III.

Morale et Jurisprudence.

Que l'on puisse traiter de la morale et de la jurisprudence d'une manière scientifique, c'est ce qui ne saurait être contesté. Il est encore vrai que cette méthode est avantageuse, quand il s'agit d'établir un système universel, ou seulement un système national de jurisprudence. Quant à la morale, les principes en sont si clairs, en si petit nombre; les applications en sont si faciles, qu'on est autorisé à révoquer en doute l'utilité d'une discussion systématique, quand il s'agit de les établir. Les moralistes de l'Orient ont généralement adopté la méthode d'énoncer leurs idées sur la morale en courtes sentences, de les éclaircir par des comparaisons ingénieuses, ou de les présenter sous la forme d'agréables apologues. Il est vrai qu'il existe en arabe et en persan des traités philosophiques de morale, écrits avec beaucoup de force et de suite de raisonnement. Mais dans toutes les parties du monde oriental, depuis Pekin jusqu'à

Damas, les instituteurs populaires de la morale ont toujours été les poètes ; et l'on n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer tout ce que nous possédons en ce genre dans les cinq langues principales de l'Asie.

La vérité de notre divine religion est assez fortement établie par des preuves historiques, pour n'avoir pas besoin de l'appui que veulent lui prêter certaines personnes, en affirmant que les plus sages et les plus éclairés des hommes, antérieurement au christianisme, avaient ignoré ces deux maximes fondamentales : *Fais aux autres ce que tu voudrais qui te fût fait à toi-même* ; et *rends le bien pour le mal.* La première de ces maximes se trouve implicitement dans un discours de Lysias ; elle est énoncée d'une manière expresse dans Thalès et Pittacus ; et je l'ai trouvée mot pour mot dans l'original de Confucius, que j'ai comparé avec le plus grand soin avec la traduction latine. Il n'est pas rare de voir certains hommes, plus zélés que sensés, tourner en ridicule ou calomnier ceux qui, sur le point en question, s'autorisent du témoignage du philosophe chinois. Si quelque chose pouvait nuire à la cause que ces hommes prétendent défendre, ce serait assurément le zèle aveugle avec lequel ils la soutiennent. Si donc il arrivait que des missionnaires protestans entreprissent dans l'Indostan la conversion des Pandits et des Maulavis,

il faudrait que ces missionnaires, tout en prêchant l'évangile de vérité, se gardassent bien d'avancer des assertions dont les Pandits et les Maulavis pourraient démontrer la fausseté. Les premiers leurs citeraient ce beau passage de l'*A'rya* écrit plus de 300 ans avant notre ère, et dont le sens est : que le devoir d'un homme bon, même à l'instant de sa mort, consiste non-seulement à pardonner à celui qui lui ôte la vie, mais encore à lui souhaiter du bien ; « semblable à l'arbre de Sandal qui, dans le moment où il est abattu, couvre de parfums la hache qui le frappe. » Les Maulavis triompheraient des missionnaires, en leur récitant le vers de Sâdi, où l'action de rendre le bien pour le bien est qualifiée de retour facile et peu méritoire, et où il est dit que l'homme vertueux fait du bien à celui qui l'a offensé. Ce vers n'est que la répétition d'une maxime des Arabes, et suivant toute apparence des anciens Arabes. Les Musulmans ne manqueraient pas de citer les quatre distiques de Hafiz, où la même maxime se trouve développée par des images bizarres, mais ingénieuses.

« Apprends de la coquille des mers de l'Orient à aimer ton ennemi, et à remplir de perles la main tendue pour te nuire. Ne sois pas moins généreux que le dur rocher ; fais resplendir de pierres précieuses le bras qui déchire tes flancs. Vois-tu là-bas cet arbre assailli d'un

nuage de cailloux ? Il ne laisse tomber sur ceux qui les lancent que des fruits délicieux ou des fleurs parfumées. La voix de la nature entière nous crie : l'homme sera-t-il le seul à refuser de guérir la main qui s'est blessée en le frappant ; de bénir celui qui l'outrage ? »

Il ne servirait à rien aux missionnaires de soutenir que le poète de Schiraz a emprunté ces idées des chrétiens. Les peuples qu'ils auraient à convertir ne sont point assez versés dans l'histoire et dans la chronologie, pour sentir le poids de cette assertion ; ils se rappeleraient seulement que ces idées leur sont depuis longtems familières..

Près de la moitié de la jurisprudence est étroitement liée avec la morale ; mais comme les savans de l'Asie considèrent la plupart de leurs lois comme des institutions divines, et non comme des résultats de leur raison, leur jurisprudence ne peut pas être classée au rang des sciences, et par conséquent n'appartient pas proprement à ces recherches.

I V.

Physique et Mathématiques.

J'AI déja eu l'occasion d'indiquer en passant les opinions métaphysiques, admises dans les plus célèbres écoles de l'Asie, concernant les

corps naturels. C'est de ces écoles que Pythagore est censé avoir emprunté plusieurs de ses opinions. Nous savons déja, par le témoignage de Cicéron, que les anciens sage de l'Europe avaient une idée de la force centripète, et du principe de la gravitation universelle (bien qu'ils n'aient jamais essayé d'arriver à la démonstration de ce principe). J'ose affirmer, de mon côté, sans prétendre enlever un seul fleuron à la couronne de notre immortel Newton, que l'ensemble de sa théologie, et une partie de sa philosophie se retrouvent dans les *Vedas*, et même dans les écrits des *Soufis*. Cet *esprit subtil* qui, suivant les soupçons du philosophe anglais, s'insinue à travers les corps naturels, où il devient la cause de l'attraction et de la répulsion, de l'émission, de la réflexion et refraction de la lumière, de l'électricité, de la chaleur, du mouvement musculaire, est décrit dans les livres des Indoux comme un cinquième élément doué de la propriété d'exciter tous ces *divers* phénomènes. Les *Vedas* sont remplis d'allusions à une force générale d'attraction, qu'ils attribuent principalement au soleil, lequel prend de là l'épithéte d'*Adyta* ou d'*attracteur*, et est réputé, par les mythologistes le fils de la déesse *Adyti*. Mais le passage le plus étonnant des livres sanscrits relativement à la théorie de l'attraction, se trouve dans un poëme allégorique charmant, intitulé: *Chirin* et *Fer-*

had, c'est-à-dire, l'*esprit divin*, et l'*ame humaine enflammée d'une dévotion désintéressée.* Ce poëme respire, d'un bout à l'autre, l'enthousiasme religieux et l'enthousiasme poétique; et le passage en question me paraît si curieux, que je n'hésite pas à en donner une version exacte.

« Il y a une forte tendance qui agit dans chaque atôme, et en attire toutes les parties vers quelque objet particulier. Examine cet univers depuis sa base jusqu'à son sommet; examine le feu et l'air, la terre et l'eau; parcours tout l'espace compris entre la lune et les sphères célestes, et tu y chercheras en vain un seul corpuscule destitué de cette attractibilité naturelle. Le point d'attaché du premier fil de ce peloton, en apparence si embrouillé, n'est autre chose que le principe d'attraction; tous les autres principes privés de celui-là, sont privés de leur base. C'est de cette tendance que résulte chaque mouvement des corps célestes, ou des corps terrestres. C'est par sa disposition à être attiré que le dur acier abandonne sa place, et court s'attacher à l'aimant. C'est en vertu de la même disposition que la paille légère suit l'ambre qui l'attire, et s'y colle. C'est cette propriété qui donne à chaque substance de la nature, une tendance vers une autre, une propension irrésistible vers un point déterminé. »

Ces notions sont vagues, sans doute, et peu satisfaisantes; mais qu'il me soit permis de demander si, dans le dernier paragraphe de son incomparable ouvrage, Newton pénètre beaucoup plus avant dans le fond de la question, et si les expériences postérieures ont jeté beaucoup de lumière sur un sujet si obscur et si abstrus. Quant à la sublime astronomie et à la profonde géométrie dont cet ouvrage est enrichi, ce n'est point en Asie qu'il faudrait en chercher l'équivalent, puisque l'Europe n'a fourni qu'un seul homme dont les travaux puissent rivaliser ceux de Newton, le seul Archimède.

Mais nous devons suspendre notre jugement sur le degré de savoir des Indoux en astronomie, jusqu'à ce que le *Surya Siddhanta* soit traduit en notre langue ; et même alors nos oreilles avides et ouvertes dans toutes leur capacité, pour me servir d'une expression de Cicéron, ne seront pas satisfaites; car les notions exactes sur l'état de l'astronomie chez les Indoux, supposeraient encore la traduction littérale de trois autres ouvrages sanscrits au moins, savoir, du traité de *Parasara*, pour le premier âge de la science ; pour son second âge, on aurait besoin de pouvoir lire l'ouvrage de *Varaha*, et le volumineux commentaire de son fils ; enfin, on devrait connaître les écrits de *Bhascara* pour juger de la dernière époque de l'astronomie indienne. Ce dernier philosophe a

aussi composé une arithmétique générale, avec un chapitre au moins sur la géométrie.

Nous savons maintenant où trouver ces ouvrages; et il ne serait certainement pas difficile, au moyen de nos divers résidens, de nous procurer, conjointement avec le *Pichoua* et le *Scynd'hia*, les anciens livres d'algèbre, cités par *Bhascara*. Mais celui de tous les ouvrages sanscrits où nous pourrons puiser le plus de connaissances de tout ce qui concerne l'histoire de la géométrie dans l'Indostan, c'est celui qui est intitulé, *Cschetradersa*, ou revue des connaissances géométriques. C'est une compilation de tout ce qui s'est conservé chez les Indoux, de relatif à cette science; elle a été faite par les ordres de l'illustre *Yayasinha*, et remplit un énorme volume. Elle a été examinée par un Pandit, actuellement au service du capitaine Willfort; et je crois qu'on pourrait se la procurer à *Yaya-Nagar*, où le colonel Polier a obtenu du Raja la permission d'acheter les quatre Vedas même.

Par ce qui précède, j'ai répondu de tout mon pouvoir aux trois premières des questions que le professeur Playfair a eu la bonté de nous transmettre, c'est-à-dire, aux trois questions suivantes : 1°. Les Indoux ont-ils des livres où il soit traité expressément de la géométrie? 2°. En ont-ils sur l'arithmétique? 3°. La traduction du *Surya Siddhanta* n'est-elle pas le

grand *desideratum* relativement à l'astronomie indienne?

Quant à ses trois dernières questions, savoir, si une indication exacte et sommaire de tous les livres sanscrits sur cet objet; si un plan de la sphère céleste indienne, accompagné de bonnes remarques; si enfin une description de tous les instrumens astronomiques anciennement en usage chez les Indoux, ne seraient pas d'une grande utilité? On ne peut que répondre d'une manière affirmative. Il serait seulement nécessaire d'employer beaucoup de critique et de sagacité à discerner les constellations, les livres, les instrumens, qui sont évidemment d'invention indienne, de ceux qui ont été introduits de la Tartarie ou de la Perse par des astronomes musulmans, ou plus récemment d'Europe par des mathématiciens de cette partie du monde.

V.

Théologie naturelle.

De toutes les facultés de l'homme, de toutes les propriétés de la nature et des diverses branches du savoir humain, les Arabes, les Indoux, les Tartares, les Persans et les Chinois s'accordent unanimement à déduire un corrollaire général; c'est l'existence d'un esprit créateur et conservateur de tout, infiniment sage,

bon et puissant; mais infiniment au dessus de l'intelligence de ses créatures les plus parfaites.

Dans aucune langue, j'en excepte toujours celle des Hébreux, il n'existe des invocations plus sublimes et plus religieuses à l'Etre des êtres, une énumération plus pompeuse de ses attributs, de plus belles descriptions de ses œuvres visibles, que celles qu'on trouve en arabe, en persan et en sanscrit ; particulièrement dans le *Coran*, dans les préambules des Poëmes de *Sadi*, de *Nizami* et *Firdousi*, dans les quatre Vedes, et dans plusieurs parties des nombreux Pouranas. Mais célébrer les louanges de Dieu et le prier, ne pourrait suffire à l'imagination sans bornes des théologiens Soufis et Vedantis. Combinant des principes religieux incontestables avec des rêveries métaphysiques, ils ont poussé la présomption jusqu'à raisonner avec confiance sur la nature et l'essence de l'esprit divin, et ils ont soutenu dans des tems déja très-anciens, cette opinion encore dominante parmi un grand nombre d'Indoux et de Musulmans, que tous les esprits étant d'une nature homogène, celui de Dieu est spécifiquement le même que celui de l'homme; que l'un et l'autre ne diffèrent qu'en degré, mais que cette différence est infinie. Ils ajoutent que la matière, n'étant qu'une pure illusion, il n'existe réellement dans l'univers que la substance spirituelle, seule cause première, efficiente et formelle de toutes les

causes secondaires et de tous les phénomènes. Cette substance est identique par sa nature dans tous les êtres où elle se manifeste; mais, dans son plus haut degré, elle est douée d'une sagesse et d'une prévoyance infinies, et procède par des voies imcompréhensibles aux esprits émanés d'elle. Cette opinion, qui n'a jamais été enseignée par Gotama, ne peut être démontrée vraie par personne; mais comme elle a pour base la croyance en un esprit créateur infiniment sage, et conservateur infiniment bon, elle ne diffère pas moins du panthéisme de Spinosa et de Toland, que l'acte d'affirmer une chose ne diffère de celui de la nier. Le second de ces deux partisans de cette doctrine insensée, n'en a pas moins eu la bassesse de déguiser son sentiment personnel sous les propres paroles de St.-Paul; paroles citées par Newton dans des vues bien différentes. Le matérialiste anglais s'est même servi d'une phrase qui se trouve dans le *Veda*, mais qui s'y trouve dans un sens diamétralement opposé à celui dans lequel il l'eût entendue. La phrase dont il s'agit fait partie d'un discours de *Varouna* à son fils, auquel il adresse ces mots : « L'esprit dont procèdent ces êtres créés, par lequel ils vivent après en être émanés, vers lequel ils aspirent, et dans lequel ils finissent par être absorbés, cet esprit est celui dont tu dois chercher la connaissance; c'est le grand Etre. »

SUR LA TRADUCTION
DE L'ÉNÉIDE,
PAR M. DELILLE.

Il n'est point de littérateur français qui ne citât avec orgueil les *Géorgiques* de M. Delille, comme la meilleure réponse que l'on pût faire à ceux qui accusent notre langue de manquer de ressources et d'harmonie, qui reprochent à notre poésie la servitude de ses rimes, la monotonie fatigante de ses tournures, et qui en concluent qu'il est impossible de faire parler les poètes anciens en vers français. Loin que la traduction des Géorgiques présente aucun de ces défauts, on est surpris, en les lisant, de la richesse du langage, de la hardiesse et de la variété des tours, de la beauté de la versification, de son harmonie imitative. Beaucoup de gens cependant ne trouvaient pas cet exemple décisif. En effet, un poëme de deux mille vers est assez court pour qu'un travail opiniâtre et beaucoup de tems suffisent à en rendre les principales beautés ; et il n'est pas d'instrument si ingrat, qu'il ne puisse exécuter avec agrément

des airs bornés à un certain nombre de notes. En un mot, les étrangers pouvaient encore nous dire : avant d'accorder à votre langue les propriétés que vous réclamez en sa faveur, avant de croire que votre poésie rimée est en état de rendre la poésie métrique des anciens, souffrez que nous attendions des preuves plus complettes. Que M. Delille traduise l'Enéide comme les Géorgiques, et nous verrons.

Ce que l'on desirait est en effet arrivé. La traduction de l'Enéide vient enfin de paraître, trente-quatre ans après celle des Géorgiques. Il semble donc que la cause peut maintenant être jugée ; qu'il est permis de décider si les détracteurs de notre langue ont tort ou raison. Mais avant d'entrer dans cet examen, il ne sera pas inutile d'insérer ici quelques réflexions sur la malheureuse condition des traducteurs. Traduire un poète en vers, est peut-être le problême le plus difficile de l'art d'écrire, et il n'est point de succès littéraire dont le public vous sache moins de gré ; non-seulement parce qu'un traducteur n'a aucun titre au mérite de l'invention, qui, dans les arts, est le plus brillant de tous, mais aussi parce qu'il n'est point d'entreprise où l'on réunisse plus difficilement les suffrages.

Un auteur original sait du moins à qui il s'adresse, à qui il doit plaire, et par qui il doit être jugé. Que sa tragédie soit touchante, sa co-

médie spirituelle et gaie, son poëme didactique, instructif et varié, ses contes agréables; que son style soit correct et porte la couleur du genre, on n'ira pas lui chercher querelle de ce qu'il ne ressemble ni à Corneille, ni à Molière, ni à Voltaire, ni à Boileau. S'il a dit ce qu'il voulait dire, on ne l'accusera pas de contre-sens, d'amplifications ni d'omissions : il plaît ; c'est tout ce qu'on exigeait de lui. Il n'est jugé que selon sa langue dans l'esprit de son ouvrage, dans celui de son siècle et de son pays.

Le sort d'un poète-traducteur est bien différent. Pope a donné aux Anglais une traduction d'Homère, qu'on lit avec le plus grand plaisir. Elle a fait, il est vrai, sa fortune, et tous les Anglais qui n'entendaient pas le grec, l'ont comblé d'éloges lorsque son ouvrage a paru. Mais bientôt les hellénistes de toutes les nations s'en sont emparés, et l'ont épluché à leur manière. Ils ont dit que Pope avait habillé Homère à la moderne; qu'en voulant l'embellir et le perfectionner, il l'avait rendu méconnaissable; qu'enfin il avait peut-être arrangé deux fort beaux poëmes anglais, mais qu'il avait certainement fait deux traductions fort mauvaises. L'arrêt prononcé par les hellénistes a eu beaucoup d'approbateurs; et bientôt, soit qu'on sût le grec ou qu'on l'ignorât, il a été à la mode de dire que l'Homère de Pope n'était qu'un Homère défiguré.

Fallait-il donc que Pope prît un parti tout contraire ? qu'il s'attachât fidèlement à la lettre grecque ; qu'il n'ajoutât et ne retranchât rien ? Non ; car premièrement la chose était presque impossible ; secondement les vers anglais de dix syllabes n'auraient jamais pu imiter exactement les hexamètres grecs, ni par conséquent le poète satisfaire complettement les hellénistes ; troisièmement enfin, quand il aurait pu les satisfaire, qu'en serait-il arrivé ? Que le public qui critique volontiers sur la parole des érudits, mais qui ne les consulte pas pour le choix de ses lecteurs, aurait négligé le nouvel Homère, et que Pope n'aurait trouvé, ni libraires, ni lecteurs.

Telle est donc la position fausse où se trouve tout homme qui traduit un poète grec ou latin. Il travaille en effet pour ceux qui ne savent pas ces langues, puisqu'il ne sera lu que par eux ; mais il est jugé par ceux qui les savent, et qui, par conséquent, se souciant fort peu de son travail, le jugeront impitoyablement, et formeront enfin l'opinion publique.

Que fera donc un traducteur pour éviter ces deux écueils ? Je crois qu'il peut d'abord récuser deux classes de ses juges : les adorateurs fanatiques des anciens qui ne veulent pas qu'on y change une syllabe ; et ces lecteurs ignorans ou frivoles, qui ne permettent pas qu'on ait eu à Rome et dans la Grèce une idée ou une expres-

sion qu'ils n'ont pas encore rencontrées dans les conversations de Paris ou dans les brochures à la mode. Cela posé, que notre traducteur s'impose d'abord la loi de ne s'écarter de son modèle que lorsqu'il le trahirait par trop de fidélité; qu'il ne lui retranche rien que lorsqu'il y sera forcé par les convenances; qu'il ne lui ajoute rien dans aucun cas; qu'il ne remplace une idée ou une image par d'autres, qu'après s'être bien assuré qu'il ne s'éloigne pas du génie de son auteur; qu'il s'attache à être précis, en même tems que fidèle; mais surtout lorsqu'il traduira Homère ou Virgile, Horace ou Sophocle, ces modèles éternels du beau et du goût, qu'il ne s'imagine pas être capable de mieux faire, qu'il respecte leur simplicité, l'ordre de leurs idées, et qu'il ne cherche pas à leur donner plus d'esprit qu'ils n'ont jugé à-propos d'en avoir.

Il serait facile de développer davantage ces idées; mais ce n'est pas ici le lieu de donner un traité de l'art de traduire: il sera plus à-propos peut-être qu'après avoir tracé brièvement les principaux devoirs du traducteur d'un poète classique, nous disions un mot de ceux du critique qui se présente pour le juger; sa mission ne laisse pas d'être délicate.

Le critique, en effet, comme l'écrivain qu'il juge, a sa route entre deux écueils. Il ne doit ni considérer la traduction indépendamment de

son modèle, ni rechercher dans la copie tous les traits de l'original. Il s'exposerait, dans le premier cas, à trop d'indulgence; dans le second, à trop de sévérité. S'il regarde la traduction comme un sorte de plaidoyer littéraire, il doit se garder de faire parler d'abord le poète ancien; il est indubitable alors que le moderne perdrait sa cause : d'un autre côté, il risquerait d'être injuste envers l'auteur original, s'il lui attribuait aveuglément tous les défauts qui pourront le choquer dans son interprête. Enfin, si l'on peut s'exprimer ainsi, il doit faire une remise considérable au traducteur, eu égard à la différence des langues.

Ainsi le critique qui doit prononcer sur l'Enéide de M. Delille, reconnaîtra d'abord que Virgile a des beautés tout-à-fait intraduisibles dans notre langue, et d'autres qu'il est impossible d'atteindre, quoiqu'on puisse espérer d'en approcher. Il ne commencera pas par lire vingt ou trente vers de l'original, pour les comparer ensuite à la traduction; mais plein de l'esprit du poète latin, pénétré des traits caractéristiques de son génie, il lira d'abord les vers de M. Delille, et ne les confrontera à ceux de Virgile, que lorsqu'il y rencontrera quelques traits qui lui paraîtront peu d'accord avec l'esprit de l'antiquité.

Telles sont les règles que je me suis proposé

de suivre. J'ai pensé que la langue française (quels que soient d'ailleurs ses défauts et ses beautés) n'étant pas la langue latine, M. Delille ne pouvait nous rendre Virgile tout entier; mais que Racine ayant su donner à sa poésie à peu près le même caractère qui nous touche et nous ravit dans celle du chantre d'Énée, on pouvait chercher le même mérite dans son traducteur. Je me suis rappelé l'article *Scholiaste* dans le dictionnaire philosophique de Voltaire; j'ai trouvé, comme lui, que l'effet de ce vers de Virgile

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!

était assez bien rendu par celui de Racine,

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue,

qui n'en est cependant pas une traduction; et que ce même Racine nous a donné un très-bon équivalent à ce passage d'Horace,

In me tota ruens Venus
Cyprum deseruit....

dans cet admirable vers :

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Et je me suis dit : on ne peut pas exiger d'un traducteur en vers une fidélité plus grande; mais on doit l'exiger aussi grande quand c'est M. Delille qui traduit.

C'est avec ces dispositions que j'ai ouvert



l'Enéide française, et je suis tombé d'abord sur le discours que tient Enée à ses compagnons, après leur débarquement en Afrique:

Compagnons, leur dit-il, relevez vos courages;
L'ame se fortifie au milieu des orages,
Ce n'est pas d'aujourd'hui que commencent vos maux
Vous avez éprouvé *de plus rudes assauts.*
Ceux-ci, n'en doutez point, *s'appaiseront* de même.
N'avez-vous pas bravé l'antre de Polyphème ?
N'avez-vous pas naguère entendu sans terreur,
Des rochers de Scylla la bruyante fureur ?
Mes amis, bannissons d'inutiles alarmes ;
Un jour ces souvenirs auront pour nous des charmes.

J'ai cru trouver de l'infidélité dès le second vers.

L'ame se fortifie au milieu des orages.

Voilà sans doute une fort belle sentence; mais elle n'est ni dans le caractère de Virgile, ni dans la situation de son héros. *De plus rudes assauts* m'ont paru une expression assez commune. *Ces assauts*, qui *s'appaisent* dans le vers suivant, m'ont semblé d'assez mauvais goût ; je n'ai pas trop goûté non plus *la bruyante fureur des rochers de Scylla ;* mais quand j'ai lu,

Un jour ces souvenirs auront pour nous des charmes...

je me suis rappelé, malgré moi, ce passage de Virgile ;

....Forsan et hœc olim meminisse juvabit....

« Un jour peut-être, ces souvenirs même auront des charmes pour nous, » et je n'ai pu concevoir comment M. Delille avait pu supprimer le *Forsan et, peut-être même*, qui fait seul le charme mélancolique de ce vers. Alors j'ai eu recours à Virgile, je n'y ai trouvé ni la sentence du second vers, ni les *rudes assauts*, ni la *bruyante fureur des rochers*, ni les *alarmes inutiles* qui m'avaient déplu. J'ai vu que M. Delille avait entièrement renversé l'ordre des idées de Virgile. Chez le poète latin, Énée s'empresse de rassurer et de consoler ses compagnons (1). « Vous avez souffert de plus grands maux ; un Dieu finira ceux-ci de même. » Il leur parle ensuite des dangers auxquels ils ont échappé, de Scylla, des rochers des Cyclopes, et ce n'est qu'alors qu'il se permet de leur dire : « Rappelez vos courages ; chassez une triste crainte : un jour peut-être ces souvenirs auront des charmes pour nous. » L'Énée de M. Delille, au contraire, veut que ses compagnons *relèvent leur courage*, sans savoir pourquoi. Au lieu de les rassurer par la pro-

(1) *O socii (neque enim ignari sumus ante malorum)*
O passi graviora! dabit Deus his quoque finem.
Vos et Scyllæam rabiem, penitusque sonantes
Accestis scopulos; vos et Cyclopea saxa,
Experti: revocate animos, mœstumque timorem
Mittite: forsan et hæc olim meminisse juvabit.

(Lib. I, v. 202 et seq.)

tection des dieux (*dabit Deus his quoque finem*), il leur débite une maxime, et leur fait espérer vaguement que ces *assauts s'appaiseront.* Il leur demande *s'ils n'ont pas bravé l'antre de Polyphème?* et les Troyens pourraient lui répondre que non, puisqu'ils ont abordé, sans le savoir, aux côtes qu'habitaient les Cyclopes (1), et qu'ils ont coupé leurs cables pour s'enfuir plus vite, dès qu'ils ont vu Polyphème s'approcher. Enfin, il leur dit assez vaguement encore de *bannir d'inutiles alarmes*, et nous avons vu comment il défigure ensuite le trait principal. Il résulte de tous ces changemens qu'Énée, dans Virgile, est un chef plein de sensibilité, dont l'éloquence simple et les idées bien ordonnées doivent attendrir ses compagnons, et touchent en effet le lecteur; au lieu que l'Énée de M. Delille est un commandant sententieux et un peu déclamateur, dont le discours ne produit d'effet sur personne.

Cet essai n'était pas encourageant. J'ai été beaucoup plus satisfait de la prière que Vénus adresse à Jupiter dans le premier livre, et de la réponse de ce dieu. J'ai trouvé, il est vrai, dans la première qu'Anténor

Pourra vivre avec gloire et *mourir avec joie :*

---

(1) *Ignarique viæ, Cyclopum allabimur oris.....*
. . . . *tacitique incidere funem.*

Lib. III, v. 569 et 667.

ce qui n'est ni dans Virgile ni dans la nature. J'ai vu dans le discours de Jupiter, que le pouvoir des Romains serait

Aussi long que les tems, aussi grand que la terre;

expression qui manque de justesse et qui rappelle le *pouvoir large* de Nicomède qui a tant fait rire les mauvais plaisans (1); mais, en général, ces deux morceaux sont dignes de la réputation de leur auteur.

On peut en dire autant, à quelques taches près, de la conversation d'Enée avec sa mère. Je ferai seulement une observation à M. Delille sur les vers par lesquels il exprime le marché que les Tyriens firent avec les Lybiens, pour obtenir d'eux le terrein où ils voulaient bâtir Carthage; ils achetèrent, dit-il,

Autant d'espace
Que la peau d'un taureau dépouillé par leur main,
Pourrait, en s'étendant, embrasser de terrein.

M. Delille nous a bien avertis que ce marché était une *ruse innocente;* mais je défie qu'on la devine et qu'on explique comment la peau

---

(1) Ou Rome à ses agens donne un *pouvoir bien large*,
Ou vous êtes *bien long* à faire votre charge.

Le grand et bon Corneille qui ne songeait jamais au ridicule, n'a pas aperçu celui qui devait naître de ce rapprochement de *large* et de *long;* mais l'expression de *pouvoir large* est certainement plus juste que celle que je viens de critiquer.

d'un taureau, *en s'étendant*, pouvait embrasser assez de terrein pour qu'on y bâtît une ville; j'avoue que Virgile n'est pas beaucoup plus clair :

Taurino quantum possent circumdare tergo.

« Autant de terrein qu'ils pourraient en entourer de la peau d'un taureau. » Cela n'explique pas que les Tyriens découpèrent la peau de leur taureau en lanières, ou plutôt en filets étroits, et qu'en les mettant ensuite bout à bout, ils entourèrent ainsi le terrein qui leur était nécessaire. Mais Virgile n'avait pas besoin d'expliquer à ses contemporains une tradition généralement connue, et si son vers ne la fait pas deviner, du moins il ne la contredit pas; au lieu que le traducteur, en ajoutant ces seuls mots *en s'étendant*, éloigne tout-à-fait notre imagination du but; car se découper n'est pas s'étendre. M. Delille qui ajoute volontiers des vers à Virgile pour l'éclaircir, nous paraît avoir été bien économe dans ce passage.

Ayant commencé, comme on voit, à examiner la partie dramatique du poëme, j'ai passé au discours d'Ilionée. Des antithèses, des rapprochemens d'idées entièrement étrangers à Virgile m'ont étonné de nouveau :

Une troupe ennemie. . . . .
A menacé des *feux* ce qu'épargna l'*orage*...
Sauvez des innocens, plaignez des malheureux;
Sachez ce qu'on nous doit, en sachant qui nous sommes.

On voit bien que ce n'est pas là le langage d'un suppliant.

La réponse de Didon est aussi bien éloignée de l'admirable simplicité qui la caractérise dans Virgile ; mais j'avoue que ma surprise a redoublé à la lecture du premier discours qu'Enée adresse à Didon, lorsque cette reine témoigne son empressement de le voir, et que Vénus, dissipant le nuage qui le couvre, montre son fils à la reine de Carthage, rayonnant d'un éclat divin : la froideur de ce discours, l'entassement des épithètes, l'emphase de la conclusion m'étourdissaient ; le voici :

Celui que vous cherchez, dont la faveur des dieux
A conservé les jours, le voici : que de grâces
Ne vous devons-nous pas, ô vous, que nos disgrâces
Ont seule intéressée ! En proie à tant de maux,
Triste jouet des Grecs, *de la terre* et des eaux,
Lorsque nous n'avons plus dans notre sort *horrible*
Qu'un souvenir *affreux*, qu'un avenir *terrible* ;
C'est vous dont les bontés à vos sujets *chéris*,
Daignent associer de *malheureux* proscrits.
Et comment acquitter notre reconnaissance !
Tous en ont le *desir*, mais *aucun* la *puissance*.
Tous les Troyens épars dans l'univers entier,
Ne pourraient de vos soins dignement vous payer.
Tant *que du haut des monts la nuit tendra ses voiles* ;
Tant qu'on verra les cieux se parsemer d'étoiles,
Tant que la mer boira les fleuves vagabonds,
Quelque soit mon destin, *votre gloire*, *vos dons*,
J'en atteste les dieux, *suivront partout Enée*.

On ne finirait pas si l'on voulait relever tout

ce qu'il y a de répréhensible dans ces vers, même sans les comparer à Virgile : *que de grâces* rimant avec *que nos disgrâces*, les Grecs jouet *de la terre*, ce vers empoulé :

Tant que la mer boira les fleuves vagabonds;

et surtout Énée qui jure à Didon d'emporter fidèlement tout ce qu'elle lui donnera, *vos dons suivront partout Enée!* Virgile, disais-je en moi-même, a-t-il pu rien écrire de tout cela? Non. Virgile était l'ami d'Horace, il savait, comme lui, que Télèphe et Pelée,

Cum pauper et exul uterque
Projicit ampullas et sesquipedalia verba;

il aura été touchant et simple.

J'ouvre donc Virgile, et je vois que je ne me suis pas trompé; mais quelle est ma surprise lorsque j'arrive à ces quatre vers dont M. Delille n'a pas conservé la moindre trace, et qui sont les plus beaux du discours :

Dii tibi (si qua pios respectant nunima, si quid
Usquam justitiæ est) et mens sibi conscia recti,
Præmia digna ferant. Quæ te tam læta tulerunt
Sæcula? Qui tanti talem genuere parentes!

Afin que ceux qui ne peuvent lire Virgile dans l'original, puissent juger de l'importance de cette omission, nous allons transcrire ici une traduction en prose assez fidèle du discours entier. « Celui que vous cherchez est devant

vous. Je suis cet Enée sauvé des flots Lybiens. O vous ! qui seule avez eu pitié des horribles malheurs de Troye, vous qui, lorsque nous échappons à peine à la fureur des Grecs, aux dangers de la mer et de la terre, nous accueillez manquant de tout, nous donnez pour asyle votre ville et votre palais, Didon, nous voudrions en vain vous prouver notre reconnaissance ! Nous n'en avons pas le pouvoir, ni tous les Troyens dispersés dans le monde. Les Dieux (s'ils honorent la piété, s'il existe encore quelque justice), les Dieux et le sentiment d'avoir bien fait, feront seuls votre digne récompense. Heureux le siècle qui vous a vu naître, les parens qui vous ont donné le jour ! Tant que les fleuves se rendront à la mer, que l'ombre habitera les flancs des montagnes, que les astres vivront dans le ciel, votre gloire, votre nom, vos louanges seront dans ma bouche, quelle que soit la terre où le sort m'appelle... » Cette prose, écrite à la hâte, ne peut rendre que bien faiblement les vers de Virgile ; mais il me semble du moins qu'elle a conservé quelque teinte de son coloris, qui est entièrement dénaturé dans M. Delille.

Assez peu satisfait, comme on voit, de la manière dont le traducteur nous rend l'effet des discours de son modèle, j'ai voulu me dédommager par la partie épique et descriptive du poëme, ce dernier genre en particulier étant

celui où M. Delille a obtenu, comme auteur original, les succès les moins contestés. Le second livre de l'Enéide est presque tout en récits et en descriptions, et je me suis hâté d'y passer.

D'autres pourront reprocher à M. Delille d'avoir employé cinq vers à traduire les deux premiers de ce livre; mais je ne m'arrêterai point à cette légère amplification. Je ne remarquerai qu'en passant l'espèce de contradiction qui se trouve quelques vers plus bas, lorsqu'il fait monter *l'aube naissante* sur l'horizon *vermeil*; on sait assez que l'horizon ne devient vermeil qu'à la fin de l'aube. Je n'insisterai pas davantage sur les vers qui peignent l'entrée des Grecs dans le cheval de Troye.

Pallas leur inspira ce fatal artifice;
C'est un vœu, disaient-ils, pour un retour heureux.
On le croit. Cependant en *ses* flancs ténébreux,
On cache des guerriers, et de *ses* antres sombres
Une élite intrépide ose habiter les ombres.

C'est-à-dire, qu'une élite de guerriers cachés dans les flancs ténébreux du cheval, ose habiter les ombres de ses antres sombres.... Mais je prierai mes lecteurs d'accorder avec moi une attention plus suivie et plus soutenue à l'épisode de Laocoon, morceau qu'on a beaucoup vanté, qu'on cite déja comme un chef-d'œuvre. Le discours de Laocoon, lorsqu'il accourt de la citadelle, a cependant les mêmes défauts que tous

ceux du premier livre ; voyons comment M Delille aura su peindre l'action qui le suit.

A ces mots, *saisissant* sa javeline *immense*,
De son bras vigoureux avec force il la lance ;
Le trait part, siffle, vole et s'arrête en tremblant ;
La masse est ébranlée ; et *dans son vaste flanc*,
De ses concavités les profondeurs gémirent.

Que d'observations nous fournirait ce peu de vers ! Laocoon *saisit* sa javeline ; il avait donc un écuyer qui la portait. Virgile dit bien qu'il la lance, mais non pas qu'il la saisit. Javeline *immense* est une exagération. *Avec force il la lance*... ? Vers quel objet ? Virgile a grand soin de le dire.

In latus, inque feri curvam compagibus alvum.

Le trait part, siffle, vole, est un hémistiche fort dur et nullement imitatif, dont il n'y a point de trace dans l'original. *S'arrête en tremblant*, est bien loin de rendre *stetit illa tremens* de Virgile. *La masse est ébranlée* est encore une exagération. Comment cette masse énorme qui, quelques pages plus loin, *vomit des bataillons armés*, pouvait-elle être ébranlée par une javeline ? Dans Virgile, le cheval vomit simplement quelques hommes armés, *armatos fundit equus*, et dans un autre passage où il les nomme, on n'en compte pas plus de neuf. (Lib. II. v. 261. et seq.) Cependant, dans son récit, la javeline de Laocoon n'ébranle pas la masse entière,

mais seulement la partie qu'elle atteint, *uteroque recusso*. Enfin, je laisse à tout homme de goût à juger ce que c'est en poésie que *les profondeurs des concavités* de cette masse *qui gémissent dans son vaste flanc*.

M. Delille a beaucoup mieux réussi dans le tableau de la mort tragique de Laocoon et de ses fils. Si cependant il y reste encore des taches, et si toutes les fois que le traducteur a fait une faute, c'est pour s'être écarté de l'original, ne serait-il pas intéressant de le remarquer, ne fût-ce que pour l'instruction de tous les traducteurs et imitateurs à venir? L'essai en vaut peut-être la peine (1).

Laocoon offrait un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpens sortis de Ténedos,
(J'en tremble encor d'horreur) s'*allongent* sur les flots.

Pourquoi s'allongent-ils et que vont-ils faire?

---

(1) *Laocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos*
Solemnes taurum ingentem mactabat ad aras.
Ecce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta,
(Horresco referens) immensis orbibus angues,
Incumbunt pelago, pariterque ad littora tendunt:
Pectora quorum inter fluctus arrecta, jubæque
Sanguineæ exuperant undas; pars cætera pontum
Pone legit, sinuatque immensa volumine terga,
Fit sonitus spumante salo: jamque arva tenebant,
Ardentesque oculos suffecti sanguine et igni,
Sibila lambebant, linguis vibrantibus ora.
Diffugimus visu exsangues: illi agmine certo,
Laocoonta petunt; et primùm parva duorum,

Question oiseuse, me dira-t-on! non, puisque Virgile l'a prévenue :

Incumbunt pelago, pariterque ad littora tendunt.

Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux.
Le reste au loin se traîne en immenses anneaux.

Ces vers sont beaux, sans doute; cependant on peut trouver une légère contradiction dans le premier : l'onde *n'écume* pas par un *calme profond*; elle n'écumera que sous le *sillage* des deux monstres (qu'on me passe cette expression marine, la seule qui puisse rendre ici mon idée). Prenez Virgile; il commence son récit par le calme... *tranquilla per alta*; ces mots précèdent même celui de *serpens* (*angues*), qui ne se trouve qu'à la fin du second vers; et il ne parle de l'écume et du bruit de la mer, *fit sonitus spumante salo*, qu'après avoir décrit la marche des monstres. Ainsi tout est dans l'ordre et rien ne se contredit. Qu'arrive-t-il à M. Delille pour avoir déplacé ce seul trait, *spumante salo*? C'est que, lorsqu'il le retrouve à sa place dans Virgile, n'osant pas lui-même le répéter, il y supplée

Corpora natorum serpens amplexus uterque
Implicat, et miseros morsu depascitur artus.
Post ipsum auxilio subeuntem ac tela ferentem
Corripiunt, spirisque ligant ingentibus : et jam
Bis medium amplexi, bis collo squamea circum
Terga dati, superant capite et cervicibus altis, etc.
(ÆNEID. LIB. II, v. 201.)

par une exagération tout-à-fait hors de nature.

Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes,
Sous leurs vastes élans font bouillonner les ondes.

Ainsi voilà les ondes des mers profondes qui bouillonnent *sous de vastes élans*, et Virgile défiguré, parce que son traducteur s'est éloigné un moment de l'ordre de ses idées. Continuons:

Ils abordent ensemble, ils *s'élancent des mers.*

Des serpens ne s'élancent point. *Jamque arva tenebant;* déja ils avaient gagné la terre, dit simplement Virgile.

Leurs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs,
Et les *rapides* dards de leur langue brûlante,
S'agitent en sifflant *dans* leur gueule béante.

Je n'entends pas comment ces dards sont rapides, et Virgile n'en dit rien. Des serpens qui dardent leur langue ne l'agitent pas *dans* leur gueule, mais en dehors; et c'est ce que Virgile exprime par *lambebant.*

Tout fuit épouvanté; le couple monstrueux
Marche droit au grand prêtre, et *leur* corps tortueux,
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans *un cercle écaillé* saisit *sa faible proie*,
L'enveloppe, l'*étouffe*, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux *suivis* de longs ruisseaux de sang.

La tournure de cette description est remarquable: en redressant les inversions, on trouve que c'est le corps tortueux du couple monstrueux, qui se déploie en orbe, qui saisit sa

faible proie (la proie d'un corps !) dans un cercle écaillé (ou écailleux) qui l'enveloppe, l'étouffe et arrache de son flanc, etc.; voilà le corps d'un couple qui fait bien des choses ! Virgile fait agir les monstres eux-mêmes, et leur donne bien moins d'occupation. Il n'est question chez lui ni de déploiement en orbe, ni de cercle écaillé, parce qu'il a déja parlé des orbes et qu'il parlera bientôt des écailles. Il se garde bien d'*étouffer* les enfans, parce que les serpens ne seraient pas excusables de perdre ensuite leur tems à les déchirer, au lieu d'attaquer le père. Tout se réduit chez lui à ces vers fort simples :

> . . . . *Et primùm parva duorum*
> *Corpora natorum, serpens amplexus uterque,*
> *Implicat et miséros morsu depascitur artus.*

Mais avouons aussi que dans le dernier, cette seule expression, *miseros artus*, fait plus d'effet que toute la pompe de M. Delille. Il semble que le poète latin ait voulu attirer notre pitié sur les enfans, et son interprète nous effrayer de la cruauté de ses monstres; lequel a raison ?

Les vers qui suivent me paraissent encore plus défectueux :

> *Leur* père accourt, tous deux à son tour le saisissent,

Sont-ce ces enfans ?

> D'épouvantables nœuds tout entier *l'investissent.*

Investir, n'est pas le mot; il fallait, *étreindre*, *serrer*.

Deux fois par le milieu *leurs* plis l'ont embrassé,
Deux fois autour du cou *leur* corps s'est enlacé ;
Ils redoublent *leurs* nœuds, et *leur* tête hideuse
Dépasse encore *son* front de *sa* crète orgueilleuse.

Quel abus de pronoms ! Voilà quatre fois *leur* dans trois vers, et deux fois *son* ou *sa* avec des rapports différens dans le quatrième.

Quelle différence dans Virgile ! Là, point d'amphibologie ; dans quatre vers au lieu de sept, il nous montre Laocoon accourant en armes au secours de ses fils (*auxilio subeuntem ac tela ferentem*) ; mais il est aussitôt enchaîné avec eux dans les replis des monstres ; et ceux-ci, après avoir entouré deux fois de leurs anneaux écailleux le corps et le col de ce malheureux père, dressent encore au dessus de sa tête leurs fronts orgueilleux. Je ne suivrai pas plus loin ce rapprochement ; on voit assez combien les additions et les omissions que le copiste s'est permises, nuisent à l'effet du tableau. Il est surtout inconcevable que M. Delille ait cru pouvoir rendre ce vers

Post ipsum auxilio subeuntem ac tela ferentem,

Par ces trois mots, *leur père accourt*: c'est avoir ôté toute action au personnage le plus intéressant de cette scène.

Un des morceaux les plus vantés de l'Enéide française, c'est celui où Vénus découvre à son fils tous les Dieux ennemis d'Ilion, travaillant

à détruire cette ville malheureuse. Les éditeurs ont inséré ce passage dans leur prospectus, et tous les journaux l'ont transcrit. On ne peut nier qu'il ne soit d'une poésie très-brillante ; la couleur de Virgile y est même plus fidèlement conservée que dans les tableaux que nous avons examinés. Je rends avec plaisir cette justice à M. Delille. Ce sont de très-beaux vers que ceux-ci :

Vois-tu ces longs débris, ces pierres dispersées,
De ces brûlantes tours les masses renversées,
Cette poudre, ces feux ondoyans dans les airs ?
Là, le trident en main, le puissant Dieu des mers,
De la terre à grands coups entr'ouvant les entrailles,
A leur base profonde arrache nos murailles,
Et de ses fondemens déracine Ilion.

On retrouve le mouvement de Virgile dans ce passage :

Sur un nuage ardent, au sommet de ces tours,
Regarde, c'est Pallas ! . . . .

Ce vers

Jupiter même aux Grecs souffle un feu belliqueux,

rend fort bien celui de Virgile,

Ipse pater Danais animos viresque secundas
Sufficit. . . . .

mais on est fâché de trouver ensuite cette froide anthitèse ;

Excite les *mortels*, et soulève les *dieux*.

et cette conclusion du discours bien plus froide encore :

. . . . Fuis, c'en est fait, ta mère
Va protéger tes pas et te rendre à ton père.

Voilà un rapprochement du *père* et de la *mère* qui arrive fort à-propos, et Vénus avait bien le tems de s'amuser à parler à la troisième personne !

Nusquam abero et tutum patrio te limine sistam.

« Je ne te quitterai pas, et je te placerai *en sûreté* sur le seuil paternel. » Voilà ce que Vénus dit dans Virgile ; voilà ce qu'une mère doit sentir et dire ; voilà comment la nature doit s'exprimer. Une mère ne se nomme pas dans une occasion semblable ; elle ne songe qu'à son fils.

La comparaison (citée aussi dans tous les journaux) de la chûte d'Ilion avec celle d'un arbre antique abattu par les laboureurs, sera très-belle pour tout lecteur qui ne connaîtra pas l'original ; mais quiconque s'est un peu familiarisé avec le génie de Virgile, y trouvera le défaut commun à tous les imitateurs, l'exagération. Virgile parle d'un orme antique qui s'est élevé dans les montagnes, *summis antiquam montibus ornum* ; M. Delille le fait

Dominer *fièrement* sur les *humbles* campagnes.

Des bûcherons armés de hâches l'attaquent à coups redoublés,

. . . . *Illa usque minatur*
Et tremefacta comam concusso vertice nutat.

(l'arbre s'ébranle, son feuillage s'agite, sa cime se balance.) Chez M. Delille,

L'arbre *altier* balançant sa tête *chancelante*,
Menace *au loin* les monts de sa chûte *pesante*.

De ces trois épithètes, deux ne sont là que pour la rime, la troisième est au moins oiseuse. Virgile dit, il est vrai, que son arbre *usque minatur* et *minari* signifie littéralement *menacer*, mais qu'il y a loin de là à *menacer au loin les monts de sa chûte*! Quelle hauteur le traducteur donne-t-il donc à son arbre ? Il le fait, sans doute, encore plus *immense* que la javeline de Laocoon. Remarquez aussi que Virgile, par la juste mesure de son expression, et par la circonstance du feuillage agité (*tremefacta comam*), vous met sous les yeux l'arbre qu'il veut peindre, au lieu que son interprète fait tout disparaître, en exagérant tout.

Attaqué, mutilé, déchiré *lentement*,
Enfin, dans un dernier et *long* gémissement
Il épuise sa vie; il tombe, et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines.

Virgile dit bien *paulatim evicta*, vaincu peu-à-peu, mais non pas *déchiré lentement*,

puisque les bûcherons frappaient à coups redoublés, *crebrisque bipennibus eruere certatim*. Il fait pousser un dernier gémissement à son arbre, *supremum congemuit*; mais ce gémissement n'est pas long et *n'épuise point la vie de l'arbre*, ce qui serait ridicule; enfin la chûte est simplement exprimée par ces mots : *Traxit que jugis avulsa ruinam*, qui nous font voir l'orme arraché de terre, et traînant en quelque sorte ses ruines; au lieu que la bruyante hyperbole française ne nous montre rien.

On pourra trouver ces remarques minutieuses et ma critique trop sévère; mais, outre qu'elle ne peut nuire en rien à la réputation de l'illustre traducteur de Virgile, réputation si justement et si solidement établie, j'ai cru qu'il était utile de faire voir par un tel exemple, combien il est dangereux lorsqu'on imite les grands modèles, de renchérir sur leurs expressions, de renforcer leurs couleurs, de changer quelque chose à l'ordonnance de leurs tableaux. Virgile même s'est trompé quand il a fait des altérations de ce genre, en imitant Homère ou Pindare (1).

---

(1) *Voyez* dans Aulu-Gelle (lib. IX, cap. 9.) comment Virgile, en imitant la comparaison de Nausicaa et de Diane (Odyssée, lib. VI, v. 102.) dans celle qu'il fait de Diane avec Didon, en a omis le trait le plus agréable; voyez aussi dans le même auteur (lib. XVII, cap. 10.) combien Virgile est resté au dessous de Pindare dans la description du mont Etna, pour avoir voulu faire mieux que lui.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de traduire ici la critique de ce dernier passage, telle qu'Aulu-Gelle l'a mise dans la bouche de

Au reste, il serait également pénible et pour le critique et pour le lecteur, de suivre plus long-tems pas à pas le traducteur de l'Enéide. Nous allons maintenant considérer son ouvrage sous un point de vue plus général. Nous avons déja dé-

---

Favorinus. Il cite d'abord les vers de Pindare, puis ceux que Virgile, dit-il, a plutôt ébauchés qu'achevés, *quos inchoasse verius dixerim quam fecisse* (Enéid. lib. III, v. 570—577.), et ensuite il raisonne ainsi : « Pindare, plus fidèle à la vérité, a dit ce qui était, ce qui arrivait réellement, ce qu'on pouvoit voir de ses yeux, que l'Etna fumait pendant le jour et jetait des flammes pendant la nuit. Mais Virgile, tout occupé à chercher l'harmonie et le fracas des mots, n'a pas fait la moindre distinction entre la nuit et le jour. Pindare a fort bien dit que l'Etna vomissait des feux, qu'il en sortait des tourbillons de fumée et de flammes qui se précipitaient en serpentant vers la mer. Virgile, voulant traduire *Rhoon kapnou aithona* (des tourbillons de fumée brûlante), a mal adroitement accumulé des cendres et un tourbilon de poix dans une nuée fumante (*nubem turbine piceo et favilla fumantem*) ; il a changé improprement les jets de feu (*krounous*) de Pindare en globes de feu (*globos flammarum*), ses flammes qui atteignent les astres (*sidera lambit*) sont une vaine exagération. Ce qu'il dit encore de son nuage noir qui fume d'une cendre en incandescence (*candente favilla*), ne tombe pas sous les sens. Ce qui est en incandescence ne peut ni fumer ni être noir ; *candens* vient de *candor,* blancheur. Quant à ses pierres et aux rochers que l'Etna vomit, qui s'élèvent et aussitôt se liquéfient, gémissent et s'agglomèrent dans l'air :

Erigit eructans, liquefactaque saxa per auras,
Cum gemitu glomerat.....

Ni Pindare n'a rien écrit, ni personne n'a jamais rien entendu de semblable ; et de tous les prodiges qu'on raconte, ce serait le plus prodigieux. »

Si Virgile, ordinairement si simple et si naturel, est devenu si faux et si enflé en voulant enchérir sur Pindare, M. Delille peut se consoler d'être tombé quelquefois dans le même défaut.

couvert quelques-unes des causes qui détruisent, dans la traduction, l'effet de l'original, et qui en changent la couleur. Dans le morceau suivant nous indiquerons les autres; et nous en citerons des exemples pris dans les six premiers livres indifféremment. Nous tâcherons ensuite de déterminer jusqu'à quel point on peut les rejeter sur le génie de notre langue, sur la nature de notre versification, et jusqu'à quel point aussi on doit les attribuer au goût particulier du traducteur

Ch. Vg.

Mlle. DZJERZBICKA (1).

Anecdote polonaise.

Je vous raconterai avec simplicité une histoire vraie, tendre et touchante. Elle vous fera connaître comment savent aimer les dames d'une nation qu'on dit ressembler à la nôtre. Nos dames sont bien aimables sans doute; elles ont bien de la sensibilité. Très-peu d'entr'elles cependant

(1) Le *c* qui se trouve à l'avant dernière syllabe dans les noms polonais, se prononce comme s'il était *cédillé*.



aiment comme celle dont je dois peindre les malheurs.

Mademoiselle *Dzjerzbicka* était une fille de qualité élevée à la campagne, et très-bien élevée, comme le sont toutes les dames polonaises d'un ordre distingué, qui parlent avec une égale facilité le latin, l'italien, l'allemand, le français et leur langue maternelle, et qui, dans toutes ces langues, ont lu les meilleurs auteurs.

Je ne l'ai pas connue personnellement.

J'en suis fâché; car il serait utile et doux de pouvoir se rappeler les traits d'une femme de son mérite. J'en suis bien aise; car je ne pourrais m'empêcher de la pleurer avec plus d'amertume. Ses amis m'ont dit qu'elle était belle et blonde; et je trouve naturel de croire qu'il y a une sorte de rapport entre une belle figure et une bonne ame, entre un caractère sensible et une peau fine et douce.

Le château du comte *Dzjerzbicki*, père de cette aimable fille, était voisin des terres de la famille *Czetwertynska*, et le jeune prince de *Czetwertynsky* avait vu naître les deux filles du comte, dont celle qui nous occupe était l'aînée. Il était lié avec elles dès le berceau. L'amour honnête est de tous les âges; il joue avec l'enfance, brûle dans la jeunesse, dévore dans l'âge mûr, peut jeter une douce chaleur sur nos vieux ans.

Mlle. *Dzjerzbicka* avait à peine connu sa

nourrice plutôt qu'elle n'avait aimé le jeune prince qui s'était toujours prêté à ses jeux, et qui dès le premier âge avait paru distinguer en elle une beauté naissante.

Chaque jour avait développé dans leur cœur ce germe de tendresse mutuelle. Les deux familles avaient souri à une inclination qui prenait à tous les instans plus d'énergie, et qui devait conduire à une alliance convenable des deux parts.

Le jour était pris pour couronner un amour jusqu'alors si peu traversé, et six semaines pour des préparatifs nécessaires étaient le seul délai qui dût être apporté à l'union la plus desirée.

Les deux amans savouraient leur bonheur, et ne cessaient de se répéter *combien il est doux de vivre, de vivre à jamais l'un pour l'autre.*

Le bruit se répand dans leur asyle, qu'un corps de confédérés passe sur leurs terres, et se retire poursuivi par trois régimens russes.

On est si vaillant quand on aime; on chérit tant une occasion de se signaler; il est si doux de mêler les lauriers aux myrtes; de montrer à son amie qu'elle n'a pas fait un mauvais choix, et par ce qu'on ose pour la gloire, de lui donner une idée de ce qu'on pourrait à la voix de la beauté? *Czetwertynski* s'arrache en héros à son amante éplorée. Il se confédère; il joint la troupe fugitive, la rallie, la ramène aux Russes, les charge, enfonce leurs rangs : mais que peut la valeur contre la discipline? Son cheval est tué

sous lui; ses amis fuient de nouveau. Il demeure blessé au pouvoir des vainqueurs, qui le mettent sur un chariot, et l'envoient en Sibérie.

Quatre ans s'écoulent sans qu'on puisse avoir aucune de ses nouvelles. On le croit mort, et sa fidelle amie donne sans cesse des larmes à sa mémoire.

Elle pleure. Elle pleure tant, si longtems, avec une douleur si profonde et si pénétrante, que ses yeux se dissolvent; elle perd la vue, et ne regrette que son amant.

Enfin la paix se fait; le prince obtient sa liberté. Il apporte lui-même la nouvelle de son retour. Il vole; il vient dégager sa parole, et chercher sa récompense. Il arrive, et voit sur le visage de sa maîtresse la preuve trop cruelle du plus tendre, du plus inviolable amour. Digne d'elle en tout, elle ne lui devient que plus chère. Il la supplie encore de l'épouser.

« Non, répond mademoiselle *Dzjerzbicka*, je ne mérite plus un mari tel que vous. Je deviendrais un fardeau pour votre tendresse. Epousez ma sœur; elle est belle : son cœur n'a pas été flétri par un trop long chagrin. Elle vous aimera. Le sort de mon sang est de vous aimer. »

Le prince rejette, comme il le devait, une pareille proposition. Il insiste, il gémit, il presse, il persuade; et la belle aveugle sera encore à lui, si la princesse sa mère y veut consentir.

Mais la princesse *Czetwertynska* qui s'était

prêtée avec plaisir, quatre ans auparavant, à ce que son fils épousât mademoiselle *Dzjerzbicka*, belle, jeune, fraiche, avec tous ses attraits, refuse son consentement à ce mariage, après qu'elle a perdu les yeux.

Le prince va implorer sa mère; il essuie refus sur refus; et chacun d'eux est un coup de poignard pour la trop sensible *Dzjerzbicka* et pour lui-même. Il tombe malade; et ce n'est qu'à son extrême danger que la princesse *Czetwertynska* laisse ravir un consentement qu'elle commence à craindre d'avoir accordé trop tard.

Il reprend des forces; il s'élance dans sa voiture; il court jour et nuit. Il se précipite au château *Dzjerzbé*, dans le salon, aux pieds de l'intéressante aveugle : *Je suis à vous, mon amie, ma mère y consent.* Elle l'embrasse. *Ah!* dit-elle, *ah! moya dusha! mon doux ami.* Elle le presse contre son sein; mais ses bras se roidissent; ses genoux fléchissent; elle tombe. Elle se meurt; elle est morte, du passage trop rapide de la douleur à la joie.

Heureux le mortel éternellement à plaindre, qui put se voir aimer ainsi! Et daigne le ciel nous accorder une telle femme; mais nous préserver de lui causer de trop violens chagrins!

Siècles futurs, je vous confie son nom, que les amours et la vertu n'entendront jamais prononcer sans honorer son souvenir de quelques larmes.

D. P. D. N.

CONSIDERATIONS

HISTORIQUES

SUR L'EMPIRE DE LA MER

CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES.

TROISIÈME PARTIE.

Tout le monde sait que ce n'est ni un beau, ni un bon pays que celui des Provinces-Unies; ses habitans en ont conquis une partie sur la mer, et sont obligés de défendre le reste contre les courans et les invasions de l'Océan. L'emploi des digues sur toutes ces côtes est de la plus grande antiquité historique; l'industrie, la vigilance que ce travail exige, décide des mœurs d'un peuple et les conserve. L'agriculture et le commerce sont un délassement pour des hommes obligés de lutter sans cesse contre les flots, sur leur propre territoire : ce peuple devait donc être naturellement navigateur et manufacturier; car son sol précaire ne suffisait pas pour garantir sa subsistance. Lorsque l'industrie a des motifs nécessaires et permanens, elle doit s'élever au plus haut degré; et l'économie dans les consom-

mations étant également commandée aux Hollandais par leur situation, ils ont dû être depuis leur réunion en corps de nation, laborieux, robustes, amis de l'ordre et ennemis de toute espèce de tyrannie. Celle des Romains ne s'étendit pas jusqu'à eux; ils en étaient plutôt les alliés que les sujets. Après le démembrement de l'empire, les différentes souverainetés dont ils firent partie ne changèrent ni leurs mœurs, ni leur gouvernement municipal. Soumis à la maison d'Autriche, qui réunit sous Charles-Quint les Pays-Bas à ses vastes Etats, ils ne présumaient pas que l'inquisition espagnole pût jamais les atteindre.

Ils adoptèrent, sans consulter la cour de Madrid, les nouvelles opinions de Luther et de Calvin. Philippe II qui les avait proscrites, voulut les contraindre par la force à y renoncer. L'orgueil inflexible de Philippe, la cruauté du duc d'Albe, digne ministre d'un tel maître, ne purent vaincre la résistance généreuse des Hollandais; et les princes de Nassau, en défendant la liberté de leurs compatriotes, méritèrent les distinctions que ceux-ci accordèrent à leur maison. Cette guerre fut une des plus longues et des plus sanglantes qui aient jamais été soutenues par une petite nation contre une grande puissance; elle dura plus d'un demi-siècle, et c'est pendant cette époque d'un épuisement apparent de toutes leurs ressources, que les Hollandais, armant sans

cesse des escadres, entretenant des armées de terre, étendirent leur pêche et leur commerce dans les quatre parties du monde. C'est dans les détails de l'histoire qu'il faut chercher les vrais moyens de force et de prospérité des gouvernemens; ils résident tous et toujours dans l'harmonie du peuple avec ses chefs, dans le concert des efforts tendant à un même but. Les despotes et leurs armées nous représentent ces blocs énormes de pierre qu'une force étrangère détache de la carrière, et précipite sur un terrain incliné; ils écrasent ou entraînent tout ce qu'ils rencontrent dans leur course, et s'arrêtent ensuite dans une inertie absolue, quand l'impulsion qui les meut a cessé. Il n'en est pas ainsi d'une réunion d'hommes, animés par un intérêt commun, qui parle à la conscience et dirige les bras de chaque individu; c'est alors une force intelligente, active et continue qui produit des merveilles sous une habile direction. Qu'on explique autrement les prodiges opérés par les Hollandais dans leur marine militaire et commerçante, dans leur pêche, leurs manufactures et leurs travaux intérieurs. Il est admirable de voir constamment ce peuple se diviser et se subdiviser en autant de sections de travailleurs, de soldats, de matelots, que ses besoins publics l'exigent. Quand on considère les produits de leur pêche, on croirait qu'ils n'ont pas d'autre profession; mais parcourez leurs villes et leurs

campagnes, leurs travaux de culture, leurs édifices, leurs constructions navales, et vous verrez que la variété de leurs opérations mécaniques, leurs vastes magasins remplis de toutes les marchandises du monde connu, annoncent un ordre ancien, héréditaire dans les travaux, dans les combinaisons sociales et politiques; c'est la réunion de tous les arts, et leur emploi le plus harmonique.

Dès le treizième siècle, sous leur comtesse Ada, on les voit en Zélande construire les plus gros navires de charge qui eussent paru sur la mer. En 1338, Guillaume IV, leur vingt-troisième comte, depuis Thiery petit-fils de Charlemagne, est en état d'armer une puissante escadre, et de porter des troupes en Espagne pour aider le roi de Castille à faire le siége de Grenade; les villes d'Amsterdam, de Harlem, de Horn, d'Enkuisen, et surtout Middelbourg, contribuaient volontairement aux expéditions militaires de leur prince, lorsqu'elles pouvaient étendre et protéger leur commerce, qui, dès le quatorzième siècle, excita la rivalité hostile des villes anséatiques. Lubeck et Hambourg armèrent des flottes pour attaquer sans provocation celles des Hollandais. Ceux-ci les traitèrent en pirates, et consacrèrent leur triomphe par un monument digne de la simplicité de ces tems-là. Ils mirent au haut de leurs mâts des balais, pour marquer qu'ils avaient balayé la mer des tyrans

qui l'infestaient, et la paix se rétablit. Il y eut même une alliance sincère entre les villes anséatiques et celles de la Hollande, dont la prospérité fut toujours croissante. Charles-Quint, plus habile et moins despote que son fils, en tira de grands secours dans la guerre contre les Turcs. Les Hollandais lui fournirent cent vaisseaux; et si Philippe les avait conservés pour sujets, si sa superstitieuse et féroce tyrannie ne les avait excité à la plus juste révolte, on ne peut calculer l'heureuse influence qu'aurait eue l'industrie hollandaise dans les possessions espagnoles des deux Indes, en y navigant sous la protection et au profit de cette monarchie, au lieu de s'y montrer en ennemis. Rien de plus naturel et de plus légitime que leur invasion dans les conquêtes de leur tyran; rien de plus louable ensuite que la glorieuse résistance de cette marine hollandaise aux forces navales de l'Angleterre, qui préludait dès-lors à toutes ses usurpations! Mais voyez comment l'élévation démesurée de leur fortune accélère leur décadence. Ils s'établissent dans les Moluques; ils conquièrent le Brésil; le commerce exclusif des épiceries leur appartient; leur compagnie des Indes devient dans l'Inde la puissance dominante; leur navigation s'étend à la Chine et au Japon, sur la côte d'Afrique et dans les mers du Nord. Vainqueurs des Espagnols et des Portugais, ils se font respecter de l'Angleterre et de toutes les puissances de l'Europe.

Les voilà forts et opulens, mais orgueilleux et injustes; ils tyrannisent ou dépouillent les princes Indiens; le faste asiatique s'introduit dans leur gouvernement; ils adoptent les mesures les plus iniques dans le monopole des épices, dans le recrutement de leurs garnisons lointaines; ils veulent la liberté pour eux, et non pour leurs sujets. Les fatigues et les périls de la guerre ne conviennent plus à des hommes riches; ils n'ont que des mercenaires dans leurs armées; leur Stathouder n'est plus le capitaine de ses concitoyens; il a une garde à sa solde, une armée à ses ordres; sa cour et sa maison se lient aux intérêts et aux intrigues des autres cours; la maison d'Orange devient souveraine, et Guillaume, roi d'Angleterre, fait adopter au gouvernement hollandais la politique du parlement anglais, qui subordonne bientôt le Texel à la Tamise. Dès-lors les Provinces-Unies se divisent en factions; La Haye devient un foyer d'intrigues; on y discute, on y règle les intérêts de l'Europe, et ceux de la Hollande se perdent dans des spéculations ambitieuses. Le peuple se sépare de ses chefs; il n'y a point encore d'anarchie, mais plus d'harmonie, plus de confiance : le travail, l'industrie, la richesse, sont encore subsistantes, et la puissance a disparu, la base s'est dissoute, l'esprit public a changé.

Chose étrange! les mœurs domestiques se maintiennent; les mœurs publiques sont corrompues:

ils conservent leurs digues contre les flots, mais celles que la sagesse de leurs ancêtres avait tracées contre leur propre ambition et celle de leurs voisins, se sont écroulées, et la Hollande désormais condamnée à être protégée ou conquise, ne peut plus trouver son salut que dans une alliance sincère et durable avec la France. Voilà donc encore une puissance maritime de première classe, qui s'efface à la suite des plus grands succès; mais il y a dans son déclin des circonstances bien remarquables. Ce n'est point un pouvoir usurpé et une domination tyrannique sur les mers qui échappent aux Hollandais; tout ce qu'ils avaient obtenu d'avantages comme navigateurs habiles, comme commerçans industrieux, leur était assuré en n'attentant point aux droits des autres nations, et ils n'ont violé ceux d'aucun peuple européen. Aussi sont-ils restés les magasiniers et les facteurs d'une grande partie de l'Europe; mais leur avidité dans les Indes a corrompu leur gouvernement colonial, et celui de la métropole s'en est bientôt ressenti. Le besoin de gagner et d'entasser l'or sur l'argent, est une des plus funestes maladies de l'espèce humaine; elle conduit inévitablement à la servitude ou à la tyrannie. Le Hollandais qui disait au prince d'Orange: « si l'on pouvait commercer en enfer, je risquerais d'y aller brûler mes voiles, » nous présente une image fidelle de l'intrépidité et de l'avarice.

Dans toutes leurs institutions, les législateurs anciens et modernes ont oublié que les hommes étaient de leur nature inconséquens et passionnés. Ce n'est donc pas assez de les subordonner à *une direction générale* de bons principes religieux et politiques, c'est à la *direction particulière* de leurs habitudes sociales qu'il faut appliquer toute la surveillance et la force des lois et des mœurs ; sans cette précaution, qui n'a jamais été prise, les habitudes d'un peuple, aussitôt qu'elles deviennent dominantes et passionnées, tendent à la subversion de ses principes religieux et politiques. Un peuple dont l'impulsion se dirige vers la guerre ou le commerce, ne sera bientôt que guerrier ou commerçant, et perdra de vue ses autres intérêts et toute leur moralité, pour se livrer jusqu'à l'excès à sa passion dominante. Il en contractera tous les vices, si les institutions ne sont combinées de manière à les modifier en lui imposant d'autres habitudes, d'autres intérêts, et en lui présentant, toujours en perspective, au dessus de tous les profits, de tous les avantages, ceux de l'honneur et de la vertu. De là, la grande importance pour toutes les nations de soigner beaucoup et d'honorer encore plus l'agriculture, à laquelle se lient naturellement les bons principes, les bonnes mœurs.

Il n'y a point d'excès à craindre, point de vices inhérens à la passion de l'agriculture. Il y en

a beaucoup à celles de la guerre et du commerce ; que les gouvernemens ne devraient considérer que comme des expédiens ou des remèdes dont ils doivent bien s'approprier l'usage ; mais non pas en faire, comme cela arrive aujourd'hui, la partie fondamentale de leur régime. Cette erreur qui est bien ancienne, mais qui a repris de nos jours une nouvelle force, a produit toutes les révolutions que nous présente l'histoire. Quelle prospérité durable peut-il y avoir dans des sociétés dont la partie faible est la morale, et dont toute la force consiste dans les passions envahissantes ? Système faux, absurde, malgré tout son éclat, et ses succès éphémères ! Nous avons vu que l'Espagne et le Portugal n'ont rien gagné et ont perdu de leurs forces réelles, depuis leurs grandes conquêtes dans les deux Indes, parce que la fortune détruit encore plus rapidement l'énergie des monarchies absolues, que celle des républiques ; et nous voyons que la Hollande, malgré les avantages de son meilleur régime politique, a perdu progressivement en puissance tout ce qu'elle gagnait en capitaux. Grande leçon pour les états qui voudront en recevoir et en profiter ! Non-seulement ce n'est pas tout que d'être riches, ce n'est pas même assez que d'être forts ; pour conserver la force et la richesse, il faut encore que la volonté publique n'ambitionne que l'aisance, ne favorise que l'industrie légitime, et ne se passionne que

pour la vertu. A ces conditions, et à ces conditions seulement, les peuples sont heureux, les gouvernemens stables et puissans.

Ces observations ne peuvent être classées dans ces vaines théories, dans ces systêmes de perfectionnement, dont le point de départ est une dépravation générale. Tous les faits historiques établissent cette doctrine, et en démontrent l'évidence. Depuis le commencement du monde, on ne trouvera pas une seule exception à cette assertion : *l'avidité commerciale a détruit, ou détruira toutes les puissances fondées sur cette base*; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait que cette cause de destruction, et qu'un mauvais régime fiscal, militaire ou politique, n'opère encore plus promptement la dissolution d'un état; car la dégradation qui résulte de l'avidité commerciale, peut être longtems compensée par une bonne police intérieure, comme en Hollande, en Angleterre; mais elle mine journellement la puissance, en paraissant la soutenir et l'étendre. Elle attaque l'édifice social dans ses fondemens, et il s'écroule au premier ébranlement. Les peuples, au contraire, dont la fortune est médiocre, dont le commerce est un moyen de subsistance plutôt que de richesse, conservent dans leur médiocrité toute leur énergie, toute leur activité. Ils ont des querelles avec leurs voisins, mais ce ne sont jamais des combats à mort, tels que ceux du ressentiment et

de l'envie qu'excite la tyrannique opulence ; s'ils sont mal gouvernés, leurs révolutions intérieures sont plutôt un rajeunissement qu'une décadence : ils traversent les siècles sans éclat, mais aussi sans catastrophe ; le Danemarck et la Suède nous en offrent la preuve.

M.

LE MARÉCHAL DE MUNNICH.

SECOND EXTRAIT.

« Lorsque vous êtes monté où vous vouliez atteindre, renversez le marche-pied qui vous a servi. » Telle est, dit l'ingénieux auteur de Tom-Jones, une des maximes que le diable a laissées à ses serviteurs, dans une des dernières visites qu'il a faites sur la terre. Cette maxime pourrait bien être plus ancienne que Fielding ne le prétend. Un homme qui devait au maréchal de Munnich la faveur de l'impératrice Anne, le comte Ostermann, ne vit pas plutôt son crédit établi, qu'il songea à perdre celui qui en était

le premier auteur. Il se lia, pour y parvenir, avec le Courlandais Biron, favori de l'impératrice, et qui partageait l'autorité avec Munnich et lui. Ses intrigues réussirent. Munnich reçut tout-à-coup l'ordre de céder à la princesse de Mecklembourg, nièce de l'impératrice, les appartemens qu'il occupait dans le palais, et d'aller se loger de l'autre côté de la Neva. L'affront était sensible; mais le maréchal sut le dissimuler. Des amis communs travaillèrent à réconcilier les triumvirs; ils sentaient le besoin qu'ils avaient les uns des autres, et ce qui empêcha surtout leur brouillerie d'éclater, c'est qu'il se présenta une occasion d'éloigner Munnich de la cour par une mission honorable.

La mort d'Auguste II avait de nouveau livré la Pologne aux troubles civils. Stanislas Leczinsky, soutenu quoique faiblement par la France, voulait remonter sur le trône; le fils du dernier roi le lui disputait. Déja Stanislas, fuyant devant une armée de 20,000 Russes, s'était renfermé dans la place de Dantzick. Mais défendu par les habitans qui l'adoraient, il y défiait l'armée de Lascy, réduite alors à 12,000 hommes. Biron fut le premier à proposer à l'impératrice de charger Munnich de la réduction de cette ville importante. Il reçut en partant l'ordre de St.-André, et des instructions qui lui enjoignaient d'attaquer Dantzick de la manière la plus vigoureuse. Ainsi Munnich dut à la jalousie de ses rivaux,

la première occasion de déployer ses talens militaires.

Son succès fut prompt et complet, malgré un échec qu'il reçut par la négligence de l'un de ses généraux, malgré l'arrivée d'un renfort de troupes françaises. Il destitua le général négligent; il fit les troupes françaises prisonnières avant qu'elles pussent entrer à Dantzick; et deux mois et demi après son arrivée, cette ville fut obligée de capituler. Munnich, en commençant le siége, avait lancé un manifeste qui rappelait un peu trop les guerres de quelques peuples barbares; il y menaçait de détruire la ville si elle s'obstinait à lui résister, et *de punir les fautes des pères sur leurs enfans, et sur les enfans de leurs enfans*. Après la victoire, il n'excepta que trois personnes de la capitulation, et se fit ainsi pardonner son manifeste.

On l'avait calomnié à la cour pendant son absence, précisément parce qu'il réussissait trop bien. On aurait voulu que la guerre le tînt plus longtems éloigné. Cependant à son retour, ses ennemis se turent. L'impératrice se déclara en sa faveur : elle voulait faire la guerre à la Porte. Un général tel que Munnich lui devenait plus important que des favoris.

Le véritable motif de cette guerre était le desir qu'avaient tous les Russes de réparer l'espèce de honte qui avait réjailli de la paix du Pruth sur leurs armes et sur leur empire; honte

consignée dans le traité même qui sauva la liberté de Pierre-le-Grand. Il commence en effet par l'aveu bien humiliant pour ce prince : « Que dans l'extrémité où il s'était trouvé réduit, il n'avait eu d'autre ressource que de demander la paix, et de chercher son salut dans la miséricorde des croyans. »

Le moment semblait favorable pour venger l'honneur de Pierre, et profiter des préparatifs immenses que lui-même avait faits, dans cette vue, sur les bords du Don. La Porte était engagée dans une guerre malheureuse avec le nouveau conquérant de la Perse, Thamas Kouli-Kan. Ostermann et Munnich lui-même représentèrent en vain qu'il ne fallait pas mépriser les Turcs; qu'un tel mépris avait été la cause de la disgrace de Pierre. Leur avis céda à celui du colonel Loewenwolde, qui le premier avait fait revivre le projet de cet empereur, et la guerre fut résolue.

On voulut auparavant achever de pacifier la Pologne, et ce fut encore Munnich qu'on en chargea; il se rendit à Varsovie. Tout plia devant les ordres dont il était porteur. Dans l'intervalle un kan de Tartares, Caplan-Gherei, s'empara du Cuban, province libre qui séparait la Turquie de la Russie. Il s'ouvrait par-là une communication avec les armées ottomanes qui étaient en Perse, et ce danger réel, joint à la jalousie de la cour de Pétersbourg, hâta le com-

mencement des hostilités. Le général Leontiew entreprit, dès l'automne de 1735, une expédition malheureuse contre la Crimée, et fut obligé de se retirer en Ukraine avec une perte de neuf mille hommes sur vingt-huit mille qu'il avait commandés. Tous les yeux se tournèrent alors vers Munnich; il reçut, étant encore à Varsovie, l'ordre de se rendre sur-le-champ en Ukraine, et d'y prendre le commandement de l'armée de Leontiew.

Nous voici parvenus à l'époque la plus glorieuse de la vie de Munnich. Des quatre campagnes qu'il a faites contre les Turcs, trois sont signalées par des exploits vraiment extraordinaires. Celle de 1738, moins brillante que les autres, prouve du moins que ce général réunissait des qualités qui semblent contraires, beaucoup de prudence et beaucoup d'impétuosité, et qu'il n'avait pas moins de courage politique que de valeur militaire. Notre intention n'est pas cependant de suivre M. d'Halem dans les détails de ces campagnes. Tout le monde peut les lire dans l'*Histoire de la guerre des Russes et des Impériaux contre les Turcs de* 1736 *à* 1739, par M. de Kéralio (1). Nous en donnerons seulement le sommaire, et nous choisirons de préférence les traits qui peignent le caractère

---

(1) Paris, 1786, 2 vol. in-4.

de Munnich, et qui peuvent expliquer ses étonnans succès.

On peut leur assigner pour première cause, les nouvelles ordonnances par lesquelles il avait amélioré la situation et perfectionné la discipline de l'armée, et plus particulièrement l'abolition d'un abus aussi nuisible à l'état qu'humiliant pour le militaire russe. Cet abus était l'inégalité de solde. On payait beaucoup moins les nationaux que les étrangers; et parmi ces derniers, il existait encore des différences. Le fils ou le petit-fils d'un étranger établi en Russie, était moins bien traité que son père, ou son grand-père ne l'avait été, comme si le sol et le climat de la Russie, dit fort bien M. d'Halem, eussent fait dégénérer les hommes aussi bien que les fruits qu'on y transplante. Munnich, en faisant rétablir l'égalité de paie pour toute l'armée, s'affectionna pour longtems les soldats qu'il devait commander.

Ses qualités, comme général, n'étaient pas moins propres à le faire réussir dans la guerre qu'il allait entreprendre. Voici le portrait que nous donne de lui son historien:

« Munnich était grand et de belle taille. Ses yeux et toute sa physionomie annonçaient l'intrépidité, la fermeté, la pénétration, le discernement le plus prompt et le plus sûr dans le choix de ses mesures. Il était presque toujours sérieux; sa présence et le son de sa voix impri-

maient une sorte de crainte respectueuse, que son affabilité même ne pouvait dissiper entièrement. Cependant l'armée l'adorait. Les officiers, en particulier, sentaient quelle considération répandait sur eux, à la cour et partout, l'avantage de servir sous ses ordres. L'un d'eux, étant dans la suite à la tête d'une armée, ne craignit pas de dire qu'il avait eu plus grande idée de lui-même lorsqu'il était simple aide-de-camp de Munnich, que dans son élévation actuelle. Munnich exigeait la plus grande exactitude dans le service, et il en avait le droit; car personne ne l'égalait en activité. Il ne prenait que quelques heures de repos, et dans tout le cours de ses campagnes on ne l'a réveillé qu'une seule fois. Il dictait ses ordres avec la plus grande facilité, et fatiguait plusieurs secrétaires. Il était profond dans toutes les parties de son art, et ses ennemis même l'ont toujours reconnu pour le meilleur ingénieur de l'Empire.... L'ambition était sa passion dominante. Elle lui donna cette rare persévérance qu'il porta dans ses entreprises toutes les fois qu'il aperçut la possibilité de l'exécution. On a pu dire qu'il ne ménageait point assez le sang des soldats, que la fermeté de son caractère dégénerait quelquefois en orgueil et en dureté; qu'après le succès, il se laissait aller à une sorte de jactance et de présomption; mais, où l'imperfection de la nature humaine a fait de ces défauts la condition nécessaire de

la grandeur d'un général, ou du moins on peut excuser Munnich par l'esprit même du gouvernement qu'il servait, par la manière dont ce gouvernement appréciait les hommes, par l'exemple de Pierre-le-Grand. Il était *général des Russes*, et semblait destiné par la nature à les commander. »

Ce fut en 1736 que Munnich fit sa première campagne contre les Turcs. La conquête de la Crimée en était le but. Munnich rassembla son armée sous les lignes de l'Ukraine, et du moment où il se mit en marche, on reconnut le génie du nouveau général. Il avait à traverser des plaines stériles où il fallait se faire accompagner de toutes ses provisions comme dans un désert, et les protéger contre les attaques réitérées des Tartares. Munnich imagina de disposer ses troupes en bataillon-carré, au milieu duquel on plaçait les provisions et le bagage. Ce fut ainsi qu'il s'avança le long du Dnieper avec cinquante-quatre mille hommes et quatre-vingt mille chariots, qui portaient la ration de pain de deux mois pour toute l'armée. Le comte de Lascy s'occupait, pendant sa marche, du siége d'Azof.

Munnich arriva, sans obstacle, aux lignes de Précop, qui ferment l'isthme du même nom par lequel la Crimée se joint à la Tartarie. Ces lignes étaient regardées comme imprenables. Leur étendue est d'une lieue et demie. Elles offraient

d'abord un fossé large de douze toises ; derrière ce fossé un parapet ; et du haut du parapet au fond du fossé, la profondeur était aussi d'environ douze toises. Six tours de pierres, garnies de canon, défendaient ces lignes ; et celui qui les aurait forcées, trouvait au-delà la forteresse de Précop.

Munnich envoya, pour la forme, au kan de la Crimée, une sommation qui ne pouvait réussir, et se prépara à forcer les lignes. On estimait à cent mille le nombre des Tartares qui les bordaient ; les tours étaient défendues par mille Janissaires ; toute la Crimée avait pris les armes ; mais Munnich connaissait ses soldats.

Une fausse attaque, faite une heure avant le jour, détourna l'attention des Tartares. Au jour naissant, toute l'armée s'ébranla en six colonnes. Les Russes, malgré le feu terrible des ennemis, se précipitèrent dans le fossé et plantèrent leurs échelles. Des chevaux de frise, liés bout-à-bout, suppléèrent à ce qui leur manquait de longueur. Les Russes montent à l'escalade, les Tartares effrayés prennent la fuite. La garnison d'une tour qui ose encore se défendre, est taillée en pièces. Le reste fuit, et la victoire ne coûte aux Russes que trente morts et quelques blessés. Le camp des Tartares fut leur proie, et deux jours après, la forteresse de Précop se rendit.

Munnich fit exercer ses troupes devant le commandant turc, devenu son prisonnier. J'ad-

mire votre adresse, dit le pacha; mais comment avez-vous pu escalader les lignes, — Tu le demandes après ce que tu vois, répondit Munnich. — Je ne vois pas que tes guerriers aient des ailes, répliqua le Musulman.

Un pareil succès, à l'entrée de la campagne, promettait à Munnich la conquête de la Crimée entière; mais il fut privé de ce triomphe par la négligence ou la mauvaise volonté du prince Trubetzkoi, commandant de la flotte qui devait lui porter des vivres. Il ne lui restait plus que pour douze jours de pain après la prise de Précop, et la flotte n'arrivait pas; la plupart des généraux voulaient qu'on n'allât pas plus loin, et qu'on se bornât à envoyer des partis pour ravager la contrée environnante. Munnich ne voulut pas perdre le fruit de sa victoire, et l'armée se remit en marche après six jours de repos.

Mais quelque fût l'affection des soldats pour leur général, la bonne volonté n'était plus la même. Les vivres manquaient; on ne trouvait que peu d'eau potable; la plupart des rivières de la Crimée sont saumâtres, et les Tartares avaient gâté l'eau des puits. Ils inquiétaient sans cesse l'armée dans sa marche. Le prince de Hesse-Hombourg et d'autres généraux fomentaient le mécontement et l'insubordination. Au bout de dix jours cependant, on arriva à Koslow. La prise de cette ville, où le soldat fit un riche butin, et où l'on trouva des vivres pour

un mois, ramena un peu les esprits. Munnich en profita pour marcher à Batscha-Serai, résidence du kan de la Crimée. Il l'emporta facilement, et la ville fut réduite en cendres, ainsi que Sultan-Serai, résidence de Sultan-Kalza.

Cependant le mécontement des troupes avait augmenté; les chaleurs de l'été leur avaient ôté leurs forces. Un tiers de l'armée était malade, le reste se traînait avec peine; quelques-uns tombaient morts en route par l'excès de la chaleur. Munnich, malgré son ardeur, fut obligé de renoncer à la conquête de Caffa, place la plus importante de la Crimée, et de revenir à Précop. Le comte de Lascy, qui s'était avancé pour le joindre, fut heureusement informé de sa retraite par des déserteurs, assez tôt pour se dégager; mais il en voulut, non sans raison, au général en chef qui ne l'avait pas fait avertir.

Munnich reçut à Précop la nouvelle de la prise de Kinburn, par le général Leontiew. Cet avantage, qui ne remédiait point aux maux de son armée, ne l'empêcha pas de continuer sa retraite en Ukraine, après avoir détruit les lignes et fait sauter les remparts de Précop.

Telle fut l'issue de cette campagne qui coûta aux Russes trente mille hommes, morts la plupart de misère ou de faim, et qui combla Munnich de gloire, particulièrement chez l'étranger. Son véritable fruit fut d'avoir répandu, parmi les Turcs, la terreur des armes russes.

En arrivant à Petersbourg, Munnich trouva la cour prévenue en quelque sorte contre lui, par une lettre du prince de Hesse-Hombourg. Il était question de faire examiner sa conduite par un conseil de guerre que devait présider le comte de Lascy; ce général, quoique mécontent de Munnich, eut la noblesse de s'y refuser. La présence du vainqueur des Turcs acheva de dissiper tous les nuages. On lui donna des terres considérables dans l'Ukraine, et on le continua dans son commandement pour la campagne suivante, dont on se promettait les plus grandes choses, parce que les Autrichiens devaient y prendre part.

S'assurer de l'embouchure du Dnieper par la conquête d'Oczakoff, tel était l'objet de la campagne de 1737. Münnich l'entreprit avec une armée de soixante à soixante-dix mille hommes, suivie de deux mille chameaux qui portaient les tentes, et de vingt-huit mille chariots chargés des provisions. Il employa d'abord son adresse à persuader aux Turcs que c'était à Bender qu'il en voulait; sa ruse ayant été découverte, et la garnison d'Oczakoff renforcée, il marcha directement sur cette place à travers des plaines que l'ennemi avait incendiées. Sa flotte lui manqua comme l'année précédente. Il arriva dénué de tout ce qui doit servir à un siége, et sans même avoir du bois pour faire du feu ou des fascines, dans un pays qui, sur

un rayon de huit lieues, ne pouvait fournir de fourage à ses chevaux, et devant une place que défendaient vingt mille hommes d'élite et cent bouches à feu.

La situation était critique; s'il se retirait, la garnison d'Oczakoff pouvait être encore renforcée, l'armée turque rassemblée à Bender, pouvait s'avancer. Il était également dangereux d'attendre l'arrivée de la flotte pour entamer les opérations. Pendant qu'on délibérait, les Turcs firent une sortie. On les repoussa, et Munnich prit son parti.

Alors, dit M. d'Halem, commença un siége qui est resté sans exemple dans les annales de la guerre. Oczakoff, malgré tous ses moyens de défense, malgré ceux qui manquaient aux assiégeans, fut pris d'assaut le troisième jour. Nous ne nous engagerons pas dans les détails de cet exploit mémorable; c'est à l'histoire à les conserver. Qu'on se figure l'armée russe en bataille sur les glacis de la forteresse, foudroyée par son artillerie et la foudroyant à son tour; les maisons de la ville en flamme; le feu prêt à gagner le magasin à poudre, et les Russes à se retirer; Munnich ralliant ses troupes, le magasin faisant son explosion, le pavillon blanc arboré sur les murs, la garnison obligée de se rendre à discrétion, les Russes entrant victorieux dans la place : et l'on aura une faible idée de ce terrible évènement.

Ne sont-ce pas là de braves gens? demanda Munnich au séraskier prisonnier, en lui montrant ses troupes en parade. — Il faut bien qu'ils le soient, répondit le séraskier, sans quoi je ne serais pas ici.

N'oublions pas un trait qui fait honneur à Munnich. Pendant l'action, il avait mal jugé une manœuvre du général Keith, et le lui avait dit d'une manière un peu dure. Au moment même de son triomphe, il s'approcha de lui: « C'est à vous, brave Keith, lui dit-il, que nous devons en particulier l'honneur de cette journée. Pardonnez-moi, répondit Keith encore piqué, je n'ai fait qu'exécuter vos ordres, je ne prétends pas au moindre honneur. » Munnich respecta cet excès de sensibilité, content, dit son historien, de se séparer de Keith comme son créancier, après l'avoir abordé en débiteur.

Oczakoff fut remis en état de défense et confié à la garde du général Stoffeln; mais au lieu d'attaquer Bender comme on en avait le projet, il fallut se retirer une seconde fois en Ukraine. Le plus grand avantage de cette campagne fut encore d'avoir jeté l'alarme à Constantinople et jusques dans le sérail.

Il était cependant possible que la paix fût le résultat des succès de Munnich, qui était autorisé par l'impératrice à la conclure, si quelques avantages remportés par les Turcs sur les

Autrichiens, n'avaient pas ranimé le courage du divan, ou si Munnich avait voulu négocier sans le concours de l'Autriche. Sa haine pour cette puissance aurait pu l'y porter. Au commencement de la campagne, il n'avait pas été d'avis que l'on envoyât en Hongrie un corps russe auxiliaire. La cour de Vienne lui en avait su mauvais gré. Après la prise d'Oczacoff, une lettre du commissaire autrichien Berenklau, injurieuse pour les généraux russes, était parvenue par une indiscrétion inconcevable à la connaissance de Munnich; mais quoique très-sensible à cet outrage, il resta fidèle aux alliés de sa souveraine, et refusa la paix séparée que le grand-visir lui offrait.

Il s'agissait dans la campagne de 1738, qui fut la troisième, de s'emparer des deux boulevards de la Moldavie, Bender et Choczim; et pour y arriver, après le Dnieper et le Bog, il fallait encore passer le Dniester. Ce fut sur les bords de ce fleuve que la fortune se montra pour la première fois infidèle à Munnich. Partout où il voulut en essayer le passage, il se trouva en face d'une armée turque de soixante mille hommes retranchés sous des batteries formidables; partout il eut les flancs de son armée inquiétés par les Tartares; partout la rive opposée ne lui présenta que des rochers escarpés qui bravaient son artillerie; s'il eût forcé le passage, un pays dévasté et la peste l'atten-

daient à l'autre bord. Munnich, l'audacieux Munnich se décida à la retraite.

L'impératrice, quoique peu satisfaite de ce mauvais succès, se rendit aux raisons que lui donna son général; mais le marquis de Botta, ambassadeur autrichien, ne laissa pas échapper cette occasion de lui nuire. Il fit si bien par ses insinuations que Munnich reçut l'ordre formel de passer le Dnieper et de prendre Bender ou Choczim. Il avait déja regagné le Bog avec son armée fort affaiblie. Il assembla le conseil de guerre, l'exécution de l'ordre impérial fut reconnue impossible, et la retraite continua. Si Munnich eut assez de courage pour désobéir, Anne eut assez de grandeur pour n'en être point offensée. L'armée se retira dans l'Ukraine, poursuivie en quelque sorte par la peste; et si elle ne s'étendit pas davantage, on le dut aux soins du général.

La campagne de 1739 fut la dernière et la plus glorieuse. L'empire russe était dans la situation la plus périlleuse. On avait perdu l'année précédente le fruit des premières victoires. Les Polonais et la Suède n'attendaient qu'un succès des Turcs pour se déclarer. Les Autrichiens n'avaient éprouvé que des disgraces. Ils perdirent encore cette année la malheureuse bataille de Grotzka. Munnich seul sut tout réparer. Il passa le Dniester, et par la victoire presque fabuleuse de Stawutshane, ainsi que

par la prise de Choczim, il sauva l'empire et conquit la paix. De Jassy, capitale de la Moldavie, où il était entré victorieux, il écrivit à Biron : « C'est ici l'ouvrage de Dieu. Celui qui n'en a pas été témoin, pourrait presque révoquer en doute la vérité de ce qui s'est passé sous nos yeux. Le Pruth, qui était une source de maux pour la Russie, est devenu pour elle une source de biens. Je suis au moment de marcher sur Bender, et de terminer peut-être toute la guerre avec gloire par cette conquête. »

Le malheur des armes autrichiennes, et l'infidélité de cette cour qui traita séparément de la paix, rendirent cependant moins avantageuse celle que la Russie négocia un mois après ; mais on peut dire que Munnich avait rempli le véritable but de la guerre. Il avait lavé la honte de Pierre-le-Grand sur les bords même du Pruth ; les Tartares et les Turcs épouvantés de ses exploits, ne reconnaissaient plus les Russes qui fuyaient autrefois devant eux. La gloire de Munnich était sans bornes. Le sultan, disaient les janissaires, donnerait la moitié de son empire pour un général tel que lui ; et l'empereur Charles VI déclarait hautement qu'il n'aurait jamais signé la paix de Belgrade, si Munnich avait commandé ses soldats. A une époque où les succès de ce général moins récens, ne devaient plus éblouir ses juges, le grand Frédéric l'appela l'Eugène du Nord ;

et c'est là, dit M. d'Halem, son plus grand éloge.

Munnich ne recueillit pas de ses travaux guerriers la récompense qu'il s'en était promise. Pendant son absence, Biron son rival et son ennemi, avait été créé duc de Courlande; il se flattait que l'Ukraine lui serait donnée au même titre; mais il éprouva, comme beaucoup d'autres, que le mérite est un moyen moins sûr de parvenir que la faveur. La dignité qu'il ambitionnait lui fut refusée; à cela près, on le combla d'honneurs et de biens; il eut le commandement des gardes Préobazinsky, et demeura chargé, comme auparavant, de tout ce qui concernait le militaire.

Telle était la situation de Munnich à l'issue de ses campagnes. Trois ans après, il n'était plus qu'un misérable banni. Il avait mérité sa fortune, il ne mérita point ses malheurs; ils furent la suite de ces révolutions de cour et de sérail si fréquentes dans les états despotiques, et dont il est bien difficile qu'un grand personnage, quelque parti qu'il embrasse, ne soit la victime tôt ou tard.

L'impératrice Anne, que Munnich avait si bien servie, ne survécut que fort peu de tems à la paix glorieuse qu'il lui avait procurée. Par son testament, elle plaça sur le trône son petit-neveu Iwan III, encore au berceau, et confia la régence à Biron, son favori. Munnich lui-

même se prêta, ainsi qu'Ostermann, à cette disposition, pour écarter du gouvernement le duc de Brunswick, père d'Iwan, qu'on savait être dévoué à l'Autriche, et aussi parce qu'on se flattait de gouverner sous Biron. Le nouveau régent ne se montra, en effet, que trop incertain et trop faible. Il traita avec dureté le père et la mère du jeune empereur, en même tems qu'il négligeait tous les avis de Munnich sur les trames d'Elizabeth, fille de Pierre-le-Grand, qui cherchait à monter sur le trône de son père. Munnich soupçonna enfin que Biron pouvait traiter avec elle, afin de tirer parti d'une révolution qu'il ne croyait pas pouvoir prévenir; et il se décida à perdre Biron pour n'en être pas lui-même la victime. Il réussit dans son entreprise. Après vingt jours de régence, Biron fut arrêté et relégué en Sibérie, et le pouvoir remis à la princesse Anne, mère de l'empereur. On trouve les détails de cette conspiration dans tous les mémoires du tems, et dans l'histoire de Russie, par Leclerc.

Munnich n'eut pas plus lieu d'être satisfait de la nouvelle régence qu'il venait lui-même d'établir. On lui refusa le titre de généralissime pour le donner au duc Antoine Ulrich, père d'Iwan, et comme il était dit dans l'ukase que Munnich y avait renoncé en sa faveur, malgré ses justes prétentions, ce prince ne le vit pas d'un œil favorable. Munnich, en dédommage-

ment, fut nommé ministre et chef du conseil privé; mais, comme l'observe son historien, la princesse régente éprouva que si la faveur peut conférer les titres, le talent et l'expérience conservent leurs droits. Antoine Ulrich était généralissime, et Munnich en remplissait seul les fonctions. Munnich était premier ministre, et toutes les affaires politiques étaient dirigées par Ostermann.

On sent que dans un pareil état de choses, il était difficile de se maintenir en faveur. Munnich fit une maladie longue et dangereuse, et crut qu'on l'avait empoisonné. Il guérit cependant, et reprit la conduite des affaires; mais durant sa maladie on avait conclu, sans le consulter et contre ses sentimens bien connus, une alliance avec l'Autriche contre la Prusse. Il ne cacha point son mécontentement et vit chaque jour son crédit décroître. Il offrit enfin sa démission qui fut acceptée, et la régente, princesse timide et soupçonneuse, l'aurait exilé dès-lors en Sibérie sans l'intercession de Mlle. de Mengden. Munnich fut sauvé pour cette fois. On lui conserva même une pension de 15,000 roubles et une garde d'honneur.

La disgrace de Munnich entraîna peu de tems après la chûte de la régente. Il n'est pas douteux en effet que s'il fût resté en crédit, il n'eût déjoué toutes les intrigues de la princesse Elizabeth qu'il faisait observer avec la plus

sévère vigilance. Il est probable qu'alors, au lieu de monter sur le trône, elle eût fini ses jours dans un couvent. Munnich prévoyait si bien ce qui devait arriver de l'audace d'Elizabeth et de la folle sécurité de sa rivale, qu'il se préparait à quitter la Russie pour la Prusse, lorsque la révolution éclata.

Nous n'en donnerons pas plus les détails que de celle que Munnich avait dirigée ; nous nous occuperons plutôt de ce qui le regarde personnellement. Arrêté dans son lit, ainsi qu'Ostermann, et conduit à la citadelle, le procès qu'on instruisit contre lui, ne fut qu'une vaine formalité. Ses ennemis les plus déclarés furent tout à-la-fois ses accusateurs et ses juges. On produisit comme témoins les hommes les plus vils. Munnich, après avoir représenté au procureur-général l'irrégularité de la procédure, ajouta : écrivez plutôt en mon nom les réponses qu'il vous plaira que j'eusse faites ; et je signerai sans rien voir. Le procureur-général le prit au mot, et il signa.

Ce fut le 27 janvier 1742, qu'il fut conduit sur la place du sénat avec les autres prisonniers. L'échafaut était environné de six mille hommes de la garde. Munnich, vêtu de gris et enveloppé d'un manteau rouge, montra la même intrépidité qui l'avait distingué dans les combats. Il salua les officiers et les soldats qu'il avait autrefois conduits à la victoire, et donna une

bourse pleine d'or au bas-officier qui avait été de garde auprès de lui.

Ostermann monta le premier sur l'échafaut ; il avait déja posé la tête sur le billot, lorsqu'on lui annonça sa grace.

On lut ensuite à Munnich son arrêt, qui le condamnait à être écartelé ; mais on lui annonça aussitôt que sa peine était commuée dans un bannissement en Sibérie. Tous ses biens étaient confisqués, et son fils exilé de la cour. Les femmes des bannis avaient la permission de suivre leurs époux, ou de vivre sur les biens qui leur restaient. Toutes prirent le premier parti. La noble épouse de Munnich fut sa compagne fidèle pendant son bannissement. Elizabeth avait permis aux condamnés de lui demander une autre grace. Munnich se borna à celle d'emmener avec lui son chapelain Martens, qui avait demandé lui-même à le suivre comme une faveur.

Pélim fut le lieu de son exil. C'était-là qu'il avait relégué Biron l'année précédente ; il l'y remplaça dans la maison même dont il avait tracé le plan pour son ennemi. Biron éprouva, au contraire, une amélioration dans son sort. Il quitta la Sibérie pour venir résider à Jaroslaw. Les deux bannis se rencontrèrent dans le faubourg de Cazan. Ils se reconnurent, se saluèrent, mais ne dirent pas un seul mot.

Contemplons un moment le vainqueur des

Turcs, le sauveur de la Russie, dans son état de proscription. Une cabane, un petit jardin, trois roubles par jour que l'on payait à l'officier de garde pour l'entretien du banni, de sa femme et de ses gens, voilà sa fortune; la culture de son jardin, voilà ses plaisirs. Il ne communiquait, avec le reste du monde, que par le secours d'un jardinier qui lui envoyait des graines tous les ans à Jaroslaw, et les enveloppait avec des gazettes.

La philosophie, et surtout la religion, le consolèrent. Il rassemblait ses gens deux fois par jour pour la prière, sous la direction de son chapelain. Au bout de sept ans, il eut le malheur de perdre cet homme rare, compagnon volontaire de son exil. Munnich le pleura longtems, et le remplaça dans l'exercice de la prière. Il composa même alors des cantiques spirituels et des pensées sur la religion, qu'on a imprimées depuis.

Martens, en mourant, avait laissé une petite provision de papier blanc, qui devint une grande ressource pour Munnich. Il écrivit sur les fortifications, et fit plusieurs dessins qu'il destinait au roi de Prusse. Il enseigna la géométrie et l'art du génie à de jeunes gens; il envoya au sénat des projets de réforme dans l'administration des provinces. Les gouverneurs des villes voisines craignirent bientôt Munnich exilé, comme s'il eût été gouverneur-général de la

Sibérie. Il en profita pour faire cesser beaucoup d'abus, en menaçant de les dénoncer. Il écrivit aussi divers morceaux sur l'histoire de Russie, sur le projet de chasser les Turcs de l'Europe; mais il fut obligé de brûler lui-même ces manuscrits, à la suite d'une querelle très-vive qu'il eut avec l'officier chargé de sa garde, et dans laquelle celui-ci le menaça de le déclarer coupable de trahison. Heureusement cela n'arriva que dans les dernières années de son exil; car, dès ce moment, il n'osa plus se livrer à son activité.

Au bout de vingt ans enfin, la mort d'Elizabeth et l'avènement de Pierre III au trône, délivrèrent l'illustre banni. Il faisait la prière du matin avec ses domestiques, lorsque la nouvelle de sa liberté arriva. Son épouse qui aperçut le courier la première, ne voulut pas troubler le service divin, et ne l'introduisit qu'après les prières finies. Munnich et sa femme se jetèrent à genoux, et rendirent grâces à Dieu de leur délivrance.

Munnich voulut quitter son exil, sans délai, malgré le mauvais état des chemins et de ses traîneaux. Arrivé à Moscou, le reste de son voyage jusqu'à Pétersbourg fut un triomphe: les généraux, les officiers, tant militaires que civils, qui avaient autrefois servi sous ses ordres, accouraient pour le voir, et entouraient son traîneau en versant des larmes de joie.

A six lieues de Pétersbourg, il rencontra son fils unique, et sa petite-fille Mme. de Vitinghof, était accourue de Riga avec son époux, dès qu'elle avait su le rappel de son grand-père. On essayerait en vain de décrire le bonheur de ce moment pour notre illustre vieillard.

Quel que beau que soit le rôle de Munnich sous Pierre III, cet extrait s'est déja tellement étendu au delà des bornes que nous nous étions prescrites, que nous renverrons à l'histoire de M. de Rhulières, ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas encore cet ouvrage intéressant.

Sous Catherine II, Munnich octogénaire redoubla encore d'activité, comme s'il eût senti qu'il n'avait pas de tems à perdre. Il fut chargé de l'établissement du *Port-Baltique*, projet conçu d'abord par les Suédois, et adopté ensuite par Pierre-le-Grand. Catherine ne lui donna pas tous les secours qu'il desirait pour cette entreprise gigantesque, dont cette princesse jugeait le succès douteux. Les travaux furent abandonnés, en effet, deux ans après la mort du maréchal; mais on doute encore si ce fut faute de moyens ou de persévérance. Dans le même tems, il entretenait Catherine d'un autre projet qui la flattait davantage, celui de chasser les Turcs de l'Europe, et de rétablir l'empire d'Orient. Il travaillait à perfectionner son système de fortifications; il rédigeait les mémoires de sa vie, et il écrivit en français *son ébauche pour donner*

une idée de la forme du gouvernement de l'empire russe, ouvrage destiné à l'instruction de l'impératrice, et qui ne fut imprimé qu'en 1774, à Copenhague. Nous n'avons pu nous le procurer à Paris; mais à en juger par les fragmens que traduit M. d'Halem, et par ceux que Leclerc cite dans son histoire, il joint souvent le mérite du style à celui des idées et des raisonnemens.

Au milieu de ses travaux pour la gloire et l'agrandissement de l'empire russe, Munnich tournait souvent les yeux vers le comté d'Oldembourg, son pays natal. Il envoya au roi de Danemarck un plan pour en perfectionner les digues; il fit imprimer à ses frais un ouvrage de son père sur le même sujet. Il desira enfin de finir ses jours dans sa patrie. Sa maison de campagne de Neuenhuntorf fut réparée d'après ses plans; il acheta une maison dans la ville même d'Oldembourg. Un an avant sa mort, il écrivit à la femme de son intendant : « J'habite ici un palais dont les appartemens sont tendus de damas et ornés de tableaux ; mais je quitterai tout avec joie, dès que je pourrai me rendre à Oldembourg ; car j'aime de tout mon cœur ma patrie, et je desire vivre sur mes biens. Je suis sûr que vous aussi, mon amie, desirez de voir le vieux feldmaréchal, et si Dieu le veut, le mois de mai prochain remplira notre attente. »

Munnich ne jouit pas de ce bonheur. Catherine

différa toujours de lui accorder la grâce qu'il lui avait demandée par la requête la plus touchante; elle lui conféra chaque jour de nouvelles faveurs, et le fit jouir, en 1766, d'un dernier triomphe, en le nommant juge du camp au Carrousel magnifique qu'elle donna à Pétersbourg.

Elle songeait à lui communiquer ses plans pour la législation de l'empire, lorsqu'il fut attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. Il vit avec courage la mort s'approcher; ce fut le 16 octobre 1767 qu'il expira, âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans, au milieu de sa famille, de ses subordonnés, et des amis qu'il s'était faits parmi toutes les nations, et qui semblaient en être les députés pour exprimer à sa mort les regrets de l'Europe entière. Il a été enterré dans sa terre de Lunia, voisine de Doerpat en Livonie. Sa seconde femme, veuve Soltikof, qui lui survécut, ne lui avait pas donné d'enfans. Il en avait eu dix-sept de la première; quatre seulement lui survécurent, et ont laissé une nombreuse postérité.

Nous supprimons à regret beaucoup de traits des dernières années de Munnich, qui présentent son caractère sous un jour encore plus aimable. Nous avons été obligés de nous rappeler à nous-mêmes que nous ne donnions pas une traduction de sa vie, mais un extrait. Nous tâcherons d'excuser sa longueur en traduisant encore les derniers mots par lesquels M. d'Halem

termine son ouvrage : « Aussi longtems, dit-il, que le croissant fuira devant l'aigle russe, aussi longtems qu'une barque flottera sur le canal de Ladoga, la gloire de Munnich sera florissante. » Catherine II apprécia dignement son mérite, lorsqu'elle dit : « Munnich est un des pères de l'empire russe, s'il n'est pas un de ses enfans. »

Ch. Vg.

SUR L'AGRICULTURE DES ARABES EN ESPAGNE.

SECOND ARTICLE.

Le nombre des objets de culture, et la qualité des moyens employés pour les cultiver, semblent être les deux principaux aspects sous lesquels on doit envisager l'agriculture de deux peuples, pour en bien saisir les différences et en comparer le degré de perfection. Le premier de ces aspects montre la quantité de ressources que chacun de ces peuples a su tirer de la terre; le second décèle les lumières qui ont dirigé

son travail; tous les deux enfin nous donnent la somme de ses connaissances et de son industrie.

Sous le premier de ces points de vue, la supériorité des Arabes paraît incontestable. Si l'on excepte quelques végétaux apportés du Nouveau-Monde qui leur était inconnu, tels que *les pommes de terre*, *le cacahuete*, *la chirimolia*, dont la culture a été introduite en Espagne après leur expulsion; ils cultivaient non-seulement tout ce que l'on y cultive de nos jours, mais beaucoup d'autres végétaux utiles; je vais en rapporter des exemples.

On plante encore à présent des cannes à sucre à Motril, près de Malaga; il y a même une sucrerie établie aux environs de ce bourg; mais cette culture et cette fabrique sont plutôt un objet de curiosité que de profit. L'Espagne s'aperçoit à peine de leur existence; et avant l'établissement des sucreries dans l'isle de Cuba, il y a moins de quarante ans, cette nation n'en était pas moins forcée d'acheter de l'étranger tout ce qu'elle consommait de cette denrée. Or, on voit par l'article quarante-sept du septième chapitre d'Ebn-el-Awam, que la canne à sucre était cultivée avec succès dans tout le midi de l'Espagne. Cette culture a dû y être très-répandue, puisqu'il ne cite pas moins de trois auteurs arabes, tous les trois espagnols (1),

(1) Abu-el-Jair de Séville, Haj de Grenade, et Aben Hajaj, que

qui en avaient traité. Lorsqu'il discute la sorte de terrein qui lui convient davantage, il motive son choix sur *l'opinion commune des cultivateurs espagnols.* Il décrit la façon d'en retirer le sucre, d'après la méthode d'Abn-el-Jair de Séville, par des moyens assez analogues à ceux que l'on pratique à présent dans les colonies américaines.

L'insalubrité des rizières est généralement reconnue, et les travaux que cette culture exige, sont en même tems pénibles, dispendieux et mal-sains. Les naturalistes savent pourtant que toutes les variétés du riz n'ont pas un égal besoin d'avoir toujours leur pied dans l'eau. On en cultive à la Cochinchine, aux Indes et en Chine, une variété qui n'a besoin que d'être arrosée comme les plantes potagères. L'acquisition de cette variété est depuis long-tems souhaitée par les savans qui s'intéressent aux progrès de l'agriculture et au bien-être du genre humain. Les Anglais ont fait des tentatives que la nature de leur climat a rendu infructueuses, et que l'on peut voir dans les mémoires de leur bureau royal d'agriculture, où sir Joseph Banks en a donné les détails. Que l'on jète les yeux sur l'article premier du vingtième chapitre d'Ebn-el-Awam, et que l'on juge si c'est le

---

l'on voit par quelques passages d'Ebn-el-Huram avoir aussi été espagnol.

riz ordinaire, ou bien cette variété dont il décrit la culture. Ce sont à-peu-près les soins que l'on donne aux plantes potagères; il conseille même de ne pas trop l'arroser, parce que la récolte en souffrirait, et il enseigne, d'après les maximes d'Abdallah-Ebn-el-Fasel, de suspendre l'arrosement aussi long tems que la terre se maintiendra passablement fraiche. Ce n'est que vers la fin de l'article, en donnant l'extrait de ce que l'agriculture nabathéenne prescrivait relativement au riz, que l'on retrouve les rizières telles que nous les connaissons, et qu'elles devaient être naturellement aux bords de l'Euphrate.

Le sésame, dont la graine donne en grande abondance une huile très-douce, a été un article de culture très-ancien dans l'Orient et dans la Grèce, puisque l'on retrouve dans Homère qu'on l'employait dans des gâteaux et d'autres friandises qui en prenaient leur nom. Muratori, dans son traité *della Felicità pubblica*, en a beaucoup recommandé l'introduction en Italie. L'article cinquième du chapitre vingt d'Ebn-el-Awam traite de sa culture, et l'on voit, par un grand nombre de passages de ce livre, l'usage continuel que les Arabes-Espagnols faisaient de son huile. Il n'est presque plus ou point du tout cultivé de nos jours en Espagne.

On ne peut pas compter le coton parmi les cultures de l'Espagne moderne. Si quelque part

on le cultive, c'est un objet de curiosité et non de commerce. Il paraît par l'article premier du chapitre vingt-deux d'Ebn-el-Awam, qu'il en était tout autrement de son tems, surtout dans les pays maritimes de la Péninsule.

Les pistachiers sont presqu'inconnus de nos jours en Espagne ; ils sont pourtant le sujet de l'article quinzième du septième livre de notre agriculteur. Les Arabes-Espagnols en avaient deux variétés, les greffaient sur d'autres arbres, et connaissaient les rapports naturels qui rapprochent le pistachier du térébinthe et du lentisque.

Il en de même du bananier, qui n'est plus du nombre des plantes cultivées en Espagne. Les Arabes, comme on voit par l'article quarante-huitième du livre septième, l'y cultivaient avec succès. Ils en obtenaient des régimes de fruit de dix jusqu'à cinquante livres de poids. On trouve, par les détails de cette culture, qu'ils connaissaient la théorie des abris et l'usage des paillassons pour garantir les plantes délicates de la rigueur des gelées.

Parmi leurs cultures, on peut remarquer quelques-unes qui supposent un haut degré de sagacité pour rendre domestiques les plantes sauvages, et en tirer parti : j'en citerai quelques exemples. L'article neuvième du vingt-deuxième livre, traite de la cultivation du chuk-el-duhain, plante qu'ils avaient aussi dans l'état sauvage.

Selon Ben-el-Beithar, botaniste d'un grand poids entre les Arabes, cette plante épineuse qui, d'après la description, appartenait à la famille des chardons, était un fourrage pour les chameaux ; sa tête était un légume agréable pour les hommes, et sa graine était comestible, et très en usage parmi les chrétiens, les jours maigres. Rien de semblable n'est cultivé aujourd'hui.

L'asperge que nous cultivons, a été introduite naguère en Espagne, et n'y est pas encore, à beaucoup près, si commune qu'en France. Le nom qu'on lui donne d'asperge d'Aranjuez, fait voir que c'est par le potager du roi qu'elle a pénétré dans le royaume. On mange partout en Espagne des asperges sauvage d'un goût relevé, quoiqu'un peu amer, qui sont fournies par différentes espèces de ce genre qui y croissent spontanément, surtout par l'*Asparagus albidus* de Linné ; mais nulle part on ne s'avise de les améliorer par la culture. C'est ce que les Arabes faisaient d'après l'article dix-huitième du vingt-huitième chapitre, où l'on peut voir aussi les usages qu'ils faisaient de ce légume, dont ils tiraient les plans des forêts, pour les rendre domestiques dans leurs jardins.

Le chou-marin, *Crambe maritima* de Linné, n'a été introduit que depuis peu d'années dans l'agriculture européenne. Dans son état naturel, il branche beaucoup, et fait un excellent fourrage propre pour les terrains secs. La France

devra la propagation de cette culture aux soins éclairés de M. Thouin, qui en a distribué la graine aux amateurs. Les Anglais l'ont fait pommer par les procédés connus du jardinage, et ils en ont obtenu un légume agréable et dont ils font cas. Ils le doivent principalement à M. Curtis, botaniste-cultivateur, mort seulement depuis trois ou quatre ans. On est tout étonné, par conséquent, de trouver à l'article dixième du vingt-troisième livre d'Ebn-el-Awam, que les Arabes connaissaient le chou-marin dans ces deux états, et qu'ils le cultivaient avec un soin dont les détails, contenus dans l'article que je viens de citer, portent témoignage. Je pourrais aisément multiplier les exemples, si ce papier devait contenir un examen minutieux de l'agriculture des Arabes; mais en voilà assez, je crois, pour le court exposé que je me suis proposé de faire.

Quelques autres articles de l'agriculture des Arabes-Espagnols font assez voir que l'on mettait à profit, autant que possible, toute espèce de terrain, et même les bords des eaux stagnantes. Tel est, par exemple, le curcas, ou *Arum colocasia* de Linné, qui fait le sujet de l'article neuvième du vingt-quatrième chapitre. Il y est très-bien décrit, et sa grande racine tubéreuse servait alors d'aliment, crue aussi bien que cuite. Les nations foncièrement agricoles, dont la grande population force l'industrie,

sont les seules, je crois, qui font produire des alimens aux marais et aux fossés. Le naturaliste Osbeck a observé que les Chinois en faisaient de même, en cultivant dans les marres et les fossés une variété de la *fléchière* ou *Sagittaria sagittifolia*, qui a les tubérosités de sa racine de la grosseur des pommes de terre, et servant de même à la nourriture du peuple.

D'autres cultures, qui n'existent plus en Espagne, étaient relatives à des goûts et des habitudes d'origine orientale, et l'on conçoit aisément qu'elles n'aient pas survécu au changement d'habitans. Telles sont, entr'autres, celle du sebestenier, *Cordia Sebestena*, dont il est traité dans l'article trente-troisième du septième chapitre, mais surtout celles de l'*Alhena* et du *Mahaleb*.

L'Alhena, *Lawsonia inermis* des botanistes, est un arbrisseau ou plutôt un petit arbre, dont les feuilles jouent un très-grand rôle dans la toilette des femmes orientales. Leur décoction donne aux ongles et aux cheveux des nuances de couleur qu'elles préfèrent à toutes les autres. Elles en font un usage continuel, et les feuilles d'Al-hena sont recherchées par les femmes du désert comme par celles des villes. Les femmes espagnoles, du tems des Arabes, en faisaient sans doute une grande consommation; car autrement on ne pourrait pas expliquer les peines que l'on se donnait pour cultiver cet arbrisseau.

Ebn-el-Awam avoue que le climat de Séville était trop frais pour l'Al-hena, qui demande des pays très-chauds, et qui, selon lui, vient mieux que partout ailleurs en Abyssinie. Les hivers d'Espagne l'auraient fait périr, et comme ils n'en recherchaient que les feuilles, ils en avaient fait, pour ainsi dire, une plante annuelle. La terre étant très-soigneusement préparée, ils semaient la graine après l'avoir fait enfler dans l'eau, pour en accélérer la germination et la croissance. A la fin de l'été, ils faisaient la récolte des feuilles, et ils arrachaient les plants, pour en faire un nouveau semis l'année suivante. Qu'auraient pu faire de mieux les cultivateurs européens, à présent qu'ils savent que les plantes annuelles des climats les plus chauds, peuvent être cultivées dans les pays septentrionaux, pourvu que la célérité du leur végétation les mette à même de profiter de la chaleur de l'été?

Le Mahaleb est un arbre très-estimé des Orientaux. Il est de simple agrément dans nos climats où il se trouve étranger; mais chez eux où le fruit se perfectionne, on le mêle au pain auquel il communique un goût agréable au jugement même des voyageurs européens (1); on le met dans l'huile afin de lui donner une odeur qu'ils aiment. Kutsami, parmi d'autres détails,

(1) L'abbé Sestini, dans son Voyage de Constantinople à Bassora. Il mangea de ce pain à Diarbekir.

nous informe de la passion excessive du roi Feycale pour cet arbre, dont il est traité dans l'article vingtième du vingt-huitième livre d'Ebn-el-Awam (1).

Voilà des objets de culture que l'Espagne possédait du tems des Maures, et qui ont cessé d'y être cultivés. La liste pourrait être bien plus nombreuse, mais ces exemples peuvent suffire. Si l'on ajoute d'autres objets dont la culture est aujourd'hui négligée, ou réduite à bien peu de chose, tels que la garance et le pastel, il ne restera plus de doute que les Arabes l'emportaient sur les cultivateurs de nos jours, quant au nombre des denrées qu'ils faisaient produire à leur terre. Nous passerons à l'examen des moyens qu'ils employaient.

Sans entrer dans l'examen minutieux des méthodes et pratiques détaillées par les deux auteurs dont nous empruntons les matériaux, il suffira peut-être, pour atteindre notre but, de remarquer : 1°. l'attention supérieure que les Arabes-Espagnols apportaient aux différences des terrains et à la composition des engrais; 2°. la quantité de travail qu'ils donnaient à leurs terres; 3°. le soin qu'ils avaient eu de profiter

(1) Le titre de cet article est du *Sebestenier*; mais c'est sans doute une faute du copiste. Il avait déja traité pertinemment du Sebestenier au chapitre sept; la description qu'il donne ici de la plante et de ses usages, appartient au Mahaleb, et les deux chapitres que Kutsami consacre à cet arbre, le mettent hors de doute.

de l'expérience et des connaissances d'un grand nombre de peuples.

L'attention recherchée qu'une nation donne à distinguer les terres, et à composer les engrais qui doivent les amender, montre le desir et le besoin peut-être qu'elle a de mettre à profit tous les recoins de son pays. Il est vraiment curieux de voir à quel point les Maures d'Espagne avaient porté la classification des terres, par rapport à l'agriculture. Tous les caractères qui peuvent frapper les sens d'un homme de la campagne sont employés pour les classifier. Ils font même usage de quelques-uns que leur nouveauté pourrait faire paraître ridicules aux yeux du commun de nos agriculteurs; tels sont, par exemple, l'odeur et la saveur des terres. Sans vouloir garantir leurs observations particulières, j'ose dire que ces caractères ne sont pas à mépriser, surtout dans les climats méridionaux. Ceux qui y ont voyagé ont pu observer qu'aux premières pluies qui tombent en automne, les terres, que l'intensité et la longueur des étés y dessèche et brûle tous les ans, exhalent une odeur très-sensible qui n'est pas uniforme par-tout. Quant à la saveur, quoique presque jamais on n'y ait fait attention, il est plus que probable qu'elle n'est pas la même dans les différens terrains, et qu'elle varie selon leur nature. MM. Olafsen et Povelsen naturalistes, que le roi de Danemarck envoya en Islande, rapportent dans la relation

de leur voyage, qu'à la montagne de Draap-Helid, ils trouvèrent des terrains dont le goût était acide. Le naturaliste Sparmann, à qui l'on doit de très-bonnes observations sur le cap de Bonne-Espérance, remarque aussi qu'il y a une espèce de terrain que les colons appellent *terre acide*, qui occupe des cantons assez vastes, et qui, quoique fertile à beaucoup d'égards, n'est pas susceptible de toutes les cultures.

L'attention minutieuse que les Arabes-Espagnols donnaient à la nature de chaque engrais, les mélanges qu'ils pratiquaient, et qui variaient selon les terrains et les cultures, sont une preuve de la multiplicité des essais qu'ils ont dû faire, et de l'instensité de leur application aux connaissances rurales.

La quantité de travail qu'ils accordaient à l'agriculture n'est pas moins remarquable. Ils donnaient quatre labours à la terre pour l'ensemencer de bled. Le détail de toutes leurs méthodes fait voir que les travaux n'étaient épargnés dans aucun genre. On doit en inférer que la main-d'œuvre était à très-bon marché; car autrement aucun propriétaire, aucun fermier n'aurait pu soutenir de telles dépenses. Ceci suppose de nécessité une population très-grande, sobre, et foncièrement agricole. Une circonstance qui vient à l'appui de ces inductions qui semblent si légitimes, c'est la grande attention que l'on voit qu'ils donnaient aux substances

alimentaires, surtout à celles qui peuvent être mêlées avec le pain, et en augmenter, sinon la quantité, au moins le volume. On pourrait en faire une longue liste, et la plupart sont des articles, dont aucun des peuples européens ne pense aujourd'hui pouvoir se nourrir. Un tel ordre de choses rappelle la Chine et le Japon, dont la population est immense, principalement agricole, se nourrissant de tout, et où la main-d'œuvre est à un prix excessivement bas. Ce n'est que dans les climats très-tempérés, où la nourriture est presque le seul besoin indispensable, où presque tout le pays peut être cultivé en matières alimentaires, où les arbres même des forêts fournissent de la nourriture aux hommes et aux animaux (1), que de telles sociétés peuvent exister. C'est là aussi que les famines deviennent terribles, et que l'homme apprend à convertir en nourriture tout ce qui est capable de lui en fournir. Tel, je présume, était l'état de l'Espagne méridionale du tems des Maures, et l'histoire semble le confirmer.

Si la quantité du travail était plus grande que chez les Espagnols d'aujourd'hui, les Arabes avaient eu aussi plus de soin de mettre à profit l'expérience et les pratiques des autres peuples.

---

(1) Les forêts dans le midi de l'Espagne sont principalement composées du chêne à glands doux, *Quercus bellota*, du *Quercus ilex*, du caroubier et d'oliviers.

A l'agriculture romaine que l'on voit qu'ils possédaient en entier, ils avaient ajouté des connaissances empruntées des divers peuples de l'Orient.

Dans la greffe, par exemple, ils avaient celle qu'ils appelaient romaine, la grecque, la persanne, la nabathéenne qui se pratiquait sur les racines et qui paraît devoir être avantageuse dans quelques circonstances; et une autre encore très-singulière dont on peut lire les détails dans l'article septième du chapitre huit d'Ebn-el-Awam. Ayant emprunté des Orientaux la culture de plusieurs arbres à fruit dioïques, ils avaient sur la fécondation sexuelle et l'amélioration du fruit, des idées bien plus nettes que les agriculteurs européens, qui, ne cultivant que des arbres fruitiers dont les fleurs sont hermaphrodites ou monoïques, n'avaient pas eu les mêmes occasions de s'instruire. Tout le treizième chapitre d'Ebn-el-Awam traite de cette matière.

Je laisse à ceux qui se proposeront de mettre en circulation ce qu'il y a d'intéressant dans cet auteur et dans Kutsami, le soin de faire l'exposition et le triage des procédés sans nombre qui s'y trouvent. La superstition orientale en réclamera quelques-uns, l'amour du merveilleux quelques autres; mais il en restera toujours un nombre bien dignes d'être proposés à l'expérience des cultivateurs, surtout du midi de

l'Europe. Je me permettrai seulement de parler d'un procédé dont la simplicité et, pour ainsi dire, l'élégance m'ont frappé.

Tous les cultivateurs savent que les plaies des arbres, soit qu'une maladie les occasionne, ou qu'elles soient l'effet d'une opération telle que la greffe, doivent être recouvertes, soit par un enduit argileux, soit par un englument. On connaît les défauts de la première méthode, et les englumens que l'on a inventés, et que l'on continue à inventer (1), ne pouvant être appliqués à froid, peuvent devenir très-nuisibles dans la main d'un opérateur peu habile. Les Arabes-Espagnols employaient dans des cas pareils, le suc laiteux du figuier. Or, il est presque assuré par les observations les plus modernes, que le suc laiteux des figuiers, ainsi que celui des apocinées et des euphorbes (2), contient de la gomme élastique que l'évaporation laisse à nu. C'est donc un enduit de gomme élastique appliqué à froid. Chacun peut juger de la supériorité et de la simplicité de cette méthode. J'ose proposer à nos cultivateurs l'ex-

(1) M. Calvel vient d'en publier un dans son Manuel des Plantations, et un gentilhomme suédois en a communiqué un autre à la Société d'Agriculture de la Seine, qui le publiera.

(2) La gomme élastique du Brésil est le suc laiteux des plantes de la famille des Euphorbes; celle que les Anglais ont apportée d'Asie est le suc laiteaux de plantes apocinées; le suc laiteux de différens figuiers donne de la gomme élastique à l'Isle de France et à Madagascar.



périence du suc laiteux des tithymales modérement épaissi, puisque la température du nord de la France ne permet pas que les figuiers soient communs.

Je crois pouvoir conclure que la supériorité de l'agriculture en Espagne, du tems des Maures, était fondée sur le nombre de leurs bras, sur leur laborieuse industrie, aussi bien que sur les connaissances pratiques dont ils s'étaient enrichis. Ils n'en étaient pas les inventeurs; mais la conquête de tant de pays, soumis au joug mahométan, avait mis en circulation, et je dirais presqu'en communauté, les lumières auparavant éparses et isolées dans chacun d'eux. Au douzième siècle, depuis l'Inde jusqu'à la mer Atlantique, la même langue et les mêmes idées religieuses et morales, et par conséquent, des mœurs analogues, réunissaient en une seule famille cent peuples divers, que des pélerinages obligatoires réunissaient tous les ans. C'est dans ces grandes confraternités de nations qui n'en font qu'une, que les sciences et les arts font le plus de progrès, pour peu que les circonstances les favorisent. Dans quelque partie de la grande société que brille la lumière, elle éclaire les autres, et n'est pas étrangère pour elles; l'émulation naît et la sphère des pensées et des actions humaines s'agrandit. Que l'on se rappelle que c'est dans de telles sociétés d'un ordre supérieur, qui n'ont d'autre ciment que celui d'une langue et

d'une religion commune, que l'esprit humain a pris le plus grand essor. Telle était la situation des Grecs dont la première confédération, l'amphictionisme, était religieuse, et que des pélerinages communs réunissaient à des époques fixes. Telle était aussi celle des peuples Arabes ; et telle est l'origine de l'état de l'Europe actuelle. Ce serait un sujet bien digne des réflexions d'un philosophe homme d'état, que l'examen approfondi de la part que l'ascendant des papes, leur ténacité à conserver la langue latine, et les pélerinages à Rome, pendant tant de siècles, ont eu à la réunion de tous les états de l'Europe dans une seule société.

J. Corréa de Serra.

DE Mme. DE GENLIS,

ET

DE Mme. DU DEFFANT.

Je fais grand cas de l'esprit et du talent de madame de Genlis ; j'ai lu avec un extrême plaisir ses premiers ouvrages, destinés particulièrement à donner à la jeunesse une instruction facile sous des formes agréables. Dans tous ceux où, s'abandonnant au cours naturel de ses idées, elle n'a eu d'autre but que d'instruire et de plaire, elle montre constamment une imagination riche et féconde, une raison aimable, un esprit droit et facile, un style pur sans sécheresse, élégant sans affectation. On ne peut trop regretter que des préventions personnelles, que des opinions de parti, que l'ambition dangereuse d'occuper sans relâche l'attention publique, aient gâté quelquefois les productions d'un si bon esprit et d'un si beau talent.

Lorsque madame de Genlis, sortant du cercle qu'elle s'était d'abord tracé dans son théâtre de société, dans ses romans, dans ses écrits de mo-

rale élémentaire, s'est lancée dans la carrière polémique ; lorsqu'elle s'est mise à juger les livres et les auteurs, et à déclarer la guerre aux philosophes, elle a perdu la plus belle partie de ses avantages. Ses jugemens en littérature manquent souvent de profondeur, et quelquefois de justice. Le goût qui dirige la plume de l'écrivain, n'est pas toujours celui qui règle le jugement du critique. Le premier n'est presque qu'un don de nature, bien précieux et bien rare à la vérité ; mais l'autre ne peut être que le partage des esprits accoutumés à analyser et à comparer les productions de l'art. Je me permettrai de le dire : madame de Genlis a éparpillé son esprit sur un trop grand nombre d'objets, elle a trop écrit, elle a eu une vie trop active, pour avoir eu le tems de beaucoup méditer.

Je dois me justifier du ton que je prends avec une personne qui, par ses talens, mérite de moi des égards, et à qui je n'ai aucun droit d'adresser des conseils. Je pourrais me plaindre d'une légère injustice de madame de Genlis à mon égard ; mais je proteste que le souvenir en était absolument effacé quand j'ai écrit les premières lignes de ces observations. Le hasard seul m'a rappelé qu'elle m'a autrefois assez vertement tancé pour un écrit qu'elle m'attribuait et qui n'était pas de moi ; mais je proteste encore que je n'ai aucun mérite à n'en conserver aucun ressentiment. Ma censure est cependant motivée par le droit

de représailles. Je me trouve blessé dans mon sentiment et dans mon opinion par les sarcasmes qu'elle prodigue si persévéramment à la philosophie et aux philosophes. . . . . .

Je ne puis voir tranquillement taxer d'erreurs dangereuses ce que je regarde comme des vérités salutaires, déprimer sans raison des talens que j'admire, et calomnier sans justice des hommes dont j'ai été le disciple et l'ami.

Je n'ai point la prétention de me parer du titre de philosophe; ce n'est pas que ce titre ne soit modeste, puisqu'il ne désigne qu'un ami de la sagesse; il convient à tous ceux qui travaillent à perfectionner par l'étude leur ame et leur esprit, qui croient que la raison n'a été donnée à l'homme que pour chercher et répandre la vérité. Pourquoi ne pourrait-on pas s'appeler ami de la sagesse, sans se croire un sage, comme on peut se dire :

Ami de la vertu plutôt que vertueux?

C'est en lisant le recueil que madame de Genlis a publié sous le titre de *Souvenirs de Félicie*, que ces réflexions se sont offertes à moi. Au milieu de quelques nouvelles intéressantes et de plusieurs récits agréables, toujours écrits avec un naturel élégant, j'y ai trouvé aussi beaucoup de sarcasmes antiphilosophiques, qui, amenés sans à propos, ne prouvent guère que de l'humeur, et que madame de Genlis ne s'est pas

même donné la peine d'adoucir par des formes qui en eussent relevé l'insipidité.

Mais ce n'est pas là ce qui m'a blessé dans les *Souvenirs de Félicie*. Madame de Genlis semble insinuer qu'elle n'a pris le titre de *Souvenirs* que pour faire la critique des *Souvenirs* de madame Necker, de qui elle parle avec une amertume qui me paraît manquer tout à-la-fois et de convenance et d'équité. Elle prétend qu'il y a *aussi peu de bonté que de grâce et de goût dans cette multitude de petites anecdotes insipides et malignes, et la plupart fausses, dont ce recueil est rempli.* Elle ajoute, en parlant de madame Necker: *sans la pureté de sa conduite et de sa vie, ce triste ouvrage eût fait beaucoup de tort à son caractère.* Elle convient cependant que *rien dans cet ouvrage n'a pu la blesser personnellement*, qu'elle n'y est *citée que d'une manière agréable et flatteuse.* Qu'est-ce donc qui a pu motiver les expressions injurieuses et le ton de mépris qu'elle emploie à l'égard d'une femme qui n'est plus, dont elle n'a jamais eu à se plaindre, et dont les rares vertus devaient, ce me semble, inspirer à madame de Genlis plus d'égards pour sa personne, et plus d'indulgence pour les défauts d'un ouvrage qui n'est pas proprement le sien, puisqu'il ne contient que des observations qu'elle n'avait recueillies que pour elle, sans aucune intention de les publier?

Mais, dit madame de Genlis, madame Necker, dans son ouvrage, *parle avec une extrême injustice et très-injurieusement d'une personne que je chéris.*

J'ai peine à croire que l'intérêt de l'amitié puisse autoriser une telle hostilité ; mais si elle est légitime, j'ai le droit d'user de représailles à l'égard de madame de Genlis ; car elle a parlé aussi *avec une extrême injustice et très-injurieusement d'une personne* à laquelle j'ai été attaché par les liens de l'amitié, dont j'ai été à portée si longtems d'admirer les vertus et d'apprécier tous les genres de mérite, dont la mémoire me sera toujours chère. Mais cette considération ne m'autorisera point à employer, à l'égard de madame de Genlis, les expressions qu'elle se permet contre madame Necker. Je ne dirai donc pas que dans les *Souvenirs de Félicie*, il y aussi *une multitude de petites anecdotes, insipides et malignes, et la plupart fausses*; je ne puis cependant m'empêcher de remarquer qu'il s'y en trouve plusieurs qui manquent d'intérêt, et quelques-unes qui manquent de vérité. Je citerai, comme un exemple des dernières, l'aventure qu'elle prête à MM. de Bissy et de Thiars, et qu'elle assure tenir de M. de Thiars lui-même. Comme elle est amusante, je vais la transcrire telle qu'elle est dans les *Souvenirs de Félicie.*

« Dans la jeunesse de Louis XV, M. de

Thiars se trouvant à Fontainebleau, à l'un des voyages de la cour, logea au château dans un appartement situé au dessous de celui de madame de Mailly, qui n'était point encore *maîtresse déclarée*, et dont même personne, à cette époque, ne soupçonnait l'intrigue avec le roi. Une espèce de terrasse ou de plate-forme, tenant à l'appartement de madame de Mailly, contenait quelques tuyaux de cheminées des étages inférieurs; entr'autres, le haut de la cheminée du comte de Thiars, dont la chambre à coucher était en partie placée sous cette terrasse.

» Un soir, M. de Thiars causant, au coin de son feu, avec son frère le comte de Bissy, leur conversation tomba sur le roi; ils étaient tous les deux dans un moment de mécontentement et d'humeur, et le roi ne fut pas épargné; ils parlèrent de ses défauts et de ses vices, non-seulement avec aigreur et mépris, mais avec exagération; ils avaient sur ce sujet épuisé tous les traits de la satyre, lorsque tout-à-coup un son terrible, parti du haut de la cheminée, leur coupa la parole; une voix foudroyante (c'était celle du roi) prononça distinctement ces mots: *Taisez-vous, insolens*...... M. de Thiars et son frère restèrent muets, immobiles; ils se crurent perdus sans retour...... C'était en effet le roi, qui, en sortant de chez madame de Mailly, et en s'arrêtant sur la terrasse, les avait écoutés par le tuyau de la cheminée. »

Il y a longtems que j'ai entendu raconter, pour la première fois, cette anecdote ; et l'on a toujours cité pour les acteurs de la scène, M. de Flavacourt et M. du Luc ; ce qui paraîtra tout simple à ceux qui se rappellent les relations de ces deux courtisans avec les premières maîtresses de Louis XV. Il serait aisé de prouver qu'une telle aventure n'a pu arriver à MM. de Bissy et de Thiars ; mais il y en a une preuve sans réplique. M. de Bissy existe. Je lui ai parlé moi-même de l'anecdote de la cheminée, qu'il traite de fable ; il m'a dit qu'il avait d'abord voulu écrire pour le démentir, mais qu'il avait jugé ensuite que cela n'en valait pas la peine. Les *Souvenirs* de madame de Genlis ne sont donc pas toujours fidèles. Ce livre offre une nouvelle preuve, ajoutée à tant d'autres, de la défiance avec laquelle il faut lire l'histoire, même les mémoires particuliers, qui, étant écrits par les acteurs ou les témoins des faits qu'ils racontent, sembleraient mériter plus de confiance. Dans cinquante ans d'ici, qui aurait pu contester un fait avancé par une personne d'autant d'esprit que madame de Genlis, qui assure le tenir d'un des personnages qui y ont eu part, et qui n'a elle-même aucun intérêt à altérer la vérité ?

Je pourrais relever quelques autres inexactitudes dans les récits que fait madame de Genlis. Elle parle, par exemple, d'un M. de Laitre, dont elle cite deux traits de personnalité très-remarquables.

J'ai connu de M. de Laitre : il s'était rendu célèbre, en effet, par la franchise autant que par l'excès de son égoïsme; et il n'en était pas moins reçu dans la meilleure compagnie, parce qu'il avait de l'esprit, de l'originalité, de la sûreté dans le commerce, et surtout parce qu'il permettait qu'on le plaisantât sur son égoïsme; moyen commode et sûr de se faire pardonner dans la société, non-seulement ses défauts, mais encore ses vices. Des deux traits que madame de Genlis attribue à M. de Laitre, l'un ne lui appartient pas, l'autre est un peu altéré dans les circonstances. Je vais les rapporter comme je les ai entendu raconter par des personnes dignes de toute confiance.

Madame d'Auriac, femme d'un conseiller d'état, ami de l'abbé Barthelemy, avait eu le pied et la jambe brûlés d'une manière grave, par de l'eau bouillante. M. de Laitre, qui était fort lié avec elle, passa six semaines sans la voir; il alla enfin lui faire une visite. — Comment avez-vous pu, lui dit son amie malade, m'abandonner si longtems dans l'état où je suis? — Mais, madame, il n'y a pas très-longtems que j'ai eu l'honneur de vous voir. — Comment, très-longtems! voilà six semaines entières que je suis dans mon lit, souffrant des douleurs cruelles, sans pouvoir fermer l'œil. — *Six semaines!* s'écria M. de Laitre avec l'air de l'étonnement, *Mon Dieu! comme le tems passe!*

Voici l'autre anecdote. Un comte de Rochechouart, qu'on appelait *le Sourd*, suivait Louis XV à la chasse. Un garde du corps, en galoppant, fut jeté à bas de son cheval, et se cassa la jambe. M. de Rochechouart avait son carosse; le roi lui dit de ramener le garde du corps à Versailles; ce qu'il fit. Le soir il raconta son aventure dans la maison où il soupait. Vous ne pouvez pas vous imaginer, disait-il, tout ce que j'ai souffert dans la route. Ce malheureux jeune homme poussait à chaque instant des cris de douleur qui me tournaient la tête; j'étais près de m'évanouir. Heureusement j'avais sur moi un flacon d'eau des carmes. — Vous en avez fait prendre au blessé, lui dit quelqu'un? — Non, dit M. de Rochechouart, j'en ai avalé une gorgée; cela m'a remis, et m'a donné la force d'arriver à Versailles.

Dans des faits de ce genre, il y a un certain degré d'exactitude qui a bien peu d'importance; mais enfin, lorsqu'on cite des noms, il faut tâcher de citer juste; et dans les plus petites choses, la vérité vaut toujours mieux que l'erreur.

Madame de Genlis, qui a passé sa vie avec des princes et des courtisans, a prouvé en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'elle savait observer et peindre les hommes de cette classe; mais quelquefois ses affections, plutôt que son esprit ont dirigé sa plume. Les personnes qui ont connu madame de Puisieux, ont bien de

la peine à la reconnaître dans le portrait flatteur qu'elle en fait. Elle dit ailleurs que le maréchal d'Estrées *était un grand général;* plus loin elle relève la *gloire militaire* du maréchal de Balincourt. Ces deux officiers étaient estimés par leur bravoure et leur caractère; celui-ci n'a jamais commandé d'armée; l'autre en a commandé une pour prouver qu'il n'avait point les talens d'un général. Les noms de l'un ni de l'autre ne figureront pas dans l'histoire.

Madame de Genlis a pu aisément s'exagérer le degré de talent militaire de deux maréchaux de France avec qui elle vivait; mais elle a tout ce qu'il faut pour observer avec finesse et peindre avec intérêt une femme d'esprit, dont l'existence a eu de l'éclat dans le monde, et qu'elle a connue personnellement. Aussi ma curiosité fut vivement excitée, lorsque je lus dans un numéro des *Souvenirs de Félicie*, cette annonce de madame de Genlis : *Je veux peindre madame du Deffant; j'ai bien eu le tems de l'étudier, et je la connais parfaitement.* J'attendis avec une impatience extrême l'accomplissement de cette promesse; mais, je dois l'avouer, ma curiosité n'a point été satisfaite. Madame de Genlis a parlé de madame du Deffant avec esprit; mais elle n'en a pas fait, comme elle le croit, *un portrait véritablement ressemblant.* C'est une ébauche plutôt qu'un portrait; les traits distinctifs de l'original y sont

faiblement dessinés, et la couleur en est vague et terne. C'était cependant une entreprise digne de tout son talent que celle de peindre une femme aussi remarquable par les singularités de son caractère que par les agrémens de son esprit. Sans doute elle n'en a pas jugé comme moi; c'est à moi à justifier mon opinion.

J'ai peu vécu avec madame du Deffant; je n'ai été que deux fois chez elle; mais je l'ai souvent rencontrée ailleurs; j'ai passé ma vie avec les personnes de France qui ont été le plus à portée de la bien connaître; j'ai entre les mains beaucoup de lettres d'elle et de ses amis, et plusieurs ouvrages de société, où son caractère et son esprit se peignent avec autant de fidélité qu'ils pouvaient le faire dans ses conversations les plus intimes.

Je vais donc, d'après ce que j'ai vu, entendu et lu de madame du Deffant, recueillir ce que je sais de sa personne et de sa vie. Ces *Souvenirs* ne peuvent être sans intérêt; ils suppléeront en partie aux notions imparfaites que les biographes ont données d'une femme qui mérite d'être plus connue. Consultez, par exemple, la nouvelle édition du *Dictionnaire historique* de MM. Chaudon et de Landine, à l'article *du Deffant*, et vous serez étonné de n'y trouver qu'une notice très-sèche et très-vague, où l'on ne donne pas même le nom de sa famille et le lieu de sa naissance. A peine s'en souvient-on aujourd'hui; car

nous venons de traverser une époque dont un des effets les plus remarquables est d'avoir effacé une partie des traditions sociales. Lorsque les restes d'une génération, qui a été en grande partie moissonnée par une faulx qui n'est pas celle du tems, auront entièrement disparu, beaucoup de connaissances anecdotiques sur l'esprit et les mœurs du dix-huitième siècle, seront ensevelies avec eux. La postérité y perdra non-seulement la connaissance de beaucoup de faits particuliers, propres à intéresser la curiosité, mais encore beaucoup d'observations plus importantes qui serviraient à suivre le progrès des mœurs nationales, et à expliquer les causes des grands événemens de l'histoire.

Madame du Deffant était née à Paris, d'une famille noble, sans illustration. M. de Vichy, son père, avait été au service, et jouissait d'une fortune honnête mais peu considérable. Sa fille fut élevée au couvent de la Magdelaine de Tresnel. Elle montra, dès sa première jeunesse, une grande fougue d'imagination, un caractère à-la-fois mobile et indocile, un esprit vif et agréable. Elle était incapable d'application ; mais elle concevait avec une facilité qui suppléait à tout.

Une circonstance qu'il faut remarquer, c'est que, dès sa première jeunesse, elle montra un éloignement pour les idées religieuses, qu'il est difficile de concilier avec d'autres traits de son caractère. La disposition dont je parle se mar-

qua par des traits bien frappans, et ne fit que se fortifier avec l'âge. Ce fut sans doute le principe de la légèreté qu'elle mit dans sa conduite, et des malheurs qui furent la suite de ses torts.

Dans l'éducation qu'on donnait aux jeunes personnes dans les couvens, on ne leur inspirait d'autres principes de morale que ceux qui étaient fondés sur la religion ; il en résultait que celles qui venaient à secouer le joug de la religion, n'avaient plus aucun frein qui pût contenir la violence des passions ou balancer les vices du caractère. Il n'est pas sûr que depuis la destruction des couvens, l'éducation des femmes se soit essentiellement perfectionnée.

J'ai entendu dire à madame du Deffant, qu'il lui avait été impossible d'apprendre une seule page du catéchisme, qu'on l'obligeait cependant de lire tous les jours. J'étais, disait-elle, absolument comme Fontenelle ; j'avais à peine dix ans que je commençais à n'y rien comprendre. A douze ans, on lui donna à lire l'histoire de l'ancien testament de Royaumont. Loin d'y trouver rien qui pût satisfaire sa raison, elle en faisait des plaisanteries à ses compagnes, au grand scandale de toute la maison. Les religieuses eurent beau employer successivement contre la petite incrédule, les leçons, les menaces, les châtimens ; tout fut inutile : elle les désolait par son opiniâtreté, et les embarrassait encore plus par ses petits raisonnemens. Mas-

sillon était alors à Paris, où il s'était fait par ses sermons la réputation la plus brillante. Il venait voir souvent la supérieure de la Magdelaine du Tresnel, qui lui parla un jour de la jeune de Vichy, et de l'embarras qu'elle donnait à la communauté. L'évêque la fit venir; il lui demanda s'il était vrai qu'elle ne voulait pas croire aux dogmes de la religion. — Cela est vrai, monseigneur. Et pourquoi? — C'est que je n'y comprends rien, ou que ce que je comprends ne me paraît pas raisonnable. Massillon lui fit avec douceur quelques remontrances sur son indocilité; elle y répondit avec un esprit et en même tems avec une ingénuité qui étonna le sage évêque. Il retourna chez l'abbesse, qui lui dit: *Eh bien, monseigneur, comment l'avez-vous trouvée?* — *Charmante*, répondit-il. — *Mais que faut-il faire?* — *Continuer de lui faire lire de bons livres, et ne pas la tourmenter. Dieu, qui lui a donné tant d'esprit, lui accordera la grace dont elle a besoin pour diriger sa raison.*

La grace ne vint point éclairer son esprit ni toucher son cœur sur les vérités de la religion; et malheureusement la tournure que prirent les mœurs de Paris, au moment où elle entra dans le monde, n'était guère propre à la ramener à de meilleurs principes. C'était sous la régence. On lui avait fait épouser un marquis du Deffant, dont on ne connaît plus que le nom

Elle en parlait quelquefois comme d'un homme sans esprit et plein d'humeur, avec lequel elle ne vécut pas longtems en bonne intelligence. Avec cette imagination impétueuse que madame du Deffant avait reçue de la nature et la violence de ses premiers mouvemens, il était impossible que, n'aimant pas son mari, elle n'eût pas des amans; elle en eut; et par une suite du même caractère, elle en changea souvent, si je dois m'en rapporter à un homme qui avait été l'objet de son engoûment et de son inconstance. Le chevalier d'Aidys écrivait à mademoiselle de Lespinasse : « Ne me parlez plus de » cette femme; je ne puis trop la mépriser; » car ce n'est pas une femme tendre qui » a un amant, ni une femme faible qui en a » deux, mais une femme perdue, qui a envie » de tout et ne s'attache à rien. Elle prend un » amant comme elle prend une robe, parce » qu'il faut en avoir une, qu'elle quitte le lendemain pour le seul plaisir d'en avoir une » autre. »

On a prétendu qu'elle avait inspiré une fantaisie au régent. Elle alla, dit-on, souper un jour au Palais-Royal, et ne revint chez elle que le lendemain. On ajoute que le régent ne se trouva pas assez content de lui pour l'être beaucoup d'elle, et pour desirer une seconde entrevue. Suivant même une chronique scandaleuse, qui sans doute est calomnieuse

aussi, le régent avait trouvé que c'était une mauvaise nuit payée trop cher. Madame de Tencin avait eu la même bonne fortune, et n'avait pas été plus heureuse. Ce n'était pas l'esprit que le régent recherchait dans les femmes, quoiqu'il en eût beaucoup lui-même; et quoiqu'il fût d'un caractère très-facile et souvent même très-faible; ses maîtresses ne prirent jamais d'empire sur lui dans les affaires.

Madame du Deffant, en cherchant à plaire au régent, avait cédé à un mouvement de vanité et de curiosité; madame de Tencin, en formant le même projet, avait espéré l'attacher et le dominer. Après avoir passé quelques heures avec lui, elle tenta de lui parler des affaires publiques; le prince, au lieu de lui répondre, lui demanda : *Quelle est la maîtresse de votre frère?* (Le cardinal de Tencin.)

C'est avec quelque peine que je relève ici ces anecdotes de scandale qui flétrissent la mémoire de deux femmes distinguées par leur esprit. On voudrait estimer ce qu'on admire; mais ces détails appartiennent à l'histoire : ils peignent les tems autant que les personnes. C'était l'effet de cette hideuse licence de mœurs qui éclata tout-à-coup en France après la mort de Louis XIV. La dévotion tracassière et intolérante, qui souilla les dernières années d'un si beau règne, avait rendu l'hypocrisie presque nécessaire à la cour, d'où elle était passée dans

les mœurs générales ; et, par une réaction naturelle, lorsque les esprits ne furent plus comprimés par la puissance qui leur en imposait, ils furent entraînés à une extrémité opposée ; sous le gouvernement d'un prince indévot et libertin, l'immoralité, la débauche et l'irréligion régnèrent sans frein et se montrèrent sans pudeur.

On peut juger de cette dépravation générale par une autre anecdote que madame du Deffant contait elle-même. Elle était intimement liée avec la marquise de Prie, la maîtresse en titre d'office de M. le Duc, qui fut premier ministre après la mort du régent. Madame de Prie était aussi connue par ses galanteries que par son avidité. Elle se plaignait un jour très-ouvertement de M. d'Arlincourt, frère de M. de Villeroy. Je ne vous conseille pas, lui dit madame du Deffant, de donner trop d'éclat à vos plaintes. — Pourquoi donc ? — C'est que le public interprète fort mal les querelles entre gens qui se sont aimés. — Comment, est-ce que vous croyez aussi comme les autres que j'ai eu M. d'Arlincourt ? — Sans doute, répondit madame du Deffant ; et voilà madame de Prie de se récrier contre cette calomnie et de donner mille raisons pour se justifier. Madame du Deffant resta très-froide à cette apologie. Vous n'êtes point convaincue ? — Non, madame. — Et sur quoi jugez-vous donc que j'ai eu M. d'Arlincourt ? — C'est que vous me l'avez dit. — Je vous l'ai dit ? — Certaine-

ment. — Je l'avais oublié, répliqua tranquillement madame de Prie.

Il est rare que le vice, lors même qu'il n'est pas puni par la flétrissure de l'opinion, ne trouve pas son châtiment dans ses propres excès. Madame du Deffant en fit une épreuve cruelle, mais bien méritée. Elle vivait dans la plus grande intimité avec madame d'A***, femme très-connue par son esprit et ses galanteries, et qui, comme elle, avait été maîtresse du régent. Cette femme avait un amant. Madame du Deffant l'ayant trouvé un jour aimable, lui fit des agaceries auxquelles il ne résista point. Madame d'A*** s'en aperçut, fut indignée, et refusa sa porte à l'amant infidèle et à l'amie perfide. L'amant, qui trouvait madame d'A*** plus aimable que celle qu'il avait préférée un moment, voulut revenir à elle; elle se refusa à ses instances. Il persista à solliciter son pardon : Madame d'A*** consentit à la fin à le lui accorder, mais à condition qu'il continuerait de vivre avec madame du Deffant comme son amant, jusqu'à ce qu'il en résultât une preuve visible et non-équivoque de leur liaison. La vengeance était digne d'une femme galante outragée; elle eut son plein effet. Madame du Deffant, qui ne vivait plus avec son mari, s'aperçut bientôt de son état; et comme son imprudence naturelle ne lui permettait pas de rien cacher, toute la société fut en peu de tems dans

la confidence. Le ridicule de l'aventure lui fit plus de tort que l'immoralité de sa conduite, et l'on se moqua d'elle encore plus qu'on ne la blâma. Des femmes tout aussi déréglées qu'elle lui fermèrent leur porte; tombée dans un abandon dont elle ne put supporter l'humiliation et l'ennui, elle ne vit d'autre parti à prendre que d'aller cacher sa honte dans la terre d'une de ses parentes, et d'y attendre qu'elle fût en état de reparaître dans le monde.

Cet évènement a partagé sa vie en deux époques très-distinctes. La première avait été livrée à la dissipation et aux plaisirs; recherchée dans les meilleures sociétés de Paris pour les agrémens de son esprit, elle avait été admise dans ces réunions célèbres de Sceaux, où la duchesse du Maine rassemblait ce que la cour avait de plus brillant et la littérature de plus illustre, et donnait des fêtes qui rappelaient le goût et la magnificence de la cour de Louis XIV. C'est là que Fontenelle, Voltaire, le cardinal de Polignac, Lamotte, le marquis de St.-Aulaire, et que des femmes dignes de figurer dans cette élite de la société, madame de Lambert, mademoiselle de Launay, madame du Deffant, épuisaient ce que la nature leur avait donné d'esprit et de talens agréables, pour amuser une princesse qui avait beaucoup des travers de son sexe et de son rang, mais qui les réparait par le goût des lettres et des arts, et par la coquetterie flat-

teuse avec laquelle elle accueillait le mérite supérieur. M. de Malézieu appelait la société de Sceaux *les galères du bel esprit*, parce qu'il fallait toujours y avoir de l'esprit. Madame du Deffant y en portait beaucoup; elle faisait des chansons, des vers de circonstances, qui avaient de la grace, du trait et un grand naturel. J'ai vu par sa correspondance avec mademoiselle de Launay, qu'elle était une des personnes qui plaisaient le plus à la duchesse du Maine. La fâcheuse aventure dont j'ai parlé, la sépara de ce monde, où elle avait brillé par son esprit, et où l'agrément de sa figure lui procurait des jouissances d'un autre genre. Je ne sais combien elle resta éloignée de Paris; elle y revint pour s'y montrer sous un jour plus favorable. Je réserve pour un autre article les détails de cette seconde partie de sa vie.

S.

GAZETTE LITTÉRAIRE.

AVRIL, MAI, JUIN.

1804.

AVIS

DES LIBRAIRES-ÉDITEURS.

M. FAUCHE, *libraire à Hambourg, piqué sans doute qu'on eût appelé de son véritable nom dans la Gazette littéraire la contrefaçon qu'il venait d'entreprendre de ce journal, a fait circuler en Allemagne une lettre imprimée très-injurieuse pour M. Henrichs, l'un des éditeurs. Il se défend et il récrimine; il fait l'un et l'autre avec beaucoup de hauteur, mais avec très-peu de vérité. Sa réimpression des* Archives littéraires *n'est pas, dit-il, une contrefaçon, quoique les Archives paraissent sous les noms réunis de MM. Henrichs et Cotta, et que M. Cotta soit établi en Allemagne, et sa raison est que le nom de ce libraire n'est là que pour la forme, et qu'il n'est nullement propriétaire du journal. Quand on donne un pareil démenti, on en apporte les preuves; mais cela serait aussi difficile à M. Fauche, qu'il a été facile à M. Cotta de prouver sa propriété. M. Fauche accuse ensuite M. Henrichs d'avoir contrefait des ouvrages imprimés en Allemagne; il* se trompe *encore, pour ne pas employer un terme plus dur. Il veut parler sans doute des* Mères rivales *de madame de Genlis, et d'*Une année de ma vie, *par M. de Kotzebue; M. Henrichs, avant de réimprimer ces deux ouvrages, avait pris avec M. Lagarde, libraire de Berlin, qui en était propriétaire, des arrangemens dont il a été satisfait.*

Quant aux argumens que M. Fauche emploie pour justifier, en général, les contrefaçons qui se font d'un pays à l'autre, on ne prétend pas les réfuter ici. Le plus puissant est sans doute celui qu'il tire du privilège accordé par S. M. l'empereur d'Allemagne, à tous les libraires de ses États héréditaires qui veulent exercer ce genre d'industrie. Les libraires français doivent se borner à regretter que la littérature allemande soit trop peu connue dans leur pays pour qu'ils puissent exercer le droit de représailles.

GAZETTE LITTERAIRE.

AVRIL 1804.

RUSSIE.

Nouvelles.

L'EMPEREUR vient de fonder une école publique à Téflis en Géorgie. Il a assigné à cet établissement un revenu annuel de 10,000 roubles, à prendre sur le produit des soies du pays. On y enseignera les élémens des sciences, le géorgien, le russe. On formera successivement une bibliothèque, et on enverra les élèves les plus distingués, aux frais de l'état, à Moscou, pour y terminer leurs études.

M. Schloetzer, professeur de l'université de Gœttingue, connu par ses recherches sur l'histoire de Russie, décoré l'année dernière de l'ordre de Saint-Waladimir, vient d'être mis au nombre des nobles de l'empire russe. S. M. l'empereur a chargé le sénat de lui expédier un brevet de noblesse et de le présenter incessamment à sa signature. M. Schloetzer a pris pour ses armes un moine représentant Saint-Nestor, le premier chronographe de Russie, et une devise en langue esclavonne, tirée du soixante dix-septième pseaume, verset six.

Il s'est formé depuis quelques années à Pétersbourg une société littéraire particulière, sous le titre de *Société libre d'amateurs de la littérature, des sciences et des arts*. Ses membres viennent de faire paraître en commun un volume de poésies, et une traduction de Beccaria sur *les délits et les peines*. Ils préparent des traductions russes des ouvrages politiques de Filangieri et Montesquieu, des voyages de La Peyrouse, etc. Plusieurs savans traduisent l'un Tacite, l'autre Sénèque, un troisième Lucain, un quatrième les oraisons de Cicéron. La littérature de l'antiquité classique deviendra bientôt entièrement indigène dans les pays des anciens Scythes.

Librairie.

Novyj Rossysko-Frantzazko Niemetzky Slovar, etc. Nouveau

Dictionnaire russe, français et allemand, composé d'après le Dictionnaire de l'Académie russe, par Jean Heym, professeur à Moscou. — Moscou à l'imprimerie de l'Université, 3 vol.

Ce dictionnaire est fait avec un grand soin et avec beaucoup d'intelligence; il contient non-seulement les mots de la langue parlée, mais encore ceux des auteurs russes anciens, et facilitera beaucoup l'étude de cette langue et de cette littérature.

SUEDE.

Sociétés savantes.

L'Académie des belles-lettres de Stockholm vient de couronner à l'unanimité un mémoire qui lui avait été envoyé de Paris sur la question proposée par elle l'année dernière, relativement aux *méthodes d'enseignement.* Ce mémoire est de M. Dégérando, déja connu par des succès semblables. Les membres de l'Académie out été frappés de la clarté et de la sagesse qui ont présidé à cet ouvrage. Le suffrage des philosophes français ne tardera pas sans doute à se réunir au leur. L'Académie a exprimé à l'auteur le desir que son manuscrit fut imprimé à Paris même.

L'Académie des sciences fait frapper une médaille à l'honneur de M. Melanderhjelm, professeur d'astronomie, et son ancien secrétaire, qui a donné sa démission l'année dernière, à raison de son grand âge.

Kongl. Vetenskaps Academiens Nya Handlingar, etc. Mémoires de l'Académie royale des sciences de Stockholm. Stockholm 1802.

Ce volume contient les mémoires suivans : 1°. sur l'oscillation des pendules à différentes latitudes et dans différens pays ; 2°. sur une nouvelle espèce d'insecte découvert dans l'Inde ; 3°. observations minéralogiques sur l'isle d'Oeland ; 4°. sur une manière nouvelle d'aimanter des barres d'acier en les frottant circulairement ; 5°. observations sur les *carex* ; 6°. sur les différentes espèces de faucon qui existent en Suède ; 7°. description de quelques ossemens fossiles trouvés dans les tourbes de la Scanie ; 8°. de l'usage et des effets de l'extrait de camomille ; 9°. continuation de l'histoire naturelle des *carex* ; 10°. extrait du journal de l'observatoire d'Upsal pendant l'année 1801.

Nécrologie.

Jean-Louis Desprès, premier architecte du roi de Suède, est mort à Stockholm, le 19 mars dernier. Cet artiste était Français; il étudia dans sa jeunesse à Rome, d'où le roi Gustave, qui savait apprécier les talens, le fit venir en Suède. Ses dessins de tableaux et d'architecture font foi de la fertilité de son invention.

DANEMARCK.

Nouvelles.

On parle de l'établissement d'un nouveau ministère sous la présidence du duc d'Augustembourg, gendre du roi. Ce ministère s'occupera exclusivement de toutes les matières relatives au culte et à l'instruction publique; jusqu'ici elles ont fait partie des attributions de la chancellerie danoise, qui conservera toujours la feuille des bénéfices. On désigne, outre le président, pour membres de ce ministère, M. Balle, évêque de Seelande; M. Moldenhauer, professeur en théologie, et M. Schlegel, professeur en droit. La place du secrétaire sera, dit-on, donnée à M. Rahbek, littérateur très-distingué.

M. Guldberg, poète estimable, et fils de l'ancien ministre d'état du même nom, vient d'être nommé précepteur de la jeune princesse fille du prince royal.

M. Wiborg, professeur de l'art vétérinaire à Copenhague, vient d'être admis, comme membre étranger, dans la société d'agriculture du département de la Seine.

Livre nouveau.

M. Bastholm, ancien prédicateur et confesseur du roi, vient de publier un ouvrage en trois volumes, sous le titre de *Notices historiques pour faire connaître l'homme dans son état sauvage et non civilisé.* L'érudition et les talens de l'auteur, célèbre depuis long-tems par d'autres ouvrages très-estimables, font augurer très-favorablement de celui-ci, dont on a déjà annoncé une traduction en langue allemande.

ALLEMAGNE.

Théâtre.

Nous lisons dans le *Sincère* (*der Freymüthige*) qu'on a donné à Berlin, le 22 février, la reprise de Macbeth avec tout son spectacle, c'est-à-dire, avec les scènes de sorcellerie dans toute leur crudité. La pièce n'a produit que peu d'effet. On l'attribue en partie au changement qui s'est opéré dans le goût du public de Berlin depuis quelques années. Il s'est accoutumé, dit-on, à trouver plus de régularité dans les ouvrages dramatiques, mais aussi à entendre les acteurs débiter de longues tirades de rhétorique, c'est-à-dire, qu'il s'est accoutumé aux tragédies de Schiller. Au reste, le critique du *Sincère* attribue aussi une partie du mauvais succès de Macbeth à la maladresse des acteurs. Ils ont représenté les sorcières de manière à faire rire au lieu d'effrayer, et notre critique observe très-judicieusement que cette *parodie de la destinée des anciens* doit être tout-à-fait sérieuse. Dans le blâme qu'il distribue aux différens acteurs avec l'éloge, nous avons remarqué le reproche qu'il adresse à M. Herdt, lequel s'est mis au lit au second acte avec une énorme paire d'éperons.

Ce même journal (*der Freymüthige*) nous fournit encore un article très-judicieux sur un nouvel opéra qui a paru à Berlin pendant le carnaval. C'est la *Ginevra di Scozia*, mise en musique par Simon Mayr. Cette composition ressemble à celles de beaucoup d'opéras que nous pourrions citer; c'est de la musique instrumentale fort agréable et fort savante; à la fin du premier acte, le peuple écossais révolté, Genèvre désolée et son père au désespoir, suspendent toutes leurs passions pour écouter avec le public un charmant solo de violoncelle, et le solo terminé, ils reprennent leur chant comme dans un concert. Ceux qui dans la musique ne cherchent que les moyens de la musique, peuvent être satisfaits de les voir ainsi déployer dans leur perfection, quoique sans but. Mais ceux qui dans cet art, comme dans tous les autres, veulent surtout de l'effet, pourraient bien juger la nouvelle Genèvre comme le public de Berlin, qui a eu l'impolitesse de s'y ennuyer malgré la pompe du spectacle.

Annonces.

Le roi de Prusse fait actuellement lever une grande carte topographique de la Westphalie. Elle sera composée de vingt sections ou feuilles, qui seront gravées aux frais de S. M.

Cet ouvrage est confié à M. Lecoq, général-major au service de Prusse, à qui S. M. en a fait présent. Le prix sera de 30 rixdalers (120 fr.); mais ceux qui paieront d'avance 10 rixdalers (40 fr.), recevront l'ouvrage entier pour ce prix. La première livraison paraîtra bientôt, et sera composée de six feuilles.

On annonce à Weimar en 3 vol. in-8. un ouvrage posthume du célèbre Bailly, dont voici le titre : *Mémoires de Sylvain Bailly*, ou *Journal de ce qui s'est passé sous mes yeux*. On dit que le manuscrit, dont on s'engage à prouver l'authenticité, a été longtems caché à Paris, et qu'il n'a pu être publié qu'après la mort de la veuve de l'auteur.

Un professeur Rössig vient d'annoncer un *Manuel du droit de la librairie*, dans lequel il promet de développer les droits réciproques entre auteurs et libraires, et leurs droits communs envers les contrefacteurs. Quant à ceux-ci, il serait bien à desirer que tous les gouvernemens prissent des mesures pour réprimer cette espèce de brigandage. En effet, la contrefaçon est encore regardée dans bien des pays comme une branche d'industrie très-honnête. La France serait intéressée, plus que toute autre puissance, à la conclusion de cette espèce de concordat. Elle réimprime rarement les ouvrages étrangers, et ceux de ses auteurs deviennent à l'instant la proie des contrefacteurs en Angleterre et en Allemagne.

On sait que feu M. Emanuel Breitkopf, libraire à Leipsick, s'occupait depuis longtems d'une histoire de l'art de l'imprimerie depuis son origine. La mort de ce savant estimable nous prive du fruit de ses recherches; mais en revanche M. Unger, libraire à Berlin, s'occupe sérieusement du même objet, et il vient d'inviter tous les bibliothécaires et autres savans à lui communiquer tout ce qu'ils possèdent des productions de cet art antérieures à l'année 1469. Il les prie de vouloir bien lui confier ces monumens pendant six mois ou un an, afin qu'il puisse en faire graver des copies exactes.

M. Abramson de Berlin, connu par ses talens pour la gravure des médailles, vient d'en exécuter une fort simple et fort belle

à la mémoire de Kant. On y voit d'un côté le portrait fort ressemblant de ce philosophe, avec cette inscription : *Immanuel Kant nat.* MDCCXXIV. Au revers, l'artiste a voulu exprimer le service que Kant a rendu à la philosophie spéculative en assignant des bornes à son domaine, et montrer en même tems combien il est insensé de vouloir les franchir. Il a représenté une Minerve assise, qui, de la main droite, empêche son hibou de prendre un ridicule essor. La légende est : *Altius volantem arcuit.* L'exergue : *Denat.* MDCCCIV. — M. Abramson prépare une autre médaille à la gloire de Herder.

Le grand nombre d'ouvrages périodiques sur toutes les parties des connaissances humaines, qui paraissent en Allemagne, vient encore d'être augmenté d'un journal destiné à la propagation du goût des langues et de la littérature anciennes. Cet ouvrage paraît à Stuttgard ; le premier numéro est un volume de 216 pages, qui contient plusieurs dissertations fort intéressantes. Nous avons particulièrement distingué celle de M. Bardili, sur le passage successif des idées mythologiques au sujet de l'ame et des esprits (des démons), aux idées métaphysiques sur les mêmes objets. Dans un mémoire de M. Frantz, sur le passage de Tite-Live. L. 50. « *Filius ni pareat patri, habiturum infortunium esse*, » ce commentateur a prouvé que l'auteur a caché sous cette expression un peu vague, le droit de vie et de mort, que les pères romains exerçaient sur leurs enfans.

Il paraît à Munich, depuis le commencement de l'année 1804, une nouvelle feuille, uniquement destinée à la belle littérature et aux arts, et à fournir, dit le libraire, aux besoins et au *luxe* de l'esprit. Elle doit prendre de préférence ses matériaux dans l'Allemagne méridionale. Cette feuille se nomme l'*Aurore* : serait-ce pour indiquer que le jour se lève à peine dans le pays qu'elle veut particulièrement éclairer ? On souscrit à Munich chez le libraire Scherer. (Prix, 8 écus ou 32 fr. pour l'année.)

Une annonce, datée de Weimar 5 février et signée de la veuve du célèbre Herder et de son fils aîné, nous donne des détails sur l'édition complète de ses ouvrages qui se prépare. On savait déja que tout ce qui regarde les belles-lettres serait confié aux soins de Wieland, et que l'historien de la Suisse, Jean Muller, donnerait les siens à la partie historique ; les écrits théologiques auront

pour éditeur Jean-Georges Muller. On supprimera dans cette édition tout ce qui a rapport à des querelles littéraires maintenant oubliées. Les ouvrages nombreux que l'on conservera seront rangés par ordre de matières : on y joindra un choix de lettres de l'auteur et une histoire de sa vie. Parmi les écrits inédits qui ajouteront encore au mérite de cette édition, nous avons déja cité le travail de Herder sur le Cid ; il faut y joindre une *Dissertation* savante et très-détaillée *sur Persépolis* ; une traduction presque complète des odes d'Horace et des satyres de Perse ; différens morceaux de Pindare et des poètes latins, grecs et orientaux ; enfin quelques sermons et un recueil de pensées. Tous ceux qui s'occupent de la littérature allemande, attendront avec impatience cette collection des œuvres de l'un des écrivains les plus féconds et les plus éloquens qui l'aient enrichie de leurs travaux.

On sait que l'Académie de Berlin a proposé pour sujet du prix de l'année 1805, d'examiner et de déterminer exactement la nature de l'analyse et des méthodes analytiques dans la philosophie, ainsi que les moyens, s'il y en a, d'en rendre l'usage plus sûr, plus facile et plus utile. Il va paraître incessamment une brochure dont le but est d'attirer l'attention sur l'importance de cette question, et d'en faire connaître le véritable sens. Elle est intitulée : *Prolégomènes de l'analyse dans la philosophie, pour servir de programme à la question proposée par l'Académie de Berlin.*

Sociétés savantes.

Dans le dernier *programme* de l'Université de Goettingue, M. Ammon (conseiller du consistoire) a cherché à expliquer de la manière la plus plausible, ce fameux passage de Suétone dans la vie de Claude (C. 25) *Judaeos impulsore Chresto adsidue tumultuantes Roma expulit.* M. Ammon pense que ces Juifs étaient *excités à la révolte par l'attente du Messie*, et que Suétone désigne, d'après eux, ce personnage, (imaginaire à l'époque dont il parle) par le mot de *Chrestus*, sans se faire une idée juste de sa nature. M. Ammon ne donne pas cette explication pour certaine, mais il la rend assez vraisemblable par des raisonnemens ingénieux et des rapprochemens savans.

Librairie.

THÉOLOGIE. *Einleitung in das alte Testament.* Introduction à la connaissance de l'Ancien Testament, par J. G. Eichhorn, troisième édition, corrigée et augmentée. Leipzick, 1803.

Cet ouvrage jouit depuis longtems d'une juste célébrité. Il serait à desirer que la connaissance profonde et érudite des livres sacrés pût devenir aussi familière au clergé de France qu'elle l'est au clergé de plusieurs autres pays, et surtout à celui d'Allemagne. Une haute érudition serait peut-être le meilleur moyen que ce clergé pût employer pour s'investir de toute la considération qui lui est absolument nécessaire, s'il veut exercer sur les mœurs la salutaire influence qui fait l'objet principal de sa mission. L'ouvrage de M. Eichhorn, quoique fait par un non-catholique, sera du plus grand intérêt pour tous ceux qui chercheront à approfondir cette importante matière.

PHILOSOPHIE. *Uebersicht des Systems*, etc. Aperçu général du système de la philosophie de la nature et de la théorie des sens, par Oken. Francfort.

Cette petite brochure doit servir d'annonce et frayer le chemin à un ouvrage plus considérable. Les rapprochemens hasardés, le langage inintelligible, et le mysticisme qui défigurent depuis quelque tems la philosophie des Allemands, y sont poussés à un excès vraiment amusant. « La réconciliation de la spéculation et de l'empyrisme, dit l'auteur, introduisent l'homme dans le temple de la divinité et de la nature. Ce temple repose sur trois colonnes, et chaque colonne est formée d'une nouvelle trinité. Les colonnes principales sont trois *puissances*, et les colonnes secondaires trois modifications de ces puissances (ce mot est pris ici dans le sens qu'il a dans les mathématiques, mais nous doutons qu'il ait un sens quelconque dans l'usage qu'en fait l'auteur). La forme de la première colonne est l'ellipse, qui est elle-même l'*indifférence des deux pôles, de la ligne et du cercle*; la ligne donne le tems et le *mouvement pur*, le cercle constitue l'espace et le repos; l'ellipse nous donne la gravité, etc. Ces absurdités sont mêlées et suivies d'autres absurdités plus inintelligibles encore, et l'on pourrait croire ce livre tombé de la lune, si la date de l'impression nous marquait moins clairement un pays dans lequel nous connaissons de profonds penseurs, d'excellens esprits et des savans

très-estimables, mais dont un grand savant (Scaliger) a dit, il y a déja quelques siècles : « *Dicamus sans audacter non Libyam sed Germaniam aliquid novi quotidie parere.* » Prol. ad Chron. Euseb.

Sciences. *Ueber Massen und Steine, etc.* Sur les masses et les pierres tombées de la lune sur la terre, par M. le baron de Ende, conseiller supérieur à Zelle. Brunswic, 1804.

On voit par le titre même de cet ouvrage que, dans la grande question sur la formation des pierres tombées du ciel, M. de Ende a adopté l'opinion dont M. Delaplace avait le premier conçu la possibilité. Il rend cette explication assez vraisemblable par des rapprochemens curieux entre la grandeur énorme des volcans de la lune, et les forces considérables de nos volcans beaucoup plus petits. Il rappelle aussi que les astronomes ont déja été témoins de plusieurs explosions des volcans de la lune, qui ont été assez considérables pour être observées avec nos télescopes, malgré la distance qui nous sépare de ce satellite. Il pense que toutes ces pierres ne nous sont point arrivées directement de la lune; mais que quelques-unes ont pu errer dans l'espace, et ne parvenir jusqu'à la terre que par quelque perturbation de leur course; ou bien elles peuvent aussi provenir des éclats d'une autre planète. C'est ainsi qu'il explique les différences de leurs formations et de la manière dont elles nous arrivent. S'il faut en croire un savant distingué qui a donné l'analyse de cet ouvrage dans un journal littéraire, les recherches faites depuis quelque tems sur ces pierres, prouvent que notre esprit d'incrédulité a plus retardé les progrès des sciences que l'excessive crédulité de nos ancêtres. « On a pu croire, dit-il, dans le seizième et dix-septième siècles, qu'il naissait quelquefois dans la mâchoire des enfans des dents d'or massif, sans que la marche des sciences ait été arrêtée; mais l'incrédulité que l'on a opposée aux témoignages aussi multipliés qu'authentiques de la chûte des pierres atmosphériques, a long-tems empêché les savans de s'occuper de cet intéressant phénomène.

Thierseelen-Kunde, etc. Psychologie des animaux fondée sur des faits, ou 160 anecdotes très-remarquables sur les animaux. (Berlin, Matzdorff.)

L'idée de cette collection est ingénieuse, et la lecture doit en être amusante. Nous n'avons sous les yeux que la table des matières. Si

elle ne ressemble pas à celles de quelques livres qui promettent plus qu'ils ne peuvent tenir, on peut dire qu'elle offre à l'homme l'exemple de toutes les vertus pratiquées par les animaux. On y trouve aussi celui de quelques passions et de quelques vices ; car l'auteur qui voulait donner une ame aux animaux, pouvait remplir ce but en leur attribuant non-seulement de bonnes qualités, mais de mauvaises. De ces cent cinquante-six anecdotes, soixante-six sont empruntées à l'histoire du chien, huit à celles du cheval, douze appartiennent au chat, neuf à l'éléphant, dix au singe, six au lion. Les autres animaux cités sont le bœuf, le cerf, le loup, le glouton, etc. On distingue encore la marmote qui exerce la justice ; l'aigle qui fait connaître à son bienfaiteur un breuvage empoisonné ; le serin devenu compositeur d'imprimerie ; le coucou qui fait un pacte avec l'homme ; la fourmi qui rend des visites, etc., etc. On voit que cette liste contient des quadrupèdes, des oiseaux, des insectes même ; mais on n'y trouve rien sur les poissons. Peut-être en verrons-nous dans le second volume, car on ne publie encore que le premier.

Almanach der neuesten Fortschritte, *etc.* Almanach des progrès les plus récens dans les sciences, tant positives que spéculatives, publié par M. Bellermann, professeur de théologie et de philosophie. Erfurt, 1801, 1802, 1803 et 1804.

Cette suite d'almanachs forme une sorte de répertoire des nouveautés les plus intéressantes dans toutes les parties des connaissances humaines. Ce vaste plan est exécuté par une société de gens de lettres, dont chacun paraît être très-habile dans la partie dont il est chargé.

GÉOGRAPHIE. *Allgemeine Geographie der Alten.* Géographie des anciens, par Kohler. Lemgo, 1803.

L'auteur de ce livre convient naïvement que ses longues recherches dans les auteurs anciens, lui ont fourni beaucoup plus de matériaux qu'il n'en a su digérer ; aussi son livre contient-il à côté des citations les plus précieuses, les absurdités les plus ridicules, comme, par exemple, la supposition que les idées de bonheur et de paix que les anciens attachaient au séjour des Hyperboréens, pourraient fort bien avoir quelque rapport avec la lenteur du mouvement diurne des parties de la terre situées près des pôles.

L'auteur, ainsi que plusieurs autres géographes, confond aussi,

dans un passage assez connu d'Hérodote, la forme *circulaire* de la terre, telle que l'admettaient les anciens et qui ne désignait que celle d'un disque, avec la forme sphérique ; il n'est nullement constant qu'au tems d'Hérodote cette forme fût connue des anciens.

Histoire. *Pohlens Staatsverænderungen*, etc. Les révolutions et la dernière constitution de la Pologne, par J. J. Jeckel, 3 v. Vienne, 1803.

Cet ouvrage donne une idée très-claire et très-complète des dernières crises d'un pays que nous avons vu se démembrer et disparaître du nombre des puissances de l'Europe, parmi lesquelles il occupait autrefois un rang distingué.

Geschichte des Glaubens, etc. Histoire de la croyance à l'immortalité, aux revenans et aux esprits chez les peuples non chrétiens de l'antiquité et de nos jours, par E. Simon. Heilbronn, 1803. L'histoire des revenans est traitée dans ce livre avec un soin extrême et avec une érudition étonnante. On y trouve les renseignemens les plus satisfaisans sur leur demeure, le tems de leurs apparitions, les formes qu'ils adoptent, leurs qualités bonnes ou mauvaises, etc. etc. Le tout, selon les opinions des peuples qui y croient, et selon les notions que les historiens et les voyageurs ont données de ces opinions.

Der Biograph, etc. Le biographe ou vies d'hommes remarquables des trois derniers siècles. 3 vol. Halle, 1802 et 1803.

Cette suite de biographies est rédigée par des hommes fort distingués ; elle embrasse tous les genres de célébrité ; à côté de la vie de Gustave III, roi de Suède, on trouve celle du rêveur obscur et mystique Jacob Boehm, lord Clive et Kepler, Colbert et Gibbon, Florian et Christophe Colomb, et beaucoup d'autres hommes illustres se rencontrent ici aussi inopinément que dans les champs-élysées ou dans un dictionnaire. Ils sont proposés avec un intérêt proportionné à leur mérite, à l'instruction et à l'imitation des lecteurs.

Philologie L'excellente édition de *Diodore de Sicile, par M. Aichstœdt,* se continue avec zèle, et se distingue toujours par une critique excellente qui choisit avec discernement dans les fonds très-amples d'une riche érudition.

Poésie. *Lyrische Gedichte von J. H. Voss.* Poésies lyriques par J. H. Voss. Koenigsberg.

La langue allemande, ainsi que les langues anciennes, est à-la-fois rhythmique et fortement accentuée. Depuis Klopstock, les poètes allemands imitent tous les rhythmes des anciens et surtout le vers hexamètre. C'est M. Voss qui a porté cet art à sa perfection. Dans une prosodie allemande qu'il a donnée, il a fait les observations les plus fines sur l'accent et sur la quantité de tous les mots difficiles. Ses Traductions métriques des meilleurs poètes anciens, et son Poëme pastoral de Louise, servent d'autorité pour les quantités douteuses. Ses Poésies lyriques se distinguent par le même genre de mérite, et souvent il s'y élève aux idées les plus sublimes. Nous n'en donnerons qu'un exemple; c'est le commencement d'une ode sacrée que nous traduisons avec le regret de ne pouvoir pas lui donner toute la majesté de l'original, dont le rhythme et les expressions sont parfaitement conformes à la grandeur des pensées.

« Que le silence, que le recueillement règnent autour de nous! Loin d'ici vous qui êtes souillés de crimes; vous qui tenez à la poussière; vous dont les ames ne savent point s'élever. »

« Rendons hommage à celui devant qui les myriades de soleils qui roulent ne sont que poussière; devant qui les révolutions des mondes ne sont que des instans; pour qui les efforts réunis des esprits les plus sublimes ne sont qu'une seule pensée. »

« Adorons celui dont aucune mesure des êtres créés ne mesure le pouvoir, l'esprit des esprits. — Que son inspiration nous élève, que nos ames volent au devant de sa divine lumière. Adorons-le, prosternons-nous devant Dieu, etc. »

Traductions. Il paraît à Berlin, chez Froelich, une traduction allemande du *Décameron de Bocace*, par M. Soltau.

Cet homme de lettres distingué a déja enrichi la littérature de son pays de trois traductions excellentes, celles d'Hudibras, de Don Quichotte et de Reynier le Renard (*Reinecke Fuchs*). On peut dire que M. Soltau est en Allemagne, pour les productions comiques et satyriques des Muses modernes, ce qu'est M. Voss pour les chef-d'œuvres des anciens, l'interprète le plus élégant et le plus fidelle. En général, l'art de traduire est porté en Allemagne à un point de perfection tout-à-fait inconnu dans le reste de l'Europe.

ANGLETERRE.

Sociétés savantes.

Les représentans de l'Université de Cambridge au parlement d'Angleterre, ont proposé cette année deux prix, dont les sujets sont ainsi énoncés :

Quid commodi aut incommodi e republicâ hominum nigrorum sive coloratorum inter occidentales insulas nuper constitutâ, derivari queat ?

« Quels sont les avantages ou les inconvéniens qui peuvent résulter de la nouvelle république de noirs et d'hommes de couleur qui vient de se former dans quelques isles des Indes occidentales. »

Quibus modis et gradibus civitates jam florentes, paulatim labare, inclinare et occidere soleant ?

« Par quels moyens et quels degrés les états florissans ont-ils coutume de décheoir et de tomber ? »

Théâtre.

En Angleterre comme ailleurs, on voit des pièces de théâtre dont le mérite principal est un calembourg heureusement trouvé. M. *Dibdin*, auteur de *la Flotte anglaise en* 1342, vient de faire représenter avec succès, au théâtre de *Covent-Garden*, une pièce intitulée *The Will for the Deed* (Un Testament au lieu d'un acte de notaire.) Il a fait précéder sa pièce d'un prologue, dans lequel il excuse la médiocrité de ses talens, en jouant sur les mots, et priant le public d'accueillir *the Will for the Deed* (la volonté pour le fait.)

Nouvelles.

M. Boydell, à qui les beaux-arts ont tant d'obligations en Angleterre, se trouve complètement ruiné par les suites de la guerre. Afin de faire face à ses engagemens, il s'est vu dans la nécessité de demander la permission de mettre en loterie sa superbe collection de tableaux, dessins, gravures, planches gravées, etc. Ce triste privilège vient de lui être accordé.

On a retrouvé plusieurs lettres du célèbre Richardson, auteur de Clarisse, Grandisson, etc. Elles seront incessamment imprimées.

Le docteur Montucci a reçu de Rome une collection de livres

chinois à vendre. Elle est composée d'environ 1,200 volumes, que le docteur a classés et pourvus de titres. Les amateurs ont un libre accès chez lui pour examiner ces livres.

L'almanach du Fermier (*Farmer's Calendar*), par Arthur Young, est à sa cinquième édition. Les précédentes étant épuisées, cet ouvrage montait dans les ventes à un prix exorbitant; l'auteur l'a revu, corrigé et augmenté des nouvelles découvertes en agriculture.

Le Muséum britannique vient d'acheter la collection de vieilles Bibles anglaises du docteur Combe. Elle est la seule complète que l'on connaisse en Angleterre.

Le docteur Trotter publie un Essai médicino-philosophico-chymique sur l'ivrognerie. C'est une amplification de la thèse qu'il soutint à Edimbourg lorsqu'il prit ses degrés, et qui fut imprimée en 1788.

Librairie.

Théologie. *The english diatessaron*, etc. Histoire de N. S. J. C. composée sur le texte des quatre évangélistes, suivant la version anglaise autorisée; avec des notes, une concordance des évangiles, une carte de la Terre-Sainte, etc, par le rév. Richard Warner, in-8. (6 sch. ou 7 fr. 20 cent.

Histoire naturelle. *Testacea britannica, etc.* Histoire naturelle des coquillages de la Grande-Bretagne, ornée de gravures, par G. Montagu, de la société royale de Londres, in-4. Prix, 2 liv. st. 2 sch. ou 50 fr. 40 cent.

Essais politiques, économiques et philosophiques, par Benjamin, comte de Rumford. Troisième volume in-8., avec figures. Prix, 10 sch. 6 d. sterl. ou 12 fr. 60 c. (Cadell et Davies.)

Histoire. *The History of Free masonry, etc.* Histoire de la Franc-Maçonnerie, avec des détails sur la grande loge écossaise et un appendix contenant les pièces justificatives, par Alex. Lawrie. Prix, 7 sch. 6 p. ou 9 fr.

Paris as it is and as it was, etc. Paris tel qu'il était et tel qu'il est, ou lettres d'un voyageur anglais à son ami à Londres pendant les années 1801 et 1802, 2 vol. in-8. Prix, une guinée.

Poésie. *The pleasures of nature, etc.* Les Plaisirs de la Nature ou les Charmes de la Vie champêtre, et autres poëmes, par D. Carey. in-8. Prix, 4 sch. 6 p. ou 5 fr. 40 cent.

TRADUCTIONS. *The works of Plato, etc.* OEuvres de Platon, traduites du grec; savoir, les neuf premiers Dialogues, par feu M. Floyer Sydenham, et le reste par Th. Taylor.

Le nouveau traducteur a corrigé plusieurs erreurs où son prédécesseur était tombé. Ce qui doit rendre son travail précieux, c'est qu'il a fondu dans ses notes la substance de tous les Commentaires grecs sur Platon, qui existent encore *en manuscrit*, et d'une grande partie de ceux qu'on a déja publiés. in-4. 5 vol. Prix 10 liv. sterl. 10 sch., ou 252 fr.

M. Portius Cato, concerning agriculture. Traduction de l'ouvrage de Caton sur l'agriculture, par le révérend Th. Owen. in-8. Prix 4 sch. ou 4 fr. 80 cent.

Le même catalogue où nous prenons ces annonces, offre en même tems au public celle des *Barons de Felsheim*, de *Cendrillon ou la Pantouffle de Verre*, etc. Cendrillon est ornée de trois gravures coloriées qui représentent les principales scènes de ce *Roman, comme elles sont jouées sur le théâtre royal.* Cependant, de peur que nos lecteurs ne s'imaginent que la librairie anglaise a mis trop de luxe à *embellir* le conte de Perrault, nous devons observer que Cendrillon, dans toute sa parure, ne coûte que 12 sous.

M. James Wild a fait le premier pas dans l'entréprise que nous avons annoncée dans la Gazette littéraire du mois dernier (p. lxxix.) Il vient de publier le premier N°. de sa collection de pièces françaises arrangées pour le théâtre anglais. Son début est une imitation du *Trente et Quarante*, opéra-comique du théâtre Feydeau. On peut croire qu'il était possible de mieux choisir. Il continuera de paraître un N°. par semaine de la collection de M. Wild. Le prix est d'un schelling pour ceux qui n'ont pas souscrit. Les souscripteurs ont une remise d'un schelling et demi (1 franc 80 cent.) sur douze Numéros.

GRAVURE. *Select views of London, etc.* Vues choisies de Londres et des environs, avec la description des objets les plus remarquables, N°. 1. Il paraîtra chaque mois un N°. de ce recueil; il se paie 5 sch. ou 6 fr.

NOUVELLE ÉDITION. On vient de publier en 2 vol. in-8. *les poésies de Churchill*, avec des explications et des remarques. Les OEuvres de ce célèbre satyrique étant pleines d'allusions dont le sens échappe à la plus grande partie de ses lecteurs, il y a lieu de croire que cette édition aura beaucoup de succès.

HOLLANDE.

Annonces.

CHRISTOPHORI *Saxi Onomastici, pars VIII.* Utrecht.

L'ouvrage de M. Saxe est connu pour un des meilleurs répertoires d'histoire littéraire; il n'allait jusqu'à présent qu'à l'année 1774 et ne comprenait que les auteurs morts. Cet estimable vieillard a pris à 80 ans la résolution de complèter son travail jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, et a fait entrer dans ce huitième vol. les auteurs récens les plus importans tant vivans que morts. Il est assez piquant de voir dans cet ouvrage nos auteurs modernes jugés dans l'esprit et dans la langue de l'antiquité classique, pour laquelle M. Sachse ou Saxius a une véritable dévotion. Cet esprit donne lieu à des jugemens fort différens de ceux que l'on porte sur les mêmes hommes en Allemagne. L'auteur dit par exemple, en parlant de Kant, *Philosophus adeo retrusus et abditus ut verear ne multi ejus de tripode responsa adsequi possint.* En véritable érudit, M. Saxe sévit souvent contre les corrupteurs de la langue latine, et entr'autres il ne veut pas que nous appelions les tomes d'un livre *volumina, quoniam hodie libros non volvimus*; si l'on voulait porter la même conscience dans nos dérivés du latin, il faudrait réformer une assez grande quantité de mots.

Specimen Philologicum, etc. Description d'un manuscrit de la Bibliothèque de Leyde, qui contient une traduction arabe du texte samaritain de la Bible. Leyde, 1803.

L'histoire des Samaritains mériterait d'être moins inconnue qu'elle ne l'est. Ce peuple a produit quelques historiens distingués et quelques médecins célèbres. Il a parlé un dialecte particulier jusqu'après la conquête de son pays par les Mahométans. Il eût besoin alors d'une traduction arabe de la Bible; celle du juif Saadias ayant été trouvée défectueuse et contraire aux traditions particulières de cette nation, Abousaid en fit une nouvelle qui nous a été conservée dans plusieurs manuscrits importans. M. Sylvestre de Sacy a fait connaître l'un de ces manuscrits, M. Van Vloten auteur de l'ouvrage que nous annonçons en décrit un autre, dans la préface duquel on trouve les détails historiques que nous venons d'indiquer, et différentes autres notices assez intéressantes.

SUISSE.

Ouvrage périodique.

Schweitzerische Minerva; Minerve suisse, par une société de savans amis de leur pays.

Cet ouvrage périodique paraît depuis 1803. Il est destiné à tourner l'attention des Suisses vers des objets de littérature et d'histoire, soit étrangère, soit nationale. Nous avons remarqué dans une biographie de M. Hirzel (habile médecin et auteur du Paysan Philosophe), qui se trouve dans le premier numéro, une observation assez curieuse sur une entrevue avec le célèbre magnétiseur Mesmer. M. Hirzel l'accompagna dans différentes salles d'un hôpital où il présenta sa baguette magnétique à des malades qui eurent sur-le-champ des convulsions. On entra ensuite dans une chambre où se trouvaient des malades dont l'esprit était aliéné; la baguette y perdit toute sa force et ne fit plus aucun effet. M. Hirzel en tira la conclusion assez naturelle, que les convulsions des autres n'avaient été qu'un effet de leur imagination frappée. Le même médecin guérit un jour un reste de fièvre qui avait résisté à tous les traitemens, en retardant toutes les montres qui se trouvaient à portée du malade, pour lui faire passer, sans qu'il le sût, l'heure où l'accès devait le prendre.

ITALIE.

Nouvelles.

Il s'est formé à Florence une société, qui a pris pour objet de ses travaux l'histoire de sa patrie. Elle a déja publié un petit volume contenant un essai sur l'origine et la civilisation des premiers habitans de l'Italie, et un traité sur les époques les plus certaines de l'histoire de Florence jusqu'à l'année 1292. Dans les volumes qui suivront, on donnera des vies des hommes célèbres de la Toscane, morts nouvellement.

Adam Fabbroni, garde de la galerie royale de Florence, travaille à une continuation du *Museum Florentinum*. Il est avantageusement connu, comme antiquaire, par diverses dissertations, sur le *Byssus*

des anciens, sur une Vénus antique, sur une statue du Musée du Capitole, etc. Il est aussi l'auteur de divers ouvrages *économiques*. Adam Fabbroni ne doit pas être confondu avec *monsignor* Fabbroni, connu par son ouvrage sur le groupe de Niobé, et par d'autres morceaux historiques.

Les frères Terreni ont publié la sixième et septième livraisons *du Voyage pittoresque de la Toscane*. Chacune est composée de quatre estampes qui représentent des vues de ce pays.

On s'occupe à Florence d'une traduction des meilleurs prosateurs allemands. On commencera par les deux ouvrages de Zimmermann sur *la solitude* et sur *l'orgueil national*. Cette collection s'imprime à Forli.

D'après une lettre datée de Naples, du 30 brumaire an 12, « les manuscrits qu'on déroule à présent sont, pour la plupart des traités d'Epicure. Il y a aussi un ouvrage sur la grammaire, et un autre sur la rhétorique. Cette opération se fait avec beaucoup de lenteur; encore est-ce l'Angleterre qui fait la moitié des frais. Elle a ici des commissaires-directeurs et inspecteurs pour le déchiffrement de ces précieux monumens.

» Il y a encore sept à huit cents rouleaux; mais on sera au moins dix ans à savoir cé qu'ils contiennent, si l'on n'accélère pas les travaux. »

Dans une seconde lettre, on mande que « les déchiffreurs ont trouvé dernièrement un ouvrage de Phedrus, l'ami de Cicéron; il traite de la nature des Dieux. Le savant anglais, M. Haiter, qui préside à ce déchiffrement, et qui traduit ces manuscrits du grec en latin, a trouvé dans celui de Phedrus des morceaux entiers que Cicéron a traduits dans son traité sur le même sujet. Les premières lignes d'un nouveau manuscrit font espérer que ce sera un ouvrage historique »

La lettre ne spécifie pas si ce manuscrit est grec ou latin. (*Publiciste.*)

Ouvrages nouveaux.

Il libro di Giosuè esposto in sacre lezioni dal Rev. Sign. D. Giov. Marchetti. Explication du livre de Josué, par Marchetti. Rome 1803

L'auteur de cet ouvrage est déja connu par la publication de

plusieurs gros volumes, dans lesquels il examine et défend les miracles qui se sont opérés à Rome pendant qu'il y habitait.

S. Isidori Hispalensis Episcopi Opera omnia recensente Faustina Averalo. Rome 1797—1803. 7 vol.

St. Isidore a vécu dans le septième siècle. Ses ouvrages contiennent, outre les matières pieuses, des faits historiques que l'on ne trouve pas ailleurs. Il a fait entr'autres une histoire des Goths, Vandales et Suèves, et un traité *de Viris illustribus*. Cette édition très-soignée a été imprimée aux frais de l'archevêque de Tolède.

Lycophronis Chalcidiensis Cassandra, obscurum poema, etc. Studio et impensis Leopoldi Sebastiani. Rome, 1783.

Lycophron, poète tragique, qui vécut à Alexandrie du tems de Ptolomée Philadelphe, était célèbre par l'obscurité de son style et des allusions qu'il mêlait à ses vers. Une seule de ses tragédies, sa *Cassandre*, est parvenue jusqu'à nous, avec un long commentaire de Tzetzes, grammairien du douzième siècle, dans lequel on trouve beaucoup de notions intéressantes pour l'histoire et la mythologie anciennes. Sebastiani, moine et missionnaire romain, s'est reposé de deux voyages religieux dans diverses contrées de l'Asie, en consacrant ses loisirs à des recherches fort étendues sur ces ouvrages profanes; il a collatiònné seize manuscrits anciens du poëme, et treize du commentaire; il a trouvé des scholies antérieures à Tzetzes dans un manuscrit du neuvième ou du dixième siècle; il a tiré de ces matériaux plus de deux mille *émendations* de ces auteurs, et a donné une traduction meilleure que celle qui existait avant lui. Il faut convenir que cette réunion d'un zèle littéraire très-éclairé, à un zèle religieux très-actif et très-courageux, rappelle les plus beaux tems de l'église, et mérite d'être p oposé pour exemple au clergé des autres nations.

Lezioni di Agricoltora, etc. Leçons d'Agriculture adaptées spécialement à la Toscane, par Ottaviani Targioni Tozzetti, professeur de botanique et d'agriculture. Tom. 3 et 4. Florence, 1803.

Ces deux volumes terminent l'ouvrage de M Targioni. Ils contiennent sept leçons qu'il donna l'année dernière dans le jardin de la société économique. Elles sont écrites avec clarté et simplicité. Les règles qu'elles proposent sont fondées sur les expériences les mieux constatées des agriculteurs toscans. On sait que la science de l'agriculture en Toscane a les plus grandes obligations aux travaux de M. Targioni.

Le N°. 6 du journal *l'Ape* (l'Abeille), qui se publie à Florence, contient une élégie à l'occasion de la mort du célèbre Alfieri. L'auteur s'appelle *Diodata Saluzzo Roero*, et ce n'est pas faire tort à son goût que d'observer qu'il s'est proposé pour modèle l'épitaphe de Bion par Moschus, et peut-être aussi la première idylle de Théocrite.

FRANCE.

Sociétés savantes.

Le 19 germinal, l'Institut national a décerné la médaille fondée par M. de Lalande pour le meilleur ouvrage d'astronomie, à M. Piazzi, célèbre astronome de Palerme, en considération du grand catalogue de 7000 étoiles qu'il a publié cette année.

La bibliothèque de l'Institut national possède un volume précieux de dessins inédits, recueillis à Herculanum. La classe de littérature ancienne a autorisé les frères Piranesi, artistes distingués, à en prendre des copies.

La société d'émulation établie à Gap (Hautes-Alpes) décernera, dans le courant de brumaire an 13, un prix de 400 fr. à l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : « Quels sont les moyens à employer dans les Hautes-Alpes pour y faire disparaître les jachères, et quel est l'ordre le plus avantageux suivant lequel les plantes doivent y être cultivées ? »

La société des arts et des sciences de Mayence, dans sa première séance publique, tenue le 16 de ce mois, a proposé pour sujet du prix qu'elle donnera l'année prochaine, l'éloge de Jean Gaensfleisch de Sorgenloch, dit Guttemberg, natif de Mayence, l'un des inventeurs de l'imprimerie. Le prix sera une médaille d'or du poids de 240 fr., portant l'effigie de Guttemberg. On pourra écrire cet éloge en français ou en allemand ; les ouvrages devront arriver francs de port à l'adresse du président, avant le premier prairial de l'an 13.

La même société a aussi délibéré d'élever à Mayence un monument à la mémoire de Guttemberg. Il y aura un prix pour

l'exécution de ce monument, qui sera une fontaine publique. Une souscription est ouverte pour subvenir aux frais de l'entreprise; tous les membres de la république des lettres, et tous ceux qui croient avoir quelque obligation à Guttemberg, sont invités à y concourir. Didot à Paris, et Goeschen à Leipsick, sont priés de recevoir les souscriptions. A Mayence, elles seront déposées chez le caissier de la société.

Nouvelles.

M. l'abbé Sicard, instituteur des Sourds-Muets, a reçu deux bagues enrichies de diamans, l'une de l'empereur et l'autre de l'impératrice de Russie. Cet envoi était accompagné d'une lettre très-flatteuse, écrite au nom de leurs majestés impériales.

L'empereur Alexandre a fait aussi remettre, par M. d'Oubril, son chargé d'affaires à Paris, une bague enrichie de diamans, à M. Charles Pougens, membre de l'Institut national, et correspondant de l'Académie des sciences de Pétersbourg. A ce présent était jointe une lettre flatteuse, écrite au nom de S. M. I. par le conseiller d'état d'Engel.

M. Coquebert-Monbret a publié, dans le Bulletin de la société philomatique, une notice sur plusieurs cartes manuscrites dressées dans la première moitié du seizième siecle et conservées en Angleterre, qui représentent assez distinctement le continent de la Nouvelle-Hollande, qu'on croit ordinairement n'avoir été découverte que dans le dix-sept et dix-huitième siècle.

Le cit. Gois fils, statuaire, chargé de l'exécution de la statue de Jeanne d'Arc et de toutes les parties du monument consacré à cette héroïne, pour être érigé sur la grande place d'Orléans, a exécuté, le 8 germinal, le jet en bronze de cette statue.

Cette opération, confiée aux citoyens Honoré et Rousseau, fondeurs, a eu lieu dans l'enclos du Temple, suivant les procédés ordinaires de la fonte en sable, qui n'avaient pas été encore employés pour les statues de grande proportion.

Le 19 du même mois, le moule a été retiré de la fosse et ouvert. La statue conservant encore un degré de chaleur considérable, a été dépouillée de tout le sable adhérent, et n'a offert aucun défaut de fonte. Elle est actuellement entre les mains du cit. Picart, ciseleur, qui a

déja terminé, de la manière la plus distinguée, les quatre bas-reliefs sur lesquels le cit. Gois a représenté les évènemens les plus remarqúables de la vie de Jeanne d'Arc, pour orner le piédestal de sa statue, dont l'inauguration est fixée au 8 mai prochain, anniversaire de la délivrance d'Orléans.

Nécrologie.

M. Necker est mort à Genève le 9 avril. Ecrivain éloquent et ingénieux, ses ouvrages sont connus et appréciés dans toute l'Europe. Sa vie politique n'est point de notre ressort. Nous laisserons, selon l'expression d'un de nos meilleurs journaux, nous laisserons à quelqu'un des amis qui ont vécu près de lui dans les derniers tems de sa vie, le soin de rendre à sa mémoire l'hommage que méritent ses talens et ses vertus.

— M. J. B. Lestiboudois, médecin et professeur de botanique à Lille, vient de terminer son honorable carrière à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Douze heures avant de mourir, il se fit apporter des fleurs de perce-neige, de violette et de safran printanier, qu'il compara avec les planches de Tournefort, qui représentent les mêmes fleurs. Il est un des premiers qui ait senti, publié et prouvé les avantages de la pomme de terre; il fut le principal rédacteur de la nouvelle pharmacopée de Lille. Il publia, en 1781, un ouvrage élémentaire de botanique, estimé des naturalistes, et qui a pour titre: *Botanographie Belgique.*

Librairie.

Histoire comparée des systêmes de philosophie, relativement aux principes des connaissances humaines, par J. M. Degerando, 3 vol. in-8°. Prix 15 fr. et 20 fr. franc de port. (Chez Henrichs.)

Nous nous proposons de rendre compte, dans *les Archives*, de cet ouvrage important et qui nous manquait. La nouvelle palme académique que l'auteur vient de remporter (voy. Suède) est une présomption de plus en sa faveur.

Génie du Christianisme, par F. A. Châteaubriand, *édition abrégée à l'usage de la jeunesse.* Deux vol. in-12.

Il paraît que cet abrégé de l'ouvrage de M. de Châteaubriand, lui a réconcilié la plupart de ses critiques. Les opinions étaient

très-partagées sur l'édition en 6 volumes ; on n'entend que des éloges de celle en deux. Heureux l'auteur qui, par de courageux sacrifices, sait ainsi réunir les suffrages ! M. de Châteaubriand semble n'avoir eu d'autre intention que de ménager cette ardeur d'imagination, cette fleur de sensibilité qui peuvent s'égarer ou se flétrir si facilement dans la jeunesse ; il aura mérité la reconnaissance des lecteurs de tous les âges et de toutes les opinions.

Traits caractéristiques de l'histoire de Russie, 1 vol. in-8. 3 fr. et 4 fr. franc de port. (Chez Henrichs.)

Tableau historique de l'Orient, dédié au roi de Suède, par le chevalier Mouradja d'Osshon, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Suède, près la Porte Ottomane. 2 vol. in-8. De l'imprimerie de Didot jeune. Paris. Madame veuve Tilliard et fils. Prix 10 fr.

Poésies de Marg. El. Clotilde de Vallon-Chalys, depuis Mme. *de Surville*, poète français du quinzième siècle, publiées par Ch. Vanderbourg. De l'imprimerie de Didot l'aîné. 1 vol. in-18, avec un frontispice. Prix 2 fr. 50 cent. et 3 fr. franc de port. Les mêmes, 1 vol. in-12, papier vélin, 5 fr. et 5 fr. 50 cent. franc de port. Les mêmes, papier vélin satiné, 6 fr., cartonné à la Bradel. (Chez Henrichs et Renouard.)

Les amateurs attendaient avec impatience une petite édition de ces poésies, dont aucun homme de goût n'a contesté le mérite, quoique la question de leur authenticité ait donné lieu à une discussion littéraire assez vive. Un de nos collaborateurs se propose de la reprendre dans les *Archives*, de manière, peut-être à la terminer. L'exécution typographique de cette édition est très-soignée.

Il reste encore des exemplaires de l'édition in-8°. prix, en papier ordinaire, 4 fr. ; papier fin, gravure et musique, 6 fr. ; papier vélin *idem*, 12 fr.

Les monumens du Musée Napoléon, dessinés et gravés par Th. Piroli, avec une explication par J. G. Schweighauser, publiés par P. Piranesi frères. Cet ouvrage paraîtra par livraisons de dix planches et de vingt pages de texte : il aura trente livraisons, formant 3 vol. in-4°. Il ne contiendra que les monumens antiques. Les livraisons seront distribuées le 15 de chaque mois. Chaque livraison coûtera six francs pour les souscripteurs, lesquels, en

recevant la première, paieront en même tems la dernière. On souscrit chez Piranesi, place du Tribunat, rue Saint-Honoré, n°. 1354; et au bureau des monumens antiques, rue de Grenelle, n°. 322, en face de la rue des Saints-Pères. Les exemplaires sur papier vélin coûteront 12 fr; les exemplaires isolés, 7 fr. 50 cent. On ajoutera 30 centimes par livraison pour les recevoir franches de port ou à domicile. La première livraison qui vient de paraître, donne une idée très-favorable de cet ouvrage.

Cours de Déclamation, divisé en douze séances, par Larive, 1 vol. in-8. 5 fr. et 6 fr. franc de port. A Paris, chez Delaunay, palais du Tribunat, galerie de bois, n°. 243; et chez l'auteur, rue Grange-Batelière, n°. 5.

L'Enéide de Virgile, traduite en vers français, avec des Remarques sur les principales beautés du texte, par J. Delille. A Paris, chez Giguet et Michaut, rue des Bons-Enfans.

Nous ne donnerons point ici l'énumération de toutes les éditions de cet ouvrage qui paraissent à-la-fois. On la trouve dans tous les journaux; on peut avoir des exemplaires de l'Énéïde française à tous les prix, depuis 10 fr. 50 cent. jusqu'à 360 fr. Mais nous nous réservons de donner dans le Numéro prochain un morceau étendu sur cette traduction, qui fait époque dans la littérature française et même dans celle de l'Europe. Nous ne ferons ici qu'une observation sur l'exécution typographyque. Les éditeurs annoncent qu'ils se sont servis de caractères neufs et fondus exprès. En ce cas, ils ont eu bien du malheur dans le choix de leurs types, du moins pour l'in-18 et les notes de l'in-12. Nos presses n'avaient rien produit d'aussi maigre et d'aussi désagréable à l'œil depuis le défunt Virgile de l'abbé Desfontaines. On croirait que pour mieux faire ressortir le mérite de la nouvelle traduction, les éditeurs ont pris ce moyen de rappeler à chaque instant l'ancienne. Mais M. Delille n'avait pas besoin qu'on lui rendît un pareil service, et ses libraires devraient avoir un peu plus d'égards pour les yeux de ses lecteurs.

GAZETTE LITTERAIRE.

MAI 1804.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Le célèbre docteur Priestley est mort à Philadelphie le 16 février, dans la soixante-onzième année de son âge. Depuis la maladie qu'il avait éprouvée en 1801, sa santé avait toujours été chancelante; il ne digérait qu'avec peine et n'avalait ses alimens qu'avec beaucoup de difficulté. Malgré ses souffrances, il a fait imprimer dans ses trois dernières années, une *Histoire de l'Eglise*, un volume de *Remarques sur l'Ecriture-Sainte*, un *Parallèle de J. C. et de Socrate*; il s'occupait aussi constamment de nouvelles expériences de physique.

Au commencement de novembre 1803, sa maladie étant devenue plus sérieuse, il se mit à retoucher et à copier son ouvrage intitulé : *Comparaison des différens systémes des philosophes grecs avec le christianisme*; il l'a laissé en état d'être livré à l'impression.

Le docteur Priestley est mort presque sans douleur, et avec le calme digne d'un philosophe. Entouré de ses parens et de ses amis, il prit congé d'eux en disant : *Je m'endors : vous vous endormirez un jour comme moi; nous nous reverrons à notre réveil pour ne plus nous quitter.*

Il avait fait récemment la perte d'une rente de 200 livres sterling; mais ses amis y suppléèrent. Un des plus intimes lui écrivit peu de tems avant sa mort, qu'il le priait de tirer sur lui annuellement et pendant toute sa vie, la somme de 400 livres sterling, en remplacement de la rente qu'il avait perdue. Ce peu de traits doivent suffire à l'éloge d'un homme qui a rendu de si grands services aux sciences, et qui est mort au sein de l'amitié.

RUSSIE.

Nouvelles.

Le jour même de l'ouverture de l'Université de Willna (18 juin 1803), quelques habitans de cette ville, touchés de reconnaissance pour ce nouveau bienfait du souverain, portèrent au tribunal suprême du département une somme de 260 ducats, destinée à délivrer un certain nombre de prisonnier détenus pour dettes. Le tribunal a fait part de cette action généreuse à l'Université.

Une paysanne nommée Marie, de la nation Lette et née dans la servitude de la glèbe, s'est portée d'elle-même à prendre soin d'une fille abandonnée, sourde et muette de naissance; elle la nourrit, l'élève, et à force d'assiduité et de persévérance, elle est parvenue à lui apprendre à lire et à prier. L'Université de Dorpat a écrit à cette vertueuse paysanne une lettre d'éloge, accompagnée d'un présent de cent roubles.

Les négocians de Moscou viennent d'établir dans cette ville une école de commerce. L'impératrice-mère qui s'était chargée de faire confirmer le plan de cette école, par l'empereur son fils, a dernièrement adressé à M. de Falejenl, gouverneur de Moscou, la confirmation sollicitée, à laquelle elle a joint une lettre extrêmement gracieuse.

Une autre école vient d'être ouverte dans la même ville en faveur de toute les classes des habitans. On y enseignera la religion, la grammaire russe, la géographie et l'histoire en abrégé, les premiers principes de la géométrie, de l'histoire naturelle, les devoirs de l'homme et du citoyen, le dessin, et les connaissances qui ont quelque rapport d'utilité avec l'industrie locale.

Ouvrages nouveaux.

Il vient de paraître à Moscou le second volume d'un recueil intitulé, *l'Aurore* ou *Travaux des élèves de la pension noble de l'Université de Moscou*. Le premier volume avait paru en 1800. C'est un choix de morceaux en prose et en vers écrits en langue russe. Le titre est modeste; le but du recueil est d'encourager les jeunes gens; on doit donc le juger avec indulgence. Parmi les élèves

dont on nous donne ainsi les premières productions, on distingue surtout MM. Petin et Schukowsky. Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici la traduction d'une fable du premier :

Le cadran solaire.

« Au sommet d'une tour qui n'était pas très-élevée, on avait placé un cadran solaire, soit pour l'utilité, soit comme simple ornement. Tant qu'il faisait jour et que le soleil brillait, tous les passans y jetaient les yeux ; dès que le soleil cessait de l'éclairer, personne ne l'honorait d'un regard.... Favoris des princes ! ne ressemblez-vous pas à ce cadran ? »

M. Martynow vient de donner une *traduction de Longin* avec des remarques. Le Mercure de Moscou en fait l'éloge et en sait d'autant plus de gré à l'auteur, qu'il a traduit Longin sur l'original ; chose assez rare, dit-on, en Russie, où la plupart des traducteurs ne font que copier d'autres versions. Cela pourrait être vrai ailleurs qu'en Russie.

On vient d'imprimer le dix-neuvième volume des sermons du digne métropolitain Platon. Il contient ceux qu'il a prêché depuis 1797 jusqu'en 1803 ; et cette collection est la meilleure de ce genre que possède la Russie.

Le premier volume de la *Traduction des voyages d'Anacharsis*, par le professeur Strachow, a paru. On dit qu'elle répond par son mérite à l'attente des connaisseurs. Cet ouvrage est aussi mieux imprimé que ceux qui sortent ordinairement des presses russes.

Il paraît aussi dans ce moment les deux premiers volumes d'une traduction complète de Gessner, ornée de vignettes et d'estampes. Cette entreprise, comme la précédente, est faite par la typographie de l'Université de Moscou.

On annonce, par souscription, une traduction de l'ouvrage allemand de Spiess *sur les Mystères des anciens Egyptiens*. En général la manie des souscriptions est à présent à son plus haut degré en Russie, et l'on publie de cette manière jusqu'aux traductions des plus misérables romans.

Un ouvrage très-utile vient de paraître sous ce titre : *Ukasatel*

dorog w Rossiiskoi Imperii, c'est-à-dire ; Guide du voyageur dans l'Empire de Russie, 3 vol. avec des cartes. Ce guide est sans contredit, le plus sûr que l'on puisse adopter jusqu'à présent. L'auteur a obtenu du directeur-général des postes de l'empire les renseignemens les plus exacts.

Un des plus aimables poëtes russes, M. Dimitriew, vient de donner un recueil de ses poésies en deux volumes. On y remarque avec plaisir plusieurs morceaux qui n'étaient pas encore connus.

Il paraît une nouvelle édition du *Chansonnier russe*.

La fabrique des traductions va toujours son train; on en est au douzième volume du théâtre de Kotzebue; on donne au public le *Philocles*, imitation française de l'Agathon de Wieland, le *Ciel et la Terre* de Salzmann, *les Mères rivales* de madame de Genlis, etc. etc.

Mais la production la plus importante de la littérature russe que nous ayons à annoncer, est l'*Essai d'une histoire de Russie*, par M. Jelagin, écrivain célèbre. Malheureusement cet essai est l'ouvrage de sa vieillesse. M. Jelagin l'avait laissé manuscrit. On en avait fait circuler des copies avec beaucoup de succès; mais il paraît que M. Cawallenski, en le donnant à l'impression, n'a pas rendu le meilleur service à la réputation de l'auteur. On lui reproche de n'être ni toujours fidèle, ni toujours impartial, quoiqu'il eût pris pour épigraphe ce passage de notre illustre de Thou : *Je déclare que mon dessein est de m'attacher fidèlement à la vérité et d'éviter avec le même soin les partialités de la faveur et celles de la haine.* Ce qu'il y a de pis, c'est qu'en portant ces accusations contre M. Jelagin, on en fournit les preuves : nouvel avertissement pour ceux qui s'obstinent à publier, après la mort des auteurs, des ouvrages qu'ils n'avaient pas destinés à voir le jour, et qui sacrifient quelquefois à un sordide intérêt la réputation des hommes dont la mémoire devrait leur être la plus chère.

Une nouvelle très-importante pour tous ceux qui prennent intérêt à la littérature russe, c'est que M. de Karamsin, l'écrivain le plus aimé du public dans ce pays, s'est décidé à en écrire l'histoire. Il vient de quitter pour cette raison son journal (*Westnik Jewopii*) qu'il dirigeait avec tant de succès. C'est une perte sans doute,

mais dont le public sera amplement dédommagé. *L'histoire de Russie*, écrite par M. de Karamsin, sera un ouvrage digne de sa nation. On connaît les talens de l'auteur. Depuis longtems il étudie son sujet dans les meilleures sources, et le ministre des relations extérieures lui a permis de puiser dans les archives de l'Empire à Moscou.

SUÈDE.

Sociétés savantes.

L'Académie des sciences de Stockholm vient d'honorer d'une médaille la mémoire d'un de ses membres dernièrement décédé. C'est *M. le chevalier de Ferrner*, instituteur du feu roi Gustave III. M. de Ferrner, qui a été longtems un des membres les plus zélés de l'Académie, lui a légué une certaine somme dont les intérêts seront appliqués à la propagation des sciences mathématiques en Suède. La médaille représente, d'un côté, la tête de cet académicien, avec son nom pour légende ; l'autre côté porte l'inscription suivante, entourée d'une couronne de laurier : *Meriti tanti non immemor unquam* ; on lit autour de la couronne : *Socio munifico defuncto* 1802, *Regia Academia Scientiarum Stockholmiensis.*

La médaille que l'Académie des sciences vient de faire frapper pareillement à l'honneur de son secrétaire, M. de Melanderhjelm, (voyez le numéro 4 de cette gazette), représente, d'un côté, la tête de cette homme célèbre ; et de l'autre, la muse Uranie décorée de ses attributs, avec cette épigraphe : *Vetat mori.* On lit au cordon de la médaille : *Secretario suo dignissimo abeunti Academia Regia Scientiarum Stockholmiensis*, 1803.

L'Académie des belles-lettres et des antiquités de Stockholm a proposé une médaille du poids de 26 ducats, pour prix du meilleur discours sur le sujet suivant : « Comparer philosophiquement le théâtre tragique et comique des Grecs et des Romains avec celui des peuples modernes, en détailler les avantages respectifs, et montrer quel est le perfectionnement que l'art dramatique peut encore se promettre pour l'avenir. » Les discours doivent être envoyés à l'Académie, avant le 20 janvier 1805.

Il vient de paraître une traduction de l'Enéide de Virgile, en

vers hexamètres suédois, en nombre égal à ceux de l'original. L'auteur, M. G. J. Adlerbeth, est connu comme un des meilleurs poètes de la Suède; il a enrichi sa traduction de remarques, qu'on dit instructives et très-curieuses. Il est assez remarquable que l'Enéide paraisse traduite en même tems par un des meilleurs poètes suédois, et par le poète français qui jouit de la réputation la plus brillante.

DANEMARCK.

Sociétés savantes.

M. Rafn, membre de la Société Scandinave, à Copenhague, y a lu dernièrement un discours tendant à prouver, par des expériences, combien on peut tirer de farine et de pain d'une certaine quantité de bled. Il y compare aussi les manières de cuire le pain, adoptées à Paris, à Londres et à Copenhague; M. Rafn a trouvé par ses calculs, qu'en perfectionnant l'art du boulanger à Copenhague, au point où il l'est à Londres et à Paris, la valeur de la consommation du pain blanc dans la capitale du Danemarck se trouverait diminuée de quatre millions et demi par an. L'auteur prétend, d'après les mêmes principes, que la ville perd également un demi-million par an sur le pain de seigle. Ces assertions sont le résultat des expériences faites à Copenhague par une commission établie en 1774, et de celles faites en France, par M. Cadet de Vaux, et à Londres, par la Société Philantropique.

Le rédacteur de cet article, qui connaît un peu la ville de Copenhague, et qui sait fort bien qu'on y mange au moins autant de pain de seigle que de pain blanc, croit qu'il y a une faute d'impression dans le relevé ci-dessus. Il ne conçoit pas comment dans une ville dont la population n'excède guère 90,000 ames, et où l'on mange, en général, beaucoup moins de pain qu'à Paris, on pourrait faire sur cette denrée une épargne de quatre millions et demi de rixdallers par an; il suppose toujours que le calcul est fait en argent du pays.

La Société d'Agriculture de Copenhague vient d'adjuger à MM. Wiborg et Rafn (celui dont il est question plus haut), sa grande médaille d'or pour prix d'un discours sur la manière de préparer la gélatine des os. On dit que les auteurs ont fait beaucoup

d'expériences, non-seulement avec des os de bœufs, mais aussi avec ceux de cochons, d'oies et de poulets, même avec des arrêtes de poissons. Les concurrens étaient au nombre de neuf, et M. le professeur Hermbstadt, à Berlin, a obtenu l'*accessit* ou la seconde médaille d'or. M. Wiborg, professeur de l'art vétérinaire à Copenhague, est le même qui vient d'être nommé membre de la Société d'Agriculture du département de la Seine.

S. M. vient d'augmenter les fonds de la grande bibliothèque. Ils sont maintenant de 4500 rixdallers par an, et ils seront portés jusqu'à 5000 rixdallers (20,000 francs.) On fait actuellement un triage des doubles de cette bibliothèque, qui s'élèvent à 30,000 volumes, et qui seront achetés, dit-on, par l'Empereur de Russie, pour une des Universités qu'il vient de fonder.

Le professeur Nyerup, de Copenhague, se propose de publier une description historique, statistique et littéraire des royaumes de Danemarck et de Norvège, depuis le neuvième jusqu'au dix-neuvième siècle. La chancellerie danoise vient d'accorder à ce savant très-estimable, la permission de puiser dans la meilleure source, c'est-à-dire, dans ses archives, et on a ainsi le droit d'espérer que cet ouvrage deviendra éminemment intéressant, non-seulement pour la nation, mais aussi pour les étrangers.

Depuis que M. Rahbek a annoncé une nouvelle édition des œuvres choisies du célèbre Holberg, MM. Nyerup et Host se sont désistés de leur projet du même genre, dont nous avons parlé dans notre numéro 3. Le troisième éditeur M. Heger, comédien, reste donc seul chargé de son entreprise; mais il est à présumer qu'il y renoncera. Il aurait trop de peine à lutter seul contre M. Rahbek, déja si avantageusement connu par son goût et ses lumières.

M. Steffens, connu par un ouvrage ingénieux et profond sur la minéralogie, va quitter son pays natal, pour s'établir à Halle, où il a été appelé par le roi de Prusse en qualité de professeur de minéralogie, avec des appointemens considérables.

M. Moldenhawer, professeur de théologie à Copenhague, va faire cette année un voyage en Norvège afin d'y examiner les écoles publiques, et de les arranger conformément au nouveau plan qui vient d'être adopté, il y a deux ou trois ans, par le gouvernement.

ALLEMAGNE.

Nouvelles.

S. M. le roi de Prusse vient de nommer M. le docteur Niemeyer, professeur de théologie à Halle, conseiller-supérieur de consistoire à Berlin, et collaborateur au département des affaires de l'église, des écoles et de l'instruction publique, dont la direction était confiée depuis longtems à M. de Massow. Cependant M. Niemeyer continuera de résider à Halle, et il y conservera ses autres emplois, parmi lesquels est celui de directeur d'un établissement d'instruction publique, qui aurait en effet trop souffert en perdant un homme aussi estimable.

M. Wolff, professeur de la langue grecque à Halle, s'occupe d'une nouvelle et superbe édition d'Homère, qui sera imprimée chez Goeschen à Leipsic. M. Wolff est déja connu comme un des plus savans hellénistes de l'Europe; ses *Prolegomena in Homerum* prouvent une érudition immense, et ses conjectures sur ce poète et sur Cicéron, l'ont placé au rang des plus grands critiques, même aux yeux des savans qui ne partagent pas ses opinions.

M. de Kotzebue, dont les *Souvenirs de Paris en* 1804 viennent de paraître, a traduit dernièrement *Fanchon la vielleuse.* Cette pièce, qu'il appelle opéra-comique en trois actes, et dont la musique a été composée par M. Himmel, maître de chapelle à Berlin, devait y être jouée, pour la première fois, le mercredi 16 mai dernier.

M. Schiller, célèbre par plusieurs compositions dramatiques, vient d'arriver pour la première fois à Berlin. La direction du théâtre s'empresse de le faire jouir de la représentation de ses ouvrages; le lendemain de son arrivée on donna sa tragédie intitulée, *Die Braut von Messina* (la Fiancée de Messine), et à son entrée dans sa loge, il fut accueilli par des applaudissemens universels.

Le poëme de Parny, intitulé *Goddam*, vient d'être traduit en vers allemands.

M. Muller, habile graveur établi à Weimar, annonce un portrait de Herder, gravé d'après un dessin très-ressemblant et plein d'expression. La tête est de grandeur naturelle. La gravure aura vingt pouces de hauteur sur quatorze de largeur. On peut s'adresser pour

ce portrait à l'artiste même, ou au Bureau d'industrie (*Industrie comptoir*) à Weimar.

Nécrologie.

Michel Huber, né à Frontenhausen, en Bavière, en 1727, est mort à Leipzic le 15 avril de cette année. Il vint à Paris fort jeune, et se lia avec plusieurs hommes de lettres distingués. Il fournit beaucoup d'articles de littérature allemande *au Journal Etranger*, dont MM. Arnaud et Suard avaient entrepris la continuation. En 1765, il fut appelé à l'Université de Leipzic, pour y enseigner la langue française. Il y fut aussi aimé et estimé de plusieurs hommes, qui, pendant quarante ans, ont exercé une assez grande influence sur la littérature de leur pays. Gellert, Zollikofer, Weisse, Garve, furent ses amis. On connaît les services qu'il a rendus aux lettres, en établissant, par ses traductions, les premières communications littéraires qui aient existé entre la France et l'Allemagne. C'est lui qui, le premier, traduisit les poëmes de Gessner. On lui doit, en outre, un excellent recueil de poésies allemandes, traduites en français, en quatre volumes. Il a eu beaucoup de successeurs dans cette carrière ; mais on peut dire qu'aucun d'eux n'excita, comme lui, l'enthousiasme des Français pour les muses allemandes. Tous les amateurs des arts, tous les faiseurs de collections ne peuvent oublier qu'il leur a fourni les manuels les plus utiles, fruits de sa rare expérience et de son goût, ou, si l'on veut, de sa manie pour les mêmes objets. M. Huber, joignait à ses talens un caractère plein de franchise, de candeur et de bonté. Peu d'hommes ont été aussi heureux, aussi aimables et aussi aimés que lui. (*Publiciste.*)

Théâtre.

Guillaume Tell, tragédie de Schiller, n'a point eu à Weimar, tout le succès que les partisans de l'auteur avaient espéré. On lui reproche d'avoir gâté plusieurs situations extrêmement intéressantes par son obstination à remettre le chœur des anciens en possession de la scène tragique. Cependant les critiques les plus sévères rendent justice au grand talent que Schiller a déployé dans plusieurs scènes, telles que celle de la pomme et de la mort de Gessler. Le monologue qui précède est, dit-on, digne de Shakespear. Nous répétons volontiers ces éloges. Schiller est en état de bien

faire, et fera très-bien, toutes les fois qu'il ne voudra pas trop innover, trop réformer ; manie qui n'est que trop en vogue aujourd'hui parmi les auteurs allemands, et qui ne peut être que fort périlleuse après les quatre grands siècles littéraires que l'Europe se glorifie de compter.

On a donné assez récemment à Vienne une nouvelle comédie en trois actes : intitulée. *N'ai-je pas raison ?* (*Hab' ich nicht Recht ?*) Elle n'a point répondu aux espérances que l'auteur, jeune encore, avait fait concevoir au public par un autre ouvrage : il y a cependant de jolis traits dans celui-ci ; mais l'action ne pouvait remplir trois actes et les deux derniers sont très-languissans.

Aline, reine de Golconde, avec la musique de M. Berton, a passé du théâtre Feydeau sur ceux de Berlin et de Vienne. Il paraît qu'elle a mieux réussi sur le premier. Le journaliste de Berlin convient avec son correspondant de Vienne, que le poëme n'est qu'un fragment un peu défiguré du conte charmant de M. de Boufflers ; mais il en est, dit-il, des idées heureuses du génie comme de l'or ; quelque empreinte qu'on lui donne, dans quelque cadre qu'on le place, c'est toujours de l'or. Il paraît aussi que la pièce a été beaucoup mieux jouée à Berlin qu'à Vienne ; madame Unzelmann y a rempli le rôle d'Aline, et cette actrice jouit en Allemagne de la même réputation que madame Saint-Aubin a si bien méritée à Paris. Le correspondant Viennois juge sévèrement la musique ; elle n'a point, dit-il, cette mélodie douce à-la-fois et caractérisée, cette force d'harmonie que demandent les Allemands ; le morceau le plus goûté a été un duo intercalé dans le second acte. A Berlin, on a été plus indulgent ; le charme de la musique et la perfection du jeu des acteurs ont fait oublier, dit-on, tous les défauts de la pièce.

Le même jour (3 mars), on donna au public de Berlin avec la traduction d'Aline, une imitation *modernisée* des *Précieuses Ridicules*. « L'idée était heureuse, dit le critique qui en rend compte, et nous sommes de son avis ; mais, ajoute-t-il, ce n'était point assez de remplacer des plaisanteries sur des ridicules qui n'existent plus par des bons-mots sur les ridicules à la mode ; il fallait encore changer l'intrigue de la pièce ou du moins le dénouement ; lorsqu'on a dépouillé les valets travestis de leurs habits

d'*incroyables*, le public a témoigné tout haut son mécontentement ». L'observation du critique est fort bonne, et nous la recommandons à tout auteur qui serait tenté de rajeunir les précieuses, ce qui ne serait peut-être pas hors de propos. Notre parterre est accoutumé, dieu-merci, à voir les acteurs s'habiller et se déshabiller en sa présence, et cette petite indécence ne le choque point du tout; mais quel effet produirait-on en dépouillant un valet du costume d'incroyable, aujourd'hui qu'il y a si peu de différence entre le costume de l'incroyable et celui de son valet? aujourd'hui que Clozel dans les provinciaux, peut passer d'un rôle à l'autre, sans se donner la peine de changer d'habit?

On a remis à Vienne, au théâtre de la cour, un ballet héroïque en cinq actes de M. Gallet, intitulé : l'*Enlèvement des Sabines*. Il a réussi quoique la musique en soit, dit-on, assez mauvaise. Les décorations sont magnifiques; on reproche à M. Platzer, qui en est l'auteur de s'être écarté du *costume* pour les embellir. Cette faute nous paraît bien pardonnable, et nous croyons que certaines pièces du théâtre Français, ne fût-ce que l'*Orphelin de la Chine*, ne perdraient rien de leur intérêt, si l'on y sacrifiait quelque chose des lois du costume à celles du beau. Ce n'est pas pour faire un cours d'antiquités ou de géographie que nous allons au spectacle.

Il paraît, par le nom des danseurs et danseuses qui ont figuré à Vienne dans ce ballet, que les principaux sujets qui le composent sont italiens.

Nouvel ouvrage périodique.

Goettingische Academische Annalen. Annales de l'Université de Goettingue, par M. Meiners, tome 1.

L'Université de Goettingue est depuis longtems l'école la plus célèbre de l'Allemagne. La jeunesse savante de toute l'Europe y afflue et en rapporte toujours de nouvelles lumières. Presque tous les professeurs de cette Université sont des gens de lettres distingués, et dans les heures qu'ils ne consacrent point à l'enseignement, ils s'occupent d'ouvrages savans, propres à perfectionner les sciences qu'ils professent. M. Meiners l'un de ces professeurs, auteur de l'ouvrage périodique que nous annonçons, est connu dans le monde savant par beaucoup de productions estimables. Nous citerons principalement son *Histoire de la Philosophie ancienne*; un livre très-

curieux sur l'état *des Femmes dans les différens siècles et les différens pays*; un ouvrage élémentaire sur l'histoire du genre humain, où il a su resserrer, en un petit volume, un nombre étonnant de faits curieux sur l'organisation sociale, sur les religions, les opinions et les mœurs de tous les peuples du monde. M. Meiners se propose de donner, tous les ans, un volume de ses Annales académiques. Il a rassemblé dans celui qui vient de paraître, des renseignemens assez curieux sur différens objets relatifs à l'Université de Goettingue, et d'autres sur l'organisation des universités en général. On y distingue une histoire du port-d'armes dans ces écoles; une histoire des règlemens qui y ont été faits, depuis quelques siècles, sur la manière de s'habiller et de vivre; une notice sur quelques privilèges relatifs aux marchés de comestibles qui ont été accordés à ces établissemens, etc. etc.

Antiquités. *Theogonia*, ou recherches sur l'origine de la religion de l'antiquité, par K. D. Hüllmann. Berlin, 1804.

L'origine des mythologies et des cultes a déja occupé un grand nombre de plumes ingénieuses et savantes. Mais, au lieu de suivre pas à pas la marche de l'esprit humain dans les opinions relatives à ces importantes matières, on s'est presque toujours égaré dans de vains systêmes. Il est vrai qu'il nous manque une donnée principale pour éclairer entièrement l'histoire de ces opinions. L'Asie et particulièrement l'Inde, paraissent avoir renfermé un ancien corps de mythologie dont presque toutes les mythologies secondaires sont dérivées, et nous n'avons, jusqu'à présent, que des renseignemens très-insuffisans sur l'état et sur l'histoire de ce pays au delà d'une certaine antiquité. Les mystères religieux des Grecs paraissent avoir été institués, en grande partie, par des hommes qui avaient rapporté de leurs voyages, dans différentes régions de l'Asie, quelques lumières particulières sur l'histoire des idées religieuses et qui n'ont pas osé divulguer ces notions anciennes, parce que la religion du peuple, auquel ils appartenaient, s'en était successivement écartée. La manière dont Hérodote en appelle souvent aux initiés, sur les notions de ce genre qu'il a recueillies dans ses voyages, donne beaucoup de probabilité à cette manière de voir que nous devons en partie aux lumières de MM. de Sainte-Croix et d'Ansse de Villoison.

M. Hüllmann, sans trop s'occuper des faits, pose en principe que toutes les religions de l'antiquité ne sont que des traditions variées et

successivement altérées de l'histoire d'une ancienne colonie d'hommes très-civilisés partis de l'Asie orientale, et qui se seraient établis parmi les sauvages de l'Asie occidentale à un époque antérieure aux divers déluges dont nous parlent plusieurs historiens : il a mis dans l'application de ce principe autant d'esprit que d'érudition; mais on ne peut se dissimuler que tout ce système repose sur une supposition assez gratuite et entièrement arbitraire.

Littérature ancienne. *Techne Rhetorike, etc.* La rhétorique de Denis d'Halicarnasse, édition nouvelle, par M. Schott, Leipsic, 1804.

L'étude des rhéteurs anciens est plus utile qu'on ne semble le croire communément pour bien entendre les classiques. Jugés par leurs compatriotes dans l'esprit même qui a dicté leurs ouvrages, et dans la langue dont ils se servaient, ils nous deviennent, pour ainsi dire, plus présens. Instruits par ces critiques, nous saisissons mieux les beautés particulières à chaque auteur; nous apprenons aussi à blâmer plus hardiment leurs défauts. M. Schott a profondément étudié son auteur; ses notes très-savantes donnent souvent des explications heureuses des passages les plus difficiles. Il est à regretter que cette bonne édition d'un auteur intéressant, soit très-mal imprimée et sur du papier détestable. La même chose arrive malheureusement à un assez grand nombre de livres publiés en Allemagne, ce qui tient en grande partie au prix exorbitant du papier dans ce pays.

Histoire ecclésiastique. *Kirchliche Geographie und Statistik.* Géographie et Statistique de l'Eglise, par M. Staeudlin, professeur et conseiller du consistoire à Gœttingue. Tubingue, chez Cotta. Le premier volume de cet ouvrage vient de paraître.

De la réunion de deux mille étudians qui viennent incessamment apporter l'argent d'une grande partie de l'Europe dans une école savante, naît et doit naître chez les maîtres de cette école un grand desir de rassembler beaucoup de matériaux d'instruction; c'est à ce desir que l'on doit en Allemagne un genre particulier de compilations savantes. Des notions répandues dans un grand nombre de livres, ou rassemblées avec beaucoup d'activité par une correspondance très-étendue y sont classées sous des titres qui surprennent quelquefois au premier coup-d'œil, mais qui au fond sont très-propres à piquer et à nourrir une curiosité raisonnable. Le titre

de *Statistique Religieuse* fera sourire plus d'un lecteur, mais l'homme que les choses intéressent à proportion de leur importance, trouvera sans doute assez agréable de pouvoir s'instruire par la lecture de deux petits volumes de l'organisation du culte et de la nature des opinions religieuses dans tous les états de l'Europe; et c'est là le but de cet ouvrage, dont nous pourrons donner une notice plus étendue quand il sera terminé.

HISTOIRE. *Geschichte von Schwaben.* Histoire de Souabe, par J. C. Pfister. Heilbronn, 1803.

Nous ne connoissons encore que le premier volume de cet ouvrage, qui contient des recherches très-savantes sur l'histoire de la Sonabe du tems des conquêtes des Romains, et quelques réflexions sur les premiers germes de la féodalité.

Von dem Ursprung, etc. De l'origine et de la consolidation successive de la dignité électorale et de la *capitulation* impériale, ouvrage publié à l'occasion de l'érection des nouveaux électorats, par D. F. G. Faber. Tubingen, 1803.

Les premiers rois des Francs furent élus par toute la nation assemblée. Les empereurs d'Allemagne l'ont été longtems par les états. En 1152, les états assemblés chargèrent six ou huit *grands officiers* de l'empire de procéder à l'élection dans un conclave secret. (Cette élection tomba sur Fréderic I.) Ce ne fut que lors de l'élection de Rodolphe de Habsbourg, en 1273, que les électeurs s'emparèrent définitivement du droit exclusif qu'ils ont toujours exercé depuis. Dès les tems les plus anciens, les états prescrivaient aux empereurs un serment qui réglait et limitait en quelque sorte leur puissance; mais la première *capitulation* formelle, conclue entre les électeurs et le prince favorisé, est celle du 21 août 1400, faite lors de l'élection de Robert, comte palatin. Cet ouvrage est plein d'une érudition solide; il est écrit avec beaucoup de clarté.

Die historische Kunst der Griechen, etc. Examen de la manière dont les Grecs ont écrit l'histoire, par J. Fr. Creutzer. Leipzic, 1803.

Chez les Grecs, la poésie a précédé l'histoire; des écrivains qui ont recueilli les traditions anciennes et les ont écrites en prose, ont frayé le chemin aux historiens proprement dits. Hérodote a conçu une idée plus noble et plus vraie des devoirs d'un histo-

rien. Il a cherché à donner des notions très-exactes des faits sur lesquels il a pu se procurer lui-même des renseignemens certains ; mais il a sacrifié au goût de ses contemporains pour des amusemens frivoles, en racontant beaucoup de circonstances qu'il donne lui-même pour fabuleuses. Thucidyde a pu se rapprocher davantage de la sévérité et de la véritable forme de l'histoire, et en fixer ainsi le caractère. Telles sont les idées principales de l'auteur ; elles sont développées dans son ouvrage avec beaucoup d'esprit et une vaste érudition. Il promet de rassembler, par la suite, tous les fragmens des historiens perdus. Ce travail sera du plus grand intérêt, et pourra jeter une lumière nouvelle sur l'histoire civile et littéraire de l'antiquité.

Fortsetzung, etc. Continuation de l'histoire universelle, par une société de gens de lettres, tome 49, troisième partie. Histoire du royaume de Hongrie, par C. Engel, deuxième partie. Halle.

L'histoire universelle, par une société de gens de lettres anglais, a été traduite dans toutes les langues, et forme un des recueils historiques les plus estimables. Des gens de lettres très-distingués en Allemagne ont continué cette compilation par des ouvrages originaux d'un grand mérite. Tels sont l'histoire d'Angleterre, par Sprengel, l'histoire générale du Nord, par Schloetzer, l'histoire des peuples Slaves, par Gebhardi, et l'histoire du royaume de Hongrie dont nous annonçons le troisième volume. Une traduction française de ces différens morceaux ajouterait beaucoup d'utilité à la traduction générale de l'histoire anglaise que nous possédons déja.

ANGLETERRE.

Théâtre.

Le dernier drame nouveau qui ait paru sur le théâtre de Drury-Lane est intilulé : *The soldier's Daughter* (*La Fille du Soldat*) ; il est de M. Cherry. Beaucoup de misère et de lamentations d'un côté, beaucoup d'intrigue et de noirceur de l'autre ; voilà ce qui le remplit. Le scélérat de la pièce est un homme d'affaires avide, qui veut ruiner deux familles ; mais elles sont sauvées par un père qui arrive tout exprès et fort à-propos des grandes Indes, pour dénouer la pièce et démasquer le scélérat.

Ces *arrivans des grandes Indes* sont aujourd'hui très-à-la-mode sur la scène anglaise, et l'on ne peut nier qu'ils n'y soient d'une très-grande commodité. On peut embrouiller une intrigue à son aise, ourdir des trames bien noires, mettre en jeu toutes les passions; l'auteur est-il embarrassé? Le vieux Nabab arrive avec plus ou moins de *laks* de roupies (cent mille écus), selon qu'il y a plus ou moins d'intrigans à rassasier ou à démasquer, de jeunes gens à marier, d'ennemis à réconcilier, de fortunes à faire, et tout s'accommode avec la brusquerie marine et la toute-puissance de l'or. Les choses se passent à-peu-près ainsi dans une autre nouveauté qui a réussi à *Drury-Lane*, et qui est intitulée: *The Counterfeit.* Quoiqu'elle n'ait qu'*un acte*, elle dure *deux heures* à la représentation. Cela suppose un grande intensité d'attention de la part du parterre anglais. Remarquons pourtant qu'on lui rend le travail moins pénible par quelques morceaux de musique entremêlés dans l'action et chantés par les actrices *favorites*. Ce tour d'adresse aurait-il *été* emprunté de la *belle Fermière*? Il faudrait aussi bien de la patience pour écouter ce drame jusqu'au bout, s'il n'était soutenu par un artifice du même genre.

Un autre théâtre anglais, celui de Tottenham-Court, a eu recours à des moyens plus solides. On le nomme aussi le théâtre des *Pique-niques*. Jamais titre ne fut mieux mérité. Après la tragédie, on y boit, on y danse, on y soupe, et souvent même on ne se sépare qu'après avoir déjeûné.

Nouvelles.

On sait que le Bill pour accorder à M. Boydell la permission de vendre son cabinet de gravures, etc. par le moyen d'une loterie, n'a pas trouvé d'opposition dans le parlement (voyez l'article Angleterre, dans le N°. 4, de cette Gazette.) A cette occasion lord Suffolx, connu pour un connaisseur habile et pour un amateur zélé des beaux-arts, parla très-fortement contre la médiocrité actuelle de l'art de la gravure en Angleterre, qui a causé la dépréciation totale dans le continent de cette branche profitable de l'industrie nationale. Selon lui, l'époque la plus glorieuse pour l'art de la gravure en Angleterre, est celle où il produisit la mort du capitaine Cook, par Woollett, et la bataille de la Hogue. La première de ces estampes donna à son auteur 7000 livres sterling de profit, déduction faite de tous les frais; et depuis ce tems, le seul commerce des gravures

avec le continent, a valu à l'Angleterre au delà de 200,000 livres sterling par an. A présent, disait-il, l'étranger s'est dégoûté du barbouillage des graveurs anglais. En répondant à lord Suffolk, le lord Chancelier ne prétendit pas nier la vérité de cette assertion; mais il observa en même tems qu'on devait plutôt attribuer la dépréciation de cette marchandise aux ennemis éternels de l'Angleterre qui ont profité de leurs conquêtes pour s'emparer des trésors de l'art. Cependant, ajoute le journaliste qui rend compte de ces débats, on pourrait en trouver ailleurs la véritable raison; les figures gravées, par les artistes anglais, sont toujours extrêmement lourdes, et manquent de la grâce, qui est nécessaire pour plaire aux yeux des connaisseurs.

La société, *pour établir des fonds en faveur de la littérature*, a eu pendant le cours de l'année dernière, un revenu de 800 livres sterling. Le prince de Galles a demandé d'être reçu membre de la société, et lui a offert une somme de 100 livres sterling. Pendant les quatorze ans de son existence, elle a distribué secrettement à des gens de lettres âgés et à leurs familles environ 2477 livres sterling, et ses fonds s'élèvent à 4700 livres sterling en trois pour cent consolidés. (Voyez l'article Angleterre, dans le N°. 4, de cette Gazette.)

Les Ecossais continuent d'honorer la mémoire de leur compatriote Bures, qu'ils nomment le poète de la nature. On vient encore de célébrer l'anniversaire de sa naissance dans la cabane qu'il habitait. Sa veuve et ses enfans ont reçu à cette occasion un nouveau présent de 100 livres sterling. Ils avaient déja reçu trois fois cette somme. Un de ses fils, qui paraît avoir hérité de ses talens poétiques, lut à l'assemblée une ode de sa composition. On vient de publier en 4 vol. in-8. la quatrième édition des œuvres du père, réunies à celles d'un autre poète écossais, Allan-Ramsay.

En général, les presses anglaises ne vivent aujourd'hui que de nouvelles éditions. Il en paraît au moins une tous les dix ans de chaque auteur classique, avec une nouvelle biographie, de nouvelles notes, de nouveaux ornemens. La littérature actuelle est d'ailleurs assez stérile. Nos lecteurs s'en apercevront assez au petit nombre de nos annonces; mais il faut aussi l'attribuer en partie aux circonstances qui rendent très-difficiles les communications entre l'Angleterre et le continent.

Annonces.

On publie un abrégé des Transactions philosophiques depuis leur commencement jusqu'à ce jour, en quinze volumes in-4., chaque volume composé de quatre parties, chacune de vingt-cinq feuilles d'impression. L'ouvrage sera complet dans quatre ans. A en juger par les premiers volumes qui paraissent, il devra nécessairement occuper une place dans toutes les bibliothèques de l'Europe.

Librairie.

VOYAGES. *An account of the Cape of Good-Hope*, etc. Voyage au cap de Bonne-Espérance, où l'on considère particulièrement et sous divers rapports, la situation et les ressources de cette colonie, avec des observations sur la géographie, l'histoire naturelle, les mœurs, etc., par Perceval. 1 vol. in-4. (Londres, Baldwin.)

M. Perceval, capitaine au dix-huitième régiment, a déja donné une description très-intéressante de l'île de Ceylan. On croit que son nouvel ouvrage se fera lire avec plaisir et avec fruit, même après l'excellent voyage de Barrow dans le même pays.

CARTE. Les plaines de Troïe sont depuis vingt ans le théâtre des recherches des antiquaires de tous les pays. Le célèbre géographe Arrow Smith a cru leur rendre service en faisant graver une carte de ces plaines fameuses, ainsi que de la contrée environnante, où se trouvent le mont Ida et les sources du Scamandre et du Simoïs. Cette carte, dressée d'après les mesures de Kaufer, doit être maintenant en vente.

GRAVURE. *Scotish Scenery*, *etc.* Esquisses en vers des paysages les plus pittoresques des montagnes d'Ecosse, par J. Cririe. 1 vol. in-4. avec gravures. (Londres, Cadell. Prix 3 liv. sterl. 3 sch. ou 75 fr. 60 cent.)

Nous plaçons cette annonce à l'article *gravure*, parce que les vers de M. Cririe sont la partie la moins intéressante de l'ouvrage. Les notes explicatives dont il l'a enrichi valent, dit-on, un peu mieux; mais ce qui donne un véritable prix à ce volume, ce sont les 29 gravures de Byrne, d'après autant de tableaux de G. Walker.

HOLLANDE.

Nouvelles.

M. Meermann, traducteur de la Messiade de Klopstock, vient de proposer 20 prix, chacun de 80 florins pour autant de dessins représentant chacun un sujet principal de l'un des 20 chants de ce poëme. Tous les artistes, mais particulièrement ceux du pays, sont invités à concourir, et ceux qui remporteront les prix, conserveront en outre la propriété de leurs dessins. Le programme qui vient d'être publié à cette occasion, est de M. le professeur Pau, à Utrecht.

Livre nouveau.

Nederduitsk Taalkundige Woordenboek, etc. Dictionnaire étymologique hollandais, par P. Weiland. Amsterdam, 1802 et 1803.

Les dictionnaires simplement interprétatifs n'ont d'intérêt que pour les personnes qui s'occupent particulièrement de telle langue et de telle littérature. Les étymologies d'une langue, lorsqu'un esprit philosophique en dirige la recherche, intéressent également tous ceux qui aiment à reconnaître les liens qui réunissent tous les peuples de la terre. Les traces les plus anciennes de ces liaisons se sont conservées dans les langues, et dans toutes celles que jusqu'à présent on a pu examiner à fond, on a trouvé quelques analogies plus ou moins éloignées. Il semble donc que le genre humain, dont en général presque toutes les inventions sont le résultat d'une filiation longue et cachée de perfectionnemens successifs, n'a exercé qu'une fois dans toute son étendue le noble privilège d'attacher aux choses visibles des signes dont la connaissance n'appartient qu'à l'esprit, de se créer une langue dont la perfection, aidée de l'imprimerie, le met en état de communiquer rapidement ses idées à des millions d'hommes placés à des distances énormes, et d'émouvoir ou de calmer des passions qui agiteront les parties de la terre les plus éloignées de celle qu'il habite.

Le travail que M. Weiland vient de publier nous a été beaucoup vanté par des personnes qui ont approfondi l'étude de la matière qu'il traite.

ITALIE.

Annonces.

On imprime en ce moment à Livourne une nouvelle édition du Dante, qu'on assure être faite sur un manuscrit autographe de l'an 1310, qui éclaircit la plupart des endroits obscurs et difficiles de ce poète.

Elle se trouvera à Paris, chez Ant. Aug. Renouard

Librairie.

Voyages. *Dissertazione intorno*, etc. Dissertation sur quelques voyageurs vénitiens intéressans, mais peu connus, par Jacob Morelli, 1803.

On sait que, dans le moyen âge, les connaissances géographiques ont dû une assez grande partie de leurs progrès aux Vénitiens. La vie de Christophe Colomb, écrite par son fils, nous apprend même qu'une partie des lumières nouvelles sur la forme et l'étendue de la terre, qui ont occasionné la découverte de l'Amérique, était due aux renseignemens fournis par le célèbre Vénitien *Marco Polo*, qui, dans le siècle où s'est fait cette découverte, avait passé vingt-six ans à parcourir les régions les plus reculées de l'Asie. M. Morelli n'ayant compris dans son plan que les voyageurs peu connus, ne parle pas de *Marco Polo*; mais il donne des extraits assez étendus de notices manuscrites sur plusieurs voyages intéressans, conservés dans la bibliothèque publique de Venise, dont la garde est confiée à cet estimable savant. Nous en citerons ici quelques faits.

Giovanni Bembo visita, en 1506, les côtes de la Méditerranée, et y trouva plusieurs observations à faire sur des choses qui ont changé depuis. Il parle d'un temple du soleil à Syracuse, qui paraît inconnu à nos voyageurs. L'aqueduc de Carthage avait encore de son tems une étendue de 40,000 pas, et l'île de Naxos n'avait pas perdu l'avantage de fournir du vin aux vaisseaux. Pellegrino Brocardi fit en 1557 un voyage en Egypte, et vit à Alexandrie et à Memphis des monumens antiques qui n'existent plus. Ambrogio Bembo qui voyagea en Asie depuis 1671 jusqu'en 1681, donne des détails curieux sur les différentes espèces de pigeons que l'on employait à porter des lettres, et sur des inscriptions et sculptures anciennes qu'il trouva dans les montagnes de Bisutun dans le Kurdistan. Il

reconnut dans une inscription grecque les mots *mythras* et *gotarzes*; à Ispahan, il rencontra Chardin et ramena en Europe le jeune peintre Grelot que ce voyageur traitait fort mal, et auquel Bembo fit faire quelques dessins qu'il serait assez curieux de voir publier.

M. Morelli termine son ouvrage par des notices plus succinctes sur des voyageurs dont les manuscrits sont perdus. De ce nombre est Carlo Maggi, qui entreprit en 1570 un voyage dans le Levant, et en rapporta beaucoup de dessins, qu'à son retour il fit peindre en miniature. Le volume qui renfermait ces dessins a appartenu au duc de la Vallière, et fut vendu 2,000 francs en 1784. M. Morelli n'a point pu découvrir en quelles mains il a passé.

PHILOLOGIE. *Jacobi Morelli Biblioteca manuscritta etc.*, *Bassano*. 1802.

M. Morelli donne dans cet ouvrage des extraits fort curieux de près de mille manuscrits grecs ou latins qui étaient conservés avant la dernière guerre dans la bibliothèque de St.-Marc à Venise. Nous ne citerons qu'une preuve de l'intérêt qu'offrent quelquefois les savantes découvertes que l'on peut faire dans ces anciens monumens littéraires. Dans une liste des signataires du conseil de Nicée, plus complète que celles qui étaient connues jusqu'à présent, on trouve la signature d'un évêque de *Sodome* qui s'appelle *Severus*, et qui a signé avec les autres évêques d'Arabie. On savait déja qu'il existait dans le lac Asphaltite, qui a englouti l'ancienne Sodome, des ruines moins antiques que le siècle reculé de Loth. Cette signature confirme que dans le quatrième siècle les assollemens qui avaient couvert une partie de ce lac, portaient en effet une nouvelle Sodome. Elle aura péri sans doute comme l'ancienne, par l'effet des feux souterrains assez communs dans cette contrée, mais dans un siècle où les évènemens qui s'y passaient n'étaient recueillis par aucun historien.

FRANCE.

Sociétés savantes.

MÉMOIRES *de l'Académie des sciences, littérature et beaux-arts de Turin, pour les années* 10 *et* 11. Turin, de l'Imprimerie des sciences et des arts, an 12. 2 vol. in-4.

Ces deux volumes forment les tomes X et XI, des mémoires de

l'Académie de Turin. Cette société est composée de quarante membres résidens et de trente-cinq non-résidens, dont dix seulement sont choisis parmi les savans étrangers.

Les deux volumes qui paraissent se partagent en mémoires de sciences physiques et mathématiques, et en mémoires de littérature et beaux-arts. Au commencement du premier volume, on trouve l'éloge du professeur Eandi, académicien, décédé le premier octobre 1799. M. Vassali-Eandi, son parent et auteur de cet éloge, y donne un précis de ses travaux, et présente un tableau raisonné des progrès des sciences physiques en Italie.

Les mémoires scientifiques sont de MM. Brugnone, Balbi, Giulio, Vassali et autres académiciens distingués. Ils traitent de divers objets intéressans pour l'anatomie, la médecine, la botanique, l'histoire naturelle, la physique, la chymie, l'hydraulique, etc.

Le volume de littérature contient entr'autres articles, des éclaircissemens sur plusieurs points relatifs à la théorie des opérations et des facultés intellectuelles, par Octave Alexandre Fallette Barol; (la Bibliothèque française a donné un extrait de ce mémoire intéressant.) un discours sur différens sujets d'histoire et de littérature, par M. Bava de St.-Paul, suivi d'un dialogue entre Cicéron, Cosme de Médicis et Voltaire; et une notice sur les Italiens qui ont traité de l'art militaire, par M. Napione. L'Italie compte parmi ses écrivains plusieurs illustres capitaines, tels que Montecuculli, etc. Cette notice de M. Napione est du plus grand intérêt.

Le volume est terminé par un choix de poésies de MM. Merremo, Regei, Vigo, Valsseryn-Calceso, César Saluzzo et de Diodata Saluzzo. Cette Académie encore italienne, du moins pour tout ce qui tient à la littérature et à la poésie, n'exclut point les dames de son sein : la célèbre Diodata Saluzzo siège parmi ses membres, et sème des agrémens au milieu de l'aridité de leurs savantes recherches, par des vers qui sont l'expression de l'ame la plus sensible, et qui annoncent un esprit formé d'après les grands modèles.

Nécrologie.

M. Roser, peintre-restaurateur, est mort subitement en revenant de la messe de Saint-Sulpice, sa paroisse, le dimanche 16 floréal. Il était né à Heidelberg, dans le Palatinat, en 1737. La nature l'avait fait peintre. Il choisit d'abord le paysage, et eut pour maître Lou-

therbourg. Etant venu à Paris, à l'âge de vingt-sept ans, il quitta le paysage pour se consacrer à la restauration, dont il s'est occupé avec succès jusqu'à ses derniers momens. Il a restauré des tableaux du Corrège, du Titien, de Raphaël, et autres grands maîtres. Il suffirait, à sa gloire, d'avoir rétabli la belle Vierge *de Foligno*, de Raphaël, qui était dans un si mauvais état à son arrivée d'Italie. Modeste et désintéressé, il était le seul qui ne connût pas le prix de son travail. *C'est un travail de patience*, disait-il en parlant du sien; et en parlant de celui des autres : *Respectons l'ouvrage du génie*. Il a fait, pour son amusement, des copies de plusieurs chef-d'œuvres de l'école flamande, dans lesquelles on reconnaît l'homme qui sait imiter et non copier servilement.

Bibliographie.

La vente des livres du savant Decotte, fera époque chez les amateurs de livres rares et précieux; malgré le grand nombre d'étrangers qui se trouvaient à cette vente, les principaux ouvrages, qui ont été portés à un prix excessif, sont restés dans les bibliothèques françaises. Parmi ceux-ci, on remarque les deux suivans. L'un, désigné dans le catalogue sous le n°. 285, intitulé : *Aristotelis opera omnia*, græcè, Venetiis, dexteritate Aldi Manucii. 1495, première édition, 6 vol. in-fol. a été vendu 600 fr. L'autre, coté n°. 871, intitulé : *Homeri opera omnia*, græcè, ex recensione Demetrii Chalcondyli, ex Atheniensis et Demetrii Cretensis, cum præfatione latinâ Bernardi Nerlii, typ. etc. Florentiæ Nerlius, 1488, 2 tom. en 1 vol. in-fol. a été vendu 3601 fr. et acquis par M. Caillard, archiviste du ministère des relations extérieures. Ces deux articles n'avaient jamais été exposés en vente.

Le prix des articles suivans n'est pas moins remarquable.

Le *Cicéron de Victorius*, imprimé chez les Juntes, en 1534, 5 vol. in-fol. a été vendu 1485 fr.

Le *Rabelais*, édition donnée par Leduchat, avec des fig. 3 vol. in-4. gr. pap. dont les marges ne sont point rognées, a été vendu 1005 francs.

Les *Poetæ græci principes, etc.* (ex recensione H. Stephani, anno 1566), in-fol. 845 fr.

Le *Corpus Poetarum latinorum*. Londini, Micholson, 1713, 2 vol. in-fol. 640 fr.

Aristophanis Comœdiæ, gr. et lat. Amst. 1710, in-fol. 400 fr.

Le *Strabon*, grec et latin, en 2 vol. in-fol. Amsterd. 1707, a été vendu 325 fr.

Les *Cérémonies religieuses de tous les peuples du monde*, avec les figures, etc. Amst. 1723, 7 vol. in-fol. 1056 fr.

Les Epîtres de Cicéron, *ad Familiares*. Venetiis, 1540, in-8. 435 franc.

Les Epîtres du même, *ad Atticum, ad Brutum, etc.* Venetiis, 1544, in-8. 661 fr.

Librairie.

BOTANIQUE. *Plantes des Isles africaines de Madagascar, de France et de la Réunion*, par M. du Petit Thouars, in-4. *premier cahier, avec dix planches.*

Cet ouvrage est le fruit de dix années d'herborisations dans ces pays éloignés, d'où l'auteur a rapporté une ample moisson de plantes nouvelles ou peu connues. Il ne donnera dans ces cahiers que les plantes qui constituent des genres nouveaux, ou qui fixent des genres indéterminés. Les progrès que la botanique a faits depuis Linnée, l'ont obligé à donner une plus grande attention aux parties de la fructification que l'on avait peu approfondies dans le tems de ce grand naturaliste, tels que la structure interne des fruits et des graines.

Il donne aussi des détails précieux sur les phénomènes de la germination, qui sont très-propres par eux-mêmes à éclaircir les rapports naturels des plantes. Les planches de ce cahier représentent huit genres nouveaux. Deux autres retracent les phénomènes de la germination du genre *Cycas*, comparés à ceux de la germination du genre du *Tropæolum.*

Histoire naturelle, générale et particulière des Reptiles; ouvrage faisant suite à l'histoire naturelle, générale et particulière, composée par M. de Buffon, et rédigée par C. S. Sonnini, membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires, par F. M. Daudin, membre des sociétés d'histoire naturelle et philomatique. (huit volumes in-8. avec un grand nombre de figures.) Prix, 44 fr. figures en noir; et 88 fr. figures en couleur.

L'auteur de cet ouvrage, F. M. Daudin, avait consacré tout son tems et toutes ses facultés à l'étude de l'histoire naturelle. A peine eut-il terminé celle des reptiles qu'il cessa de vivre, avant même

d'avoir parcouru la moitié de la carrière qu'il devait naturellement espérer. Tandis que M. Daudin observait ou écrivait, le pinceau délicat et fidèle de son épouse représentait les objets dont sa plume retraçait l'histoire. La perte des travaux réunis de ce couple intéressant sera sentie par tous les amateurs de l'histoire naturelle.

Philologie *Animadversiones in Athenaei Deipno Sophistas, etc. Edente Johanne* Schweighauser. *Argentorati*, *etc.*

M. Schweighauser père, continue toujours son édition d'Athénée avec un zèle infatigable et avec un succès auquel on a pris dans l'étranger un intérêt assez grand, pour que les journaux littéraires de l'Allemagne aient cherché à en revendiquer la gloire pour leur pays.

Nous nous plaisons à observer que cet estimable savant, français et correspondant régnicole, de la troisième classe de l'Institut national, s'est plu à consigner à chaque occasion ses sentimens patriotiques dans ses ouvrages; il s'est même permis quelquefois, à ce sujet, une sorte d'inexactitude en appelant la langue française *linguam vernaculam*, tandis que l'allemand prédomine encore aujourd'hui à Strasbourg.

Il est superflu de rappeler à des lecteurs instruits que les dialogues de grammairiens grecs, qu'Athénée suppose avoir été tenus à la table de quelques riches Romains, contiennent plus de fragmens curieux d'anciens auteurs perdus qu'aucun autre ouvrage ancien, parvenu jusqu'à nous; on y compte entr'autres des citations de plus de huit cents pièces de théâtre perdues, et plusieurs des poésies les plus gracieuses des anciens lyriques ne sont connues que par cet auteur.

M. Schweighauser a apporté à ce travail une vaste érudition jointe à une activité très-rare; il a été secondé à merveille par le plus ancien manuscrit existant de son auteur: il est du neuvième siècle, et l'original de toutes les copies postérieures, qui n'avaient point encore été collationnées par les savans modernes. M. Schweighauser en a tiré des corrections très-précieuses.

Agriculture. *Le Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, d'Olivier de Serres, seigneur du Pradel; *dans lequel est représenté ce qui est requis et nécessaire pour bien dresser, gouverner, enrichir et embellir la maison rustique*; nouvelle édition, conforme au texte, augmentée de notes et d'un vocabulaire, publiée par la société d'agriculture du département de la Seine; 2 vol. in-4. brochés : tome 1, contenant, 1°. la première liste des souscripteurs; 2°. l'éloge d'Olivier de Serres, et toutes les pièces qui y sont rela-

tives ; 3°. discours sur l'état de l'agriculture en Europe à l'époque d'Olivier de Serres ; 4°. les quatre premiers lieux ou livres de l'ouvrage. Ces lieux traitent, le premier, *du devoir du mesnager*, c'est-à-dire, *de bien cognoistre et choisir les terres, pour les acquérir et employer selon leur naturel, approprier l'habitation champêtre ;* le second, *du labourage des terres à grains pour avoir des blés de toutes sortes ;* le troisième, *de la culture de la vigne, pour avoir des vins de toutes sortes ; aussi des passerilles et autres gentillesses procédentes des raisains, ensemble de se pourvoir d'autres boissons, pour les endroits où la vigne ne peut croistre ;* le quatrième, *du bestail à quatre pieds, des pasturages pour son vivre ; de son entretennement et des commodités qu'on en tire.* Un volume de 864 pages, avec figures, vignettes et cul-de-lampes ; il est orné du portrait de l'auteur. Ceux qui prendront le premier volume paieront 30 fr. pour l'ouvrage complet ; il leur sera donné une reconnaissance pour retirer le second volume, aussitôt qu'il sera achevé d'imprimer. (Paris, chez madame Huzard.)

Nous avons transcrit avec plaisir cette annonce, parce qu'elle renferme quelques mots de ce vieux langage qui nous charme dans les poésies de *Clotilde* dont *Olivier de Serres* était le compatriote. Il y a plus, cette terre *du Pradel*, où il a vécu 80 ans, où il a mis en pratique ses leçons d'agriculture, est aujourd'hui habitée par madame de Surville ; et c'est de là qu'elle a transmis les poésies de Clotilde à l'éditeur. Il serait assez singulier qu'un canton, très-peu connu du Vivarais, eût donné des restaurateurs à l'agriculture et à la poésie française. On a tiré des conclusions contre l'authenticité des poésies de Clotilde, de la perte de ses manuscrits originaux. Ceux d'Olivier de Serres ont subi le même sort. On les a recherchés avec empressement à l'occasion de cette nouvelle édition de ses ouvrages ; mais un homme de lettres du pays et ses héritiers n'ont pas même pu découvrir au Pradel une seule de ses signatures. Tous les écrits de sa main avaient péri dans les guerres civiles du tems de Louis XIII. L'impression les a heureusement conservés ; mais est-il étonnant que ceux de Clotilde n'aient pu échapper que dans leurs copies aux désastres de la révolution ?

Histoire. ***Mémoires du duc de la Rochefoucault,*** imprimés pour la première fois sur un manuscrit corrigé de sa main, et plus ample des deux tiers, 1 vol. in-18. avec sept portraits, par St-Aubin, br. 3 fr. — *Idem.* in-12. papier fin. broché. 5 fr. 25 c. — *Idem.* in-12. papier vélin. broché. 7 fr. 50 c. — *Idem.* Portraits avant la lettre. 12 fr.

On doit savoir gré, à M. Renouard, d'avoir ajouté cette jolie édition des *Mémoires de la Rochefoucault*, au choix qu'il nous a donné des meilleurs prosateurs du siècle de Louis XIV. Le manuscrit dont il s'est servi, offre ces mémoires célèbres beaucoup plus complets qu'ils n'avaient encore paru, et chargés de corrections de la main même de l'auteur. Une note écrite en tête du volume, par le marquis de Surgères, annonce que ce manuscrit avait été donné ou confié, par le duc de la Rochefoucault, à M. Arnaud d'Andilly. C'est M. Renouard qui nous instruit de ces détails dans un avertissement fort bien écrit, et qui a le mérite assez rare de satisfaire la curiosité du lecteur, et de ne rien dire de trop. On y reconnaît le libraire instruit à qui nous devons les Annales de l'imprimerie des Aldes.

Il est inutile d'ajouter que les portraits, gravés par St.-Aubin, donnent encore plus de prix à cette édition.

Traductions. *Géorgiques de Virgile.* Bleuet père, libraire, seul propriétaire des Géorgiques de Virgile, traduites en vers français, par M. Delille, annonce qu'il vient de publier de nouvelles éditions de cet ouvrage. Elles sortent des presses de Didot aîné, et sont des mêmes formats que l'*Enéide de Virgile*, aussi de la traduction de J. Delille. Les prix sont depuis 1 fr. 80 cent. jusqu'à 42 fr. selon le format, le papier, et le nombre des gravures.

Tom Jones, ou *Histoire d'un Enfant trouvé*, traduite de Henri Fielding, par L. C. Chéron; 6 vol. in-12. Prix 14 fr. et 20 fr. par la poste. A Paris, chez Giguet et Michaud, rue des Bons-Enfans; et chez Lenormand, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

La réputation du chef-d'œuvre de Fielding est au dessus des éloges et des critiques. Tom Jones, Sophie, Allworthy, Western et sa Sœur sont aussi connus parmi nous, que les héros de l'Arioste ou de Cervantes. Les traductions que M. Chéron a déja publiées d'ouvrages anglais, sont un sûr garant du mérite de celle-ci. Tous les vrais littérateurs, tous ceux qui ne veulent pas qu'on nous présente les *étrangers*, depuis Achille jusqu'à Werther, habillés à la française, sauront gré au traducteur de Tom Jones de n'avoir pas mutilé son original; quant aux sévères amis du vieux costume, ils feront bien de s'en tenir à la traduction de la Place qui, dit-on, savait fort bien l'anglais, et qui traduisait *Love's last shift*, titre d'une comédie, par *La dernière chemise de l'Amour. Shift* veut dire, en effet, *ressource* ou *chemise de femme*, et dans l'incertitude, un traducteur a bien le droit de choisir selon son goût.

GRAVURE. *Antiquités d'Herculanum, gravées par Th. Piroli, avec une explication, et publiées par les frères Piranesi.* Première livraison.

Le but des éditeurs est de mettre à portée d'un plus grand nombre d'amateurs et d'artistes, la précieuse collection des *antiquités d'Herculanum*. La grande édition *in-folio* de Naples est assez rare et fort chère; et depuis que les académiciens d'Herculanum ont donné leur texte, abrégé depuis dans l'édition romaine, les recherches des savans ont jeté de nouvelles lumières sur les monumens qu'il s'agissait d'expliquer. Les éditeurs actuels ont profité de ces découvertes pour rectifier quelques notions fausses ou obscures répandues dans l'ancien texte.

Les planches gravées à l'eau-forte par Thomas Piroli, sont d'une exécution très-soignée; enfin l'on peut dire que le but de l'entreprise est rempli par la modicité du prix : il est de six francs par livraison pour les souscripteurs, et 30 centimes de plus franc de port dans toute la France. Les exemplaires sur papier vélin coûteront le double. Il y aura en tout vingt-cinq livraisons de douze planches chacune, avec le texte.

On souscrit chez les frères Piranesi, place du Tribunat, n°. 1354, et chez Leblanc, imprimeur-libraire.

Lettre à M. Charles Villers, relativement à son Essai sur l'Esprit et l'Influence de la Réformation de Luther, qui a été couronné dans la séance publique de l'Institut national de France, du 2 germinal an 12, par L. M. P. de Laverne. Prix 1 fr. 25 cent. (Henrichs et Levrault.)

Ouvrage sous presse.

La deuxième édition de l'*Essai sur l'Esprit et l'Influence de la Réformation de Luther*, ouvrage qui a remporté le prix sur cette question proposée dans la séance publique du 15 germinal an 10, par l'Institut national de France :

« Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la si-
» tuation politique des différens états de l'Europe, et sur le progrès
» des lumières ? »

Par Charles Villers, suivi d'une Histoire abrégée de l'Eglise, pour servir d'appendix. 1 vol. in-8. (Henrichs.)

GAZETTE LITTERAIRE.

JUIN 1804.

RUSSIE.

Nouvelles.

On établit auprès de l'université de Wilna, un séminaire principal pour l'instruction des clercs catholiques. On lui donne un revenu de 15,000 roubles en argent, qui seront pris sur les revenus des couvens. Quelques ordres sont cependant exemptés de cette contribution, comme s'occupant eux-mêmes de l'instruction de la jeunesse, ce sont les Jésuites et les Piaristes; d'autres jouiront d'une exception semblable en faveur de l'utilité de leur institution, tels que les missionnaires de Saint-Vincent; les frères et les sœurs de la Charité; les couvens qui ont déjà des séminaires, et ceux de la ville même de Wilna qui devront élever un certain nombre de jeunes gens destinés à l'état monastique. Au bout de dix ans, aucun prêtre catholique ne pourra occuper une place importante dans son église, s'il n'a étudié au séminaire de Wilna.

Un journal allemand, qui s'occupe uniquement de la littérature russe et du progrès des lumières dans ce vaste empire, nous donne la liste des journaux et gazettes de l'étranger, pour lesquels on peut s'abonner au bureau des postes de Moscou, et qui en effet s'y distribuent.

Cette liste n'offre que cinq gazettes anglaises, deux polonaises et une italienne. L'allemagne et la France sont les pays qui fournissent le plus d'alimens à la curiosité des Russes, mais leurs contingens ne sont pas à beaucoup près égaux. De vingt-huit journaux ou gazettes en langue française que l'on reçoit à Moscou, huit s'impriment en Allemagne, en Angleterre ou en Pologne; au lieu que l'Allemagne seule fournit soixante-sept articles dans sa langue et de son crû. Il y a deux autres remarques à faire sur la liste que nous donne le journaliste allemand; l'une, que ces divers ouvrages périodiques sont

de tous les tons et de tous les partis; l'autre, que le prix des abonnemens est énorme en Russie, le *Morning-Chronicle* se paie 260 roubles; le Moniteur, 130; le Journal de Paris, 72, etc. On peut conclure de la première, que l'empereur Alexandre est aussi tolérant en fait de lecture que son prédécesseur l'était peu; de la seconde, que les Russes ont un goût assez décidé pour ce genre d'ouvrages, puisqu'ils les paient aussi cher.

Deux productions dramatiques originales ont réussi depuis peu de tems sur le théâtre russe de Moscou. *La Fourrure de Zibeline*, petite comédie du prince Kuguscheff, a eu plusieurs représentations de suite, et a été couverte d'applaudissemens. La pièce est, dit-on, fort amusante; cependant on attribue une partie de son succès aux allusions heureuses dont elle fourmille. *Yermack, conquérant de la Sibérie*, est l'ouvrage d'un acteur de Moscou, nommé Plawilschtschikow. Ce drame a été donné à son benéfice, et a réussi.

La signora Magiorletti a débuté, à l'opéra de Pétersbourg, par le rôle d'*Idalida*, dans une pièce de Cimarosa qui porte ce nom. Elle a été très-applaudie. — Madame Xavier, dont les débuts à Paris n'avaient pas été très-heureux, jouit aussi de la faveur publique sur le théâtre français de Pétersbourg.

Il paraît à Pétersbourg deux nouveaux Dictionnaires, l'un français et russe composé sur celui de l'Académie française, par M. le conseiller Tatischtschew; l'autre allemand et russe, rédigé d'après celui d'Adelung, par une société de gens de lettres. Chacun de ces ouvrages forme deux volumes in-8. Le prix du premier est de 15 roubles, et celui du second de 14.

SUÈDE.

Nouvelles.

Le collège de médecine de Stockholm a admis parmi ses membres quatre docteurs de la faculté de Montpellier; ce sont MM. Barthès, Dumas, Chrétien et Fages.

M. Haydn, maître de chapelle à Salzbourg, et M. Forkel, professeur à Goettingue, viennent d'être nommés membres de l'Académie royale de musique de Suède.

On annonce à Stockholm une traduction suédoise de *Valérie*.

DANEMARCK.

Nécrologie.

M. Hoyer, habile peintre en miniature, secrétaire de l'Académie des arts de Copenhague et *conseiller de justice*, est mort en cette ville le 15 mai, dans sa soixante-troisième année.

Le titre de *conseiller de justice* donné à un peintre, paraîtra singulier à ceux qui ne connaissent pas les usages de Danemarck. Il faut savoir que dans ce pays, on n'est rien sans un titre de conseiller, et que par conséquent, le gouvernement en confère aux gens de mérite, à qui il veut donner quelque considération; le genre du titre est choisi, non sur celui des talens de l'homme qui le reçoit, mais d'après le rang qu'on veut qu'il occupe. C'est ainsi que le célèbre poète Klopstock avait été nommé, à Copenhague, conseiller de légation, quoiqu'il n'ait jamais été un très-habile politique.

ALLEMAGNE.

Sociétés savantes.

La société royale des sciences de Prague a proposé deux prix, dont nous allons donner le programme.

Premier prix. « Trouver des moyens, autres que ceux de la police, de faire cesser, ou du moins de diminuer les falsifications de plusieurs genres qui ont lieu dans les diverses espèces d'alimens. » On sait que ces falsifications ont trois causes principales : l'almalgame et le mélange de matières corrompues; l'introduction de matières étrangères et nuisibles; la préparation et la conservation des alimens dans des vases mal-sains ou dangereux. La société pense qu'on aura

déja rendu un grand service à l'humanité, en rassemblant tous les moyens déja connus et publiés par les chymistes pour remédier à ces inconvéniens, pourvu qu'on y joigne des procédés plus simples, moins coûteux et plus sûrs, et qu'on les décrive d'une manière à les rendre intelligibles et praticables, même au paysan. Les concurrens seront cependant libres de proposer des moyens de leur invention. Les mémoires devront être écrits en allemand. Le prix sera de 600 florins, et 400 exemplaires du mémoire couronné, lequel sera imprimé à 500 aux frais de la société.

Second prix. « Examiner et apprécier toutes les sources où l'on peut puiser pour éclaircir l'histoire de Bohême, indiquer et juger les principaux ouvrages historiques qui traitent de ce pays. » Le prix sera de 300 florins et 400 exemplaires du mémoire, imprimé comme le précédent. Les concurrens, pour ce second prix, devront aussi écrire leurs mémoires en langue allemande. Ils devront être adressés, francs de port, au secrétaire de la société, avant le 1er. janvier 1806.

La plupart des professeurs de Goettingue ont reçu depuis peu des propositions très-avantageuses de différens souverains qui voulaient les attirer dans leurs états, où ils fondent ou réforment des universités. Presque tous ont refusé ces offres flatteuses et en ont été récompensés par une augmentation d'honoraires. Jamais l'université de Goettingue n'a été plus florissante. Plusieurs professeurs ont été obligés de faire agrandir les salles où ils donnent leurs leçons, et l'affluence des étudians devient tous les jours plus grande. On continue à travailler à l'établissement du jardin botanique et de l'observatoire, qui sera un des plus beaux ornemens de ce lieu, où les muses jouissent des hommages qui leur sont dûs et du calme qui leur convient.

Le professeur Gurlitz, de Hambourg, vient d'être nommé membre honoraire de la société des Antiquités de Hesse-Cassel; il a mérité ce titre par plusieurs ouvrages estimés.

Nouvelles.

Le projet d'élever un monument à la mémoire de Luther, trouve tous les jours de nouveaux approbateurs, et les souscriptions se multiplient. L'électeur de Wirtemberg y contribue d'une somme de 550 florins, et le prince régnant d'Anhalt-Dessau de 20 pistoles.

Ces deux souverains ont joint à leurs envois des lettres extrêmement flatteuses pour la société patriotique et littéraire de Mansfeld, qui a conçu ce projet, et pleines des témoignages de leur vénération pour le premier apôtre de la réforme.

M. le baron de Hertwich, qui demeure à Vienne, a reçu de l'empereur la grande médaille d'honneur avec une chaîne d'or, en récompense de ses talens littéraires. Ce présent était accompagné d'une lettre obligeante de l'archiduc Charles.

Nécrologie.

Ernest II, duc de Saxe-Gotha, est mort dans sa résidence la nuit du 20 au 21 avril; il était dans la soixantième année de son âge, et dans la trente-troisième de son règne. Toutes les feuilles politiques l'ont loué comme souverain. Nous devons parler de lui comme d'un protecteur déclaré de l'astronomie, comme initié lui-même dans cette science qu'il cultivait avec succès. C'est une de celles qui ont compté le plus de princes parmi leurs adeptes, et les noms d'Alphonse de Castille, de Guillaume de Hesse, de l'empereur Rodolphe II, figurent avec honneur dans ses fastes. Ernest II n'a pas fait moins qu'eux; il a établi à Seeberg, près de Gotha, un observatoire fourni des instrumens les plus parfaits; il a observé et calculé lui-même; il a aidé à finir et à publier des ouvrages astronomiques; il a entrepris la mesure des degrés du méridien, ce qui n'avait pas encore été tenté en Allemagne. Mais ce qui le distinguera surtout dans l'histoire des princes protecteurs des sciences, c'est qu'il n'a rien pris sur les fonds publics des secours qu'il leur a donnés. Il n'y a employé que les économies qu'il faisait sur ses dépenses personnelles. De même, en léguant un fonds pour l'entretien de l'observatoire de Seeberg, il a voulu en quelque sorte en prendre les frais sur ceux du monument qu'on aurait pu élever à sa mémoire; il n'en a voulu aucun, ou plutôt il n'a voulu que ce même observatoire qu'il avait fondé. « Cette vanité, dit-il dans son testament, est bien pardonnable; elle l'est d'autant plus qu'elle pourra contribuer à perfectionner et à propager des sciences utiles, et qu'elle honorera même mes successeurs. » Nous n'ajouterons rien à ce passage; il fait assez l'éloge du prince qui le dicta. Les amis de l'astronomie apprendront avec plaisir que son fils le duc Emile-Léopold-Auguste marche déja sur les traces de son père.

Le clergé protestant des états prussiens vient de perdre un de ses plus dignes membres, un de ses plus beaux ornemens dans la personne de M. J. J. Spalding, mort à Berlin le 22 mai. Il était né à Triebsees dans la Poméranie suédoise, le premier novembre 1714. Bien peu d'hommes ont joui pendant un demi-siècle d'une réputation aussi solidement établie de vertu et de talent. Il était surtout célèbre pour l'éloquence de la chaire. Il y portait une onction, une chaleur, une abondance, et en même tems une élégance, qui charmaient ses auditeurs. Outre ses sermons dont plusieurs ont été imprimés, il a écrit un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont *la Consolation de la Vieillesse*, *l'Utilité de la Prédication* et *la Vocation de l'Homme* (*Bestimmung des Menschen.*) Ce dernier ouvrage a eu le plus grand succès et en jouit encore. M. Spalding fut un théologien sincère, tolérant et vertueux; la religion et la philosophie jeteront de concert des fleurs sur sa tombe. Tel fut aussi Fénélon; mais les Fénélon et les Spalding seront toujours rares.

M. le comte Fr. H. de Podewils est mort le 28 mai à Gusow, dans la cinquante-huitième année de son âge. Les ouvrages qu'il a publiés font foi de l'étendue de ses connaissances, dans toutes les branches de l'économie rurale. Il pratiquait lui-même l'agriculture dans ses terres de la Marche. Il était un des plus riches propriétaires de cette province prussienne. Ses améliorations avaient toujours pour but principal d'augmenter le bien-être de ses vassaux, qui le pleurent aujourd'hui comme un père.

M. Posselt, l'un des auteurs les plus estimés de l'Allemagne, connu particulièrement par ses ouvrages historiques, et par les *Annales Européennes* qu'il publiait depuis 1795, a péri d'une mort tragique le 11 de juin. Il se trouvait à Heidelberg où son intention était de passer quelques jours. Etant à une fenêtre de son auberge, au second étage, il fut pris d'un vertige et tomba dans la rue. Il n'a survécu que peu d'instans à sa chûte. M. Posselt n'était âgé que de quarante ans. Sa fin prématurée, et arrivée d'une manière si déplorable, a excité les plus vifs regrets.

Théâtre.

On a joué à Berlin, le 24 avril, pour la première fois, *le Fils naturel*, drame nouveau, imité du roman dramatique de M. la Crételle. La fable en a paru intéressante, les caractères bien dessinés et bien soutenus, les situations pathétiques, le dialogue noble et

bien écrit. On a seulement trouvé que l'action était un peu traînante. La pièce a eu beaucoup de succès. On ne dit pas en combien d'actes elle est divisée, et cela n'eût pas été inutile; on sait que l'original en a dix.

C'est le 16 mai dernier qu'on a donné à Berlin la première représentation de *Fanchon la Vielleuse*, ou plutôt une traduction libre de cette pièce par M. de Kotzebue, mise en musique par M. Himmel. Malgré le beau tems, la salle était pleine, et le public a été fort satisfait. On donne les plus grands éloges à la musique. Quant au poëme ou aux paroles, voici le jugement qu'en porte un journal allemand dont les arrêts annoncent presque toujours un goût très-sain, mais qui, dans cette occasion, semble s'être un peu laissé entraîner à la manie du panégyrique et des métaphores que l'on reproche, avec quelque justice, aux journalistes de son pays. « La pièce, dit-il, est un papillon qui se joue et voltige légèrement parmi des myrtes, et qui seulement se repose quelquefois sur une violette sentimentale. Cependant il faut avouer que la plus grande partie du premier acte se passe à laisser croître ses aîles, et qu'à la première représentation, il ne s'en est pas servi avec toute l'agilité que sa nature comportait. » Je doute que les auteurs français de Fanchon entendent mieux que moi le sens de cette allégorie.

Les feuilles allemandes ne nous fournissent cette fois que des nouvelles assez insignifiantes sur les théâtres. Ce sont des déplacemens d'acteurs ou d'actrices, des débuts, des changemens de directions, etc. Pour y suppléer, nous allons traduire une plaisanterie du *Sincère* (*der Freymuthige*), qui pourrait peut-être s'appliquer à d'autres pays que l'Allemagne. « Le bruit se répand qu'un célèbre directeur de comédie, occupé maintenant à établir une salle de spectacles dans un couvent de religieuses, se rendra en Circassie, dès que son théâtre sera prêt, pour y traiter d'un assortiment complet d'actrices. Il prend aussi des commissions, et s'efforcera de contenter messieurs les entrepreneurs, qui lui accorderont un droit convenable pour l'emballage et le transport. Les Circassiennes, à ce qu'on dit, ne parlent d'autre langue que le persan. Mais cela ne peut être une difficulté aux yeux d'aucun homme raisonnable. Nous avons déja sur nos théâtres nombre de beautés qui, à la vérité, ne sont pas nées en Circassie, mais qui n'entendent ni ne font entendre un mot d'allemand. »

Annonces.

Les libraires Steudel et Keil, de Gotha, annoncent qu'à compter du mois de juillet de cette année, ils publieront, à des époques déterminées, sous le titre de *Bibliothèque espagnole*, une collection des meilleurs écrivains espagnols en prose et en vers. Ils commenceront par *Garcilasso de la Vega, les Guerres civiles de Grenade, l'Araucana, Michel Cervantes, la Conquête du Mexique, la Diane de Montemayor*. Tous ces ouvrages paraîtront dans la langue originale. Le prix du volume in-8. sera de 2 fr.

Librairie.

Æsthetik der Toilette, etc. Æsthétique de la Toilette ou Avis aux Dames pour s'habiller avec goût, d'après les principes de la peinture.

La traduction de l'annonce de cet ouvrage ne sera peut-être pas fort amusante pour nos lecteurs; mais nous la donnerons comme la meilleure réponse que l'on puisse faire à nos voisins, lorsqu'ils nous accusent d'être le peuple européen qui traite le plus gravement les choses frivoles. C'est l'auteur allemand qui va parler : « Comme nous n'avons eu jusqu'à présent dans les livres que bien peu d'instruction sur la toilette des femmes, et comme le beau sexe sent depuis longtems le besoin d'un guide profond dans les occupations de ce genre, nous espérons lui donner une nouvelle agréable, en lui annonçant un ouvrage composé dans ce but avec beaucoup de soin. Il contiendra quinze ou seize gravures, représentant les coiffures romaines, grecques, étrusques, égyptiennes et orientales, dessinées d'après les meilleurs ouvrages originaux; et des tables coloriées pour faire connaître l'harmonie et la *désharmonie* des couleurs. Nous pouvons assurer hardiment que l'auteur et l'artiste font tous leurs efforts pour mériter l'approbation et la reconnaissance du beau sexe. »

Quelque prix que les Français attachent à cette reconnaissance et à cette approbation, nous craignons beaucoup qu'après avoir laissé à l'Allemagne l'honneur de créer l'*Æsthétique de la Toilette*, ils n'ambitionnent même pas celui d'en être les traducteurs.

Philologie. *M. Acci Planti Miles Gloriosus*. Cum notis superiorum interpretum selectis atque suis edidit J. T. L. Danz. Præ

missa est epistola ad Eichstadium, Prof. Jenens, 8. Weimar. 1804. Chez les frères Gedicke. Prix, un écu gr. ou 5 fr.

L'éditeur, comme le titre l'annonce, a joint de nouvelles remarques à celles des commentateurs qui l'ont précédé. Dans sa lettre à M. Eichstaed, il rend compte des altérations qu'il s'est permis de faire au texte et de quelques conjectures sur son auteur.

Littérature. *Willhelm Tell*, etc. Guillaume Tell, tragédie par Veit Weber. (Berlin, 1804.) Cette pièce n'a pas encore été représentée. Le véritable nom de l'auteur est *Waechter*; mais il est plus connu sous celui de Weber, qu'il a mis à la tête de son ouvrage, intitulé : *Sagen der Vorzeit.* (Traditions du vieux tems.) C'est une collection de romans qui a eu du succès en Allemagne. La tragédie de Guillaume Tell ne paraît pas destinée à en obtenir beaucoup. On a pu voir dans le dernier numéro de cette gazette, que Schiller n'a pas très-bien réussi en traitant ce même sujet.

Poésie. *Lyrische Briefe und Gesaenge*, etc. Chants et Lettres lyriques d'un jeune peintre. (Berlin, 1804.)

Romans. *Albert et Albertine.* (Berlin, Unger, 1804.) On attribue ce roman à une femme; on en fait l'éloge, quoiqu'il ne soit pas, dit-on, sans défaut.

Lehrjahre der Liebe, etc. Apprentissage d'Amour de Fr. Hanack. Ce roman forme la huitième livraison de la seconde année du *journal des Romans originaux*, qui se publie en Allemagne.

Johann Faust, etc. Jean Faust, roman dramatique, d'après une tradition du seizième siècle, par J. Fr. Schink.

L'histoire du docteur Faust et de son pacte avec le diable, est une de ces traditions des siècles superstitieux, dont les poètes et les romanciers s'emparent dans les siècles éclairés pour donner un champ libre à leur imagination. Depuis trente ans, la littérature allemande a vu éclore sept ouvrages, dont le docteur Faust est le héros. De ce nombre, deux ont été écrits par Goethe et Klinger. On devait croire, après cela, que la carrière était fermée. Il paraît cependant que M. Schink ne doit pas se repentir d'y être entré. Il a envisagé son sujet sous un autre point de vue que ses prédécesseurs; et s'il a eu moins d'imagination, moins d'énergie, on lui accorde plus d'ensemble, un coloris plus agréable, et beaucoup de talent pour peindre les détails.

ANGLETERRE.

Annonces.

Les journaux littéraires connus sous le nom de *Revues* (*Review*), se multiplient depuis quelque tems. Le plus tranchant et le plus impitoyable de tous est celui d'Édimbourg. On l'attaque aussi de tous côtés; mais les jeunes auteurs assurent que leur succès a passé leurs espérances. On voit que la France n'est pas le seul pays où la manière qu'ils ont adoptée soit la plus sûre pour réussir.

Trois autres journaux du même genre ont commencé leur carrière avec moins de bruit. Ils paraissent sous le titre de Journal *impérial*, *annuel* et *littéraire*. Le dernier paraît deux fois par mois, et annonce les nouveautés du continent; mais le plus souvent il ne fait que traduire les jugemens des feuilles littéraires de l'Allemagne. On lui reproche de s'occuper un peu trop de théologie.

Un botaniste allemand, Charles Koenig, bibliothécaire de Sir Joseph Banks, a entrepris, de concert avec le docteur Sims, des *Annales de botanique*. On croit qu'il aura beaucoup de succès, car indépendamment de son mérite, il a l'avantage de faire connaître aux Anglais les travaux des botanistes étrangers, dont ils s'étaient fort peu occupés jusqu'à présent. La botanique est aujourd'hui très en faveur en Angleterre. Une chaire de cette science vient d'être établie à l'*Institution royale* (*royal Institution*), et donnée au célèbre docteur Ed. Smith, président de la société linnéenne. Cette même *institution* vient de recevoir deux autres nouveaux professeurs, M. Crowe, pour l'architecture, et M. Hewlett, pour les belles-lettres. En général, on ne néglige rien pour perfectionner cet établissement qui, dans la suite, pourra influer beaucoup sur l'éducation de la classe la plus distinguée.

Le premier volume de la *Vie du général Washington*, par Marshall, a paru à Londres le 15 mai. Le libraire qui la publie en Amérique, a payé le manuscrit 70,000 piastres (350,000 francs), et le libraire Philipps mille guinées pour l'édition qu'il en fait à Londres. Le livre a dû paraître en Amérique et à Londres le même jour.

La nouvelle édition des Poésies de Churchill, avec la vie de l'auteur et des notes, offre un recueil très-intéressant d'anecdotes qui

peuvent éclaircir l'histoire de son tems. Aucun poëte anglais n'avait autant besoin que Churchill d'un tel commentaire.

Théâtre.

On a donné à Londres, le 3 mai, la première représentation d'un opéra, intitulé *Il ratto de Proserpina* (l'Enlèvement de Proserpine), au bénéfice de madame Grassini. Si l'on connaissait moins la manière emphatique dont les Anglais parlent toujours de leurs plaisirs, il faudrait dire, d'après eux, que cet opéra est le chef-d'œuvre des chef-d'œuvres. Il n'a point d'égal, disent-ils, ni pour le poëme qui est de *Da Ponte*, ni pour la musique composée par *Winter*, ni pour les décorations, ouvrage de *Marinari*, ni pour la manière dont l'orchestre a été conduit par *Weichsel*, ni pour les ballets dansés par *Deshayes*. M. *Goold*, le directeur, a aussi sa part aux éloges pour le goût et la vigueur qu'il a mis à monter le nouvel opéra dans un mois. Il semble qu'on lise une de nos affiches du boulevard, où l'on nomme aussi musiciens, décorateurs, maître des ballets, et jusqu'au citoyen Kanistrol, auteur des costumes. Ce qui peut justifier dans cette occasion l'enthousiasme des journalistes anglais, c'est que madame Grassini et madame Billington ont paru ensemble dans le nouvel opéra. Deux voix aussi belles, deux talens aussi supérieurs pourraient tourner des têtes plus froides; et ce qui rendait cette réunion encore plus touchante, c'est que la représentation était au bénéfice de madame Grassini. Nous devons dire aussi que M. Winter nous a donné d'assez bonnes preuves de ses talens, pour que nous puissions croire au mérite de sa musique, malgré les exagérations du panégyriste anglais.

Beaux-Arts.

L'exposition de l'Académie des Arts à Somerset-House, n'a pas été plus brillante cette année qu'à l'ordinaire. Les murs étaient tapissés de portraits, dont le connaisseur le moins éclairé peut du moins juger la ressemblance. M. West, président de l'Académie, a cependant exposé un tableau d'histoire dans sa manière vénitienne. Tout y est calculé pour *l'effet*, et c'est précisément pour cela que le tableau n'en produit aucun; il représente *la Fête d'Archimède*. Opie a donné quelques jolies compositions historiques, et un portrait fort ressemblant du fameux voyageur Holcroft. Northcote, peintre d'animaux, a exposé quelques tigres qui effraient encore sur la toile. La

sculpture est encore plus pauvre que la peinture. On cite à peine quelques bustes de Noellekers; l'un représente M. Grey, un autre le général Fitz-Patrick.

Librairie.

Sciences. *The new Encyclopedia*, etc. Nouvelle Encyclopédie ou Dictionnaire universel des sciences, arts et littératures, etc. Cet ouvrage, conçu d'après un plan plus vaste que le Dictionnaire de Chambers, reproduit tous ses articles, avec beaucoup d'additions et de corrections. L'auteur est M. Abraham Rees. Il en paraît six parties, formant les trois premiers volumes. Le prix de chacun est de 18 sch. ou 21 fr. 60 cent. (Longman.)

The History of animated Nature, etc. Histoire de la Nature animée, c'est-à-dire, des oiseaux, quadrupèdes, poissons et insectes; par Will Holloway et J. Branch.

On donne aussi à cet ouvrage le titre de *British museum*, parce que le musée britannique a fourni beaucoup de lumières aux éditeurs, et parce que les arts du dessin, de la gravure, de l'enluminure et de la typographie ont contribué à l'embellir. Le but avoué de cette entreprise est de rivaliser avec le Buffon de Déterville. Les 4 vol. ornés de 150 planches coloriées, se vendent en feuilles 1 liv. sterl. 8 sch. ou 33 fr. 60 cent.

Gramina britannica, ou représentation des graminées de la Grande-Bretagne, avec des notes et descriptions; par LL. Knapp. 1 vol. in-4. ornés de 119 planches coloriées. Prix 8 guinées. (White.)

Flora Britannica; auctore J. E. Smith. Tome troisième, in-8. Prix, 10 sch. 6 s. ou 12 fr. 60 cent. (White.)

Géographie. On publie en numéros, qui paraissent chaque semaine, le *Systéme de Géographie* de George-Alex. Cooke. A en juger par les annonces de librairie, cet ouvrage sera très-complet. Il sera composé de cent numéros et de cent cartes, qui formeront 2 vol. in-4. Le prix de chaque numéro est de 6 sous ou 60 cent. Les quatre-vingt-quinze premiers ont paru tout à-la-fois. (C. Cook.)

Antiquités. *Munimenta antiqua*, etc. Observations sur les anciens châteaux forts, comprenant les progrès de l'architecture tant ecclésiastique que militaire dans la Grande-Bretagne, et les chan-

gemens qu'elle a dû subir pour s'approprier aux mœurs, aux lois et aux usages ; par Ed. King. 1 vol. *in-folio*, avec 41 planches. Prix, 3 liv. st. 13 sch. 6 s. ou 88 fr. 20 cent. (Nicol.)

Histoire. *A Compendious view of universal History*, etc. Vue abrégée de l'Histoire universelle, depuis l'année 1753 jusqu'au traité d'Amiens, en 1802 ; par Ch. Mayg. 4 vol. in-4. Prix, 6 guinées en feuilles. (Robinson et Faulder.)

A Narrative of events, etc. Récit des évènemens qui se sont passés récemment en Irlande parmi la société connue sous le nom de *Quakers*, avec des pièces justificatives et des remarques. Prix, 5 sch. 6 s. ou 6 fr. 60 cent. (Johnson à Londres, Gilbert et Hodges à Dublin.)

Historical Outlines, etc. Esquisse historique de l'origine et de l'établissement du pouvoir des papes, adressée aux prêtres catholiques d'Irlande ; par H. Card. Prix, 3 sch. 6 s. ou 4 fr. 20 cent. (Longman.)

Notes of the several transactions, etc. Notes sur les divers évènemens qui se sont passés dans l'empire des Marattes, datées du *Fort-William*, le 15 décembre 1803, avec un appendix de pièces officielles ; orné de six planches gravées, d'après des dessins pris sur les lieux. (Debrett.)

Strictures upon an historical Review, etc. Cet ouvrage, dont le titre est fort long, est une critique de la *Revue historique de l'état de l'Irlande*, par M. Plowden. L'auteur cherche à justifier la conduite du gouvernement anglais à l'égard de ce pays, depuis le règne de Henri II jusqu'à l'union de l'Irlande. 1 vol. in-8. (Rivington.)

Biographie. *A biographical Tribute*, etc. Tribut biographique à la mémoire du docteur Priestley ; par J. Toulmin. (Johnson.)

Comic sketches, etc. Esquisses comiques, ou le Comédien se servant à lui-même de directeur, ouvrage écrit pour l'avantage des acteurs de l'Angleterre, de l'Irlande, de l'Ecosse et de l'Amérique ; ouvrage posthume de Charles Lee Lewis, comédien.

Ce recueil doit intéresser tous les amateurs de spectacles. On y trouve beaucoup d'anecdotes très-curieuses sur lord Orrery, Garrick, Smith, Hogarth, Quick, Foote, etc., etc. 1 vol. avec le portrait de l'auteur. (Symonds.)

VOYAGES. *Travels in China*, etc. Voyages en Chine, contenant des descriptions, observations et comparaisons faites et rassemblées pendant un court séjour au palais impérial d'Ynen-min-Ynen, et dans un voyage de Pékin à Canton; par J. Barrow, secrétaire particulier de lord Marcartney. 1 vol. in-4. orné de gravures. (Cadell et Davis.)

A Tour through the British West-Indies, etc. Voyage aux isles anglaises de l'Amérique, pendant les années 1802 et 1803; par Daniel Mackinnew. (White.)

Ce qui doit rendre ce voyage intéressant, c'est qu'il donne des détails sur les isles de Bahama, qui sont encore trop peu connues.

POLITIQUE. *The political Proteus*, etc. Le Protée politique, ou Exposé du caractère public et de la conduite de R. B. Sheridan; par William Cobbett. 1 vol. in-8. Prix, 7 sch. ou 8 fr. 40 cent. (Budd.)

An enquiry into the nature, etc. Recherches sur la nature et l'origine de la richesse publique, ainsi que sur les moyens et les causes qui peuvent l'augmenter; par le comte de Landerdale. 1 vol. in-8. Prix, 8 sch. 6 s. ou 9 fr. (Longman.)

An Essay upon political OEconomy, etc, Essai d'Economie politique, où l'on examine la vérité des deux principes des économistes français : que le travail employé aux manufactures n'est pas productif, et que tous les impôts retombent et s'établissent définivement sur le surplus du produit des terres; par D. Wakefield. Prix, 3 sch. 6 s. ou 4 fr. cent. (Rivington.)

ROMANS. Les dames anglaises ne se lassent point, à ce qu'il paraît, d'écrire des romans, ni leurs compatriotes de les lire. Depuis deux mois environ, il est sorti des presses anglaises cinq romans écrits par des femmes. En voici les titres : *le Legs inattendu*, par madame Hunter; *la Vie d'un Amant*, par Sophie Lee; *la Forêt de Sherwood*, par madame Villareal-Gooch; *le Conte sans titre*, par Eugénie d'Acton, et *les Défauts du jour* (*Modern faults*), par madame Anne Ker.

TRADUCTIONS. Les traducteurs continuent aussi à enrichir l'Angleterre des meilleures productions de leurs voisins de l'autre côté de la Manche. On a publié depuis peu en anglais *les Leçons d'Ana-*

tomie comparée de M. Cuvier ; *la Chymie* de M. Fourcroy ; *les Elémens d'Histoire générale* de l'abbé Millot, et *la Duchesse de la Vallière*.

ESPAGNE.

Nécrologie.

L'abbé Cavanilles est mort à Madrid, dans les premiers jours de mai, à l'âge de soixante ans. Il était directeur du jardin botanique. Son caractère le rendait aussi estimable que ses rares connaissances. Sa mort est une perte pour les sciences, et un sujet de regrets pour tous ceux qui l'ont connu.

Ouvrages nouveaux.

Carta de Julia a Ovidio, etc. Lettre de Julie à Ovide, écrite en français par le *célèbre* Dorat ; troisième héroïde de la collection qui commence par les lettres de Cominges et de Barnevelt.

Las mugeres ilustres, etc. Les femmes illustres, par M. de Scudéri, 2 vol. in-8. Ces deux ouvrages, traduits du français, annoncent un singulier goût dans le traducteur qui les a choisis, ou dans le public auquel il les destine.

Arte de manejarse, etc. L'art de se conduire à la cour, contenant les élémens de la politique nécessaire pour y réussir.

ITALIE.

L'Académie nationale des beaux-arts de Bologne a proposé pour sujets des prix qui seront distribués le 2 mai 1805, savoir :

Peinture. Cincinnatus quittant la charrue pour prendre la dictature. Prix, une médaille de 120 sequins (environ 60 louis.)

Sculpture. Ersilie, femme de Romulus, priant son mari, vainqueur des Antemnates, de pardonner aux ravisseurs des Sabines. Prix, médaille de 40 sequins.

Architecture. Un plan d'hôpital pour une grande ville. Médaille de 50 sequins.

Dessin. Décius, tribun militaire, comblé d'honneurs après la défaite des Samnites, sacrifiant à Mars le beau taureau dont lui a fait présent le consul. Médaille de 30 sequins.

Gravure. Un tableau d'auteur classique, qui n'a pas encore été gravé. Médaille de 30 sequins.

Dessins d'ornemens. Meubles pour garnir la chambre d'un premier magistrat, avec les détails sur feuille séparée. Médaille de 20 sequins.

M. d'Ancora, habile helléniste et professeur à Naples, vient d'être appelé à l'Université de Wilna, sous des conditions avantageuses, qu'il a en effet acceptées.

SUISSE.

La Société d'émulation de Lausanne se distingue, depuis son rétablissement, par l'assiduité de ses travaux, par l'utile direction qu'elle a su leur donner. Elle a adressé à chacun de ses membres une série de cinquante-huit questions, sur lesquelles ils sont invités à diriger leurs méditations et à communiquer leurs avis. Elles sont divisées en deux classes : la première est relative à l'histoire et à la statistique du canton de Vaud ; la seconde à ses besoins et à la recherche des améliorations utiles ; dans ce nombre, dix-sept ont pour objet le perfectionnement de l'agriculture, et onze l'extension du commerce et de l'industrie. Le reste se rapporte à l'extinction de la mendicité, à l'éducation, à la jurisprudence. La société demande, par exemple, un exposé succinct et un jugement motivé de la méthode de Pestalozzi, et des vues sur l'influence de l'étude des mathématiques dans une éducation libérale, sur les moyens de prévenir les crimes de l'avortement volontaire et de l'infanticide, etc. etc. Toutes ces questions sont choisies avec sagesse, posées avec netteté. C'est une idée heureuse que celle de solliciter le concours de tous les membres de la société, et de diriger leurs efforts vers un but déterminé ; il serait peut-être à souhaiter que cet exemple fût suivi par toutes les sociétés qui ont été fondées dans les mêmes vues. Au reste, la Société d'émulation de Lausanne, ne se borne pas à réunir des lumières. Un fonds composé des contributions volontaires de ses membres, lui sert à distribuer d'utiles encouragemens.

FRANCE.

Institut national.

La séance publique du 6 messidor a été tenue par la classe des sciences mathématiques et physiques. La classe avait proposé pour sujets des prix les questions suivantes :

Première question. « Déterminer par l'expérience les différentes sources de carbone des végétaux. »

Deuxième question. « Déterminer, par des observations et des expériences anatomiques et chimiques, quels sont les phénomènes de l'engourdissement que certains animaux, tels que les marmottes, les loirs, etc. éprouvent pendant l'hiver, sous le rapport de la circulation du sang, de la respiration et de l'irritabilité ; rechercher qu'elles sont les causes de ce sommeil, et pourquoi il est propre à ces animaux. »

La classe a prorogé le concours sur ces deux questions jusqu'au premier germinal an 13.

La valeur de ces deux prix est double, et consiste en deux kilogrammes d'or, environ 6,800 fr. chacun.

La classe avait proposé pour la seconde fois, le 15 germinal an 10, pour sujet du prix qu'elle devait décerner dans la séance publique de messidor an 12, la question suivante : « Quels sont les caractères qui distinguent dans les matières végétales et animales celles qui servent de ferment, de celles auxquelles elles font subir la fermentation ? »

Les mémoires envoyés n'ayant pas rempli les conditions du programme, et la classse considérant que cette question est au concours depuis quatre ans, elle a arrêté que le sujet sera retiré.

Le prix d'astronomie fondé par M. Delalande pour être décerné à la personne qui, en France ou ailleurs, les seuls membres de l'Institut exceptés, aura fait l'observation la plus intéressante ou le mémoire le plus utile aux progrès de l'astronomie, l'a été, par la classe, à M. Joseph Piazzi, professeur royal d'astronomie, et directeur de l'observatoire de Palerme, pour l'ouvrage qu'il vient de publier sous ce titre : *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones mediæ ineunte sæculo XIX, ex observationibus habitis in specula Panormitana.* Panormi, 1803, un vol. in-fol.

Le sujet du prix de mathématiques, proposé par la classe dans cette séance, est le suivant : *Donner la théorie des perturbations de la planète Pallas, découverte par M. Olbers.* Les ouvrages devront être écrits en français ou en latin ; et ne seront reçus que jusqu'au premier germinal an 14. Le prix sera une médaille d'or d'un kilogramme.

Nouvelles.

Le gouvernement fait frapper la médaille du Poussin, et a ordonné l'exécution de sa statue en marbre. Un autre monument non moins digne de ce grand artiste, est celui de l'entreprise de la gravure de son œuvre complète, par MM. Massard, père et fils.

Le conseiller d'état chargé de l'instruction publique, dont les conseils avaient particulièrement concouru à la publication de l'*Histoire comparée des systêmes de philosophie*, par M. Degérando, en témoignant sa satisfaction sur la manière dont cet important ouvrage a été exécuté, vient de le placer au nombre de ceux qui doivent composer la bibliothèque des Lycées. La première liste étant déja imprimée, il sera porté sur le premier supplément. (Paris, Henrichs, 3 vol. in-8. prix 15 fr.)

La dernière assemblée publique de l'Athénée de Toulouse a été très-brillante ; on y a entendu avec grand plaisir la lecture des fables de M. Boileau, commissaire des guerres, et une imitation en vers, par M. Bahour-Lormian, de la paraphrase de Job, par Young. Le président a distribué ensuite trois médailles d'or, l'une à M. Vitry, l'autre à M. Castres, la troisième à M. Chalabre, qui ont présenté les meilleurs dessins d'un arc de triomphe destiné à décorer l'entrée de la ville de Toulouse du côté de Paris.

Nécrologie.

M. Mulot, membre de l'Athénée des Arts et de l'Académie de Législation, auteur de plusieurs écrits, est mort vendredi 9 prairial.

Ouvrage périodique.

Bibliothèque médicale, ou recueil périodique d'extraits des meilleurs ouvrages de médecine et de chirurgie, par une société de médecins.

Cet ouvrage qui paraît depuis un an, a déja obtenu un grand nombre de suffrages honorables. Son but est ; 1°. de faire connaître l'état actuel de la science, par une analyse exacte et approfondie des ouvrages modernes les plus estimés sur chacune de ses branches ; 2°. de suivre les progrès de la science dans les ouvrages qui paraissent chaque jour ; 3°. de joindre aux extraits des ouvrages modernes quelques résumés des ouvrages anciens, d'en rapprocher les doctrines, les systêmes, les opinions, et d'assurer ainsi la marche de la science en éclairant la route qu'elle a parcouru. Les rédacteurs s'occupent aussi des découvertes des autres sciences, dont la médecine peut espérer quelque secours ; ils ne négligeront aucun des rapports sous lesquels elle peut être considérée ; la médecine légale, l'art des accouchemens, la matière médicale, la chirurgie seront l'objet de leur attention. Les succès qu'ils ont obtenus à leur début, doivent répondre de ceux qui les attendent dans la carrière agrandie qu'ils se proposent de parcourir.

La bibliothèque médicale paraît à la fin de chaque mois, en cahiers de huit feuilles d'impression in-8. On s'abonne pour six mois et pour un an ; le prix est pour Paris de 11 fr. et 20 fr. ; pour les départemens de 13 fr. 50 cent. et 25 fr. On s'adresse à Paris, chez Gabon et compagnie, libraires, et Vinçard, imprimeur-libraire.

Librairie.

Histoire des Gaulois, depuis leur origine jusqu'à leur mélange avec les Francs, etc., par J. Picot, de Genève, professeur d'histoire et de statistique dans l'Académie de cette ville. 3 vol. in 8. Prix, 12 fr. (Chez Henrichs.)

L'histoire ancienne du pays que nous habitons, doit être pour nous une des plus intéressantes. M. Picot a traité celle des Gaules avec beaucoup d'érudition et de sagacité. La clarté et souvent l'élégance de son style ajoutent encore au mérite de son ouvrage.

Recherches sur l'origine et les divers établissemens des Scythes ou Goths, servant d'introduction à l'histoire ancienne et moderne

de l'Europe, accompagnées de plusieurs éclaircissemens sur la géographie ancienne de cette partie du monde; traduit sur l'original anglais de J. Pinkerton, auteur de la *géographie universelle*, avec des augmentations et des corrections faites par l'auteur, et une carte du monde connu des anciens, gravée par Tardieu. Prix, 6 fr. Chez Dentu.

Une traduction acquiert, en quelque sorte, le mérite d'un original, lorsqu'elle est revue, corrigée et augmentée par l'auteur lui-même, et c'est le cas de celle-ci; on doit la recommander à tous les amateurs d'histoire.

Traits caractéristiques de l'histoire de Russie, par M. Clausen. 1 vol. in-8. Chez Henrichs.

Cét ouvrage est une collection de faits intéressans, de traits de courage, de générosité, de dévouement, etc. tirés de l'*histoire de Russie*. Des exemples de vertus sont des leçons pour tous les peuples. On pourrait desirer plus de méthode et de choix dans cette compilation; mais cela n'empêche pas que la lecture n'en soit agréable et instructive.

Mémoire sur les Abeilles; nouvelle manière de construire les ruches en paille, et la façon de gouverner les abeilles, nouvelle édition; par M. Bienaymé, évêque de Metz, 1 vol. in-12. Prix, 2 fr. 20 cent. (Chez Henrichs.)

Voyages de MM. Lédyard et Lucas en Afrique, entrepris et publiés par ordre de la société *anglaise* d'Afrique; avec le plan de fondation de cette société, et une carte du nord de l'Afrique, par le major Rennel: suivis d'extraits de Voyages faits à la rivière de Gambie, par ordre de la compagnie *anglaise* d'Afrique, et d'un Mémoire écrit sous le règne de Charles II, concernant la grande quantité d'or qu'on trouve près de cette rivière, avec une carte de ce fleuve et de ses environs, tracée sur les lieux: traduits de l'anglais par A. J. N. Lallemant, l'un des secrétaires de la marine, membre de la société *française* d'Afrique, instituée à Marseille, et traducteur de plusieurs relations de voyages. Deux volumes in-8°. Prix, 6 fr. Chez Xhrouet et Déterville.

On a fait de grands efforts depuis quelques années pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, et obtenir enfin des renseignemens certains sur cette partie du monde si voisine de nous et si peu connue. Les relations qu'on a déja publiées sont en général instruc-

tives et intéressantes. Les voyages de MM. Lédyard et Lucas ont le même mérite. La traduction que nous annonçons est bien faite, et complète en quelque sorte la collection des voyages d'Afrique entrepris et exécutés jusqu'à ce jour.

Variétés littéraires, ou recueil de pièces tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts, 4 vol. in-8. Prix, 18 fr. et 24 fr. franc de port par la poste. Chez Xhrouet, Déterville et Petit.)

Ce recueil parut pour la première fois en 1778. Une seconde édition fut bientôt nécessaire. Toutes deux étant épuisées, M. Suard vient de rendre un véritable service aux amateurs de la saine littérature en publiant celle-ci. Elle est conforme aux deux premières, à cela près que les *Lettres sur les animaux* par M. Leroi, ayant été imprimées à part, on les a remplacées par quatorze morceaux nouveaux, la plupart écrits par M. Suard. Parmi les autres noms qui figurent dans ce recueil, on trouve ceux de Voltaire, Diderot, St.-Lambert, l'abbé Arnaud, etc. Ils suffiraient sans doute pour recommander au public les *variétés littéraires*, si le mérite n'en était pas déja connu et apprécié. Il serait difficile de trouver ailleurs une suite de lectures tout à-la-fois aussi agréables qu'instructives.

Le véritable Esprit de J. J. Rousseau, ou Choix d'observations, de maximes et de principes sur la morale, la religion, la politique et la littérature, tiré des œuvres de cet écrivain, et accompagné des notes de l'éditeur, par M. l'abbé Sabatier de Castres. 3 vol. in-8. Prix, 12 fr. Chez Henrichs.

OEuvres de Pierre Camper, qui ont pour objet l'histoire naturelle, la physiologie et l'anatomie comparée. 3 vol. in-8. avec un atlas de planches in-fol. Prix, 27 fr. Chez H. J. Janssen et Bertrand.

Camper était un savant médecin, né à Leyde en 1722, et mort en 1788. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages sur la médecine, la chirurgie, la physiologie, etc. Le mérite en est trop connu des savans pour avoir besoin de nos éloges; mais nous dirons en faveur de ceux qui ne font pas une étude particulière des sciences que Camper a traitées, qu'il a souvent appliqué ses grandes connaissances à des sujets curieux ou d'un intérêt général. Ce qu'il a écrit sur l'orang-outang, l'éléphant, le rhinocéros, peut être lu avec plaisir et avec fruit par toute personne qui aime l'instruction. Il a composé, pour l'académie de dessin d'Amsterdam, deux discours

qui intéressent tous ceux qui aiment les arts ; l'un a pour objet : *l'Examen des passions, avec la manière de les exprimer*; l'autre, *le Beau physique*, ou *la Beauté des formes*.

Les ouvrages de Camper, contenus dans ces trois volumes, ont été traduits par M. Janssen, qui est en même tems l'éditeur et l'imprimeur de l'ouvrage, et à qui l'on doit déja les traductions de plusieurs bons ouvrages anglais, allemands et hollandais.

OEuvres de lady Montague, contenant sa vie, sa correspondance avant son mariage, avant et durant l'ambassade de Turquie et pendant les deux voyages qu'elle a faits en Italie depuis cette ambassade, traduites de l'anglais sur l'édition récemment publiée à Londres, d'après les lettres originales remises par la famillè de lady Montague. 4 vol. in-12. Prix, 7 fr. 50 cent. Chez Henrichs.

Le Conservateur de la santé des mères et des enfans, par le docteur Buchan; traduit de l'anglais, par M. J. Duverne de Praile. 2 vol. in-8. Prix, 7. fr. (Chez Melier.)

La tendresse maternelle a souvent besoin d'être éclairée dans les fonctions importantes qu'elle a à remplir. Le docteur Buchan, déja connu avantageusement par sa *Médecine domestique*, a entrepris cette nouvelle tâche, et l'a remplie avec succès. Il communique aux mères le fruit de ses études et de son expérience pendant quarante ans; il leur parle un langage dégagé de tout appareil scientifique, toujours clair et souvent éloquent. Un des chapitres les plus intéressans de son ouvrage, est celui où il cherche à mettre les parens en garde contre l'excès de leur tendresse. Il appuie ses raisonnemens par des exemples qui doivent leur donner un grand poids. Son livre, en un mot, est de ceux dont l'utilité doit être la plus générale, et les effets les plus salutaires pour l'humanité.

TABLE DES MATIERES.

MÉLANGES.

GAZETTE LITTERAIRE.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES LIVRES

Qui composent le Fonds de la Librairie de HENRICHS. Paris, rue de la Loi, n°. 1231.

Ouvrages publiés dans les six premiers mois de l'an XII.

* Recherches sur les costumes, les mœurs et usages civils, religieux et militaires des anciens peuples, par J. Maillot, directeur des Académies de Toulouse, et membre de plusieurs sociétés savantes, publiées par P. Martin, ingénieur des ponts et chaussées, 3 vol. in-4. de mille pages et trois cent dix planches. Prix 75 francs en payant de suite les trois volumes, ou 30 francs par volume, en payant à mesure qu'ils paraissent.
  (Le premier volume vient de paraître.)
  Même ouvrage papier vélin cartonné, par volume. 72 fr.

* Paris et ses Monumens, ou Collection des édifices publics et particuliers les plus remarquables de cette capitale, dans son état actuel, et des chef-d'œuvres des arts qui les décorent; mesurés, dessinés et gravés par Baltard, architecte, avec leurs descriptions historiques par le cit. H...; publiés par souscription. Prix, par livraison, en grand aigle. 32 fr.
  — *Id.* ordin. 20 fr.
  — grand colombier vélin satiné. 28 fr.
  — *Id.* ordin. 18 fr.
  — sur pap. à laver, colorié à l'aquarelle. 200 fr.
  (La cinquième livraison vient de paraître.)

Le Pariséum, ou Tableau de Paris en l'an XII (1804), ouvrage indispensable pour connaître et visiter en peu de tems tout ce qu'il y a de curieux; Antiquités, Edifices, Musées, Cabinets, Manufactures, Spectacles, avec les noms et les adresses des artistes et des littérateurs, la notice des ouvrages publiés sur Paris, les postes, les monnaies, les lieux mémorables, l'indication des rues, et un Panorama qui offre au premier coup-d'œil la position et la destination des objets les plus intéressans, par J. F. C. Blanvillain, 1 vol. in-12. 2 fr. 40 c.

Année théâtrale, Almanach pour l'an XII, contenant une notice sur chacun des théâtres de Paris, les acteurs, les pièces nouvelles et les débuts, 1 vol in-18. 1 fr. 80 c.
(Continué depuis l'an IX.)

Almanach des Dames pour l'an XII (1804), composé d'un recueil de poésies en grande partie inédites, et orné de sept belles gravures, dont le sujet a été pris sur les tableaux du Muséum, 1 vol. in-16. pap. vél. 5 fr.
(Continué depuis l'an X.)

Poésies de Marguerite-Eléonore Clotilde de Vallon-Chalys, depuis madame de Surville, poète français du quinzième siècle; publiées par Ch. Vanderbourg, de l'imprimerie de Didot l'aîné, 1 vol. in-8. gravures et musique, pap. vél. 12 fr.
— *Id.* pap. fin. 6 fr.
— *Id.* sans grav. 4 fr.
Même ouvrage, 1 vol. in-18. 3 fr.
— *Id.* 1 vol. in-12. pap. vél. 6 fr.

Les Amours épiques, poëme héroïque en six chants, par Parceval Grandmaison, de l'imprimerie de Didot l'aîné. 1 vol. in-18. 2 fr. 40 c.
— *Id.* 1 vol. in-12, vélin. 5 fr.

Le Troubadour, poésies occitaniques du treizième siècle, traduites et publiées par Fabre d'Olivet, auteur d'Azalaïs et le Gentil-Aimar, et des Lettres à Sophie sur l'histoire, 2 vol. in-8. gravures. 7 fr. 50 c.

Maclovie, ou les Mines du Tyrol, anecdote véritable du dix-huitième siècle, par mlle. de***, auteur d'Eugènio et Virginia, et d'Orfeuil et Juliette, ou le Réveil des illusions. 1 fr. 80 c.

Histoire comparée des systèmes de philosophie, relativement aux principes des connaissances humaines, par J. M. Degerando, 3 vol. in-8. 15 fr.

Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de *Luther*, ouvrage qui a remporté le prix sur cette question proposée par l'Institut national :

« Quelle a été l'influence de la Réformation de *Luther* sur la situa» tion politique des États de l'Europe et sur le progrès des lu» mières ? » Par Charles Villers, 1 vol. in-8. 4 fr.

— *Appendice* de cet ouvrage, qui renferme une Histoire abrégée de l'église depuis J. C. jusqu'à la Réformation. 1 fr.

Essai sur la Longévité, et Questions proposées sur ce sujet, par le chevalier John Sinclair, membre du parlement de la Grande-Bretagne, suivi de sa Lettre à Louis Ballois, sur l'agriculture, les finances, la statistique et la longévité, et d'un Tableau sur ce qu'on peut appeler les sources des revenus publics, brochure in-8. pap. vél. 1 fr. 25 c.

Essai sur le perfectionnement des beaux-arts par les sciences exactes aux calculs et hypothèses sur la poésie, la peinture et la musique, par R. S. C. 2 vol. in-8. 7 fr. 50 c.

Exposition de la doctrine physionomique du docteur Gall, ou Nouvelle Théorie du Cerveau, considéré comme le siège des facultés intellectuelles et morales, 1 vol. in-8. grav. 3 fr.

* Nouveau Dictionnaire de la langue française et allemande, contenant tous les mots usités, leur genre et leur définition, avec les différentes acceptions dans lesquelles ils sont employés au sens propre et au figuré, les termes propres des sciences et des arts, et un grand nombre de mots adoptés dans les deux langues depuis quelque tems, par C. F. Schwan, 4 vol. in-4. 30 fr.

Histoire des Flibustiers, de M. d'Archenholtz, traduite de l'allemand par M. Bourgoing, 1 vol. in-8°. 4 fr.

Sous presse.

* Recherches Asiatiques, ou Mémoires de la société établie au Bengale, pour faire des recherches sur l'histoire et les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie ; traduits de l'anglais par A. Labaume ; revus et augmentés de notes pour toute la partie orientale, philologique et historique, par L. Langlès ; et, pour la partie des sciences exactes et naturelles, par Cuvier, Delambre Lamarck et Olivier, publiés par Ad. Duquesnoy, 2 vol. in-4.

Ouvrage périodique.

Archives littéraires de l'Europe, ou Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie, par MM. Suard, Morellet, Ségur l'aîné, Pastoret, Malouet, Bourgoing, Garat, Mathieu Dumas, Degérando, etc.
Le prix de l'Abonnement est de 30 fr. par an, de 16 francs par semestre, et de 9 francs pour trois mois.

Ouvrages antérieurs.

Anecdotes sur W. G. Mozart, traduites de l'allemand par Ch. Fr. Cramer. 1 fr. 80 c.

Annales et Observations de la société d'agriculture, par Béthune Charost, 1 vol. in-8. 1 fr. 50 c.

Année (une) mémorable de la vie de Kotzebue, publiée par lui-même, deuxième édition originale, revue et corrigée, 2 vol. in-12. 2 fr. 50 c.

— Même ouvrage, édition originale de Berlin, 2 vol. in-8., grav. 6 fr.

Aperçu des deux dernières campagnes de l'armée du Nord, pour servir de réponse à une satyre contre le général Pichegru; par le général J. A. E. Sauviac, in-8. 50 c.

Aperçu statistique des états de l'Allemagne, par Hoeck, publié en français par Duquesnoy, 1 vol. in-fol., grand raisin. 12 fr.

Aperçu statistique de l'électorat d'Hanovre dans son état actuel, et de ce qu'il deviendrait par sa réunion aux états du roi de Prusse, in-8. 60 c.

Argus Dogue d'Eadlip, ou Correspondance de famille, traduit de l'anglais, 4 vol. in-12. 8 fr.

Bengale (du) et des autres possessions anglaises dans les Indes, broch. in-8. 1 fr.

Catéchisme français, ou Principes de morale en vers, à l'usage des écoles; nouvelle édition par Lachabeaussière, brochure in-16. 25 c.

Chant sur la mort de Dessaix, par Mellinet l'aîné, in-8. 30 c.

Connaissances des tems, à l'usage des astronomes et des navigateurs, publié par ordre du bureau des longitudes, pour l'an III, 1 vol. in-8. 3 fr.

— *Idem*, pour l'an IV. 3 fr.
— *Idem*, pour l'an V. 3 fr. 50 c.
— *Idem*, pour l'an VI. 4 fr.
— *Idem*, pour l'an VII. 3 fr.

Correspondance de Voltaire et du cardinal de Bernis, depuis 1761 jusqu'à 1777; publiée par Bourgoing, 1 vol. in-8.
pap. grand raisin. 4 fr.
— carré. 3 fr.

Correspondance d'un jeune militaire, nouv. édit., par Bourgoing, 2 vol. in-12. 3 fr.

Correspondance du général Montesquieu avec les ministres et les généraux de la république, pendant la campagne de Savoie et la négociation avec Genève en 1792, 1 vol. in-8. 3 fr.

Coup-d'œil politique sur le continent, 1 vol in-8. 3 fr.

Délire (le), ou les suites d'une errreur, comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, par Reverony de Saint-Cyr. 1 fr. 25 c.

Discours sur la vertu, prononcé à l'académie des sciences et belles-lettres de Berlin, le 25 janvier 1794; par Stanislas Boufiers; deuxième édition revue, corrigée et augmentée, in-8. 1 fr. 20 c.

* Dissertation sur les moyens les plus avantageux pour entretenir et employer les pauvres dans les maisons de travail des paroisses, publiée, à la demande de la société; pour encourager les arts, les manufactures et le commerce; mémoire qui a remporté le prix proposé par cette société pour le meilleur traité sur ce sujet; par John Masson Good. Publié en français par A. Duquesnoy.

Divorce (du), par M. Hennet; troisième édition, 1 vol. in-8. 2 fr. 50 c.

Ecole (l') de la société, ou la révolution française à la fin du 18e siècle, tragi-comédie historique, en prose; par Rey, in-8. 1 fr. 50 c.

Elòge d'Hélène, traduit d'Isocrate, an XI; broch. in-8. 75 c.

Esprit de la Constitution, ou Recueil exact et complet de la discussion qui a eu lieu à cet égard dans la Convention, depuis le 15 messidor jusqu'au 23 fructidor an 3 de la République française; 2 vol. in-12. 3 fr.

* Esquisse d'un ouvrage en faveur des pauvres, adressé à l'éditeur

des Annales d'agriculture ; par Jérémie Bentham. Publié en français par Ad. Duquesnoy. 4 fr.

Essai sur l'histoire de l'espèce humaine, par C. A. Walckenaer, 1 vol. in-8. 3 fr.

Essai sur la Physiognomonie des corps vivans, considéré depuis l'homme jusqu'à la plante ; par J. J. Sue, médecin ; 1 vol. in-8. 3 fr.

Essai sur les qualités et propriétés des arbres, arbrisseaux, arbustes et plantes ligneuses ; par Hecart, 1 vol. in-4. 3. fr.

Etat (de l') de la France, à la fin de l'an 8 ; 1 vol. in-8. 4 fr.
— Même ouvrage, pap. vél. 8 fr.

Etat (de l') des finances de France au 1er janvier 1792 ; par Lavoisier, in-8. 2 fr.

Etat (de l') de l'Angleterre à la fin du ministère de M. Pitt ; 2 vol in-8. 7 fr.

Exposé des moyens de mettre en valeur et d'administrer la Guyane ; par Lescalier, 1 vol in-8. 3 fr. 60 c.

Exposition (nouvelle) des principes sur la liberté du commerce des grains, traduit de l'allemand du docteur Reimarus, avec des notes de Bourgoing ; 1 vol. in-8. 1 fr. 50 c.

Fables d'Antoine Vitallis, 1 vol. in-8., deuxième édit. 3 fr.

Forces (de la) des acides, et de la proportion des substances qui composent les sels neutres ; traduit de l'anglais de M. Kirwin, par M. L***., in-8. 1 f. 25 c.

Fragmens à la manière de Sterne, traduits de l'anglais par Mellinet l'aîné, 1 vol. in-12. 1 fr. 80 c.

* Fragmens sur Paris, par Meyer, traduits de l'allemand par Dumourier, 2 vol. in-8. 6 fr.

Geraldwood, ou le Voleur et l'Enfant trouvé, trad. de l'anglais, 4 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Gouvernement des hommes libres, ou Constitution républicaine ; par C. Mont-Réal, 1 vol. in-8. 3 fr.

Histoire de l'armée départementale des Bouches-du-Rhône, de l'entrée des escadres des puissances coalisées dans Toulon, et leur sortie de cette place ; précédée d'une introduction sur l'origine des troubles du Midi, sur leur durée et les moyens de les faire cesser ; par J. E. Michel, 1 vol. in-8. 1 fr 50 c.

Histoire abrégée des coquillages de mer, de leurs mœurs et de leurs amours, par Cubières l'aîné, 1 vol. in-4. avec 21 planches. 9 fr.

— Même ouvrage, pap. vél. 15 fr.

* Histoire des pauvres, de leurs droits et de leurs devoirs, et des lois concernant la mendicité; par Ruggles, publié par Duquesnoy, 2 vol. in-8. 7 fr.

Histoire des voleurs d'Alsace, ou Aventure de Don Alphonse, racontée par lui-même, in-18. 60 c.

* Histoire des Suisses ou Helvétiens, depuis les tems les plus reculés jusqu'à nos jours; par P. A. Mallet, ancien professeur des académies d'Upsal, de Cassel, etc., 4 vol. in-8. 16 fr.

* Histoire des conserves d'eau douce, contenant leurs différens modes de reproduction, et la description de leurs principales espèces, suivie de l'histoire des tremelles et des vulves d'eau douce; par J. P. Vaucher, 1 vol. in-4. 15 fr.

Influence (de l') de l'habitude sur la faculté de penser; par Maine Biran, an XI, 1 vol. in-8. 4 fr.

Instructions militaires du roi de Prusse pour les troupes légères, 1 vol. in-12. 1 fr. 80 c.

Instructions militaires du roi de Prusse pour ses généraux, 1 vol. in-12. 1 fr. 80 c.

Instruction sur le calcul décimal, appliqué principalement au nouveau système, in-8. 40 c.

Instruction (nouvelle) sur les poids et mesures, et sur le calcul décimal, par Prieur, in-8. 1 fr. 25 c.

Inventions militaires et fortifiantes, ou Essai sur des moyens nouveaux, offensifs et cachés, dans la guerre défensive; par Reverony de Saint-Cyr, in-8. 1 fr.

Kant jugé par l'Institut, et Observations sur ce jugement par un disciple de Kant, broch. in-8. 30 c.

Lady Mathilde, pour servir de suite à Simple histoire, traduit de l'anglais de mistriss Inchbald; par M. Deschamps, 2 vol. in-8. 4 fr.

* Lettre de Charles Villers à Georges Cuvier, de l'Institut national de France, sur une nouvelle théorie du cerveau, par le docteur Gall, ce viscère étant considéré comme l'organe immédiat des facultés morales, in-8. 1 fr. 50 c.

* Lettre de l'adjudant-commandant Quatremère Disjonval, à d'Eymar, sur l'encaissement du Rhône et l'exploitation de quelques espèces particulières de bois, depuis le Mont-Simplon jusqu'au lac de Genève. 75 c.

Lois et Constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le vent ; par Moreau de Saint-Méry ; 1 vol. in-4. 78 fr.

Manuel de Littérature classique ancienne ; contenant l'Archéologie, une notice des auteurs classiques, la mythologie, les antiquités grecques et romaines, par Eschenburg, 2 vol. in-8. 9 fr.

* Manuel d'histoire naturelle, traduit de l'allemand de J. F. Blumenbach, professeur à l'Université de Gottingue, par Soulange Artaud, 2 vol. in-8. avec fig. 12 fr.

Manuel révolutionnaire, ou Pensées morales sur l'état politique des peuples en révolution, par Toulongeon, 1 vol. in-8. 1 fr.

* Mélanges législatifs, historiques et politiques, par Felix Faulcon, 3 vol. in-8. 9 fr.

Mémoire sur le prêt à intérêt et sur le commerce des fers, par Turgot, 1 vol. in-8. 2 fr.

Mémoire sur les colonies américaines, et leurs relations politiques avec leurs métropoles, par Turgot, broch. in-8. 60 c.

Mémoires de l'Académie des Sciences, de 1789, 1 vol. in-4. 15 fr.
— *Idem*, de 1790, 1 vol. in-4. 15 fr.

Mémoires d'un Musulman connu à Paris en l'an 6, ou nos folies, par Reverony de Saint-Cyr, 2 vol. in-12. 3 fr.

* Mémoires militaires de Louis de Berton, duc de Crillon, 1 vol. in-8. 6 fr.

* Mémoire historique sur la vie et les écrits de Desaussure, pour servir d'introduction à la lecture de ses ouvrages, par Senebier, 1 vol. in-8. 3 fr. 60 c.

Mémoire sur les amputations des membres à la suite des coups de feu, étayé de plusieurs observations, par D. J. Larrey, in-8. 1 fr. 25 c.

Mères (les) rivales, ou la Calomnie, par madame de Genlis, 4 vol. in-8. pap. fin. 12 fr.

* Messiade (la) de Klopstock, traduite de l'allemand par madame de Kurzrock, 3 vol. in-8. 9 fr.

Métrologie terrestre, ou tables des nouveaux poids, mesures et monnaies de France, par Pauchet, 1 vol. in-8. 3 fr.

Notices (quelques) sur les premières années de Bonaparte, par Bourgoing, in-8. 1 fr.

* Nuits (les) Elyséennes, par J. A. G., 1 vol. in-8. 3 fr. 60 c.

* Observations sur les morts aparentès, traduites de l'anglais par L. Odier, 1 vol. in-8. 1 fr. 80 c.

Observations et Pièces relatives à la Convention d'El-Arisch, in-8. 1 fr. 60 c.

OEuvres de Papion, mélanges, 1 vol. in-8. 3 fr.

Oscar, fils d'Ossian, tragédie en 5 actes, par Arnault, in-8. 1 fr. 50 c.

Partie (la) carrée, opéra-folie en un acte, paroles de Louis Hennequin, musique de Gaveaux, in-8. 1 fr. 20 c.

* Philosophie (la) de Kant, ou Principes fondamentaux de la Philosophie trancendentale, par Ch. Villers, 2 parties en 1 vol. in-8. 6 fr.

* Précis sur l'Hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve, à Florence, extrait de l'ouvrage italien, intitulé : *Regolamento dei regi spedali di Santa-Maria-Nuova e di Bonifazio*, in-4., imprimé à Florence en 1780; par Ad. Duquesnoy, 1 vol. in-8. 3 fr. 50 c.

Prisons (des) de Philadelphie; par la Rochefoucauld Liancourt, in-8. 1 fr. 25 c.

* Physiologie végétale, contenant une description des organes des plantes, et une exposition des phénomènes produits par leur organisation; par J. Senebier, 5 vol. in-8. 21 fr.

Recherches sur les moyens d'exécuter sous l'eau toutes sortes de travaux hydrauliques, sans employer aucun épuisement; par Coulomb, in-8. 1 fr. 25 c.

Recueil de chants moraux et patriotiques; par le cit. Rallier, 1 vol. in-12. 2 fr.

Recueil de morceaux détachés; par madame la baronne de Staël de Holstein, seconde édition revue et augmentée, 1 vol. in-8. 3 fr.

Recueil de Contes, par Mme. Isabelle de Montolieu, auteur de Caroline Lichtfield, 3 vol. in-12. 6 fr.

Religieuse (la) de Nismes; par Pougens, in-12. 1 fr. 50 c.

Rentrée dn cit. Sicard à l'Institution nationale des Sourds-Muets, nouvelle en prose, lue dans la séance du 20 pluviôse an 8 de la Société philotechnique; par Bouilly, in-8. 60 c.

Réponse d'un républicain français au libelle de Sir Francis d'Yvernois, naturalisé anglais, contre le premier consul de la République française ; par l'auteur de la lettre d'un citoyen français à lord Grenville. 1 fr. 50 c.

Résultats (des) de la dernière campagne ; par Mathieu Dumas, in-8. 75 c.

Révolutions (des) du globe. — Conjecture formée d'après les découvertes de Lavoisier, sur la décomposition et la recomposition de l'eau ; par Morel de Vindé, in-8. 1 fr. 25 c.

* Richesse (de la) commerciale, ou Principes d'économie politique, appliqués à la législation du commerce ; par J. C. L. Simonde, 2 vol. in-8. 9 fr.

Situation (sur la) des beaux-arts en France, ou Lettres d'un Danois à son ami ; par T. C. Bruun Neergaard, in-8. 2 fr. 40 c.

Système (du) de Gouvernement, et de l'affermissement de la Constitution, par Lacretelle aîné, in-8. 1 fr. 50 c.

* Tableau de l'agriculture de Toscane, par Simonde, 1 vol. in-8. 3 fr.

* Tableau historique et statistique de l'empire de Russie à la fin du dix-huitième siècle, par M. Henri Storch, édition française, avec cartes, 2 vol. in-8. 15 fr.

Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique, d'après Gedidiah Morse et les meilleurs auteurs américains, par C. Pictet de Genève, 2 vol. in-8. 6 fr.

Taille raisonnée des arbres fruitiers, par Butrel, brochure in-8. 1 fr. 25 c.

* Traité des engrais, tiré des différens rapports faits au département d'agriculture d'Angleterre, avec des notes ; suivi de la traduction du Mémoire de Kirwan sur les engrais, par M. F. G. Maurice, 1 vol. in-8. 5 fr.

* Voyage de trois mois en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, pendant l'été de l'an 9 (1801 vieux stile), par M. A. Pictet, 1 v. in-8. 4 fr.

Voyage d'un Philosophe, par Pierre Poivre, troisième édition à laquelle on a joint une notice sur la vie de l'auteur, et deux de ses discours aux habitans et au conseil supérieur de l'Ile de France, 1 vol. in-12. 2 fr.

Voyage dans les Etats-Unis d'Amérique, par la Rochefoucauld Liancourt, cartes, 8 vol. in-8. 30 fr.

* Voyage dans le Jura, par Lequinio, 2 vol. in-8. 8 fr.

Voyage en Italie, par Meyer, 1 vol. in-8. 4 fr. 50 c.

Voyage pittoresque, et navigation sur le Rhône, par Boissel, 1 vol. in-4. 6 fr.

Ouvrages du cit. Dupont de Nemours.

Discours prononcé à l'Assemblée nationale, sur l'état et les ressources des finances, imprimé par ordre de l'Assemblée, 1 vol. in-8. 1 fr. 50 c.

Etendue (de l') du droit de tester, in-8. 40 c.

Ephémérides du citoyen, ou Bibliothèque raisonnée des sciences morales et politiques, 63 vol. in-12. 63 f.

Essai de traduction en vers de Roland furieux, in-8. 1 fr. 25 c.

Idées sur la Constitution civile de la ville de Paris; in-8. 50 c.

Idées sur la Constitution politique la plus convenable à la ville de Paris, formant seule un département. 50 c.

Idées sur les secours à donner aux pauvres malades dans une grande ville; broch. in-8. 1 fr.

Lettre à la chambre du commerce de la Normandie, sur le mémoire qu'elle a publié relativement au traité du commerce avec l'Angleterre, 1 vol. in-8. 3 fr.

Observations sur les principes qui doivent déterminer le nombre des districts et celui des tribunaux dans les départemens, in-8. 50 c.

Opinion sur l'exercice du droit de la guerre et de la paix, exposé à l'Assemblée nationale, le 19 mai 1790. 40 c.

Opinion sur la résolution relative à la loi du 3 brumaire, séance du 27 brumaire an 5. 40 c.

Observations sur le projet de constitution proposé par la commission des onze. 1 fr. 25 c.

Opinion sur le droit de guerre et de paix, in-8. 40 c.

Pacte de Famille, 1 vol. in-8. 2 fr. 50 c.

Philosophie de l'univers, deuxième édition, 1 vol. in-8. 3 fr.

Position (de la) politique de la France; moyen simple d'en écarter tout péril, en lui conservant toute sa dignité, in-8. 50 c.

Principes constitutionnels relativement au renvoi et à la nomination des ministres, in-8. 50 c.

Principes et opinions sur la disposition que doit faire l'Assemblée nationale des biens ecclésiastiques en général, et de ceux des ordres religieux en particuliers; décembre 1789. 75 c.

Projet d'articles relatifs à la constitution de l'Assemblée nationale, remis sur le bureau de la séance du vendredi 4 septembre, in-8. 40 c.

Réplique à Diderot, au sujet des droits d'aides sur les boissons, in-8. 60 c.

Vues sur l'éducation nationale, par un cultivateur, in-8. 75 c.

Brochures publiées pendant la révolution.

Accusation intentée dans la Convention nationale contre Robespierre, par J. B. Louvet, le 29 octobre 1792, in-8. 75 c.

Appel à l'opinion publique, par Morellet, in-8. 60 c.

Amélioration dans la perception de l'impôt, in-8. 75 c.

Bases présumées de la pacification de l'Europe, in-8. 25 c.

Conciliateur (le), ou Lettres d'un ecclésiastique à un magistrat sur les affaires présentes, par feu M. Turgot, ministre d'état, troisième édition, in-8. 75 c.

Co-obligés (des) aux dettes des émigrés, par Jollivet, 1 vol. in-8. 75 c.

Première collection de pétitions, d'écrits et de mémoires relatifs à divers objets de bien public, présentés à la nation française et à ses représentans aux états généraux, in-8. 1 fr. 50 c.

Constitution pour la République française, an 3, in-8. 1 fr.

Discours prononcé par le représentant du peuple J. B. Louvet, dans la séance du 14 prairial an 3, pour célébrer la mémoire du représentant du peuple Féraut, assassiné dans ses fonctions le premier de ce mois, imprimé par ordre de la Convention, in-8. 60 c.

Discours et projets de décrets sur l'organisation et l'instruction pu-

blique et de l'éducation nationale en France, par Claude-Laurent-Louis Masuyer, in-8. 1 fr. 50 c.

Dissertation sur les premiers principes du gouvernement, par Thomas Payne, in-8. 60 c.

Dernière défense des pères et mères, aïeuls et aïeules d'émigrés, par Morellet, in-8. 50 c.

Discours prononcé au cercle constitutionnel, le 9 ventôse an 6, par Benjamin Constant, in-8. 50 c.

Discussion du rapport de P. J. Audouin sur les pères et mères d'émigrés, lu au conseil des cinq-cents le 28 ventôse de l'an 4, par Morellet. 75 c.

Dénonciation présentée au Comité de législation de la Convention nationale contre le représentant du peuple Dupin, par les veuves et enfans des ci-devant fermiers-généraux, in-8. 1 fr.

Entretien entre un représentant du peuple et un négociant propriétaire, in-8. 30 c.

Economie (de la véritable et de la fausse) dans les dépenses publiques d'une nation, in-8. 75 c.

Encore un rêve sur les finances, in-8. 25 c.

Exposé sur la vente des biens nationaux; par St.-Aubin, in-8. 25 c.

Hommes (les) de 92, satyre, in-8. 25 c.

Isnard et Fréron, in-8. 60 c.

Impôt (de l') sur les successions, de celui sur le sel, et comparaison de ces deux impôts, soit entr'eux, soit avec les contributions directes; par Jean-Baptiste-Moïse Jolivet. 1 fr.

Impôt (de l') progressif, et du morcellement des patrimoines; par J. B. M. Jolivet, in-8. 1 fr.

Lettres sur le préjudice qu'occasionnerait aux arts et à la science le déplacement des monumens de l'art de l'Italie, le démembrement de ses écoles, et la spoliation de ses collections, galeries-Musées, etc. par A. Q. in-8. 1 fr.

Lettre à un membre de l'assemblée nationale législative, sur l'état du travail de l'aliénation des domaines nationaux, et de la conservation des monumens, bibliothèques, etc., lors de la clôture de l'assemblée nationale, in-8. 80 c.

Lettres de milord Stanhope à M. de Condorcet, in-8. 75 c.

Lettre (première) d'un français à M. Pitt, in-8. 75 c.

Lettre (deuxième) d'un français à M. Pitt, in-8. 75 c.

Meillan, représentant du peuple, député par le département des Basses-Pyrénées; sa proscription, in-8. 1 fr. 50 c.

Mariage (sur le) des prêtres; opinion de J. Jallet, seconde édition, in-8. 75 c.

Mémoire présenté à l'assemblée nationale, dans lequel on expose la seule mesure qui puisse préserver la patrie du danger imminent où elle se trouve, in-8. 75 c.

Mémoire sur les colonies, par Turgot, 1 vol. in-8. 1 fr. 25 c.

Mémoire présenté à l'Assemblée nationale, sur les moyens de faire hausser la valeur des assignats, in-8. 60 c.

Observations sur les hypothèques, par M. Deschesnes, in-8. 1 fr.

Observations sur la faculté de tester, publiées par M. Deschesnes, 75 c.

Opinions (les) écartées par l'évidence, par Bacher, 1 vol. in 8. 3 fr.

Paix (la)! la paix! la paix! par un ami de son pays et de la paix, in-8. 50 c.

Paix (second cri sur la), in-8. 50 c.

Parallèle du plan donné par M. Lebrun, pour remédier aux effets du papier monnaie, avec ceux de MM. Clavière, Boislandû, Philibert, Condorcet, Caillaisson et Murót, in-8. 1 fr.

Portrait de Robespierre, par Merlin de Thionville, in-8. 25 c.

Prévenus (sur les) d'émigration, ou Instruction pour leur défense, in-8. 1 fr.

Projet (sur le) de suspendre les remboursemens, in-8. 75 c.

Réactions (des) politiques, par Benjamin Constant, 1 vol. in-8. 2 fr.

Réclamations (nouvelles) pour les pères et mères, aïeuls et aïeules des émigrés, à l'occasion d'une nouvelle motion du représentant Chazal, par Morellet, in-8. 60 c.

Réflexions (quelques) sur les motifs auxquels on attribue la rareté du numéraire, l'accroissement du taux de l'intérêt, l'augmentation du prix des denrées et marchandises, et la diminution de celui des immeubles; par André Ostrogotus. 75 c.

Réflexions pour servir de suite aux lettres de milord Stanhope, sur les moyens de se préserver des faux assignats, in-8. 40 c.

Résultat de l'Assemblée électorale du département de la Seine, in-8. 25 c.

Subsistances (les) rendues plus abondantes; par Becler, in-8. 1 fr. 50 c.

Supplément à la cause des pères; par Morellet, in-8. 75 c.

Tribunal (du) révolutionnaire; par J. B. Sérey, in-8. 1 fr. 50 c.

* *Supplément de Nouveautés.*

Collection de fleurs et de fruits, peints d'après nature, et tirés du porte-feuille de J. L. Prévost, avec l'explication des planches, par F. M. D., ouvrage composé de 12 livraisons, dont chacune de quatre planches gravées par Ruotte, et imprimées en couleur par Langlois. Chaque livraison. 24 fr.

Esprit de J. J. Rousseau, par Sabbattier de Castres, 3 vol. in-8. 12 fr.

Mémoire sur les Abeilles, Broch, 12 planches. 1 fr. 25 c.

Art poétique d'Horace, par Verdier. 4 vol. in-12. 2 fr. 30 c.

Mathilde de Puiseley, par Mad. Desbrosses, 1 vol. in-8. 1 fr. 80 c.

Métaphysique des Etudes, par Raymond, 1 vol. in-8. 2 fr. 50 c.

Peinture (de la) considérée dans ses effets sur les hommes de toutes les classes etc., par le même, deuxième édit. 2 fr. 50 c.

Plan d'Etudes pour l'histoire de France, par feu l'abbé Barthelemy. auteur d'Anacharsis, 1 vol. in-18. 75 c.

Mémoires d'Athanaïse, par l'auteur d'Irma, 4 vol. in-12. 7 fr. 50 c.

Dissertation sur le vase d'or trouvé à Rennes, par Cointreau, br. in-4. 3 fr.

Théorie de l'ambition, par Hérault de Séchelles, 1 vol. in-8. 1 fr. 80 c.

Contes champêtres, traduits de l'anglais de Bloomfield, 1 vol. in—12. 1 fr. 50 c.

Tableau analytique de la religion des anciens Egyptiens, par Cointreau, br. in-4. 1 fr. 20 c.

